

# Notes du mont Royal

[www.notesdumontroyal.com](http://www.notesdumontroyal.com)

Cette œuvre est hébergée sur « *Notes du mont Royal* » dans le cadre d'un exposé gratuit sur la littérature.

SOURCE DES IMAGES

Google Livres

LES

# OEUVRES

## DE L'ANNÆVS

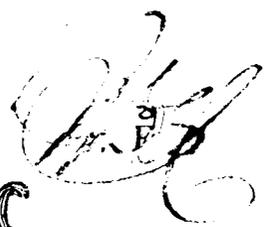
### SENECA.



MISES EN FRANCOIS

Par MATTHIEV DE CHALVET, Conseiller  
du Roy en son Conseil d'Etat, & President es  
Enquestes du Parlement de Tolose.

AU ROY.



A ROUEN,

Chez LOVYS LOVDET, ruë aux Juifs,  
près le Palais.

M. DC. XXVI.

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

PHYSICS DEPARTMENT

PHYSICS 309

PROFESSOR ROBERT R. HAYES

1964



# A V R O Y.

I R E,



Voicy Sencque ce grand personnage Espagnol qui vient à vous, & se rend François. C'est le bruit & la gloire de vostre nom espanduë par toute la terre, qui l'ameine pour admirer en vostre Maïesté la rencontre de toutes les excellentes qualitez par luy desu ees en ce Prince, qu'il s'est tant estudié de former en ses escrits. Si vous les daignez voir, S I R E, vous vous y cognoistrez, comme dans un miroir, representé au vray, & releué de tous vos plus rares ornemens : mesmes de ceste clemence incomparable, qui ne troune point d'exemple en l'antiquité, & ne laisse aucune esperance d'imitation aux siècles aduentr : laquelle vous a, plus que toutes vos autres vertus ensemble, bien que grandes, mis & affermy la couronne sur la teste. Il m'a voulu, S I R E, pour son truchement, m'ayant recogneu bon François, & croyant puis que i'ay eu l'honneur de vous servir, & les Roys vos predecesseurs depuis cinquante ans, en l'office de Conseiller & President en vostre Parlement de Tolose, & depuis n'agueres de Conseiller en vostre conseil d' Estat, que ie serois propre à le vous presenter. Aduoüez le, S I R E, comme vostre, & l'embrassez aüec la mesme douceur de visage, de laquelle il vous a pleu me recevoir tout auttant, de fois que j'ay paru deüant vostre Maïesté, & vous comblerez d'honneur & de contentement,

S I R E,

Vostre tres-humble, tres-obeissant,  
& tres-fidelle subject & seruiteur,  
MATTHIEV DE CHALVET.

FRANCOIS DE CHALVET SIEVR DE  
FENOUILLET, PRESIDENT ES ENQUESTES DV  
*Parlement de Tolose, fils de l'Auteur.*

 V t'en vas-tu, beau Liure? où vas-tu, docte escrit?  
Faire hõneur à la France? Adieu doncques cher frere,  
Non germain proprement, quoy que d'un mesme pere:  
Car ie suis fils du corps, & tu Pes de Pesprit.

Ce Pere, de l'amour de la Vertu s'esprit,  
Et d'elle t'engendra: maintenant il espere  
Que comme vn bon enfant, tu seruiras ta mere;  
Car pour elle, sans plus, cest œuure il entreprit.

Certes; qui lira bien tes discours, ô beau Liure,  
Apprenant comme il faut bien mourir & bien viure,  
Du plus celebre honneur, dont l'homme est reuestu,

Aura par ton moyen, Pheureuse jouissance:  
Car c'est de la Vertu que l'honneur prend naissance,  
Et tu nous fais au vray cognoistre la Vertu.

# MATHÆI CALVENTII

## V. C. ELOGIUM.

Auctore. SCÆVOLA SAMMARTHANO.

**M**ATHÆVM CALVENTIVM, togati ordinis hac ætate inſigne orna-  
mentum, genuit Aruernia ſuperior ex antiqua nobilitate familia; nec ſibi  
tamen ipſa vindicauit. Auunculum enim is habebat primæ notæ Senatorem,  
Perrum Liſerum, in ſuprema Pariſiorum Curia ( cuius poſtea princeps fuit )  
ea tempeſtate fiſci patronum; quo ſuaſore & impulſore generoſus adoleſcens  
bonis in literis à parentibus educatus eſt: conſectiſque tum in Gallia, tum in Italia Iuriſpru-  
dentia ſtudiis, Tholoſæ tandem vrbe ampliſſimâ & ſecundum Luretiam inter Gallicas nobi-  
liſſimâ conſedit; a deo quidem lætis inſiſtus, vt breui tempore & vxorem duceret claro loco vir-  
ginem, & in Senatum allegereſtur, & interiectis aliquot annis ad ipſam Præſidis auctoritatem  
ex vniuerſi Collegarum conſenſu & electione perueniret. Floruit in his tanti momenti magi-  
ſtratus ad quinquaginta quatuor ipſius annos, incredibili apud omnes tum doctri-  
nâ & ſoler-  
tia, tum æquitate & prædentiæ famâ, non minus quàm ipſo roge ſplendore ſpectabilis & con-  
ſpicuus: vel eo magis quod ſupra tam raras & excellentes animi doctes ipſa perſonæ dignitas  
& formæ gratiſſimus decor eum quoque non mediocriter honeſtarent: in eoque tantus existeret  
blandiſſimi ſermonis lepos, tanta morum elegantia, tanta comitas, vt ſuauiſſimo ſuo congreſſu  
& allocutione, tanquam potenti quodam philoſtro, omnium ferè amorem & beneuolentiam exci-  
taret ſibi que adiungeret. Nec ea porro tanti viri poſtrema laus fuit, quod rerum nouarum nuſ-  
quam appetens acerbisſimis Gallia temporibus à Rege ſemper ſtetit, nec à boni ciuis officio vel  
tantulum deſlexit. Vnde magno certè ſuo merito, factum eſt, vt cum is identiſdem grauiſſimis  
de rebus nunc à Senatu, nunc à tota prouincia delegatus aulem adiret, cordatus ille princeps  
HENRICVS MAGNVS hanc admiratus in egregio Senatore præſtantiam, cum tanta fir-  
mi & conſtanti animi fidelitate conſiſtentiſſimam, non modo ſemper eum exceperit amantiſſimè, ſed  
& poſtremo nihil tale cogitatem, nec ambientem, ſacri conſiſtorij conſiliarium renuntiarit.  
Auctus igitur hac ſuprema dignitate ſenex laudis & gloriæ plenus, in ea demum acquieuerat,  
eiuſdemque Præſidis honore in gratiam Franciſci filij, præſtantiſſimi quoque Senatoris, orio  
tandem & quieti ſe dederat, cum enatus in latere lethalis abſceſſus oculam artulit febrem,  
qua hominem longa iam ætate affectum, & penè octoginta natorum annos facile oppreſſit. Elatus  
eſt magno Senatus & omnium ordinum luctu ſub finem Iunij menſis, anno ſupra ſeſquimilleſi-  
mum & centefimum ſepimo: Purimâque reliquit moriens eruditæ ſuaſitatis poemata, que  
nondum in vulgus exiere: ſed Senecam Philoſophum Gallicè nunc legimus, diligenti eius la-  
bare & induſtria luculentiſſimè tranſlatum.

DISCOVRS SOMMAIRE  
DE LA VIE DE MONSIEVR DE  
CHALVET, TRADVCTEUR DE SENEQVE.



**M**ESSIRE Mathieu de Chaluet, issu de la famille des Chaluet de Rochemontez en la haute Auvergne, nasquit l'an mil cinq cens vingt & huit au mois de May. Monsieur Lizet lors Aduocat general du Roy, & depuis premier President du Parlement de Paris, son oncle, qui estoit du mesme pays, estant allé voir sa maison & ses parens durant les vacations de l'annee mil cinq cens trente-neuf, le demanda à ses freres, & l'amena à Paris, où il le fist estudier és bonnes lettres fixans, sous Oronce Finance, Tufan, Buchanan, & autres sçauans hommes qui fleurissoient en ce siecle. Fut conduit à Tolose en l'an mil cinq cens quarante & six pour y apprendre le droict civil: où il logea en diuers temps avec Turnebe, Mercerus, Goucan. Il passa en Italie en l'an mil cinq cens cinquante pour y continuer ses estudes: ouit quelques mois Aiciat à Paue, & puis le Socin à Bologne la grasse: d'où il reuint en France à la haste, mandé pour les affaires de sa maison, faisant estat d'y retourner bien tost apres: mais il fut conseillé de s'en aller derechef à Tolose, y acheuer son cours és loix, où il fut compagnon des sieurs Roaldes & Rodin, lisant ensemble le droict aux escolles publiques avecque reputation. Durant les estudes de sa iuence, il relaschoit souuent son esprit par les plus honnestes exercices du corps auxquels il s'estoit instruit en Italie: estant fort bon homme de cheual, beau danseur, & le meilleur ioueur de paulme de son temps. Il temperoit aussi l'austerité de la doctrine des loix, par la douceur de la poësie Latine & Françoisse, esquelles il n'estoit point des derniers: comme il paroïstra par ses vers, si ses heritiers ne les enuient point au public. Ayant pris les degrez de docteur à Tolose, il estoit tout prest de quitter le Languedoc, pour aller establir sa fortune à Paris, où Monsieur Lizet l'appelloit par ses lettres: mais par l'entremise de quelques siens parens & amis, il fut arresté & marié à Tolose, en l'an mil cinq cens cinquante & deux, avec Jeanne de Bernüy fille du Seigneur de Palficat Baron de Villeneuve: & tost apres, à sçauoir en l'an mil cinq cens cinquante-trois, fut receté en vn office de Conseiller du Roy au Parlement de Tholose: puis créé Iuge de la Poësie Françoisse & mainteneur des ieux floraux de Clemence qui se celebrent si solennellement tous les ans en ladicte ville. En l'an mil cinq cens soixante & treize il y fut fait President des Enquestes, par la nomination du Parlement. Il eust force amis, aussi les sçauoit-il bien cultiuier: mais sur tous, il y eust vne singuliere & parfaite amitié entre Monsieur du Faur de saint Iory premier President de Tolose, & luy, tant pour l'amour des lettres, que pour leur prochaine affinité. Il auoit la taille haute & quartee, l'œil riant, le poil blond, le visage doux & venerable, le maintien graue, modeste & plein de maiesté: le propos & la conuersation des plus agreables du monde. Aucun presque ne l'abordoit, qu'il n'en restast comme char-

mé: car il estoit d'un naturel affable, courtois, bien-faisant, franc, sans hypocrisie, sans ambition, sans auarice, s'employant beaucoup plus volontiers pour autrui, que pour ses affaires propres: Craignant Dieu, detestant & condamnant toute sorte de vices, & principalement les violences & les nouveautez, mesmes celles de la religion. Il aymoit l'ordre, la droicteure, & la paix. Et comme il auoit l'ame tranquille & innocente: durant les premieres & dernieres fureurs de nos guerres ciuiles, pour ne voir les desordres qu'il preuoyoit deuoir arriuer dans Tolose, se retira en sa maison en Auvergne: où pour se consoler des miseres publiques, & pour employer vtilement son loisir, il se mit à lire & traduire Seneque. Parmy les confusions de la France, il perseuere constamment en l'obeissance de son Prince: le party duquel comme le iugeant seul iuste & legitime, il a tousiours fidellement suiuy. Aussi lors que le Parlement fut transferé de Tolose à Castelsarrasy, il fut choisi entre tous, pour aller de sa part saluer le Roy à Lyon l'an mil cinq cens quatre vingts quinze: dequoy le Roy fut merueilleusement content, comme il tesmoigna par le gratieux accueil qu'il luy fit, & par vn present qu'il luy donna: Et luy s'estima tres-heureux d'auoir esté le premier officier du Parlement de Tolose que le Roy vid depuis son aduenement à la Couronne, & depuis le commencement de la reduction du Languedoc à son seruicé. Derechef en l'an mil six cens & trois, il fut delegué par le mesme Parlement dauers sa Maiesté, pour plusieurs affaires importantes: Auquel voyage, pour vne honorable recompense de ses longs seruices, le Roy de son propre mouuement & sans qu'il l'eut demandé, le fit Conseiller en ses Conseils d'Etat & Priué, dont il presta le serment és mains de Monsieur le Chancelier de Bellieure, auquel il appartenoit de quelque alliance. Vn an apres son retour de ceste commission, il print resolution de quitter les affaires, & le Palais, auquel il auoit seruy honorablement cinq Rois en ses offices de Conseiller ou de President, durant cinquante & quatre annees. Il resigna plustost sa dignité de President à François de Chaluet l'un de ses fils, qui l'exerce à present: & se retira chez soy, pour ne penser plus deslors qu'à prier Dieu, & à coaler doucement le reste de ses iours parmy le repos & les liures. Il vesquit apres ceste heureuse retraite deux annees avec tant de satisfaction, qu'il disoit souuent à ses parens, que tout le long du reste de sa vie passée, il n'auoit aucunement vescu. En fin atteint d'une fiebure causée par vne tumeur interieure, & par vn abscez caché, où les Medecins ne pouuoient rien voir ni appliquer: ayant tousiours l'ame saine, la parole ferme, & le iugement rassis, iusques à son dernier soupir: il mourut Chrestienement parmy les siens dans Tolose, le vingtiesme de Iuin mil six cens & sept, aagé de soixante & dix-neuf ans, & regretté vniuersellement de tous ceux qui l'auoient veu & cogneu durant sa vie.



# A V M E S M E.

## S O N N E T.



A France qui souloit t'honorer & te suivre,  
Se reueft en ta mort de tristesse & de dueil,  
Et voudroit volontiers t'arracher du cercueil,  
Si par force on pouuoit faire le mort reuiare.

Mais toy qui en mourant as commencé à viure,  
N'attriste point, dis-tu, ny de larmes ton œil,  
Ny ton ame d'ennuy: vn plus plaisant soleil  
De vitales douceurs mes sentimens enyure,

Si tu es ennuyé de ne m'entendre plus,  
Approche de ce liure: ainsi qu'en vne eschole  
Tu entendras dedans, la voix de ma parole.

Là mon ame, mon cœur, mes esprits sont reclus.  
Comme on dit le Phœnix de sa cendre renaistre,  
Ainsi de ces escrits i'ay prins vn nouuel estre.

NIC. DROVET.

**STANCES SVR LE**  
**TRESPAS, ET SVR LES ESCRITS**  
**DE FEV MONSIEVR DE CHALVET,**  
**President au Parlement de Tolose.**



OY de qui la despoille en la tombe est recluse,  
 Grand CHALVET, qui te vois par les vers consumé,  
 Accorde au beau souhait de ma rampante Muse,  
 Qu'on t'avoüe tout haut par ces vers t'animé,  
 Ceste mer de sçavoir & feconde & profonde,  
 Ce CHALVET immortel est doncques au cercueil?

Viuant de son renom il esclairoit le monde :  
 Mourant, hélas ! quel change ? il l'obscurcit de dueil :

La Vertu d. son ame estoit la chaste hoesse,  
 Il estoit sa retraite, & sa douce prison :  
 Et depuis son depart ceste belle Deesse  
 Se void parmy le monde errante & sans maison.

Luy mourant la Vertu d'une bouche dolente,  
 Dit tout haut, l'ay perdu mon plus fidelle amy.  
 L'ignorance au rebours, d'une bouche riante,  
 Dit tout haut, l'ay perdu mon plus grand ennemy.

Je n'auray plus, dit-elle, vn si fort aduersaire,  
 Dont, tremblante de peur, ie redouois l'effort :  
 Celuy qui se monstrois à tous mes vœux contraire,  
 Est mort, me poursuivant pour me donner la mort.

Cent aiguillons de dueil percerent nos poëtrines,  
 Quand pour auoir la vie il receut le trespas :  
 Hélas ! que ceste fleur nous produisit d'espines,  
 Lors qu'en naissant au Ciel elle mourut çà bas.

Mille rares vertus en sa vie on contemple,  
 Il fut de sa Tolose vn esclairant flambeau :  
 Il fut de tout sçavoir le venerable temple,  
 Et ie crains qu'estant mort il en soit le tombeau.

Le temps qui fait tomber les fleurs de la iuuesse,  
 Alloit dessus sa teste vne neige espanchant :  
 Il paroïsoit aux yeux Cygne par la vieillesse,  
 Et quand il discourroit, Cygne par son beau chant.  
 Il a des plus discrets la memoire estouffée,

Non pas en attirant les rochers & les bois,  
Comme faisoit le son de la Lyre d'Orphée;  
Mais attirant les cœurs par sa faconde voix.

Les neuf Sœurs l'ont pleuré tout ainsi que leur frere,  
Quand il toucha le terme à son aage presis:  
Le fauts, elles l'ont plaint tout ainsi que leur père:  
Le fauts, elles l'ont plaint tout ainsi que leur fils.

Son ame n'estoit rien qu'une perle espurée,  
Sur la terre vivants comme l'on vit és cicux:  
Cette perle montant en la voûte azurée,  
Fit descendre & rouler des perles de nos yeux.

Son DV FAVR immortel; cet astre de doctrine,  
Qui rend les plus luyfans de son lustre obscurcis:  
A fait, que comme en terre, en la grand Cour divine,  
Il est auprès de luy fatalement assis.

Son los, ores qu'il est en l'obscur de la bierre,  
Luyt plus que s'il faisoit au monde son sejour:  
De mesme que les feux iettent plus de lumière  
En l'obscur de la nuit, qu'en la clarté du jour.

La mort voyant le poi de sa teste chemée,  
Alla dessus ce blanc ces fleches décochant,  
L'aage courboit son corps, & la mort survenué  
L'a couppe de sa faux comme vn esty panchant.

Blasmant le reconfort que l'on prend de son aage,  
Le dy que par son aage est mon dueil renforcé:  
L'aage l'auoit parfait; & ie plains d'auant aage  
Vn pourtrait accompli, qu'un pourtrait commencé.

Pour la celeste vie, il m'istrifioit l'humaine:  
Vn sçauoir recherché luyt en ses propos:  
Preuant pour le sçauoir vne incroyable peine,  
Sa peine luy donna le celeste repos.

Content il a voulu dans la tombe descendre,  
Pour esleuer son ame au sejour glorieux:  
Le feu de son esprit a mis son corps en cendre:  
Ce feu montant en haut l'a fait monter aux Cicux.

Il n'estoit enuié bien qu'il fust enuiable:  
La seule Parque a peu son travail limiter,  
Qui luy fust dommageable, & à nous profitable;  
Qui se peut admirer, & non pas imiter.

Les Eschecs par CHALVET ont veu la lumière,  
La mort desira prendre à ce ieu son esbat:  
Elle luy donne eschec par sa fleche meurtriere,  
Ses escrits à la mort donnent eschec & mat.

Par luy le grand Senèque a sa langue quittee,  
Et par luy la lumière il reuoit autres foss:  
CHALVET a de son corps la vieille robe ostée,  
Monstrant qu'un Espagnol peut parler bon François.

Nous dismes, en lisant cét ouvrage celeste;  
O Cygne de nos iours tu ne dureras pas;  
Ton chant, auant-courrier de ton heure funeste,  
Estant par trop diuin, presage ton trespas.

Les plus obscurs secrets de Seneque il reuele,  
Et par sa docte main de leur ombre les fort;  
En terre, comme au Ciel, sa gloire est immortelle,  
Pour rair les viuans-faisant parler ce mort.

Dans ce Dedale entré, le pas il facilite,  
Et de tous ses destours il sort heureusement:  
Ayant pris pour sa seule & sa seule conduite,  
Le fil de son sçauoir & de son iugement.

Il bastit son tombeau dans l'enclas de ce liure,  
Tombeau de main sçauoir, non de iasse ennuy,  
Qui fait de papier mol est plus dur que le cuyure,  
Pour resister aux coups de l'age & de l'oubly.

Ce liure est des vertus le magnifique temple,  
Pour estre veu de tous, il verr a tout ce rond:  
Il sert d'estonnement, & non pas d'un exemple;  
Comme il n'a de premier, il n'aura de second.

Il fait taire l'enuie & parlet la memoire,  
Et donne à son auteur pour vn present des cieux,  
Cent lauriers qui pour fruit ne portent que sa gloire,  
Cent ailles à son nom pour voller en tous lieux.

Par ton sang esbandu fut ton ame rauie,  
O Seneque qui fus Chrestienement Pagen:  
Mais CHALVET te redonne & le sang, & la vie,  
Et cause ton honneur si tu causes le sien.

Pour d'un Prince brider la ieune intemperance,  
Tu fus avec honneur de l'exil r' appelle:  
Et CHALVET te r' appelle au giron de la France,  
Hors des bornes duquel tu semblois exilé.

Narcisse deuint fleur: & mon ame affligée,  
Croit, lisant de CHALVET les rauissans escrits,  
Qu'en quelque belle fleur, sa despaïlle est changée,  
Et qu'il le faut nommer la fleur des grands esprits.

Nous esperions encor mille rares ouvrages,  
Qui de l'age vainqueur auroient esté vainqueurs,  
Dont le facond discours eut hausé nos courages,  
Et le second sçauoir abbatu tous nos cœurs.

Il fit couler ces mots de sa bouche faconde  
Approchant de sa mort; Seneque mon soucy,  
Tu fais que constamment ie delaisse le monde;  
I'y suis entré pleurant, mais ie n'en sorts ainsi.

O nomparsil esprit, qui méprisant la terre!  
T'enuoles bien ioyeux nous quittant les douleurs;  
Voy ces vers que ie grave au tombeau qui t'enferme,

Que ie nettoyeray tous les iours de mes pleurs.  
C'est le dernier deuoir que ie paye à ta tombe,  
Pour marquer le regret de mes sens possesseur:  
Ce sont des vers plaintifs, au lieu d'une Hecatombe,  
Qui cruelle à meurtir eut fascbé ta douceur.

Bien te dois-ie payer ce deuoir mortuaire,  
Puis que ie t'adorois pour le pere des Sœurs.  
Et puis que ià mes vers commençoient à te plaire,  
Me disant que leur verd produiroit quelques fleurs.

Helas! i'allois croyant que le ciel favorable  
Ne t'auoit point soumis à la rigueur du sort:  
Ie croyois que ton chef en lauriers venerable,  
Te pouuoit preseruer des foudres de la mort.

Tes beaux mots pouuoient bien charmer ceste cruelle  
Qui ses dards meurtrisseurs iette par tout ce rond:  
Mais tu voulois au ciel la couronne immortelle,  
Ne te contentant point de celles de ton front.

ALEXANDRE PAVÉ DE  
FILERE, Tolosain.



I N S E N E C A M  
GALLICE EXPRESSVM.

A

MATTHÆO CALVENTIO PRÆSIDE  
Tolosano & in sacro consistorio Regis Consiliario.

**N**ON modo Gallorum populis tu vera loquentis  
Verba refers Seneca, mentemq; animûmque resignas,  
Ora sed Annai das, conspicienda, verendam  
Canitiem, morésque pios, nulloque madentes  
Felle mali, quos non tetrici censura Catonis  
Carpserit, aut rigidum Stoici Zenonis acumen.  
Quin magis crediderim, Sansius si vera magister  
Edocet, Hispanum Senecam, ciuémque togatum,  
Iam brachis mutasse togam, vultûque renatum  
Apparere tuo; tum, que pagina dicat,  
Ipsius auctoris, non verba interpretis esse.

G. CRITONII Professoris Regij.



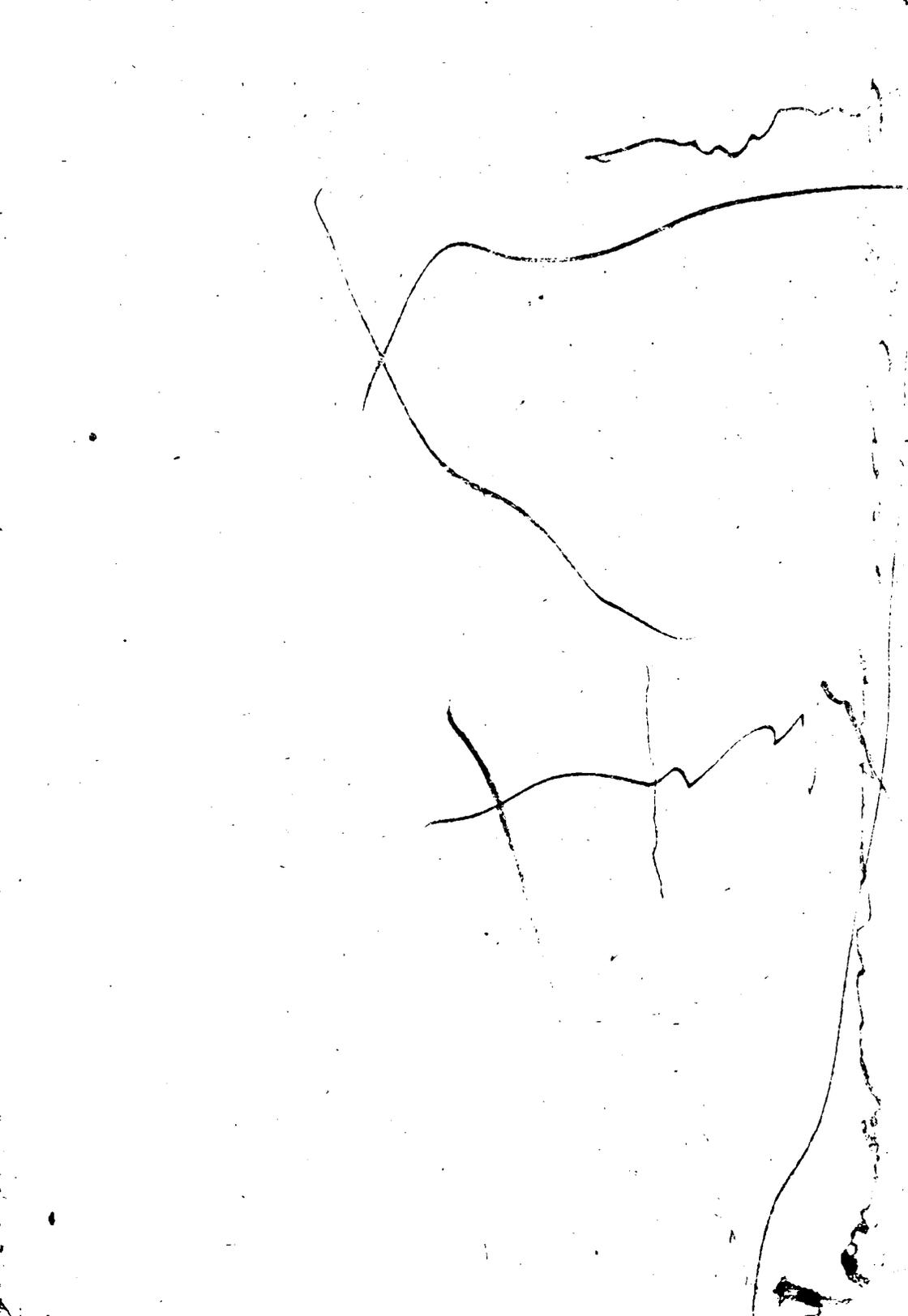
# ORDRE ET SVITTE DES

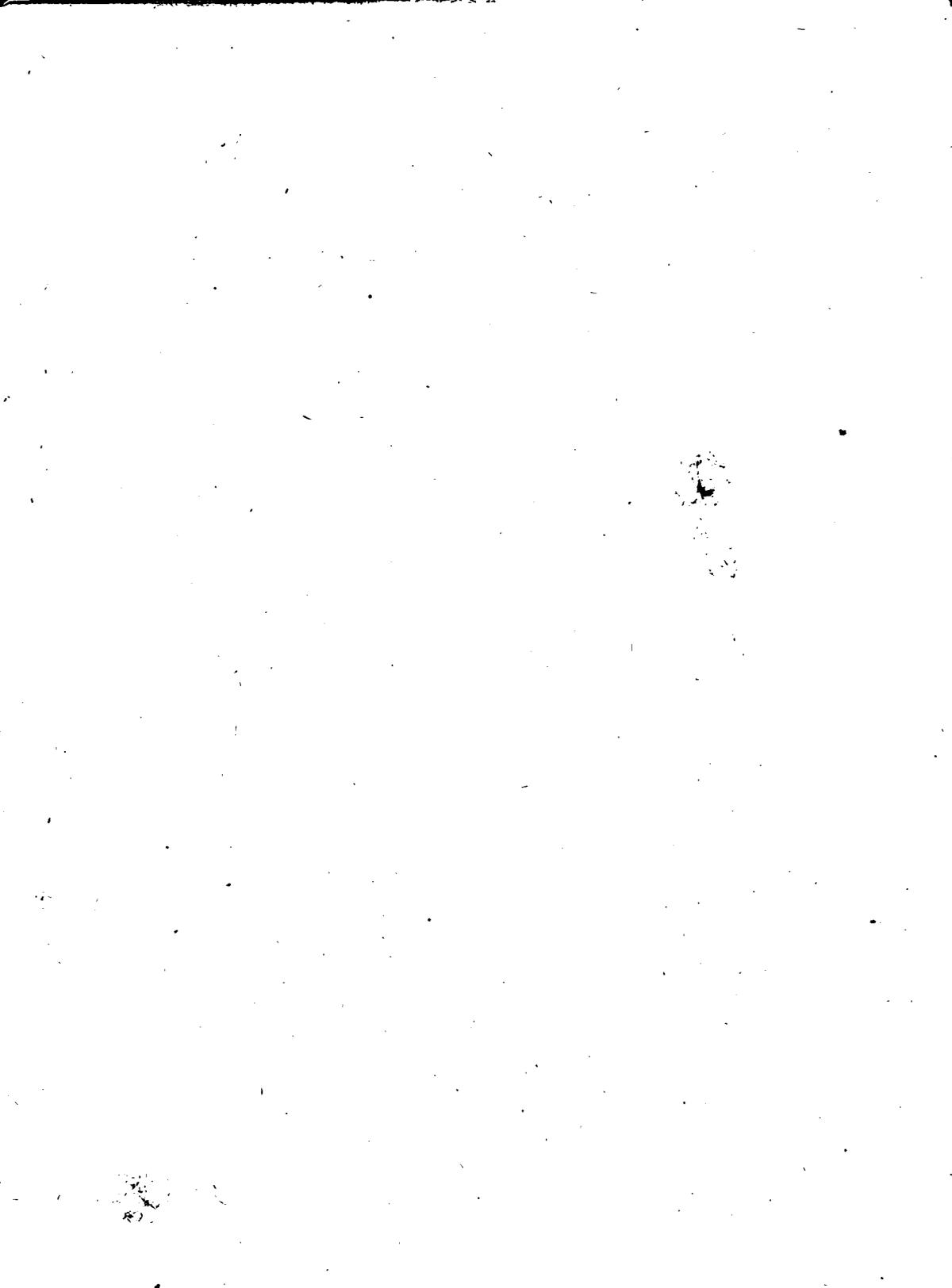
LIURES ET DIVERS TRAITÉZ

DE SENEQUE, SELON LA

presente Edition.

<b>D</b> es bien-faits, à Ebutius Liberalis.	vii. liures.
Les Epistres. à Lucilius.	cxxiiii.
De la Prouidence, ou, Pourquoi les gens de bien sentent & souffrent souuent des maux.	i. liure.
De la Cholere, à Nouatus.	iii. liures.
De la Clemence, à Nero Cesar.	ii. liures.
De la vie heureuse, à Gallio son frere.	i. liure.
De la tranquillité, & repos de l'ame, à Serenus.	i. liure.
Que le Sage ne peut souffrir aucune iniure, à Serenus.	i. liure.
De la briefueté de la vie, à Paulinus.	i. liure.
De la Consolation, à Polybius.	i. liure.
De la Consolation, à Marcia.	i. liure.
De la Consolation, à Heluia.	i. liure.
Des Questions naturelles.	vii. liures.
Apocolocyntose, ou discours plein de mocquerie, sur la mort de Claudius Cesar, nouvellement traduit.	
Certains beaux passages recueillis & ramassez de diuers endroits des liures de Senque.	
Diuers remedes contre les cuenemens de la Fortune.	
Des Controuerses.	







# LE PREMIER LIVRE DES BIEN-FAICTS

DE LVC. ANN. SENEQVE,  
A EBVTIVS LIBERALIS.

## SOMMAIRE.

Les sept liures des Bien-faiçts de cet Autehur appartiennent à la meilleure, plus belle & plus necessaire partie de la vie de l'homme, laquelle est principalement soustenuë par la vicissitude reciproque des bien-faiçts qui doiuent estre exercez entre nous. Au commencement du premier liure il monstre qu'une des plus grandes fautes que les hommes font, c'est de ne scauoir comme ils doiuent donner ou receuoir vn bien-faiçt, & le mal qui aduient de cette ignorance. Il attribue cette faute premierement, à ce qu'on ne donne pas d'une volonte franche, mais plustost avec regret. Secondement, qu'on fait estat d'auoir perdu ce qu'on a donné. En troisieme lieu, qu'il est difficile de se garder d'estre, ou trop prodigue, ou trop auaricieux. En quatriesme lieu, que comme par vn doux & gracieux traitement on peut approuiser les bestes plus sauuages, que par bien-faiçts aussi l'on peut gagner le cœur & l'amitié des hommes. Apres il fait de doctes discours & amene de beaux exemples pour prouuer que la liberalité consiste à donner des bien-faiçts, & qu'on ne peut bonnement faire bien à quelqu'un, qu'on ne l'aime, ny l'aimer aussi sans luy faire plaisir. En dernier lieu, il apprend quels biens il faut donner, en quelles occasions, à quelles personnes, & en quel temps.



**E**NTRE vn nombre infiny de diuers erreurs où tomber ceux qui vivent inconsiderement & sans conseil, (mon tres-bon Liberalis) i'ose bien dire qu'il n'y en a presquë pas vn, qui soit plus dommageable, que de ne scauoir comme nous deons donner, ou receuoir vn bien-faiçt. D'où il aduient que ceux que nous auons mal employez, ne sont pas bien deuz: & s'ils sont mal recogneus, c'est trop tard que nous nous en plaignons: car nous les perdismes dès l'heure mesme que nous les donnasmes. Pareillement, il ne se faut pas esbahir, si en vne si grande abondance de vices, il n'y en a point de plus frequent que l'ingratitude. Cela peut proceder, à mon aduis, de plusieurs raisons: La principale desquelles est, que nous ne pensons point à choisir des personnes qui soient dignes de nos bien faicts. Et toutesfois si nous voulons prester nostre argent à quelqu'un, nous auons bien le soin de nous informer curieusement quelles terres, & quels beaux meubles il a. Nous nous

Chap. 1.  
L'indiscretion des hommes à donner ou receuoir plaisir, rend l'ingratitude si frequente.

## Des bien-faicts,

gardons bien de semer vn champ infertile & maigre. Et toutesfois, pour le regard de nos bien-faicts, nous les iettons plustost à la volée, & sans iugement, que nous ne les donnons. Au reste, ie ne sçay s'il est plus vilain, ou de nier vn bien-faict, ou de le redemâder. C'est vne sorte de debte dont on ne doit rien esperer, que ce qu'on

Ce vice est d'auant plus deshonneste, que pour recognoistre vn bien fait, il ne faut qu'une bonne volonté

mais nous sommes souvent cause de cette ingratitude, par nos reproches.

Par nostre chagrin.

Par nostre dureté, ou refuse de faire plaisir.

Plaisir fait par importunité, & apres plusieurs remises, ne merite pas beaucoup de recognoissance.

En matiere de bien-faicts on regarde la volonté. &

en vouldra payer de bon gré. Mais c'est chose fort deshôneste de faire banqueroute aux bien-faicts : quand ce ne seroit que pour ceste seule raison, qu'il ne faut point estre riche pour s'acquitter d'un plaisir, & qu'il n'y faut que la seule volonté. Celuy a payé du tout le plaisir, qui pense franchement le deuoir. Mais s'il y a du crime en ceux qui ne veulent pas seulement confesser qu'on leur ait fait plaisir: il y en a bien autant de nostre costé. Et si nous trouuons beaucoup de personnes ingrates d'elles-mesmes, nous en faisons encore d'auantage. Car tantost nous leur reprochons nostre bien-faict, & le redemandons avec paroles fascheuses: quelquefois nos dônons si inconsiderément, que soudain apres, nous nous repentons de l'auoir fait. Nous sommes si chagrins d'autresfois, que nous les accusons sans raison d'ingratitude, à la moindre occasion qui se presente: & perdons nostre bien-faict, non seulement apres l'auoir donné, mais dès l'heure mesme que nous le donnons. Dites moy, ie vous prie, qui est celuy de nous qui s'est iamais contenté d'estre legerement prié, & requis vne seule fois: Qui est celuy qui n'a ridé le front, s'il a fenty de loin qu'on luy vouldust demander quelque chose? Qui est celuy qui n'a tourné le visage de l'autre costé? qui n'a feint d'auoir des affaires ailleurs? Qui est celuy qui ne s'est essayé d'entretenir son homme, & de l'amuser d'un long propos qui ne prenoit iamais fin, le faisant tout exprés durer longuement, pour ôster l'occasion qu'on ne luy peust rien demander? & qui avec toutes sortes de ruses n'a abusé & trompé la necessité qui pressoit celuy qui le prioit? Et si par fortune il estoit pris de si court, qu'on ne luy dônast loisir d'vsur de toutes ces deffaites: qui est celuy qui n'a remis à vn autre iour, ou qui n'a craintiuement refusé, ou s'il a promis, qu'il ne l'ait fait avec difficulté, avec vn refrongnement de sourcils, & avec vne responce desdaigneuse, qui ne sortoit qu'à regret de sa bouche? Il est certain qu'aucun ne pensera iamais deuoir ce qu'on ne luy a pas franchement baillé, mais qu'il a attaché presque par force. Est-il possible qu'on sçache bon gré à celuy qui iette superbement & comme par despit ce qu'il donne: ou faisant du courroucé, le rué furieusement par terre? ou qui laisse à la fin eschapper quelque chose de ses mains, pour n'estre pas plus auant importuné quand on le prie? Celuy se trompe grandement qui pense qu'un homme qu'il aura lassé de longues remises, & trauaillé de fascheuses attentes, en puisse iamais sçauoir gré. On n'est tenu de recognoistre vn bien-faict, que de la mesme volonté qu'on l'a donné: Et par ainsi il ne faut point negligemment donner: parce que celuy qui reçoit vn bien-faict d'un qui le donne nonchalamment, ne pense le deuoir qu'à soy-mesme. Il ne faut point aussi longuement songer à faire plaisir: Car puis qu'en toute sorte de bien-faicts on prise sur tout la prompte volonté du donneur, celuy qui fait tard vn plaisir, monstre qu'il a esté longuement en doute de ne le faire pas. Il faut pareillement se garder en faisant plaisir, que ce ne soit point avec outrages & paroles fascheuses. Car estant nostre nature telle, que les iniures descendent toujours plus profondement dans nostre ame que ne font les bien-faicts, la memoire desquels s'escoule bien tost: & au contraire, que la souuenance d'une iniure demeure fort longuement grauée dans nostre cœur; Que peut esperer celuy qui offense vne personne, lors qu'il la pense obliger? Certainement celuy recognoist assez le plaisir, s'il pardonne l'outrage

qu'on luy a fait. Il ne faut point aussi que le grand nombre qu'on voit de personnes ingrates, nous desgoute de faire plaisir: Parce qu'en premier lieu (comme j'ay dit) nous mesmes qui donnons, sommes cause que le nombre des ingrats s'augmente tous les iours. En second lieu, il faut considerer que les Dieux immortels ne retirent point leurs liberalitez & largesses, & ne laissent pas de faire bien aux sacrileges mesmes, & à ceux qui mesprisent leur diuinité. Ils les supportent patiemment: & vsans de leur bonté naturelle, ils sont propices & benignes enuers ceux mesmes qui ne croient point que les biens viennent d'eux. Imitons les donc, en tant que la foiblesse de nostre humanité y peut atteindre. Faisons plaisir franchement, non point comme si nous mettions nostre argent à profit. Celuy vraiment merite d'estre trompé, qui a fait vn plaisir avec espoir qu'il luy seroit rendu. Ouy mais (diras-tu) ie m'en suis desia plusieurs fois mal trouué. Nos enfans, nos femmes, n'ont-elles iamais trompé nostre esperance? si est-ce toutesfois que nous les nourrissons, & ne laissons point de nous remarier pour la seconde fois. Nous sommes si opiniastrés contre le malheur qui nous a desia combattu vne fois, qu'apres auoir perdu vne bataille, nous dressons vne nouvelle armee: & apres vn premier naufrage, nous nous mettons derechef sur mer. Combien est-il plus honneste de continuer tousiours à faire plaisir; & s'il y a quelqu'un qui n'en ayant point voulu faire, parce qu'il n'en auoit point receu, en donne apres pour en recevoir vn autre, il rend meilleure la cause des ingrats, ausquels il ne peut estre reproché de n'auoir point recogneu les bien-faits, sinon qu'ils eussent le moyen de le faire. Combien y en a-il qui sont indignes de voir la clarté du ciel? & toutesfois le iour se leue & reluit sur eux? Combien y en a-il qui se despitent d'estre iamais nais; & toutesfois nature engendre tousiours nouvelle races d'hommes, & souffre viure ceux qui voudroient n'auoir iamais veu la lumiere de ce monde? C'est chose digne d'vn cœur vertueux, de n'esperer aucun fruit & recompense de ses liberalitez, mais se contenter seulement d'auoir fait plaisir, & apres auoir esté deceu de beaucoup de personnes ingrates & mauuaises, essayer encore s'il en trouuera quelqu'un qui soit homme de bien. Quelle magnificence seroit-ce, de donner des biens-faits à plusieurs: & que pas vn ne nous eust trompé? La vertu se monstre lors, si en faisant vn bien, on pense qu'il ne doye plus reuenir: duquel vn homme vertueux en a perceu le fruit, sur le mesme instant qu'il l'a donné. Tant s'en faut que cela nous doye rendre paresseux, & nous empescher de faire vn acte si beau, qu'encore que l'eusse perdu toute esperance de ne pouoir iamais trouuer vn homme recognoissant: si est-ce que ie deurois souhaitter beaucoup plus, de ne recevoir oncques plaisir d'autruy, que de n'en faire iamais à pas vn: parce que celuy qui ne donne iamais rien, peche plustost que l'ingrat. Je diray ce qu'il m'en semble: celuy qui ne recognoist le plaisir, ne fait pas vne plus grande faute, que celuy qui ne donne point assez tost.

*Si tu veux prodiguer tes bien-faits à chacun,  
Tu en perdras plusieurs, pour en mettre bien vn.*

**T**u peux iustement reprendre les deux points de ce premier vers, par ce qu'il ne les fait point prodiguer indifferemment à chacun. En outre, il n'est pas honneste d'vsr de largesse & prodigalité d'aucune chose, & moins encor des bien-faits. Car si tu les donnes à la volée, & sans iugement, ils ne sont plus bien-faits, & reçoient tout autre nom qu'on leur voudra donner. Le vers suiuant est

La multitude de desingrats ne doit pas neantmoins des tourner personne de faire plaisir. A l'exemple des Dieux qui sont bien aux plus impies.

Objection. ordinaire de ceux dont les plaisirs ont esté mal employez, & sa réponse. Il ne se faut iamais laisser de faire plaisir. Non plus que le Soleil ne se laisse point de éclairer bons & mauuais. Et s'il est à l'homme vertueux, d'auoir ce contentement, de s'estre obligé plusieurs personnes par bien-faits.

CHAP. II.  
Bien faits prodiguez sans discretion, changeant de nature.

&  
Vn seul plaisir bien employé, recoupe la perte de tous autres.

Proprement il ne se perd aucun bien-faict.

Comme il faut considerer les bien-faicts,

&  
Comme s'en ressouuenir.

Plusieurs occasions engendrent la recognoissance des bien-faicts.

admirable, qui nous console en la perte que nous auons faite de beaucoup de plaisirs; pourueu que nous en ayons bien employé vn tout seul. Voy, ie te prie, s'il ne seroit pas encor plus vray & plus conuenable à la grandeur d'un bien-faict, de l'exhorter à dōner, encor qu'il fust certain de n'en bien employer aucun. D'ailleurs cela est faux, qu'il en faille perdre beaucoup. Il ne s'en perd aucun: d'autant que celuy qui le perd, l'auoit desia mis au rang des choses perduës. On doit considerer les bien-faicts, comme vne chose simple & nuë, de laquelle on ne fait pas estat. Faict plaisir hardiment à plusieurs: si apres quelqu'un de ceux-là te le rend, c'est autant de gaigné: si pas vn ne le fait, il n'y a rien de perdu. Le l'ay donné, parce que ie l'ay voulu donner. Pas vn n'escrit en ses liures de raisons, les bien-faicts: Il n'y a point de demandeur auaricieux, qui face appeller le debteur à iour nommé. Vn homme de bien n'y pense iamais, si on ne l'en fait souuenir en luy rendant le bien-faict. Autrement nous mettrions les plaisirs au mesme rang que nous mettons nos debtes. C'est vne vilaine vsure, ne vouloir point faire vn plaisir, que pour en receuoir vn autre. Pour si mal qu'il te soit aduenü de tes premiers bien-faicts, continuë neantmoins, & perseuere d'en donner à d'autres: Il vaut mieux qu'ils dorment long temps entre les mains des ingrats, qui t'en scauront (peut-estre) quelque iour bon gré, & le cognoistront, ou par honte, ou par occasion qui se presentera, ou par crainté d'en estre moins estimez. Ne cesse iamais de donner. Acheue ce que tu as si bien commencé. Continuë au deuoir d'un homme de bien. Ayde cestuy-cy par vn bien-faict, cestuy-là de ton credit: l'un de ta faueur, l'autre de ton conseil, & cestuy-là de quelque bonne instruction, & salutaire enseignement.

CHAP. III.  
Si les bestes recognoissent leurs bien-faictes, à plus forte raison le faut il esperer des hommes.  
qui  
Par icette-rez plaisirs sont imitez à les recognoistre.

Les animaux, voire les plus sauvages, sentent le bien qu'on leur fait. Il n'y a belle si cruelle qu'on n'adoucisse, & de laquelle on ne puisse gagner le cœur avec vn gracieux traictement. Les gouverneurs des Lyons leur manient le musle sans en estre offensez. La viande qu'on donne aux Elephans, abat leur fierté, & les assuiettit à faire des besongnes serviles: de sorte que faisant assiduellement, & par vn long temps plaisir à choses qui n'ont point d'entendement, & qui ne peuuent comprendre la valeur d'un bien-faict, on les gaigne, & on les rend obeyssantes à soy. Celuy qui n'a pas recogneu le premier plaisir qu'on luy a fait, recognoistra peut estre le second: & s'il a oublié tous les deux, il ne sera pas ingrat au troisieme. Il n'y a aucun qui perde les bien-faicts, que celuy seulement qui croit trop tost les auoir perdus. Mais celuy qui continuë & perseuere, qui apres les premiers, en recharge encore d'autres; il tirera grace d'un cœur le plus dur & le plus oublieux de ce monde. Il fera que son debteur n'osera dresser les yeux contre plusieurs bien-faicts: en quelque endroit qu'il aille, de quelque costé qu'il se tourne, encore qu'il en vueille perdre la souuenance, il te verra toutesfois par tout. Il le faut tenir comme pris & attaché par beaucoup de merites: desquels ie te veux faire cognoistre la vertu & la propriété, mais que tu m'ayes premierement permis de dire en passant, quelques choses qui ne sont pas beaucoup necessaires à nostre discours. Pourquoi est-ce que les anciens ont feint qu'il y a trois Graces, qu'elles sont sœurs, qu'elles se tiennent par les mains, qu'elles rient tousiours? Pourquoi les peint-on ieunes, & vierges, & avec des robes larges & transparentes? Quelques-vns nous veulent faire accroire que la premiere d'elles donne le bien-faict; la seconde le recoit; & la troisieme le rend. Et d'autres, qu'elles representoient trois sortes qu'il y a de bien-faicts: L'une de ceux qui nous les donnent: l'autre de ceux qui ne les rendent point: la tierce de ceux qui les recoient & les rendent aussi. Mais tenant pour

Le nombre, la consanguinité, la connexion, la gayeté, l'age, & l'haboit-des Graces, montrent la nature des bien-faicts.

veritable celle que voudras de ces deux opinions, ie te prie, dy-moy, que nous fert-il de sçauoir cela? Que veut dire ceste danse, en laquelle se tenant par les mains elles ballent tousiours en rond? C'est pour autant que l'ordre & la fuite des biens faicts, qui passent par les mains de ceux qui les donnent, est telle, qu'il reuiennent au donneur, & qu'ils perdroyent entierement la grace du tout qu'ils doyuent faire, si iamais ils se rompoient: Au contraire, qu'ils retiennent tousiours leur beauté, quand ils s'entretiennent liez & attachez ensemble; & quand ils sont rendus & recogneus à leur tour. Elles rient, parce que le visage de ceux que veulent bien meriter de quelqu'un, doit estre riant, comme est la face de celuy qui donne vn plaisir, & de celuy qui le reçoit. Elles sont ieunes, pour autant que la souuenance d'un bien fait ne doit iamais vieillir. Elles sont vierges, parce que les bien-faicts doiuent estre entiers & incorrompus, sains & profitables à chacun. Elles ne sont pas ceintes sur leurs robes, pour monstrer qu'on ne doit point lier & tenir obligee vne personne pour le plaisir qu'on luy fait. Leurs vestemens sont luisans & transparans, afin qu'on puisse voir à trauers les bien-faicts, sur lesquels il faut souuent ietter l'œil. Soit amy qui voudra de la merueille des fables inuentees par les Grecs, soustienne qui voudra qu'elle soient necessaires & profitables: toutesfois il ne se trouuera aucun qui die, que les noms que Hesiodé leur a donné, seruent de rien à ceste fable, & à ce propos: ni qui sçache pourquoy il a voulu nommer Aglaïe l'aînée des Graces la seconde Euphrosine, & la tierce Thalie. Chacun a voulu flechir à sa fantasie la signification de ces mots, & en ont voulu tirer quelque raison. Toutesfois Hesiodé a donné à ces ieunes filles tel nom qu'il luy a pleu. Homere l'a changé à vne d'elles, & l'a appellee Pasithee, & qui plus est, il luy fait espouser mary. Je dis cela afin que vous ne croyez point qu'elles soient vierges Vestales, ou comme celles qui ont fait vœu de chasteté. Je trouueray encor vn autre Poëte qui les décrit ceintes, & vestuës de robes espaisles & grossieres. Encore Mercure est aupres d'elles, non que l'oraison & le beau parler doie faire estimer d'auantage les bien-faits, mais parce qu'il a pleu au peintre de le faire ainsi. Chrysisus meisme qui a l'entendement si aigu & subtil, & qui va chercher la verité des choses iusques à leur plus basse profondeur, qui ne parle que pour nous apprendre ce qu'il veut dire, & qui n'employe ses paroles seulement que pour faire entendre les choses qu'il escrit, a tellement iéply tout son liure de ces folies, qu'il s'est fort peu trauaillé à nous apprendre de quelle façon il faut donner, & comment il faut recevoir & recognoistre vn bien-fait. De maniere qu'il ne mesle point les fables parmy son discours, mais plustost il mesle son discours parmy les fables: Car outre ce que Hecaton en a escrit, Chrysisus soustient que les trois Graces sont filles de Iupiter, & d'Eurynomé: & qu'elles sont plus ieunes que les Heures, ayans toutesfois le visage plus plain, & plus refait qu'elles: & pour ceste raison elles suiuet tousiours Venus, & luy sont compagnie. Si l'une d'elles est appellee Mere, il croit que ce n'est point hors de propos: & que le nom d'Eurynomé luy a esté donné, pour autant qu'il appartient à la mesnagerie d'un grand & ample patrimoine, de bien sçauoir departir & employer les bien-faicts. Comme si l'on auoit accoustumé de bailler nom à la mere apres qu'on l'a donné aux filles: ou comme si les Poëtes se soucioient bien de rendre leur vray nom à toutes choses. Car tout ainsi que les Nomenclateurs, qui font office d'apprendre les noms des personnes qu'il faut solliciter pour briguer quelque dignité, se seruent quelquefois de leur audace au lieu de leur memoire, & ne le pouuans souuenir du nom propre, en forgent vn à leur plaisir: Les Poëtes aussi ont pensé qu'il importoit peu de parler proprement & à la verité; mais estans contraints par necessité, ou corrompus de la beauté de quelque mot, ils ont voulu qu'on vstast du nom

A quel dessein les Graces dansent.

Pourquoy elles rient.

Pourquoy elles sont ieunes.

Pourquoy vierges.

Pourquoy descintes.

Pourquoy vestuës d'habits luisans & transparans.

En sa Theogonie.

AU 14. de l'Iliade. Les auteurs les nomment & les peintres les peignent à leur fantasie. Folies & vanitez des escrits de Chrysisus, quant aux Graces.

qui rempliroit mieux le vers, & qui le pourroit rendre plus agreable. Ils ne feront jamais repris d'agrandir leurs richesses de quelque bien estrange. Car le premier Poëte qui parlera d'elles, leur commandera de porter le nom qui leur voudra donner. Et pour te faire croire que cela soit veritable, Thalie, de laquelle nous auons fait tât de mëtion, est vne des trois Charites dás Hésiode, & vne Muse dás Homere.

**M**Ais afin que ie ne face rien de ce que ie reprens en autruy; ie laisseray toutes ces choses, qui sont tellement hors de propos, qu'elles n'en approchent en aucune façon. Ie te prie seulement deffendre ma cause, si l'on me veut accuser que j'ay trop rudement rembarré Chryssippus, lequel certainement est vn grand personnage: toutesfois il est Grec, & a l'entendement si pointu, que bien souuent il s'esmouffe & rebouche contre soy-mesme. Il est tel que lors qu'on pense qu'il die quelque bonne chose, il pique seulement & ne perçe point. Ie te prie, quelle subtilité est-ce là? C'est des biens-faits qu'il faut parler, & donner quelque reglement à la chose de ce monde qui peut plus estroitement lier la societé des humains: Il faut donner vne loy à nostre maniere de viure, qui ne permette point, que sous ombre d'vne gracieuse douceur, nous soyons trop faciles à donner, & sans iugement; qui nous face prendre garde aussi qu'vne trop seuer observation de ceste loy, ne retraigne du tout la liberalité, qui ne doit estre ny trop reserree, ny trop large. Il faut enseigner aux hommes comme ils doiuent volontairement prendre, & aussi rendre volontairement. Il les faut presenter à vn braue combat, & leur apprendre non seulement d'esgaller, mais de vaincre de volonté, & de grandeur de courage ceux ausquels ils sont obligez par effects. Car celuy qui doit rēdre la grace du plaisir qu'il a receu, n'y peut iamais paruenir, s'il n'a tesmoigné auparauant le gré qu'il en ressentoit. Aux vns il faut apprendre de ne reprocher les biens qu'ils auront donnez, aux autres de penser qu'ils doibuent plus qu'ils n'auroient receu. Chryssippus toutesfois nous admoneste de telle sorte à cest honneste travail, de vaincre & de surmonter les plaisirs receus par d'autres bien-faits, que pour nous y conuier d'auantage, il dit seulement qu'on doit grandement craindre (estans les Charites filles de Iupiter) de commettre sacrilege enuers leur pere, si on faisoit outrage & iniure à de si belles filles. Enseigne-moy plustost comment on pourroit faire beaucoup de plaisirs, comment ie pourray recognoistre ceux qui m'en auront fait, Appren-moy comme on pourroit faire, que ceux qui auront obligé quelqu'vn de bien-faits, ne s'en souuiennent plus: & ceux qui se sentiront redevables de les auoir receus, mettent peine d'en auoir perpetuelle souuenance: Et laissons ces resueries & ces sottises aux Poëtes, qui n'ont autre dessein que de chatouiller les oreilles, & de raconter quelque fable ioyeuse. Il faut que ceux qui se travaillent à guerir les ames vicieuses, qui veulent retenir la foy és choses humaines, qui desirent engrauer la memoire des bien-faits dans le cœur des hommes, il faut que ceux-là parlent à bon escient & sans moquerie, qu'ils y employent la force de leur esprit, sinon que parantanture tu croyes qu'avec vn propos vain, & avec ces contes de vieilles, il soit possible d'empescher la plus pernicieuse & dommageable chose de ce monde, sçauoir est vne generale abolition de debtes, & vne quittance de tous biens-faits.

Au 4 liure de l'ordifce.

## CHAP. IV.

En s'excusant de ce qu'il blasme Chryssippus, il decrit le naturel des Grecs, subtil, mais de petite efficace: & montre le deuoir de ceux qui traitent choses serieuses. Les bien-faits lient plus estroitement qu'aucune autre chose.

mais Il y faut bien apporter du iugement. Et tousiours vaincre ceux ausquels on est obligé. Autre subtilite de Chryssippe.

Deuoir de ceux qui traitent la philosophie morale.

## CHAP. V.

Erreur commun de preseruer les marques du bien fait pour le bien fait mesme.

**M**Ais comme ie ne m'arreste guere aux choses qui ne seruent de rien, aussi faut-il que ie me travaille à bien faire cognoistre premierement dequoy nous sommes redevables, apres auoir receu quelque bien-fait. L'vn pense deuoit l'argent qu'il aura receu; l'autre le Consulat: cestuy-cy vn benefice; & quelqu'autre le gouuernement d'vne Prouince qu'on luy aura donné. Et toutesfois tout cela ne font que les marques du bien-fait & du merite, & non le bien-fait mesme. Le

bien-faict ne se peut point toucher à la main, il se porte dans le cœur. Il y a beaucoup à dire entre le plaisir, & la matiere d'un plaisir. Par ainsi l'or, l'argent, ou aucune autre chose que nous receuons de nos amis, ne se peut iustement appeller bien faict, qui est seulement la volonté du donneur. Vn homme rude & ignorant, ne remarque sinon ce qu'il en peut voir de ses yeux, qu'on luy met en ses poings, & qu'il peut toucher & retenir en ses mains: Et au contraire il mesprise, & ne cognoist pas ce qui est plus precieux & plus estimé en la chose qu'on donne. Ce que nous pouuons tenir en nos mains, que nous regardons de nos yeux, surquoy nostre conuoitise, & nostre auarice s'arreste, perit bien-tost, la fortune, l'ennemy le nous peut oster: mais le bien-faict dure encor: apres que ce qu'on a donné s'est perdu. C'est vne chose si bien mise & employee, qu'aucune violence ne la peut iamais faire perdre, & deuenir à neant. I'ay racheté mon amy d'entre les mains des Pyrates: il a esté encore repris vne seconde fois par d'autres ennemis, qui le detenoient prisonnier. Celuy qui l'a pris, n'a pas rauy mon bienfaict, il a seulement rauy l'usage de mon bien-faict. I'ay sauué tes enfans du naufrage, ie les ay sauuez d'un grand feu qui brusloit ta maison: vne maladie apres, ou quelque autre mauuaise fortune te les a ostez: Ce que i'auois fait pour eux, demeure encore apres leur mort. Toutes choses donc qui prennent faulcement le nom de bien-faict, ne sont que les ministeres & instruments, par lesquels la volonté d'un bon amy se faict cognoistre. Il en aduient ainsi generalement de tout, & que la vraye chose est en vn lieu, & le signe ou la ressemblance en vn autre. Le chef d'une armee donne quelquefois aux braues soldats vne chaîne d'or, ou vne couronne, pour estre montez sur la muraille, ou pour auoir sauué la vie à vn citoyen. Qu'a telle couronne de precieux en soy? qu'a la robe bordée d'escarlatte, ou la hache, & les poignees de verges? Qu'a de precieux en soy, le siege & le tribunal des grands iuges, & le carosse. Rien de tout cela n'est le vray honneur: ce ne sont que les remarques & enseignes de l'honneur. Ainsi la chose donnée que nous voyons, & que nous touchons, n'est pas le bien-faict, ce n'est que la marque & le signe diceluy.

Qui ne cher point sous le sens, mais demeure engraue dans le cœur.

N'est point fait à peir.

Les signes & la ressemblance se perdent bien aucune fois: mais a la bien-veillance à l'amitié.

**Q**u'est-ce donc qu'un bien-faict? C'est vne action de bien-veillance, donnant plaisir & ioye à autruy, & en receuant aussi de sa part, encline & conduite d'elle meime & de son propre mouuement à ce quelle fait. Par ainsi il ne faut point prendre garde au plaisir qu'on fait, ny à ce qu'on donne: Il faut s'arrester seulement au cœur & à l'affection. Car le plaisir ne gist pas en ce qu'on fait, ny en ce qu'on donne: il gist au courage & à la volonté du donneur, ou de celuy qui nous fait plaisir. Nous cognoistrons qu'il y a grande difference entre ces choses, par cecy mesme, Que le bien-faict est tousiours bon de soy: mais ce qu'on a donné, ou ce qu'on a fait, n'est de soy ne bon ne mauuais. C'est le cœur seul qui prisera beaucoup vne chose de peu de valeur, qui donnera lustre, à vne chose basse & petite, qui au contraire ne tiendra compte de ce que d'autres estiment beaucoup. Les choses que nous desirons & souhaittons le plus, de leur nature ne sont bonnes ne mauuaises. Il faut seulement prendre garde quel est le cœur de celuy qui les donne. C'est le cœur qui conduit tout cela, & qui leur baille bonne ou mauuaise façon. Doncques ce qu'on nous compte, ce qu'on baille, n'est pas le bien-faict. Comme l'honneur des Dieux ne gist point aux bestes qu'on sacrifie, pour si dorees qu'elles soient mais à la pieté & sainte deuotion de ceux qui les ont en reuerence. Parquoy les gens de bien, qui n'ont rien pour presenter aux Dieux, que du gasteau, & de la vaille de terre, n'en sont pas moins deuotieux pour cela: Et au contraire les mechans ne laissent point de mespriser les Dieux, encore qu'ils ayent trempé les autels du sang de plusieurs sacrifices.

CHAP. VI. Que c'est que bien-faict, & en quoy il consiste.

Il gist au cœur & en la volonté.

Qui prise ou desprise les choses.

Coparaison à cet effect.

## CHAP. VII.

Preuve de ce que dessus. Que les bien faits se mesurent selon la volôté du bienfaicteur. Considerations qui obligent grandement.

&amp;

**S**il les bien-faits se mesuroient à la valeur des choses qu'on donne, & non point à la volonté de bien-faire, ils seroient lors plus à priser, quand ce que nous aurions receu seroit de plus grande valeur. Et toutesfois cela est faux : parce que bien souuent celuy nous oblige d'auantage, qui nous aura donné vne petite chose, mais avec vne liberale façon de faire, qui nous a monstré vn cœur esgal & pareil aux grandes richesses des Roys, qui donnant peu, l'a fait tres-volontiers : qui a mis sa pauvreté en oubly, se souuenant de la mienne : qui n'a pas eu seulement vouloir de me secourir, mais vn affectionné desir ; qui me faisant plaisir pensoit luy-mesmes en recevoir : qui l'a donné comme s'il ne luy deuoit estre iamais rendu : qui l'a receu comme s'il ne l'auoit iamais donné ; qui a tousiours cherché & pris à propos l'occasion de me faire quelque bien. Au contraire on ne peut iamais sçauoir bon gré (côme i'ay dit) encor que ce que nous receuons soit de plus grand prix, & qu'il semble nous auoir esté plus profitable, si nous l'auons comme arraché des mains du donneur, ou s'il luy est comme eschappé. Bref, nous estimons plus ce peu qui nous est donné franchement & d'une main gracieuse, que ce qu'on nous donne abondamment & à pleine main. C'est peu de chose ce qu'il m'a baillé, mais il ne m'en pouoit donner d'auantage. Toutesfois ce que l'autre m'a donné, vaut beaucoup plus : Mais il a esté longuement en doute s'il le deuoit faire : mais il a reculé le plus qu'il a peu, mais il a soupiré en le donnant : mais il l'a fait avec vne façon fiere & superbe : mais il l'a monstré à tout le monde : il a voulu que celuy à qui il le bailloit, n'en sentist point de plaisir : il a fait cognoistre que ce n'estoit point d'amitié qu'il me portast, & que ce n'estoit que pour sa gloire sotte, & pour se faire estimer liberal.

D'autres qui rabatent beaucoup de l'obligation que on auroit.

## CHAP. VIII.

L'exemple d'eschines nôtre qu'en matiere de bienfaits on prise plus la franchise & gracieuseté du bienfaicteur que le prix des presents.

**L**ors que plusieurs offroient de grands presents à Socrates, chacun selon son pouuoit, *Æschines* qui estoit vn de ses plus pauures auditeurs, luy dit ; Je ne trouue rien pour te donner, qui soit digne de toy ; en quoy ie recognois ma pauvreté : ie n'ay qu'une seule chose que ie te donne, c'est moy-mesme : ie te supplie, prens en bonne part le present que ie te fais : & pense qu'encor que les autres t'ayent donné beaucoup, ils en ont gardé d'auantage pour eux. Socrates respondant luy dit : Pourquoy ne m'aurois-tu fait vn fort beau present, sinon que tu voulusses te priser trop peu ? mais de ma part ie mettray peine de te rendre quelque iour à toy-mesmes, meilleur que ie ne t'ay pris. *Æschines* surmonta par ce present *Alcibiades* qui auoit le cœur aussi grand que ses richesses : & vainquit la liberalité de tous les plus riches ieunes hommes de Grece.

## CHAP. IX.

Puis que la bonne volôté du donateur est preferable à la valeur du present, les plus pauures mesmes ont de quoy paroutré liberaux.

**T**vois comme vn bon cœur en sa pauvreté mesmes, trouue assez de matiere pour faire paroistre sa liberalité. Il me semble que c'est autant comme s'il eust dit : Fortune, tu n'as rien aduancé de m'auoir fait pauure, malgré toy ie feray vn present à Socrates digne de luy : Et parce que ie ne le peux faire d'aucun bien que tu m'ayes donné, ie le feray du mien propre. Il ne faut point penser qu'*Æschines* se prisast peu, veu que luy-mesme fut le prix auquel il s'estima. Ce ieune homme eut l'esprit si bon, qu'il fit que Socrates se donna aussi à luy. Il ne faut point regarder si ce qu'on donne est de grand prix ; mais seulement qui est celuy qui le donne. Vn homme fin & rusé ne ferme point sa porte à ceux qui luy demandent des choses excessiues ; ains au contraire, encor qu'il soit resolu de ne leur accorder rien, il nourrit toutesfois leur iniuste & folle esperance, de paroles douces & gracieuses. Mais l'intention de celuy est encor beaucoup plus meschante, qui avec vn superbe langage, avec vn seuer regard, comme par enuie discourt de sa richesse. Car ceux qui font semblât de respecter & reuerer vn homme à qui la fortune rit, sont les premiers qui le

detestent & luy veulent mal: & lesquels toutesfois, s'ils en auoient le pouuoir, feroient eux-mesmes ce que l'autre fait. Il y en a quelques-vns qui s'estans mocqués, non point à cachettes, mais ouuertement des femmes d'autruy, ont abandonné les leurs propres à ceux qui les aymoient. Les Dames estiment auourd'huy les hommes mariez, lourdaus, de mauuaise grace, & indignes de se trouuer en bonne compagnie, s'ils ne permettent à leurs femmes de monter dans leur carrosse, & se promener par les ruës pour estre regardees des passans. Elles se moquent de celuy qui n'a point de maistresse, & qui ne fait parler de soy: Et s'il ne courtise la femme d'autruy, les Dames le tiennent pour vn homme sans cœur: elles luy reprochent qu'il aime en bas lieu, & qu'il n'est bon que pour les chambrieres. De là viët que maintenant l'adultere est estimé la plus honnelle façon qui soit pour fiâcer vne femme. On consentiroit plustost à ne se marier iamais, si on n'espouloit vne femme qu'on n'eust débauchée de son premier mary. Ils ne tiennent mesure ne regle en leur despense. Ils mesprisent la pauureté d'autruy, ne craignent que la leur: n'ont peur d'aucun autre mal: ne pardonnent iamais vne iniure: tyrannisent les plus petits, & les outragent, & par force & par crainte. Car de voir saccager les Prouinces, & vendre la charité de iustice & les iugemens à celuy qui en presentera le plus, & qui se trouuera le dernier encherisseur: il ne s'en faut plus esmerveiller, veu qu'il est permis par le droit des gens de vendre ce que tu as achepté.

Infolences  
proceedes de  
ce qu'on ne  
scait le  
moyen de  
faire ni de  
recevoir  
plaisir.

CHAP. x.  
Après la pre-  
cedente in-  
uectiue il  
montre que  
les vices ont  
tousiours  
esté, que ils  
sont & se-  
ront à ia-  
mais au mô-  
de, que ils se  
pouffent l'un  
l'autre, &  
que le plus  
detestable  
est l'ingra-  
titude.  
car

**M**A I S le sujet que ie traictois m'a tellement passionné qu'il m'a porté plus loin que ie ne pensois. Acheuons doncques ce discours en sorte qu'il ne semble point que nous accusions nostre siecle seul de ses desordres. Nos maieurs se sont plaints de cela: nous nous en plaignons aussi: & ceux qui viendront apres, auront encore plus de raison de se plaindre: que les bonnes mœurs sont corrompuës, que la desloyauté & la trôperie est autorisée par tout: que toutes choses humaines vôt en pis, & tombent en vn comble de tout malheur. Mais les vices, encore qu'ils se remuent quelque peu ç'a & là, s'arrestent toutesfois longuement en vn mesme lieu: comme les vagues & les flots pouffez par la tempeste d'vne grande roideur, s'en retournâs sont retenus quelque peu dans le bord de la mer. Maintenant les adulteres seront plus frequens que nul autre vice. La pudicité n'aura honte qui la puisse retenir. En vn autre siecle la fureur de la despense & des bâquets se destachera. Toutes les cuisines seront eschauffees pour appauurir honteusement les riches maisons. Tantost viendra vn trop grand soin de se bien accoustre & vestir, & vne folle peine qu'on employera pour farder sa beauté, qui ne sert qu'à montrer sur le corps, combien l'ame est laide & difforme au dedans. A ceste heure les hommes d'autorité, vsans mal de leur pouuoir, seront audacieux & insolens. Tantost on ne verra qu'exercer cruauté en public & en priué: & par la rage des guerres ciuiles, les choses sacrees & saintes estre vilainement profanees. Ie pense encore qu'il viendra vn tēps que l'yurongnerie sera en honneur, & qu'on estimera plus vertueux celuy qui aura plus aualé de vin. Les vices ne demeurent pas tousiours en vne mesme place, ils ne s'accordent pas bien ensemble, ils changent & de temps & de lieu, ils se pouffent & se donnent la chasse l'un à l'autre. Au reste nous pouuons tenir tousiours hardiment vn mesme propos de nous, que nous sommes meschans, que nous l'a-uons esté: & ne fusse-ie pas contraint de dire, que tousiours nous le serôs. On verra en tout tēps des meurtriers, des tyrans, des larrons, des adulteres, des rauisseurs, des sacrileges, des traistres. Nous pourrons dire que l'ingrat seroit encore moins detestable qu'aucun de ceux-là, n'estoit que toutes ces meschancetez naissent dans vn cœur mescognoissant & ingrat: sans lequel à grand' peine a-on iamais veu aucune mauuaise entreprise se pouffier en auant. Donne-toy garde d'estre repris de ce

Toutes mes-  
chancetez  
naissent dâs  
vn cœur in-  
grat.

erime, comme du plus grand vice qui soit entre les hommes. Si toutesfois quelque ingrat t'a offensé pardonne luy comme s'il auoit commis la moindre faute du monde. Car le pis qui t'en aduient, c'est d'auoir perdu ton bien-fait. Encor en est-il demeuré deuers toy, ce qui est le plus précieux & le meilleur: sçauoir est l'honneur de l'auoir donné. Or tout ainsi qu'il faut estre bien aduisé de ne faire plaisir qu'à ceux qui le recognoistront franchement & de bon cœur: aussi faut-il quelquefois hazarder vn bien-fait, encoré que nostre esperance ne soit pas fort assurée, qu'il nous doie estre recogneu: & non seulement quand nous craindrons de faire plaisir à vn ingrat, mais encor lors que nous serons certains qu'il a esté desia recogneu pour ingrat. Comme si ie puis rendre à vn pere, pourueu que ce soit sans aucune perte de mon bien, les enfans que j'auray sauuez d'vn grand peril, sans doute ie le dois faire. Ie dois aussi deffendre vn homme vertueux & qui en est digne, iusques à y despendre mon propre sang, & me faire compagnon du danger où ie le verray. Si ie puis aussi avec mon cry oster d'entre les mains des volleurs vne personne, encoré qu'elle ne soit digne d'aucun bien, ie ne me dois iamais repentir qu'avec ma parole ie luy aye sauué la vie.

Toutesfois puis que le plus précieux du bien-fait nous demeure, il ne faut laisser de luy bien faire.

CHAP. XI.  
Instruction utile pour bien pratiquer la beneficence.  
Il faut donner choses necessaires lesquelles sont distinctes en trois rangs.

Il s'ensuit maintenant que nous monstrions de quelles sortes de bien-faits nous deuons vser. Premièrement nous deuons donner choses necessaires: secondemēt, vtils & profitables, en troisieme lieu, agreables, & qui puissent durer longuement. Commençons doncques aux necessaires: car nous sçauons beaucoup plus de gré à celuy qui nous a donné la vie, qu'à celuy qui la rend plus honorable, où qui l'instruit à la vertu. Celui n'estimera iamais vne chose ce qu'elle vaut, s'il s'en peut facilement passer, & s'il peut dire, Le n'ay que faire de la perdre, ie me contēte de mon bien. Ce faisant, tu ne veux pas estre suiet à rendre ce qu'on t'auoit donné: mais tu le veux desdaigner. Or entre les choses necessaires, les vnēs tiennent le premier lieu, sans lesquelles nous ne pouuons viure, les autres le second, sans lesquelles nous ne deuons, les autres le troisieme, sans lesquelles nous ne voulōs souhaitter de viure. Du premier rang de ces choses est d'auoir arraché d'entre les mains des ennemis, d'auoir esté mis hors d'vne tyrannie, d'auoir esté deliuré d'vne confiscation de corps & de biens, & de tant d'autres dangers qui assiegent souuent nostre miserable vie. Si nous auons coupé chemin à quelqu'vn de ces malheurs, tant plus il estoit dange-reux & à craindre, d'autant plus on nous en doit sçauoir bon gré. Car ils se souuiēnt de quels maux nous les auons deliurez: & la crainte qu'ils ont eu du peril, sert comme d'vn allaisonnement pour le faire trouuer meilleur. Toutesfois nous ne deuons pas attendre plus tard à sauuer la vie à quelqu'vn, afin que la crainte qu'il endure cependant, luy face estimer plus agreable & plus grand, le bien que nous luy voulons faire. Nous pouuons mettre en second lieu les choses sans lesquelles voiremēt nous pouuons viure, mais viure si miserablement, que la mort nous seroit beaucoup meilleure, comme la liberté, l'honneur de la pudicité, le sens, & l'entēdement. En dernier lieu sera, ce que les alliances & parentages, les familieres conuersatiōs & les longs vsages nous auront fait tousiours tenir cher & précieux, comme nos enfans, nos femmes, nos maisons: & tout ce à quoy nous auons donné tellement nostre cœur, & nostre desir, que nous aimerions mieux estre morts que d'estre arrachés de leur cōpagnie. Apres les choses necessaires, viennent les profitables, desquelles & la nature & l'argument est beaucoup plus ample & plus diuers. Nous parlerōs en cest endroit de l'argent, & des biens qu'on doit honestemēt amasser, & acquerir pour le besoin, & sans aucune superfluité: de l'honneur & de l'auācemēt de ceux qui veulent paruenir à plus hautes dignitez. Car il n'y a riē plus profitable que de se redre utile à soy-mesme. Le reste n'est que trop d'abōdāce & de superfluité, qui gaste les hom-

Choses profitables, dont la principale est d'estre utile à soy-mesme.

mes & les rend effeminez. Mais quand nous voudrons faire plaisir, il faudra regarder que l'opportunité le rende plus agreable, que ce que nous donnerons ne soit point commun & vulgaire, que peu de personnes en ayent eu par le passé, que peu en ayent encor de nostre temps : & s'il n'est riche de sa nature, au moins que le temps & le lieu auquel nous le donnerons, le face estimer plus precieux. Pensons quel present nous pourrions faire qui donnast quelque plaisir & contentement, qui peust estre plus souuent veu & manié, afin qu'on se souuienne de nous, & qu'on soit autant de fois avec nous, comme ils verront ce que nous aurons donné. Il nous faudra aussi bien prendre garde que nous ne donnions à vne femme ou à vn homme vieil & debile des espieux, & l'equipage d'vne chasse : ou des liures à vn laboureur, ou des pans de toile & des cordages à vn homme de lettres. Au contraire il faudra bien aduiser que pensans enuoyer quelque chose bien agreable, nous ne donnions rien qui puisse reprocher le vice de celuy à qui nous l'enuoyons : comme du vin à vn yurongne, & des medecines à vn malade. Car cela commenceroit de sentir plustost vn outrage qu'un preset, si l'on y remarquoit l'imperfection de celuy qui le reçoit.

Choses agreables, ont plusieurs considerations se rencontrent.

Discretion qu'il faut apporter aux presens.

**S**'il est en nostre choix de donner ce qu'il nous plaira, donnons choses qui puissent durer longuement, afin que le bien que nous faisons ne meure que le plus tard qu'il sera possible. Il se trouue peu de gens qui ayent le cœur si vertueux & si reconnoissant, qu'ils se souuient du ce qu'ils ont pris apres qu'ils ne le voyent plus. Au contraire les ingrats mesmes sont contraints de se souuenir de ce qu'ils voyent. Car quand le don est pendu deuant les yeux, il ne permet point qu'ils l'oublient : mais plustost il leur represente celuy qui leur a fait ce bien. Il nous faut donc chercher quelque chose qui puisse durer longuement, & qui d'elle-mesme se face remettre en souuenance. Car il ne seroit point honeste de ramenteuoir ce que nous auons donné. Par ainsi il faut que la chose donnée, esueille la memoire qui s'en pourroit autrement perdre. Voila pourquoy i'ayerois beaucoup mieux donner de l'argent mis en œuvre, que monnoyé : i'ayerois mieux donner des statuës, que des vestemens, ou autres choses que l'usage auroit bien-tost consommées. Il y a peu de personnes qui se souuient du bien-fait, apres que la chose donnée est du tout gastee : & y en a plusieurs qui n'en ont point la souuenance plus longue que l'usage. De ma part s'il se pouuoit faire ainsi, ie voudrois que ce que ie donnerois ne se peust consumer. Je souhaite qu'il dure longuement, qu'il soit tousiours avec mon amy, & qu'il luy tienne compagnie toute la vie. Il n'y a personne si forte à qui on doie remonstrer, qu'il n'est plus temps d'euoyer à son amy des escrimeurs à outrance, & des bestes sauvages, apres que les ieuX publiques s'ont acheuez : ou des vestemens d'Esté pour l'Hyuer, & des robes d'Hyuer pour l'Esté. Il ne faut vser que du sens commun pour scauoir faire plaisir : il faut prendre garde, aux temps, aux lieux, aux personnes : pource qu'à ceste heure vne chose est la mieux venue du monde, & tantost on n'en tiendra plus de compte. Si nous donnons à quelqu'un ce qu'il n'a point, ne le trouuéra-t-il pas beaucoup meilleur que s'il en auoit abondance ? Si nous luy donnons ce qu'il a longuement cherché par-tout, sans en auoir peu trouuer, n'en sera-t-il pas beaucoup plus aise, que si on luy donnoit ce qu'il pourroit recouurer facilement en tous lieux ? Il faut que les presens soient plustost exquis & rares, que precieux : & qu'ils puissent estre agreablement receus d'un homme riche, qui n'a besoin de rien : quand ce ne seroit que des pommes communes, qui doiuent dans peu de temps falcher tout le monde de l'abondance qu'il y en aura : toutesfois si l'on en donne des premieres & cueillies deuant la saison, elles en seront beaucoup mieux venues. Le present aussi sera honeste de ce que pas vn n'aura encore donné, ou de ce que nous n'auons encore donné à pas vn.

CHAP. xxi.  
Qui veut donner doit choisir choses de durée, afin qu'elles se ramenteuient elles-mesmes.  
&

Plustost rares que precieuses.

CHAP. XIII.  
Par l'histoire  
de l'ambassadeur  
des Corinthiens  
vers Alexandre  
le Grand  
il blâme  
ceux qui re-  
çoivent des  
presens plus  
en faueur  
d'autruy, ou  
pour vne  
vaine gloire  
particuliere,  
que de ceux  
qui les of-  
frent.

**C**omme Alexandre de Macedone reuenoit victorieux de l'Orient, & qu'il estoit desia son courage si haut, qu'il n'estimoit plus rien en ce monde qui fust digne de luy : les Corinthiens luy voulans faire entendre l'aïse qu'ils sentoient de sa bonne fortune, & de ses victoires, luy enuoyerent des Ambassadeurs pour luy presenter le droit de bourgeoisie de leur cité de Corinthe : dequoy s'estant mis Alexandre à rire, comme se mocquant du present que les Corinthiens luy faisoient, l'un des Ambassadeurs luy respondit ; Nous n'auons (dit-il) iamais fait cest hōneur qu'à vous, & à Hercules. Lors il receut fort volontiers l'honneur qu'on luy presentoit : & ayant inuité les Ambassadeurs, & leur faisant plusieurs bons traictemens, il n'eut point d'égard à ceux qui luy presentoient leur cité, mais à qui ils l'auoient presentee. Cest homme qui estoit adonné à la gloire, de laquelle il ne cōnoissoit ny la nature, ni la mesure, suiuant les traces d'Hercules & de Liber, ne voulant point encore s'arrester aux bornes où ces deux auoient acheué, il regarde quels compagnons de son honneur les Corinthiens luy presentoient : & se sentant par là comparé à Hercules, il luy estoit aduis qu'il iouïssoit desia du Ciel, lequel il embrassoit avec vne esperance fort vaine. Car (ie vous prie) que pouuoit auoir de semblable à Hercules ce ieune fol, qui n'auoit que temerité au lieu de valeur? Hercules n'a rien vaincu pour soy, il a passé par toutes les regions du monde sans autre desir que de chastier les vices. Quelle enuie de vaincre pouuoit auoir l'ennemy des meschans; le vengeur des outrages qu'on faisoit aux bons : celuy qui auoit chassé les brigâs, & rendu paisible la mer & la terre? Mais cestui-cy dès son ieune aage commença à brigander, à destruire & saccager les peuples, à ruiner autant ses alliez que ses ennemis. Il estima que son plus grand bien estoit de tenir tout le monde en crainte: ne se souenant pas que non teulement les bestes le plus cruelles, mais encore les plus foibles & couardes sont redoutees pour leur venin pernicieux.

Alexandre  
n'auoit rien  
de semblable  
à Hercules.

CHAP. XIV.  
Ce qui se  
donne en  
commun ne  
porte point  
d'obligation  
aux particu-  
liers, & les  
presens pour  
estre bien  
receus, doi-  
uent estre  
faits de cho-  
ses rares &  
de bon cœur.

**R**euenons maintenant à nostre propos: Le mesme bien qu'on dōne à plusieurs, ne peut estre agreable à pas vn. Aucun ne pensera iamais qu'un tauerrier, ou vn hostelier le reçoïue comme amy. Aucun ne se tient pour conuïé de celuy qui fait vn banquet à toute la ville. Car on peut dire, Quel plaisir m'a-il fait? Il n'a pas plus fait pour moy que pour vn qu'à grand' peine il cognoissoit : que pour vn iouieur de farces, & pour vne vilaine personne. M'a-il estimé plus digne, & plus homme de bien que ces autres-là? nenny. Ce qu'il en a fait, n'a esté que pour contenter la feintise qu'il en auoit. Si tu veux que tes presens soient bien receus, chois quelque chose rare. Qui penses-tu qui vueille se sentir luy seul redevable d'un bié, qui se fait à tout vn peuple? Te vous prie qu'aucun ne vueille interpreter nostre propos, comme si ie voulois restraindre la liberalité des personnes, & les brider plus que de raison? ie ne veux point empescher qu'elle ne se montre en public, qu'elle n'aille où elle voudra; mais ie ne veux point qu'elle s'égare, ny qu'elle coure guere loin. On peut tellement donner de son bien, & d'une si honneste façon, que ceux qui en auront pris, encore qu'ils soient plusieurs, ne penseront point estre traictez comme le reste du peuple. Il faut que chacun ait vne particuliere marque, par laquelle il pensera estre plus auant en l'amitié de celuy qui donne. Il luy faut donner occasion de dire, Ie n'en ay pas eu d'auantage qu'un tel; mais on me l'a donné de fort bon cœur. I'ay receu mesme present que cestuy-là; mais on me l'a donné plustost, & encore qu'il l'eust merité long tēps auparauāt. Il y en a qui reçoïuēt mesmes presens, mais non pas avec mesmes paroles, ny avec pareille courtoisie de celuy qui donne. Cestuy ci l'a eu apres l'auoir demandé, mais ie me suis fait prier à le prendre. On fit vn beau present à vn tel; ouy, mais il auoit bien dequoy le rendre, il n'auoit point d'enfans, & sa vieillesse en promettoit au dōneur beaucoup

dauantage. Quant à moy, l'estime beaucoup plus ce qu'il m'a donné, encore que ce soit vne mesme chose : Car il me l'a donnée sans esperance que ie la luy puisse rendre. Et comme vne courtesane depart si finement les heures de ses amours entre plusieurs, que chacun pense auoir vn signe particulier d'vne plus familiere amitié : Tout ainsi qui voudra faire valoir ses presens, & les faire trouuer plus agreables, il faut qu'il songe comment il pourra obliger à soy plusieurs personnes : & que toutesfois chacun ait vn signe, par lequel il pense qu'on l'ait preferé aux autres. De ma part, ie ne veux pas empescher qu'on ne face plaisir comme on voudra: tant plus il y en aura, tant plus apporteront-ils de louange & d'honneur: Toutesfois ie desire que cefoit avec iugement. Car les plaisirs qu'on fait temerairement & sans raison, ne sont iamais beaucoup estimez. A ceste cause s'il y auoit aucun qui pensast, quand ie commande cela, que ie voulusse par ce moyen bannir la liberalité, & ne luy bailler point de bornes allez larges, certainement il auroit mal fait son profit de mes enseignemens. Y a-il vertu que i'aye plus prisee? apres laquelle i'aye plus incité les personnes? A qui est-ce que ces leçons & exhortemens puissent mieux conuenir qu'à moy, qui veux avec la liberalité, establir & asseurer vne ferme societé entre les hommes?

Moyen de bien-faire valoir les presens, à l'exemple des courtesanes.

**Q** Voy donc? Par ce que les desseins de nostre ame ne peuuent estre appellez honnestes, encores qu'ils soient poussez d'vne iuste volonté, s'ils ne sont conduits par la regle de la vertu : ie deffends que la liberalité ne soit point prodigee. C'est lors qu'on doit estre bien aise d'auoir receu quelque bien-fait, voire à mains ouuertes, si la raison & le bon iugement l'a conduit à ceux qui en sont dignes, si ce n'est point par temerité de fortune, ou par vne chaleur de courage despourueu de bon conseil, & si l'on prend plaisir de le pouuoit monstrer à tout le monde, & de le porter escrit & engraué sur soy. Veux-tu appeller bien-fait ce que tu auras pris d'vne personne que tu as honte de nommer? Au contraire, combien nous sont plus agreables les bien-faits, combien plus profondément descendent-ils dans nostre cœur, ( d'où ils ne departiront iamais, ) quand ils nous resioüissent, & que nous sommes contens de nous souuenir plus de celuy qui nous a donné, que de ce que nous auons pris? Crispus Passienus auoit accoustumé de dire : qu'il aimoit beaucoup mieux le iugement de quelques-vns, que leurs bien-faits, & alleguoit cest exemple : le prise plus ( disoit-il ) le iugement d'Auguste : toutesfois i'ayme mieux le bien-fait de Claudius. Mais quant à moy, ie croy qu'on ne doit desirer de recevoir aucun bien de celuy duquel le iugement est peu prisé. Quoy donc? ne deuoit-on pas prendre ce que Claudius donnoit? si faisoit. Mais c'estoit comme si tu le receuois de la fortune, que tu penserois se pouuoir rendre mauuaise comme bien-tost apres. Mais pourquoy voulons-nous separer ce qui est conioinct ensemble? nous ne pouuons l'appeller bien-fait, si la meilleure partie qui doit estre en luy, n'est pas : C'est d'auoir esté donné avec iugement. Car s'il n'est donné avec vne volonté pleine de raison, nous l'appellerons aussi-tost vn thresor, comme vn bien-fait. Or il y a plusieurs choses qu'il faut prendre, & ne deuoir pas.

CHAP. xv  
Il ne faut point prodiguer sa liberalité, ains l'exercer avec raison & iugement.



# LE SECOND LIVRE DES BIEN-FAICTS

DE LVC. ANN. SENEQVE,

## SOMMAIRE.

*Il continue encore à traiter en ce second livre, comment il faut donner un bien-faict, & que nous le devons donner comme nous le voudrions recevoir, prevenir ceux qui nous veulent demander, & leur esparagner la fascherie & la honte qu'ils auroient d'user de ce mot, le vous prie, de n'user point de longneurs, ni de paroles aigres en donnant, dequoy il baille un bel exemple. Dit aussi qu'il faut donner quelque chose à la vue des hommes, & quelque chose en secret. Qu'on ne doit dire à pas vu les plaisirs qu'on a faicts. Qu'il ne faut rien donner qui doive porter dommage. Il use apres de la comparaison du ren au la pauline aux bien-faicts jusques au dix-huictiesme chapitre. Il enseigne pareillement comme on les doit recevoir, & comme au dix huitiesme chapitre, qu'il faut avoir plus de soin de faire un creancier d'un bien-faict, que d'une somme d'argent: de quelles personnes on doit refuser des bien-faicts, & en allegue de beaux exemples. Comme on doit & peut estre reconnaissant: Apprend ce qui nous empesche d'estre reconnaissant, & monstre comme au doigt ceux qui sont ingrats envers les Dieux. Que ccluy qui reçoit de bon cœur un bien faict, l'a desia rendu, & de la difference qui est entre le bien-faict & l'action du bien-faict.*

CIIAD. 1.  
Les plaisirs  
se douent  
faire volon-  
tiers, prom-  
ptement, &  
sans mar-  
chander.  
car



**P**RENONS (mon bon Liberalis) ce qui reste encore de la premiere partie: sçavoir est, comme il faut donner un bien-fait. Pour à quoy parvenir, ie monstrey le chemin le plus beau qui soit. Donnons de mesme sorte, que nous le voudrions recevoir: & sur tout que ce soit volontiers, que ce soit bien-tost, & sans y songer. Un bien-faict n'apporte aucun plaisir s'il s'arreste lon-

guement entre les mains de celuy qui le donne: s'il semble qu'il luy soit eschappé avec difficulté, comme s'il le desroboit à soy-mesmes. Mais si l'on ne peut donner si tost, & qu'il soit force de retarder nostre bien-faict, tâchons au moins par tous moyens qu'on ne pense point que nous ayons longuement deliberé à le faire. Celuy qui doute, fait autant comme s'il le refusoit, & ne merite aucun gré. Car veu qu'il n'y a rien en un bien-fait plus agreable, que la volonté du donneur: celuy qui en dilayant, nous fait cognoistre qu'il l'a baillé malgré soy, n'a pas donné: mais plustost il ne l'a point sceu bien retenir contre celuy qui le luy tiroit des mains. Il y en a plusieurs qui sont liberaux par honte: mais les plaisirs qu'on fait promptement, & que on se presente auant qu'on les ait demandez, sur lesquels on ne fait aucun dilayement, (si ce n'est pour la honte de

Qui doute,  
ne merite  
aucun gré.

teur de celuy qui donne, quand il contraint celuy qui s'en va, de dire : O le grand bien que j'ay gagné ce iourd'huy ! i'estime beaucoup plus de l'auoir trouué tel, que si vn autre mien m'en eust donné cent fois dauantage. Il m'est impossible de reconnoistre le bien que j'ay receu d'une si franche volonté.

CHAP. IV.  
Ceux qui  
ont plaisir  
en rechi-  
uant, le  
rendent bien  
d'auoir,  
par on se re-  
tient de les  
n auoir re-  
quis.

**M**Ais il y a des personnes, qui accompagnent les plaisirs d'une telle rudesse, & de tels refrongnemens de sourcils, qu'ils les rendent odieux, & font avec leurs fascheuses paroles, avec leur fierté, qu'on se repent de les auoir obtenus. Il aduient souuent aussi qu'après vne promesse, il ya des attentes & retardemens : Et toutesfois, on ne sent rien de plus ennuyeux que d'aller redemâder encor ce qu'on auoit obtenu. Il faut payer comptant les plaisirs qu'on veut faire : qui coustent plus quelquesfois de retirer, qu'ils ne font d'estre obtenus. Il faut aller solliciter quelqu'un d'en faire souuenir Monsieur, & prier vn autre de le recouurer. Et par ce moyen il aduient qu'un bien-fait se diminue, & s'amointrit de beaucoup en passant par tant de mains : & qu'on en sent le moins de gré à celuy qui l'a promis. Car ceux qu'il faut après importuner, acquierent la meilleure partie de la grace. Tu mettras doncques peine, si tu veux qu'on te sçache bon gré de tes bien-faicts, qu'ils viennent entiers entre les mains de ceux à qui tu les as promis sans aucune diminution. Prends garde qu'ils ne soient surpris ou retenus après que tu les auras donnez. Nul autre ne peut meriter quelque grace sur ce que tu donnes, qu'il n'en face perdre autant de celle qu'on t'en deuroit sçauoir.

CHAP. V.  
Il vaudroit  
bien refu-  
ser que bar-  
raigner  
ong-temps,  
& tenir les  
personnes en  
incertitude.

**I**L n'est rien si fascheux, que demeurer longuement douteux & incertain. Quelques-uns aiment beaucoup mieux qu'on leur refuse tout d'un coup, que de les faire longuement trainer. Plusieurs faillent lourdement en cela, qu'ils prennent trop de plaisir à differer ce qu'ils ont promis, & tenir trop long-temps les personnes le bec en l'eau, expressement, afin qu'ils soient priez de plus grand nombre de gens. Tels sont les courtisans rusez, qui sont auprès de la personne d'un Roy, se sentans tout glorieux de pouuoir montrer le credit qu'ils ont enuers leur Prince, & qui pensent que leur pouuoir seroit estimé moindre, s'ils ne se faisoient longuement courtoiser : Ils ne font rien sur le champ, ils ne font rien à vn coup. Les iniures & les outrages de telles gens sont fort soudains : mais leurs bien-faicts viennent fort tard. Par ainsi, croy ce que le Comique a dit, estre tres-veritable.

*Ne prends-tu pas autant de plaisir que tu fais,  
Comme tu tardes trop à donner tes bien-faicts.*

propos de  
ceux qui  
trouuent  
plus d'at-  
tente après  
le plaisir.

De là procedent les paroles qu'une iuste & libre douleur fait sortir hors de nostre estomach : Faites tost si vous voulez faire quelque chose, cela ne merite point tant de peine, j'aime mieux que vous me refusiez du tout. Voila le langage qu'on tient lors qu'on s'ennuye d'une si longue attente, qui fait desia hayr & mespriser le bien qu'on attendoit. Le peut-on appeller ingrat pour dire cela ? Comme celle cruauté est plus grande, qui fait plus longuement languir en la peine, & comme c'est vne espece de pitié & de misericorde de tuer promptement, parce que le dernier tourment est la fin de tout le tourment, & que le temps qui procede est la plus grande partie du supplice qu'on doit souffrir : Pareillemét, la grace d'un bien-fait est plus grande, si l'on n'a pas tenu longuement en suspens celuy qui le demandoit. L'attente des choses, pour si bonnes & honnestes qu'elles soient, est fascheuse & pleine.

celuy qui les reçoit, ) sont les plus agreables. On doit premierement aller au deuant de ceux qui desirēt quelque chose de nous : & apres suiure promptement leur desir. Toutefois le meilleur est de preuenir, & de le presenter auant que nous en soyons priez. Et parce qu'un homme de bien rougit tousiours de honte, en demandant quelque chose, celuy qui le deuance & luy espargne ceste peine, redouble le plaisir. La chose est bien acheptee qu'on obtient par prieres, veu que les plus grands personages du temps passé ont estimé qu'il n'y auoit rien si cher, que ce qu'on auoit achepté par prieres. Les hommes ne feroient pas si souuent des vœux aux Dieux, s'il les falloit faire en public, & en lieu où tout le monde les peust entendre : de maniere que nous aimons beaucoup mieux prier tout bas, & en suppliant les Dieux, (ausquels nous pouons honnestement demander toutes choses,) faire nos requestes dans nostre cœur, afin qu'elles ne soient entendues de personne.

Il vaudroit mieux preuenir.

**C**'Est vne fascheuse parole, qui nous poise beaucoup, & que nous prononçons avec la teste baissée de honte, *Je vous prie*. Il faut faire grace : il faut esparner ce mot à ton amy, & à tous ceux de qui tu voudras gagner l'amitié par le bien que tu leur feras. Pour tant qu'on se puisse aduancer, on donne vn bien-fait trop tard, si on le baille apres qu'on l'a demandé. Par ainsi il faut deuiner la volonté d'un chacun, & apres l'auoir cogneuë, il le faut deliurer de la necessité de requerir. Aseure-toy que le plaisir sera fort agreable, & qu'il viura tousiours en la memoire de celuy, à qui tu le feras auant qu'il le demande. Et si par fortune tu n'as pas eu la commodité d'aller au deuant, tu dois au moins couper le propos qu'il employeroit à te prier : tu luy dois faire croire par ta promptitude, que tu auois desir de le faire auant qu'il t'en requist. Et comme vne viande donnee bien à propos à vn malade, l'ayde beaucoup, & l'eau seule donnee au besoin, vaut quelquesfois autant comme vne medecine : aussi vn plaisir, encor qu'il soit bien petit, & de petite valeur, s'il est franchement & promptement donné, si l'on n'a point dilayé à le faire, se fait priser beaucoup dauantage, & surmonte l'estimation d'un plus riche & plus precieux present, sur lequel on auroit longuement songé. Il ne faut point douter que celuy qui fait si vistement plaisir, ne le face aussi de bõne volonté : C'est pourquoy il le fait gayement, & met sur son visage l'aïse qu'il en a dans le cœur.

CHAP. II. Vn plaisir fait deuant qu'estre requis, oblige plus, & durtousiours en la memoire.

Deuoir de ceuy qui peut preuenir.

**B**eaucoup de grands bien-faits se sont gastez & corrompus, parce que les donneurs vñs premierement d'un long silence, & en fin parlans d'une pesante & fascheuse grauité, promettoient avec vn visage si refrongné, & avec vne contenance si triste, qu'on eust pensé qu'ils vouloient refuser tout à plat. Ne vaut-il pas mieux, en faisant choses bonnes, vser aussi de bonnes paroles, & avec vn propos humain & gracieux, rendre plus recommandable ce que tu fais, & le reprendre de ce qu'il a si longuement demeuré à le demander ? Et s'il est besoin, tu t'en dois familièrement courroucer avec luy : *Je suis marry que vous ne m'ayez plustost fait sçauoir ce que vous desiriez de moy : que vous ayez vsé de trop de ceremonies & de façons à me prier : que vous ayez employé autre que vous-mesmes pour me le faire entēdre*. De ma part, ie m'estime heureux, que vous ayez voulu essayer l'amitié que ie vous porte. Si vous avez besoin d'aucune chose qui soit en mon pouuoir, vous la pouuez prendre comme vostre. *Je pardonne pour ce coup à vostre honte : n'y retournez iamais plus*. Tu feras par ce moyen qu'il estimera beaucoup plus ta bõne volonté, que tout ce qu'il vouloit obtenir de toy. Là se cognoist la vertu & la don-

CHAP. III. Plusieurs qualitez & contenance inciuiles font perdre le merite de bien-faits.

Propos d'un bon amy, se courroussant à son auant amy.

pleine de desplaisir. Et encore que plusieurs bien-faicts nous apportent remede & soulagement à quelque necessité: si est-ce que celuy qui tient longuement en peine, vne personne qu'il peut despescher vistemēt, ou qui ne veut point qu'il en iouisse que bien tard, il estrangle son bien-faict. Toute vraye liberalité s'aduancē & se haste le plus qu'elle peut: & le propre d'un homme qui fait volontairement plaisir est de le faire bien-tost. Celuy qui donne plus tard qu'il ne faut, encor que nous en sentions profit, il ne le fait pas de bon cœur. Et par ce moyen il perd les deux choses qui sont les meilleures & les plus estimables en vn bien-faict, le temps & l'opinion qu'on pouuoit conceuoir de sa bonne volonté. Vouloir bien tard, c'est ne vouloir point.

La vraye liberalité ne fait point languir personne.

**C**E qui importe le plus en tous affaires (Liberalis) est la maniere & façon de dire & de faire: la promptitude fait beaucoup, & le retardement amoindrit beaucoup. Comme tous les fers des espees sont aussi durs & pointus les vns que les autres: mais il y a grand' difference si elles sont poussées d'un bras puissant, ou si elles sont maniees d'une main foible. Vne mesme espee ne fera qu'esgratigner l'un, & percera l'autre tout outre, selon la puissance & la roideur qui la poussera. Ainsi est-il de ce qu'on donne: il n'y a seulement difference qu'à la façon de le donner. O combien nous estimons donc, si celuy qui nous a donné n'a pas permis que nous luy en ayons rendu graces! si en le nous donnant il a aussi oublié de l'auoir donné! Certainement c'est vne grande follie de se courroucer contre celuy à qui l'on donne, & mesler des iniures & des outrages avec le plaisir qu'on luy fait. Il ne faut donc point enaigrir les bien-faicts: il n'y faut mesler ne tristesse ne déplaisir aucun. Et si par fortune tu auois iuste cause de le reprendre, & admonester de quelque chose, choisis vne autre heure qui soit plus propre & conuenable.

CHAP. VI  
La promptitude à faire plaisir augmente, & la longueur ou tardiuete, diminue l'obligation.

**F**Abius Verrucosus disoit, que le bien qu'un homme rude & fascheux donnoit mal gracieusement, ressembloit à vn pain graueleux, que la faim contrainct de manger par force, tout mauuais qu'il est. Estant Tiberius Cesar prié par Marcus Allius qui auoit esté Presteur, de l'acquitter de ses debtes, Cesar commanda qu'il baillast par dénombrement le nom de tous ceux à qui il deuoit. Il me semble que ce n'estoit pas donner, c'estoit plustost appeller ses creanciers à vne cession de biens. Apres que le rōlle fut fait, il escriuit qu'il auoit commandé que ces sommes fussent payez à ce prodigue. Et ayant adiouté vne fort rigoureuse remonstrance, il fit bien qu'Allius ne fut plus endebté, mais il fit aussi que ce ne fut pas vn bien-faict, il le mit hors des liures de ses creanciers, mais il ne l'obligea pas à soy. Il est certain que Tiberius faisoit cela pour quelque autre intention: & quant à moy, ie pensois que c'estoit afin qu'aucun ne l'importunast plus de semblables requestes: il pense que cela suffiroit pour retenir les iniustes conuoitises des hommes, & que par honte ils ne luy viendroient rien plus demander. Toutesfois, il vaut mieux que celuy qui vouldra donner vn bien-faict, tienne vn autre chemin, tout diuers.

CHAP. VII  
Plaisir fait à regret, & de mauuaise grace, a peu de merite, &

Paroles fascheuses en bien-faicts les aneantisent du tout

**I**L faut parer & entichir vn bien-faict de tout l'ornement que tu pourras, afin qu'il soit plus agreable. Mais ce n'estoit pas faire plaisir, c'estoit reprendre: & pour en dire, comme en passant, mon aduis, il me semble que c'est chose indigne d'un prince de donner avec note d'infamie. Et encore nonobstant cela, Tybere ne peut oncques avec ceste façon de faire, fuir ce qu'il craignoit: parce qu'ils se trouuerent, apres Allius, plusieurs qui demanderent mesmes choses, auxquels il commanda de faire entendre au Senat en quoy il auoient despendu cest argent qu'ils

CHAP. VIII  
Il faut donner lustre aux bien-faicts, mais sans faire honte à qui s'en diuane.

deuoient : & leur ayant fait receuoir ceste honte, il leur donna quelques sommes de deniers. C'en'est pas liberalité, c'est vne reprimande, c'est vne aumosne, c'est vn secours que le Prince leur fait; ie ne le pourrois appeller plaisir, veu que m'en souuenant, ie serois contraint de rougir de honte. On m'a enuoyé deuant les Iuges pour obtenir ce que ie demandois : il m'a fallu souffrir vn procez criminel.

**T**ous ceux qui nous ont voulu apprendre la sagesse, nous commandent de donner quelque chose deuant tout le monde, & d'en donner quelques autres en cachettes & en secret. On doit donner deuant tout le monde ce qui peut apporter gloire & honneur à celuy qui le prend, comme les presens qu'on faisoit aux gens de guerre, les honneurs, & telles autres choses qui se rendent plus belles, estans cogneuës de plus de personnes. Au contraire, ce qui ne peut aduancer vn homme, & qui ne le peut rendre plus honoré: ce qu'on donne seulement pour aider à sa necessité, à sa maladie, & sa pauureté, ou pour le garder d'ignominie: cela se doit donner à cachettes, cela ne doit estre cogneu que de celuy à qui il peut porter profit. Encor faut-il quelquesfois tromper celuy que nous voulons aider : & trouuer moyen qu'il recoiue le plaisir sans qu'il cognoisse celuy qui le fait.

**A**ncésilaus (comme on dit) estant aduertit qu'un sien amy pauvre, qui cachoit ses necessitez le plus qu'il pouuoit, estoit deuenu malade, & qu'il ne vouloit encor descourir à pas vn la pauureté qu'il souffroit en sa maladie: pensa qu'il seroit bon de le secourir secrettement. Parquoy faisant semblant de le venir voir, il laissa vne bourse pleine d'argent sous le cheuet du malade, afin que ce pauvre homme, (qui estoit honteux contre son propre profit,) pensast plustost auoir trouué ce qu'il desiroit, que de le prendre comme donné. Mais quoy? ne faut-il pas qu'il sçache d'où cest argent est venu? non. Premièrement, il faut qu'il n'en sçache rien, si cela doit estre vne partie du bien-faict. En second lieu, ie luy feray tant d'autres plaisirs, ie luy donneray tant d'autres choses, qu'il cognoistra à la fin que i'en estois l'auteur. Et en outre, encore qu'il ne sçache pas qui est celuy qui l'a donné, il me doit suffire que ie sçache que c'est moy qui l'ay fait. Tu me diras encor, que ce n'est rien que ie le sçache moy tout seul. Je cōfesse que c'est peu de chose, si tu veux tirer vsute de tes bien-faicts : mais si tu as deliberé de donner franchement, & en la façon qui seroit plus profitable à celuy qui receuroit ton bien-faict, tu te contenteras de n'auoir autre tesmoin que toy-mesme : autrement tu serois cognoistre que tu ne prends pas tant de plaisir à bien-faire, comme tu es aise qu'un chacun le sçache. Je veux qu'il le sçache. Tu cherches donc vn debteur? Ouy; le veux qu'il le sçache. Et s'il est plus profitable à celuy qui prend le bien-faict, de ne sçauoir d'où il vient: s'il luy est plus honneste, plus agreable, ne serois-tu pas d'autre aduis? Je veux qui le sçache. Tu ne voudrois donc point sauuer la vie à vn homme s'il faisoit vne nuit obscure. Je ne veux pas nier que comme le suiet le requerra, il ne soit permis de resioüy de la bone volōté de celuy qui recoit vn bien-fait. Mais si lors qu'il est besoin de secourir nostre amy, nous voyons qu'il en doie receuoir quelque honte, si le bien que nous luy faisons, luy porte deshonneur, sinon qu'il soit fait à cachettes, ie ne dois point faire insinuer mes bien-faicts. Seroit-ce bien fait de luy dire, que c'est moy qui luy ay donné cela? veu que par les principaux preceptes il m'est defendu de n'en reprocher iamais rien: voire de n'en faire iamais ressouenir. Car il y a vne loy inuolable entre celuy qui donne, & celuy qui recoit, que l'un doit incontinent oublier le bien qu'il a donné, & l'autre se doit à iamais souuenir de celuy qu'il a receu. Il n'y a rien qui fasche tant vn homme de bon-cœur, que de se voir souuent reprocher les plaisirs qu'on luy a faicts,

CHAP. ix.  
Certains choses se doient donner deuant tous, & autres en cachettes.

CHAP. x.  
Exemple & raisons qui prouuent que il faut bien-faire en secret, & avec consideration.

Pour donner franchement, il ne faut point d'autre tesmoin que soy-mesme.

&

Il n'y a jamais ne reprocher ni resouenir loy inuolable en bien-faicts.

**I**E prens plaisir de dire à haute voix, ce qu'un Romain qui auoit esté sauué par vn amy de Cesar, (au temps des proscriptions du Triumvirat,) luy dit, ne pouuant supporter dauantage sa fierté: le te prie, rends-moy à Cesar: me veux-tu tousiours reprocher, ie t'ay sauué la vie, ie t'ay gardé de mourir? Si ie m'en souuiens de moy mesmes, certainement ie tiens la vie de toy: mais si ie m'en souuiens par ton reproche, ce m'est vne mort. Ie ne te suis en rien redevable, si tu m'as sauué pour me monstrier à tout le monde. Iusques à quand me veux-tu trainer par les carrefours de la ville? Quand voudras-tu que ie puisse oublier ma miserable fortune? On ne m'eust mené en triomphe captif qu'une seule fois. Il ne faut iamais dire ce que nous auons donné. Celuy qui aduertit redemande. Il ne faut iamais presser de si court: il ne faut iamais rafraischir la memoire d'un premier plaisir que par la charge d'un second. Et qui plus est, nous ne les deuons iamais raconter à autruy. Il faut que celuy qui a donné le bien-faict se taise: c'est à celuy qui l'a receu de le publier. Autrement on luy dira, comme on fit à vn qui se vantoit par tout des plaisirs qu'il auoit faicts, Voulez-vous nier (luy dit-on,) que vous n'en soyez payé? Vous en estes à ceste heure remboursé. Et quand fust-ce, (respondit-il,) qu'on me les paya? Bien souuent, (luy dit-on,) & en plusieurs lieux: C'est à dire aussi souuent, & en autant de lieux que vous vous en estes vanté. Que sert-il de dire? Que sert-il d'entreprendre sur le deuoir d'autruy? C'est vn autre qui le peut faire plus honnestement, & lequel, racontant le bien qu'il a receu de toy, te loüera de plusieurs choses que tu ne diras pas. Tu me tiens desia pour ingrat, si tu penfes qu'en te taisant aucun ne le doine scouoir. Il se faut bien garder de les dire: il s'en faut si bien prendre garde, que si l'on veut raconter deuant nous, ce que nous auons fait à quelqu'un, nous deuons respondre, qu'il estoit digne d'un plus grand bien, & que nous auons eu tousiours plus de volonté de le faire que de pouuoir. Ce que nous dirons, non pas en mocquerie, ou en façon de iaseurs, ni comme quelques-uns qui font semblant de reietter ce qu'ils voudroient bien tirer à eux. Bref, nous vserons de toute la douceur & courtoisie que nous pourrôs. Vn laboureur perdra toute sa peine, s'il ne tient plus compte des semences, apres qu'il les aura iettees sur ses terres. Les bleds ne peuuent meurir sans beaucoup de soin: rien ne peut paruenir à bon fruit, si l'on n'y employe autant de peine sur la fin qu'au commencement: Tout ainsi en est-il des bien-faicts. Y a-il plus grand soin & plus grande diligence en ce monde, que celle que les peres employent à leurs enfans? & toutesfois leur peine seroit perdue s'ils les abandonnoient en leur enfance: si le deuoir & la pieté paternelle ne nourrissoit longuement, & iusques à la fin, ce que nature luy a recommandé. Tous les autres bien-faicts sont de pareille condition. Tu en perds tout le fruit, si tu ne les entretiens. C'est peu de les auoir donnez, il les faut encore nourrir. Si tu desires que ceux que tu obligeras, reconnoissent tes bien-faicts, il faut non seulement leur donner, mais en outre il les faut aymer. Et sur tout, comme i'ay dit, gardons-nous de rien dire qui leur soit fascheux à ouyr. Les reprehensions sont fascheuses: mais les reproches engendrent inimitiez. Il n'y a rien qu'il faille tant fuir en faisant vn plaisir, que de se monstrier superbe. Que sert vn visage fier & arrogant? Que seruent les paroles enflées & orgueilleuses? Les bien-faicts te loucront assez: il faut ietter loin ces folles vanteries: Les choses parleront d'elles-mesmes, lors que nous ne dirons mot. Le bien qu'on fait orgueilleusement, est non seulement déplaisant, mais il est encor hay & mesprisé de tous.

**C**esar donna la vie à Pompeius Pennus, au moins, si celuy donne la vie qui ne l'oste point. Apres qu'il fut absous, & qu'il l'en voulust remercier, Cesar luy presenta le pied gauche à baiser. Ceux qui l'excusent, ne se souuent pas que Cesar

CHAP. xi.  
C'est chose indigne de reproches vn plaisir qu'on a fait: car

Raménoir vn bien-faict, c'est le redemander.

Responce que merite celuy qui se vante des plaisirs qu'il a faicts. &

Celle que doit faire celuy deuant lequel on raconte ses bien-faicts à autruy.

Bien-faicts comparez aux semences.

La fierté n'est moins odieuse, que les reprehensions & reproches et bien-faicts. CHAP. xi. Exemple de singuliere insolence apres auoir obligé quelqu'un de bien-faict.

fit cela par insolence: ils disent qu'il ne le fit que pour montrer ses brodequins d'or; ou pour mieux dire, les brodequins d'or, & enrichis par dessus de perles precieuses. Faisant ainsi, quel ouvrage estoit-ce? quel mal y auoit-il, qu'un homme, encor qu'il eust autrefois esté Consul, baisast des perles, de l'or, ne pouuant trouue lieu plus net & plus honneste à baiser sur la personne de Cesar? Homme seulement nay pour changer & reduire les mœurs d'une franche & libre cité, en seruage pire que celuy des Perles! Il se soucie fort peu, si un Sénateur vieillard, qui auoit iadis receu tant d'honneurs, demouroit à genoux deuant luy, en la présence des Princes, couché par terre, comme on void les ennemis vaincus se coucher deuant les vainqueurs. Ce fut le premier qui s'aduisa de trouuer quelque chose plus bas que le genouil pour chasser la liberté de Rome. N'est-ce pas fouler aux pieds la maiesté de la chose publique: & encor, comme quelqu'un dira, (car cela peut appartenir à ce propos,) que c'estoit du pied senestre. Car il ne s'estoit point montré assez vilainement furieux & insolent, d'auoir pris ses beaux brodequins pour se trouuer au iugement de la vie d'un qui auoit esté Consul, si l'Empereur n'eust encor porté ses clous & boutons d'or dans la bouche d'un Sénateur.

**O** Trop grande fierté de fortune! ô pernicieuse folle! ô que celuy est bien-heureux qui n'est contraint de recevoir aucun plaisir de toy! ô comme tu sçais conuertir un bien-faict en iniure! combien toutes choses outrageuses & arrogantes te plaisent! ô comme tout te sied mal! & comme te pensant esleuer plus haut, c'est lors que tu t'abais le plus, c'est lors que tu fais entendre que tu ne cognois point les biens qui t'ont rendu ensé & glorieux, Tu gastes & corromps tous les plaisirs que tu fais. Je te voudrois bien demander, Pourquoi est-ce que tu t'oublies ainsi? quel plaisir prends-tu à desguiser ta mine, ou à faire ceste fiere contenance? Aimes-tu mieux prendre ce masque, que ton visage naturel? Nous trouuons fort plaisant & agreable ce qu'on nous donne avec un regard humain, avec vne façon douce & modeste: si lors qu'un plus grand que moy me donnoit quelque chose, il ne s'est pas montré cruel; s'il a esté de toute la douceur qu'il a peu; s'il s'est rendu pareil à moy; s'il me l'a donné sans faire le superbe; s'il a cho si un temps propre pour me faire entendre qu'il me le donnoit plustost par occasion, que pour besoin que i'en eusse. Bref nous leur pouuons persuader tout en un coup de ne perdre point avec leur insolence les plaisirs qu'ils feront dorésnauant; si nous leur montrons qu'on n'estimera iamais un bien-faict plus precieux, pour auoir esté donné avec des paroles insolentes & tumultueuses, & qu'eux-mêmes ne seront point estimez plus grands Seigneurs pour cela: si nous leur montrons qu'un trop grand orgueil ne sert de rien, que de faire hayr ce que nous aimerions autrement beaucoup.

**Q**uelques choses peuuent nuire & porter dommage à ceux qui les obtiennent, à qui nous ferons plus de bien de les refuser, que de les octroyer. Il faut donc regarder plustost au profit & à l'utilité de ceux qui demanderont, que non point à leur desir, Souuent nous souhaitons des choses qui nous sont dommageables, & n'auons pas le loisir de regarder combien elles nous peuuent estre pernicieuses, par ce que la passion corrompt le iugement. Mais apres que ceste conuoitise nous est passée, apres que l'ardeur du desir (qui chasse la raison hors de nous) est esteinte, nous auons en horreur ceux qui nous font ces malheureux & dommageables presents. Et cōme nous refusos de l'eau aux malades, les armes à ceux qui sōt outrés de la mort de leurs amis, ou qui se veulēt mesfaire, & aux desesperés de l'amour: & ne leur voulons riē promettre entre leurs mains, dont leur rage les puisse offēser: Ainsi deuous nous refuser ceux qui nous demandent des choses qui ne leur peuuent estre qu'à perte, ou à deshonneur: & ne tenir compte de leurs prieres pour si humbles

CHAP. XIII.  
Impudence  
de ceux qui  
par leur fiere  
& insolence  
perdent  
les plaisirs  
qu'ils ont  
faicts.

CHAP. XIV.  
Il ne faut pas  
auoir tant  
d'esgard aux  
appetits  
qu'au profit  
de ceux qui  
requerent  
un bien-faict.

& affectionnées & pleines de misericorde qu'elles soient. C'est lors que nous de-  
 uons prendre garde, non seulement si le bien que nous leur faisons leur sera pro-  
 fitable du commencement, mais encor à la fin, & leur donner de tels biens-faits,  
 qu'ils puissent se resioiir, non seulement de les prendre, mais encore de les auoir  
 pris. Il y en a plusieurs qui disent, Je suis certain qu'il ne sera iamais son profit de  
 ce que ie luy donne, mais qu'y ferois-ie? il m'a tant prié que ie ne l'ay peu refuser:  
 qu'il y prenne garde s'il veut luy-mesme: au moins il n'aura pas occasion de se plain-  
 dre de moy. Tu t'abuses, c'est de toy sans autre, & à bõ droit, qu'il se plaindra, apres  
 qu'il sera reuenu en son bon sens, apres que ce desir ardent, & la fiéure, qu'il luy  
 auoit eschauffe sa fantasie, sera vn peu refroidie. Et comment ne voudroit-il mal à  
 celuy, par lequel il a esté aidé à ses pertes, & à ses dangers? C'est vne cruelle bonté,  
 de se laisser vaincre aux prieres de ceux à qui le bien que nous leur ferons ne doit  
 apporter que ruine & malheur. Et comme c'est vne belle œuvre de sauuer, mal gré  
 eux, la vie à ceux qui ne desirent que mourir: aussi est-ce vne courtoisie desplai-  
 sante, & vne grace pleine d'inimitié de faire des presens dommageables & nuisi-  
 bles à ceux qui les requierent. Donnons des choses que tant plus on en iouira,  
 tant plus aussi on les puisse avec le temps trouuer agreables, & qui ne puissent  
 oncques apporter dommage. Je ne dois iamais donner argent à celuy que ie sçay  
 qu'il le veut porter à sa putain, & à son adultere!, afin qu'il ne me soit reproché de  
 l'auoir fauorisé de conseil, & d'auoir esté compagnon d'vn acte si deshoneste: si ie  
 puis ie l'en reititeray plustost, aumoins ie n'aideray point sa vilanie. Si la colere & le  
 courroux l'ont poussé à faire quelque chose contre son honneur, si bruslant d'am-  
 bition il a mis sa vie en dâger, ie ne permettray pas qu'il se face outrage de ses pro-  
 pres mains. Je ne feray rien pourquoy il puisse quelquesfois dire, La grande amitié  
 qu'il me portoit est cause de ma mort..

Leurs plus  
 hibles prie-  
 res doiuent  
 estre negli-  
 gées.

**S**Ouent il n'y a point de difference entre les presens des amis, & les souhais de  
 nos ennemis. Tout le mal qu'vn ennemy nous peut desirer, la sorte affection  
 d'vn amy nous l'ameine & le nous appreste. Y a-il rien plus vilain & plus deshon-  
 neste, que de ne sçauoir point faire difference, ( comme il adient, bien souuent, )  
 entre la haine & le plaisir? Ne donnons iamais chose qui nous puisse reuenir à honte,  
 & à deshonneur. Et veu que la plus grande amitié que nous pouuons porter à  
 quelqu'vn est de le rendre pareil à nous, & le faire iouyr esgallement de nos biens  
 & de nos fortunes, aussi faut-il esgallement aduiser au bien & à l'honneur de nous  
 deux. S'il est pauvre, ie luy donneray de mon bien: mais ce sera avec telle mesure,  
 qu'apres ie n'en souffre point necessité: Si ie le voy en danger de sa vie, ie le secou-  
 ray, pourueu que la mienne soit assuree: si ce n'est que ma vie puisse seruir de prix  
 à quelque grand Prince, ou à quelque grande chose. Bref, ie ne donneray rien, que  
 i'eusse honte de demander à autruy. Je ne vanteray point vn petit plaisir pour le  
 faire paroistre plus grand. Je ne permettray point aussi, qu'vn grand loit pris pour  
 petit. Car comme celuy qui met en ligne de compte ce qu'il a donné, en pert tout  
 le gré: aussi celuy qui montre combien est grand le plaisir qu'il fait, il ne prise pas  
 son present, il le reproche. Il faut mesurer nos richesses, & le pouuoir que nous  
 auons, afin que nous ne donnions ou plus ou moins que nos forces peuuent porter.  
 Il faut considerer la persome, & la qualité de celuy à qui nous donnons. On don-  
 ue quelquefois moins que la grandeur de celuy qui donne ne le requiert: quel-  
 quesfois aussi l'on donne chose qui ne respond pas au merite de celuy qui reçoit. Il  
 faut donc, quand tu voudras donner, considerer en toy-mesme la personne de l'vn  
 & de l'autre. Et entre les choses que tu donneras, examine bien, s'il est trop pesant  
 ou trop leger pour le donneur: En outre, si celuy à qui tu veux donner, seroit bien

CHAP. XV:  
 Il faut telle-  
 ment reigler  
 ses presens,  
 que l'on n'en  
 souffre point  
 à l'aduenir  
 de necessité.

CHAP. X VI. homme pour le reietter, ou pour ne le prendre point.

Alexandre  
pratiqueoit  
imprudement  
le con-  
traire: car il  
donnoit sans  
discretion.

**C**E furieux & forcené Alexandre qui ne pensa iamais qu'à grandes & hautes  
Entreprises; faisoit don d'une ville à quelqu'un: Et s'estant celuy à qui il la do-  
noit, mesuré soy-mesmes, pour se descharger de l'enuie qu'il en pourroit encourir;  
il la refusa, disant que sa fortune & sa condition ne le meritoit point: le ne m'en-  
quiers point (dit Alexandre) de ce que tu merites de prendre: ie regarde seulement ce  
que ie dois donner. Il sembleroit que ce propos fust magnanime & Royal: & tou-  
tesfois, sortant de la bouche d'un Roy, il semble qu'il est plein de folie & de lege-  
reté. Il ne faut iamais auoir esgard seulement à soy: le principal est de considerer ce  
que vous donnez, à qui, en quel temps, en quel lieu, pourquoy, & les autres circô-  
stances, sâs lesquelles vous ne pouuez rien faire avec raison. O beste orgueilleuse que  
tu es! s'il ne deuoit point receuoir ce bien-là, tu ne le pouuois honnestement don-  
ner. Il faut auoir esgard aux personnes, aux rangs, & aux dignitez qu'elles tiennent.  
Les vertus ont leur mesure par tout: par ainsi la faute de celuy qui excède est aussi  
grande que celuy qui fait peu. Prends le cas que tu puisses faire cela, & que la for-  
tune t'ait esleué si haut, que desormais tes dons & tes presens ne soient que de vil-  
les & de citez, lesquelles ne prenant point, de combien eusses-tu monstré ton cou-  
rage plus grand, que d'en faire des largesses? Toutesfois il se peut trouuer quel-  
qu'un de si basse condition, qu'il ne merite point qu'on luy iette vne cité dâs le sein.

CHA. XVII.  
Antigonus  
refusant peu  
& prou, le  
monstrois  
egalement  
vilain, atten-  
du sa qualite.  
mais

**V**N Philosophe Cynique pria Antigonus de luy donner un talent: il respondit  
qu'il demandoit plus qu'il n'en estoit besoin à un Cynique: Se voyant ainsi  
refusé, il luy demanda un denier: Antigonus respondit que ce seroit trop peu pour  
la grandeur d'un Roy. C'estoit vne vilaine moquerie. Car il trouua moyen de refu-  
ser l'un & l'autre: Pour le denier il auoit esgard qu'il estoit Roy, pour le talent  
que celuy qui le demandoit estoit Cynique: combien qu'il pouuoit donner le de-  
nier, comme à un Cynique, & le talent, comme Roy. Je confesse bien qu'il y a des  
choses de si grande valeur, qu'elles ne doiuent pas estre données à un Cynique: mais  
aussi n'y a-il rien de si petit, qu'un Roy liberal & humain ne puisse honnestement  
donner. Toutesfois, si tu en veux sçauoir mon aduis, ie trouue bon ce qu'Antigo-  
nus en fit. Car on ne peut bonnement souffrir que ceux qui font profession de  
mespriser l'argent, le viennent apres coquiner. Tu as crû la guerre contre les ri-  
ches, tu as publié par tout la haine que tu portois à l'argent, tu as vestu ce per-  
sonnage, il n'y a remede, il te le faut iouer. Ce seroit vne chose tres-iniuste d'a-  
masser de l'argent sous la gloire que tu penses acquerir par la pauureté. Il faut donc  
que chacun regarde autant à sa personne, qu'à celuy auquel il veut faire plaisir. Je  
veux vser de la comparaisôn, que nostre Chrysippus fait du ieu du balon, lequel  
tombe à terre par la faute, ou de celuy qui le iette, ou de celuy qui le reçoit: Mais  
il demeroit plus longuement en l'air, allant & venant entre les mains des ioueurs,  
si l'un le sçauoit bien seruir, & l'autre le sçauoit bien reiouer. Il faut toutesfois  
qu'un bon ioueur pousse ou doucement, ou fort, comme il verra son compagnon  
estre pres ou loin de luy. Il y a semblable raison aux bien-faits: s'ils ne sont conue-  
nablement accommodez à la personne du donneur, & de celuy qui les prend, ils ne  
sortiront iamais des mains de l'un, & paruiendront aux mains de l'autre comme  
ils deuroient. Si nous passons le temps avec un bon & asseuré ioueur, nous  
pousserons le balon plus hardiment: car en quelque lieu que le coup aille tom-  
ber, il est si adroit, il a la main si legere, qu'il le releuera à son aise. Au contraire,  
si nous iouons avec un nouuel apprenty, nous ne le ietterons ny si fort, ny si roide:  
mais nous le iouons tout doucement, nous luy ferons tomber le balon dans la  
main: & s'il le nous renuoye, nous le releuerons tout bellement. Il en faut vser de

Il meslé à  
ceux qui mé-  
prisent l'ar-  
gent d'en  
demander.

Bien-faits  
comparez  
au balon.

mesme, pour le regard des bien-faicts: Il nous faut enseigner quelques-vns: nous les deuons louer de s'estre mis en deuoir de rendre le plaisir, de l'auoir osé seulement entreprendre, d'en auoir eu la volonté. Souuent nous sommes cause qu'ils deuiennent ingrats, nous les aidons & fauorisons pour y paruenir, afin que les biens qu'ils ont receus de nous, semblent estre plus grands, s'il n'est point en leur pouuoir de nous les recognoistre. Comme les ioueurs malicieux font estat de ietter le balon fort loin par dessus celuy avec lequel ils iouent, encor que le ieu se doie rompre, lequel ne peut estre continué que du consentemēt des ioueurs: Il y en a plusieurs d'une si méchante nature, qu'ils aiment plustost perdre du tout les plaisirs qu'ils ont fait, que si l'on pensoit qu'on leur en eust rendu la pareille, pour les pouuoir superbement reprocher. Ne seroit-ce pas mieux fait, & plus humainement, de permettre qu'ils se peussent acquitter de leur deuoir enuers nous, & les fauoriser & secourir quand ils voudront recognoistre les biens qu'ils en ont receus? prendre tout en bonne part, & lors qu'ils nous remercieront seulement de parole, les escouter aussi doucement cōme s'ils s'acquittoient? & trouuer bon que celuy qui se sent obligé enuers nous, ait le moyen de nous payer? On estime vn vsurier fort meschant, s'il demande ses debtes rudemēt: Il est encore pis estimé, s'il ne veut point prendre argent, lors qu'il luy est présenté, & s'il differe de recevoir payement. Il est aussi honneste de reprendre vn plaisir quand on le rend, comme il est honneste de ne le demander point. Le meilleur de tous est celuy qui fait volontairement plaisir, & qui ne l'a iamais demandé: qui a esté bien aise qu'on ait peu rendre ce qu'il auoit franchement donné, & desia oublié: & qui le reprend toutesfois avec aussi bonne volonté, que celuy qui l'auoit receu.

Insolence & fierté d'un mauuais naturel.

**L** y en a qui non seulement ne donnent pas, mais qui reçoient aussi les plaisirs superbement: ce qu'il se faut bien garder de faire. Car ie veux desia traiter l'autre partie, & apprendre comme on se doit porter à recevoir les plaisirs qu'on nous fait. Tout deuoir & office qui despend de deux, requiert autant de l'un que de l'autre. Quand tu auras soigneusement regardé quel est le deuoir du pere, tu n'auras pas moins de peine à recognoistre quel doit estre celuy du fils. Le deuoir du mary est grand, celuy de la femme n'est pas moindre. Ils ne doiuent iamais faillir, à ce que l'un requiert de l'autre. Ils desirent vne pareille regle, & vne mesme mesure, laquelle, cōme dit Hecaton, est fort difficile à tenir. Il est mal-aisé de s'acquitter de ce que l'honnesteté nous commande: voire de cela mesme qui s'approche de l'honnesteté. Car non seulement il s'en faut acquitter, mais il s'en faut acquiter avec raison. Il faut que ceste-là soit nostre guide par tout le chemin que nous tiendrons: Nous deuons faire toutes choses, & petites & grandes, avec son conseil: il faut donner de la façon qu'elle nous conseillera. Premièrement, elle sera d'aduis que nous ne deuons pas recevoir plaisir de toutes personnes. De qui donc est-ce que nous le deuons recevoir? Pour te respondre brieuement, c'est de ceux à qui nous voudrions auoir donné. Car il faut plus soigneusement choisir ceux à qui nous voulons deuoir, que ceux à qui nous voulons donner. Parce qu'encore qu'il n'en doie aduenir aucune incōmodité, (cōbien que nous y en voyōs souuēt arriuer,) toutesfois c'est vne grande gehēne de te sentir obligé à qui tu ne voudrois rien deuoir. Et au contraire, c'est vne chose fort agreable d'auoir receu vn bien de celuy que tu peux aimer encor apres qu'il t'aura offensé. Mais vn homme de bien, vn homme honteux, se sent fort chargé s'il luy faut aimer quelqu'un contre son cœur. Il faut que ie vous admoneste bien souuent, que ie ne parle point des sages, qui se plaisent à faire ce qu'il faut qu'ils fassent, qui ont tel credit & autorité sur eux, qu'ils commandent à leur volonté, & à leur desir, qui se donnent eux-mesmes telle loy que bon leur semble, & la gardent

CHA. XVIII  
Deuoir de ceux à qui l'on fait plaisir, enuers les bien-faicteurs.

La raison doit deuir de guide en toutes actions.

De qui est qu'on doit recevoir plaisir.

## Des bien faits.

apres inuolablement: Je ne parle que des hommes imparfaits, qui ont toute fois desir de suiure la vertu & l'honneur, les affections & les passions desquels obeyent come par force. Il faut donc bien choisir celuy de qui ie veux recevoir plaisir. Certainement il faut chercher avec plus de soin & de peine celuy que nous voulons faire creancier d'un bien-faict, que d'une somme d'argent. Parce qu'à l'un, ie ne suis tenu de rendre sinon ce que l'ay pris: & l'ayant payé, i'en suis quitte, ie suis hors de son liure: Mais à l'autre, il faut payer plus que ie n'ay receu: & luy ayât redû le bien qu'il m'auoit fait, ce n'est pas tout, l'amitié doit durer encore entre nous. Car apres que ie luy ay rendu le plaisir, il faut que ie recommence derechef. Et sur tout le deuoir d'amitié m'admoneste de ne recevoir aucune personne qui n'en soit digne. Tel est le droict, telle est la loy sacree des bien-faits, de laquelle l'amitié prend sa naissance. Il n'est pas tousiours à ma liberté, ( comme dit Hecaton, ) de refuser vn plaisir, & dire, ie n'en veux point. Il faut quelquefois recevoir vn bien-faict, encore malgré nous. Vn tyran te veut donner quelque chose: il est si cruel & furieux, que si tu refuses son present, il estimera que tu l'outrages. Diras-tu lors, ie ne le prendray point? Tu peux mettre vn brigand, vn corsaire de mer, en mesme rang qu'un Roy, qui aura le cœur aussi meschant qu'eux. Quand ie dis qu'il faut eslire & choisir celuy à qui tu veux deuoir, i'entens que ce soit force & sans crainte, avec laquelle on ne peut faire ne choisis ny élection qui vaille. Mais si tu es en liberté, s'il t'est permis de prendre ce present, ou de le refuser, pense lors en toy-mesmes si tu le dois faire. Mais si la contrainte & la peur t'ont osté la liberté, fais estat que tu ne prens pas pour bien-faict le present d'un tyran, & que le prenant, tu ne fais que luy obeyr. Aucan ne s'oblige en prenant vne chose, qu'il ne peut refuser. Si tu veux sçauoir au vray si ie veux & desire vne chose, permets-moy aussi de pouuoir dire, ie ne la veux point. Mais s'il t'a sauué la vie: c'est tout vn. Il ne sert de rien de considerer ce qu'on a donné; il faut seulement aduiser, si celuy qui baille a eu volonté de donner, & celuy qui reçoit a eu volonté de prendre. Si tu m'as sauué la vie, ie ne confesseray pas pour cela tenir ma vie de toy. Le venin a quelquefois gueri ceux qu'on vouloit empoisonner, toute fois il n'est pas compté entre les remedes salutaires. Quelques choses profitent beaucoup, & n'obligent de rien.

Quelle diligence & soin il y faut apporter.

Il en faut quelques fois recevoir mal-gré nous.

Mais c'est sans obligation.

CHAP. XIX  
Vn plaisir fait outre l'intention du bien-faicteur, est de quel prix.

Aussi est ce luy qui se fait sans iugement & volonté.

Quelqu'un qui estoit venu avec resolution de tuer vn tyran, luy donna vn coup d'épée, duquel il luy creua vn apostume. Le tyran ne le remercia pas de ce qu'il l'auoit guery d'un mal, où les medecins n'auoient osé mettre les mains. Tu vois bien qu'il ne falloit pas beaucoup priser ce plaisir là; car celuy ne pouuoit estre estimé auoir bien-faict, qui avec vne meschante intention m'a porté profit. C'est la fortune qui a fait ce bien, car l'homme auoit eu volonté d'endommager. Nous vismes vn lyon dans vn amphitheatre, qui ayant recogneu vn de ceux qui auoient esté condamnez à combatre contre les bestes sauuages, parce qu'il auoit esté iadis son gouverneur, le garda de la fureur des autres. Ne dirons-nous pas que le secours que ce lyon donna, soit vn bien-faict? non: parce qu'il n'a ny iugement, ny volonté de faire plaisir, & qu'il ne pensoit pas à cela. Il faut mettre celuy qui auoit entrepris de tuer le tyran, en mesme lieu, & en mesme rang que l'ay mis le lyon. L'un & l'autre ont sauué la vie, toute fois on ne peut dire que l'un ny l'autre l'ait fait avec intention de bien-faire. Ce n'est pas recevoir vn bien, quand on est contraint de le prendre. Ce n'est pas estre reueuable d'un bien-faict à celuy auquel nous ne voudrions rien deuoir. Il faut que tu me mettes plustost en liberté de le prendre ou de le refuser, & apres, que tu me donnes le bien-faict.

CH. XX.  
S'il est loisible de le faire.

On a souuent disputé, si Marcus Brutus deuoit prendre grace, & demander la vie à Iule Cesar, lequel il iugeoit meriter d'estre tué. Nous dirons quelque iour

mieux à propos ce qu'il l'émeut à le tuer. De ma part l'ayant cogneu en toutes autres choses homme sage & vertueux, il me semble qu'il fit en cela vne grande faute, & qu'il ne suiuoit pas la doctrine des Stoyciens, d'auoir sans raison en crainte, qu'que Rome deust tomber sous le gouuernemēt d'un Roy (veu que l'estat le meilleur & le plus heureux d'une cité, c'est de viure sous vn iuste & vertueux Prince) ou espere que Rome peust à l'aduenir garder sa liberté, voyant qu'il auoit cousté si cher, aux vns, de pouuoir entierement commander, & aux autres, de ne tomber à la mercy de ceux qui commandoient : ou bien d'auoir pensé, qu'une telle cité peult reuenir à son ancien honneur, & à sa première beauté, apres que la vertu & les loix anciennes en estoient du tout chassées, & du tout esteintes. Cuidant aussi que la iustice, le droict, & les loix fussent sainctement entretenues en vn lieu, où l'on auoit veu tant de milliers d'hommes combattre, non point s'ils deuoient seruir, mais à qui. O combien cest homme s'estoit oublié ! quelle ignorance de l'ordre de nature, & des faits de sa propre cité l'auoit surpris ! de croire, (si vn seul Cesar pouuoit estre tué,) qu'il ne se trouuaist aucun apres qui osast entreprendre contre luy la liberté publique, veu qu'apres tant de meschans Roys qui auoient esté tuez & foudroyez, encore se trouua-il vn Tarquin. Certainement il deuoit auoir demandé la vie à Cesar, & pour cela toutesfois ne tenir pas en lieu de pere celui, qui à tort & contre tout droict s'estoit acquis la puissance de luy donner la vie. Car celui qui ne nous a point tué, ne nous a pas pour cela sauué la vie : il ne nous a fait aucun bien, il nous a seulement laissez aller.

uoir plaisir de celui qu'on iuge meriter la mort.

**O**N peut avec plus de raison disputer, Que doit faire celui qui est prisonnier entre les mains des ennemis, auquel vn, qui a souillé tout son corps de paillardise, iusqu'à sa propre bouche, promet payer le prix de sa rançon. Pourray-je souffrir qu'un si vilain homme me sauue la vie? Et apres me l'auoir sauuee, quel gré luy en pourray-je scauoir ! quelle pareille luy en pourray-je rendre? Viuray-je avec vn impudique ? ne viuray-je pas avec celui qui m'a racheté? I'en diray donc mon aduis. Je prendray de l'argent d'une telle personne, seulement pour me sauuer la vie. Je le prendray comme à interest, & non pas comme vn plaisir: Je luy payeray apres, son argent. Et si l'ay oncques moyē de luy sauuer la vie, le voyant en quelque danger, ie le feray : mais ie me garderay bien de faire avec luy aucune amitié, qui ne doit estre qu'entre personnes de pareille vertu. Je n'estimeray point tenir ma vie de luy, l'en feray estat comme d'un vsurier, à qui ie scay bien qu'il faut rendre ce qu'il a presté. Au contraire s'il y a quelque personne vertueuse, & digne de qui ie doie prendre vn bien-fait, ie ne le doy point receuoir, si ie cognois que cela luy doie estre dommageable. Parce qu'il est tout prest avec son incommodité, voire avec le danger de sa vie, à me faire plaisir: qu'il a delibéré, me voyant accusé d'un crime capital, de plaider ma cause, & entreprenāt ma defense, acquerir la mauuaise grace de son Prince: Je me monsterois son ennemy, si se voulant mettre en danger pour moy, ie ne faisois vne chose qui me seroit plus facile, d'estre seul en danger sans luy. Heaton met vn exemple qui n'est aucunement à propos. Il dit, que voulant vn fils de famille donner de l'argent à Arcesilaüs, il le refusa, pour ne fascher point le pere, qui estoit homme fort auaricieux. Que fit Arcesilaüs dont on le doie tant louer? Est-ce pour autant qu'il ne voulut point prendre vne chose destrobée au pere? ou parce qu'il refusa ce qu'il luy eust fallu rendre bien-tost apres? de quelle modestie, ou de quelle vertu a-il vsé, de ne vouloir prendre le bien du pere, que le fils de famille ne pouuoit donner? Mais s'il faut alleguer vn exemple d'un cœur plus braue & plus genereux, parlons de Grecinus Iulius, personnage d'une rare vertu, que Cesar fit mourir, parce seulement qu'il estoit plus homme de bien qu'il n'estoit be-

CHAP. XXI.  
Si vn prisonnier peut accepter le plaisir offert par vn infame.

&

Si l'on peut le receuoir au preindice du bien-faicteur.

Exemple notable à ce propos.

soin à vn tyran pour l'assurance de sa vie. Cestny-là lors qu'il assembloit l'argent que ses amis contribuoient, pour la despense des ieux publiques qu'il dresseoit, refusa vne grande somme que Fabius Perlicus luy enuoyoit. Ses amis qui ne prenoient point garde à celuy qui l'enuoyoit, mais seulement à l'argent qu'il auoit enuoyé, le reprenoient de ce qu'il ne l'auoit voulu prendre. Voulez-vous, (respondit-il,) que ie reçoie vn bien-faict d'vn homme, apres lequel ie ne voudrois point boire quand il me presenteroit sa couppe? Et apres encor luy estant enuoyee vne plus grande somme par Rebilus qui auoit autrefois esté Consul, mais homme qui n'estoit pas moins des-honoré que l'autre, & le priant affectionnément de commander à ses gens qu'ils la receussent; le vous supplie, (dit-il) pardonnez-moy; ie n'en ay point aussi voulu prendre de Perlicus.

CH. XXII.  
Il faut recevoir ioyeusement le plaisir, & monstrier qu'on en scait gré.

**I**E vous prie, dites-moy, si c'est recevoir des presens, ou scauoir bien faire chois des Senateurs, Apres que nous aurons iugé en nous-mesmes que nous pouons prendre quelque chose, receuons-là ioyeusement; monstros le plaisir que nous y prenons; faisons que celuy qui nous donne, cognoisse l'aïse que nous en auons; & que par ce moyen il puisse incontinent recevoir le fruit qu'il en merite: Car celuy fera vne iuste cause de contentement, de voir son amy ioyeux, & encore plus iuste, de luy auoir donné le moyen de le rendre ioyeux. Faisons sentir de toute nostre affection l'aïse que ce bien nous apporte: rendons-en tesmoignage, non seulement deuant luy, mais en tout les endroits où nous serons. Celuy qui receuant vn plaisir, fait cognoistre qu'il le prend de bon cœur, en a desia payé la premiere pension.

CHAP. 23.  
Ceux qui ne veulent rien recevoir qu'en cachettes, ont mauuaise intention.

**I**L s'en trouue quelques-vns, qui ne veulent rien prendre qu'en secret, & en cachettes: ils se gardent de tesmoins, & ne veulent pas qu'on sçache le bien qu'on leur fait. Croy que telles gens font cela de mauuaise intention. Comme celuy qui fait quelque present, ne doit publier, ne faire entendre, sinon entant qu'il cognoistra, que celuy qui le reçoit y prendra plaisir: aussi celuy qui le reçoit, le doit prescher par tout. Ne prends iamais ce que tu as honte de deuoir. Il y en a d'autres qui remercient en cachettes, & en quelque coin à l'oreille: Ce n'est pas la hôte qui leur fait faire cela: c'est desia vn dessein de le vouloir nier. Celuy qui rend graces en secret, & qui fuit les tesmoins, est ingrat. Il y en a qui veulent emprunter de l'argent, pourueu que ce ne soit point en leur nom, mais que ce soit sans courtier, & sans cedula: Ceux qui ne veulent point qu'on sçache aucunement le bien qu'on leur fait, ressemblent à ceux-là. Ils ne l'osent dire deuant le monde, afin qu'on pense qu'ils l'ont acquis de leur propre vertu, & non pas du bien-faict d'autruy. Telles gens sont volontiers moins de seruice à ceux de qui ils tiennent la vie & leur grandeur, & craignans qu'on les vueille mettre au rang des clients & vassaux, ils acquierent vn pire nom, & se font iustement appeller ingrats.

CHAP. 24.  
Autre especes d'ingratitude, denigrer son bien-faicteur. Oublier le plaisir receu. Le recevoir mollement & d'une parole basse. Auec mespris & desdain.

**E**Ncor y en a-il d'vne autre sorte, qui mesdisent tousiours de ceux qui leur ont fait plus de bié. Il vaudroit mieux offenser quelques-vns, que de leur faire plaisir. Car se monstros ouuertemēt nos ennemis, ils veulēt par là qu'on pèse qu'ils ne nous sont en rien redevables, & toutesfois ce que nous deuons principalement faire, c'est de ne perdre iamais la souuenance du bien qu'on nous a fait: il la nous faut souuent renouueller. Celuy ne peut rendre le plaisir, qui ne s'en souuiet point, & celuy qui s'en souuiet, l'a suffisamment rendu. Il se faut aussi garder de ne prendre pas delicatement le bien qu'on nous fait, ni avec vne parole basse & foible, car si en prenāt, quelqu'vn se monstre froid & negligent, (veu que les bien-faicts sont plus agreables, lors qu'ils sont franchemēt receus,) que fera-il apres que le premier aïse sera du tout refroidy? Cestuy cy prend avec vn mespris & desdain, comme s'il disoit

ien'en auois pas besoin, mais puis que vous m'avez tant prié, ie feray ce que vous voudrez. Cestuy-là le prend si pareilleusement, qu'à grande peine celuy qui donne, peut cognoistre s'il l'a tenu entre ses mains. Vn autre a ouuert la bouche avec toute difficulté pour en rendre graces: se monstrant lors plus ingrat, que s'il n'eust rien dit. Il faut parler à bouche ouuerte, & plus hautement, lors que nous verrons le bien estre plus grand. Il faut hardiment dire. En me faisant ce bien vous avez obligé plus de personnes que vous ne pensez. Chacun est bien aise qu'on amplifie & qu'on agrandise le bien qu'il a donné. Vous ne sçauriez croire quel l'estime le plaisir que vous m'avez fait. l'espere vous faire cognoistre combien ie le prise plus que vous ne faictes pas. On sçait bon gré à vn qui se charge d'obligation. Ie prise tant le bien que i'ay receu de vous, que ie n'auray iamais le moyen de le vous rendre: à tout le moins ie diray en toutes compagnies, que si ie ne le recognois auant mourir, ce ne sera qu'à faute de moyens.

Quel moyen il faut suivre au contraire.

**F**urnius ne gagna iamais tant le cœur d'Auguste Cesar, & ne le sceut par autre moyen mieux rendre sien, pour apres impetrer de luy tout ce qu'il demâda, que lors qu'ayant obtenu grace pour son pere, (qui auoit suiuy le parti d'Antonius,) il luy dit, Cesar, ie n'ay iamais recen qu'une seule iniure de toy, c'est que tu as maintenant fait, que ie seray contraint de viure & de mourir ingrat. On ne peut mieux montrer le cœur & le desir qu'on a de recognoistre vn bien-faict, que de viure mal content de ne le pouuoir rendre, & quand on confesse d'auoir perdu l'esperance de iamais y pouuoir paruenir. Faisôs tant par telles ou semblables paroles, que nostre bonne volonté ne demeure point cachee, mais qu'elle soit descouuerte pour reluire partout. Et encor que nous n'en tenions aucun propos, toutesfois si nous en auons le souuenir tel que nous deuous, nostre conscience se fera voir sur nostre visage. Celuy qui doit estre quelque iour recognoissant, dès l'heure mesme qu'il receura le plaisir, songera comme il le pourra recognoistre. Chrysippus à ce propos disoit, qu'il doit tousiours estre prest, & comme celuy qui entreprend au ieu d'une course, se tenir cependant dans ses barrieres, attendant le point que le signe soit donné, pour se ietter des premiers à courir; & lors il faut aller viste, lors il se faut efforcer pour atteindre celuy qui va deuant.

CHAP. XXV  
Exemple de louable recognoissance en Furnius à l'endroit d'Auguste.

**V**oyons maintenant ce qui rend tant de personnes ingrattes. C'est, ou la trop grande opinion qu'on a de soy, & le vice que les hommes ont naturellement, de se prifer eux-mesmes, & ce qu'il leur appartient: ou la conuouitise, & le mauuais desir d'auoir des richesses: ou l'enuie qu'on porte au bien d'autruy. Commençons au premier. Il n'est celuy qui n'ait bonne opinion de soy, & qui ne iuge trop fauorablement de ses actions. Il aduient de là qu'il pense auoir meritè plus de bien qu'on ne luy pourroit faire: & que si on luy donne quelque chose, il pense que cela luy estoit deu: & encor a-il opinion qu'on ne le prise pas ce qu'il vaut. Il est vray qu'il m'a donné cela: mais ç'a esté bien tard: mais c'est apres auoir travaillé longuement à luy faire seruice. l'eusse acquis plus de bien si l'eusse voulu suivre ou cestui-cy, ou cestuy-là: où si ie ne me fusse meslé que de mes propres affaires. l'esperois bien que mes seruices fussent autrement recogneus: il ne m'a fait aucun bien, qu'il en ait fait autant à ses autres seruiteurs: il m'a fait cognoistre, me donnant si peu, qu'il ne m'estimoit pas beaucoup. Il m'eust fait plus d'honneur de ne me rien donner du tout.

CHA. XXVI  
Trois principales causes de l'ingratitude, l'opinion de soy, la conuouitise, l'enuie.

**C**neus Lentulus Augur, (aux richesses duquel aucun ne se pouuoit compter, auant que quelques affranchis fussent deuenus grands, qui le faisoient paroistre pauvre) se vid riche de dix millions d'escus: l'ay bien dit, car il ne fit que voir seulement son bien. Il auoit l'esprit aussi rude, comme le cœur en-bas lieu. Et

CH. XXVII  
Exemple contraire de faulx ingratitude en Lentulus, à l'endroit dudit Augur.

iaçoit qu'il fust le plus auare qu'on eust peu voir, toutefois l'argent luy eschappoit encore plustost que les paroles, tant il parloit mal à son aise. Cest homme eitant redeuable à Auguste de toute sa grandeur & de ses richesses, & qui n'auoit rien apporté, venant à la maison d'Auguste, que sa pauureté, qu'il cachoit lors le plus qu'il pouuoit, sous l'ombre de quelque ancienne noblesse : Cest homme, (dis-je) qui estoit desia deuenu le premier de Rome & de biens & de faueur, se plaignoit parfois à Auguste, qu'il l'auoit retiré de ses estudes, & qu'on ne luy auoit pas tant donné comme il en auoit perdu, en quittant l'esperance de son éloquence. Et toutesfois, entre autres choses, Auguste luy auoit encor fait ce bien, de l'auoir gardé d'estre moqué, & deliuré d'une peine qui ne luy eust iamais porté aucun profit. Mais l'auarice & la conuoitise ne permet iamais à vne personne d'estre recognoissant, Vne detestable esperance ne se peut oncques saouler du bien qu'on luy donne. Car cōme il nous vient plus de biens, c'est lors que nous en souhaittons encore dauantage. L'auarice est plus enflammee, & va plus viste sur vne grande abondance de richesses. Comme la force d'un flamme est infiniment plus aspre, quand elle sort d'un grand embrasement, pareillement l'ambition ne permet qu'aucun se puisse arrester au point, & à la mesure des honneurs & des dignitez qu'elle auoit honteusement & contre son merite autresfois souhaitté. Il ne se trouue aucun qui rende graces qu'on l'ait fait Tribun, mais il se plaint qu'on ne l'a esleué à l'estat de Preteur : voire c'est peu de chose si apres on ne l'a fait Consul, & encor n'est-ce rien s'il ne l'est plus d'une fois. L'ambition & le desir des hommes s'estend plus loin, il croist tousiours en auant, il ne recognoist iamais sa bonne fortune, & sa prosperité, parce qu'il ne se souuiet plus quel il estoit n'aguere, ni du lieu de sa naissance, il pense seulement aux degrez où il desire paruenir. Toutefois la mal le plus violent, & le plus importun de tous, est l'enuie, laquelle nous tourmente, & nous trauaille infiniment, quand elle fait que nous voulons nous comparer à un autre. Il est vray, (disons-nous,) qu'il m'a fait plaisir de cela, mais il en a donné dauantage à un tel, & beaucoup plustost à cestuy-cy. Et le pis est encore, que l'enuie ne deffend iamais la cause & le merite d'autruy : elle s'estime, & se fauorise elle-mesme contre tout le monde.

Efficax vireux, de l'auarice.

De l'ambition, &

De l'enuie.

C. XXVII. Moyen de contre-quarrer les faulces persuasions que les passions de l'esprit engendrent.

NE seroit-ce pas plus sagement & plus vertueusement fait, d'agrandir le bien que nous auons receu, & scauoir cognoistre que aucun n'est iamais tant estimé d'autruy, comme il s'estime luy-mesme? l'en meritois beaucoup plus : mais il ne luy a esté bonnement possible de m'en donner dauantage : il falloit qu'il departist sa liberalité à plusieurs. Ce n'est qu'un commencement : prenons en bonne part ce qu'il a desia fait. Il luy faut plus auant gagner le cœur, en luy rendant graces du bien que nous auons receu de luy. Il n'en a gueres donné en un coup, mais il en donnera souuent. Il a preferé un tel à moy, mais aussi m'a il preferé à plusieurs. Cestuy cy n'est point pareil à moy, ny en vertu ny en honnesteté, mais on a trouué en ses façons de faire, quelque chose de plus agreable qu'aux miennes. Erime plaignant, ie ne me rendray iamais digne de plus grand bien : ie me monstrey plustost indigne de celuy que j'ay desia receu. On a donné à des personnes vilaines & des-honorees plus qu'à moy. Que fait cela à propos? ne scait-on pas bien que la fortune n'vse guere souuent de iugement? Nous nous plaignons ordinairement que les meschans sont les plus riches, & les plus fortunez. Souuent la gresse & la tempeste, qui a passé les terres d'un meschant homme sans luy porter domage, vient apres gaster la moisson des gens de bien. Il y a du hazard, & de la fortune pour chacun aux amitez, aussi bien qu'aux autres choses. Il n'y a plaisir si grand, que la mauuaise des hommes ne le

Les plaisirs ne peuent

puisse amoindrir en blasmant: il n'y en aucun si petit, qu'en l'interpretant à bien, on ne le puisse agrandir & amplifier. Il ne te manquera iamais suiet de te plaindre, si tu reçois ainsi les bien-faicts en mauuaise part.

**V**Oy, ie te prie, combien quelques-vns (voire de ceux mesme qui ont fait profession de la sagesse,) ont mal recogneu les biens & la grace que les Dieux nous ont fait. Ils se plaignent que nous ne sommes aussi grands qu'Elephans, aussi vistés que Cerfs, aussi legers qu'oiseaux, aussi forts que taureaux. Ils se plaignent que les grosses bestes ont la peau plus forte que l'homme; que le daim a le poil plus beau, l'ours l'a plus espais, le castor l'a plus mol & delicat, que les chiens ont le lèntiment du nez plus subtil que nous, que l'aigle a la veuë plus aiguë, que le corbeau vit plus longuement, & que plusieurs bestes nous surpassent de pouuoir plus facilement nager. Mais ne pouuant nature permettre que quelques choses du tout contraires se puissent assembler en vn mesme corps, ny que nous puissions auoir ensemble la vitesse de la plus legere beste, ni la force du plus puissant animal, ils pensent faucemët que les Dieux ayent fait iniure & outrage à l'homme, de ne l'auoir cõpose de biens du tout contraires. Ils se plaignent des Dieux comme s'ils ne tenoient aucun compte de nous, comme s'ils nous auoient oubliez, quand ils ne nous ont dõné vne perpetuelle santé, vne vertu inuincible, exempte de vices, & la prescience des choses futures. Ils sont presque arriuez à vne telle impudence, qu'ils ne se peuuent contènrir de mesdire de la nature, & de luy vouloir mal, de ce qu'elle nous a faits moindres que les Dieux, & que nous ne soyons pareils à leur diuinité. Ne vaudroit-il pas mieux reuenir à nous, & recognoistre tant & tant de bien-faicts, que nous receuons d'eux? leur rendre graces de ce qu'ils nous ont logez dans ce grand & admirable palais, & qu'il nous font tenir le second rang apres eux? qu'ils nous ont donnè commandement & pouuoir sur toutes choses terrestres? Qui est celuy qui ose comparer à nous les bestes, sur lesquelles nous auons toute puissance: Bref, les Dieux ne nous pouuoient rien donner de ce qu'ils nous ont refusé. Par ainsi quiconques tu fois qui iuges si mal de la cõdition & de l'estat des hõmes, pense vn peu aux grands biens que nous a fait ce Dieu, pere de toutes choses. Combien de bestes beaucoup plus fortes que nous, auons-nous domptées & mises sous le ioug? Combien pre-nons-nous de bestes plus vistés & plus legeres que nous? Voy, ie te prie, qu'il n'y a rien de mortel qui ne soit suiet à nos coups. Nous auons receu de Dieu tant de belles vertus, tant de sciences, & outre l'entendement & l'esprit qui peut en vn moment trauffer ser tout le monde, qui est plus leger & plus visté que les estoilles, qui preuoid long-temps auparauant le cours & le chemin qu'elles tiendront les siecles à venir. Il nous a donnè tant de fruiets, tant de bleds, tant de richesses, tant de choses mises à monceaux les vnes sur les autres. Enuironne, si tu veux, tout le monde: & par ce que tu ne trouueras rien seul à part-foy, que tu aimasses mieux estre que ce que tu es, choisis de toutes choses ce que tu voudrois qu'on te donnast. Ayant apres consideré le bon traictement que nature t'a fait, & les biens qu'elle t'a donnez prodigalement, il faut necessairement que tu confesses que tu es son mignon, & qu'elle ne te nourrist que de delices. Cela est vray. Les Dieux immortels nous ont trop aimé, & nous aiment encore tousiours. Finalement pour le plus grand honneur qu'ils nous pouuoient faire, ils ont voulu que nous tinssions les premiers rangs apres eux. Nous auons receu de grands biens, & n'estions capables d'en receuoir de plus grands.

**I** Ay pensé, (mon Liberalis) que ie deuois necessairement dire cela, tant par ce qu'en parlant des petits & menus bien-faicts, il falloit aussi parler des plus

CH. XXIX.  
Ingratitude  
d'aucuns en-  
uers Dieu, &  
ses bien-  
faicts.

Choses con-  
traires ne  
peuent sub-  
sister en vn  
mesme suiet.

Plaintes in-  
justes enuers  
Dieu.  
qui

A mesme af-  
subjecty les  
plus fortes  
bestes à l'hõ-  
me.

&  
L'a doué de  
tant de ver-  
tus, sciences,  
dons spiri-  
tuels & cor-  
porels.

CHA. XXX  
L'ingrati-  
tude

Dieu engendr  
de l'ingrati-  
tudo en-  
uers les  
hommes.

grands, & de ceux que nous receuons de Dieu, que pour autant aussi que du mespris de ceux-là, procedé & s'entend pour tout, l'audace de ce detestable vice d'ingratitude. Comment se pourra-il faire, que celuy qui mesprise les grands biens que Dieu luy donne, tienne compte de ceux que les hommes luy font? qu'il en sçache bon gré, qu'il les estime, & qu'il croye qu'il soit tenu d'en rendre la pareille? A qui conseiliera deuoir son salut, & sa liberté, celuy qui nie auoir receu des Dieux la vie qu'il leur demande tous les iours? Or donc quiconques apprendra les hommes à n'estre point ingrats, celuy-là deffendra la cause des hommes & des Dieux ensemble, ausquels, encor qu'ils n'ayent besoin de rien, encor qu'ils ne soient piquez du desir d'aucune chose que nous ayons, nous pouuons toutesfois rendre le bien qu'ils nous fôt. Il ne faut point qu'aucun vueille courir son ingratitude sous ombre de sa petitesse, ou de sa paureté: & qu'il die, Que pourray-ie faire? ou, Comment le pourrois-ie recognoistre? Quand sera-il en ma puissance de rendre vne pareille aux Dieux souuerains seigneurs & maistres de tout ce monde? Tu le pourras facilement faire, & si tu es auare, il ne te coustera rien, si tu es paresseux & inualide, tu le feras sans aucune peine. Sur le mesme instant que tu seras obligé de quelque bien-faict, tu pourras, si tu veulx, le rendre, & te mettre hors de debte. Car qui a receu franchement & de bonne volonté vn bien-faict, celuy incontinent l'a rendu, & s'en est entierement acquitté.

CHA. XXXI.  
Recevoir vn  
bien faict de  
bonne vo-  
lonté, c'est le  
reconnoistre  
selon les  
Stoyques.

**C**E paradoxe qui sort de l'eschole des Stoïques, à mon aduis n'est point de ceux desquels on se doit esmerueiller, & ausquels on refuse d'adiouster foy: Sçauoir est que celuy qui a receu vn bien-faict de bonne volonté, l'a rendu. Car puis qu'il faut mesurer toutes choses par le vouloir, & par l'intention, on doit estimer autant qu'on l'ait voulu faire, comme de l'auoir fait. Et veu que la pitié, la foy, la iustice, & toutes autres vertus sont parfaites en elles-mesmes, vn hōme peut estre estimé recognoissant par la seule intention & volonté, encor qu'il n'ait eu le moyen de mettre la main à l'œuvre. Quand quelqu'un a obtenu ce qu'il pourchassoit, il reçoit lors le fruit de son ouurage. Quelle intention & desir à l'homme qui donne vn bien faict? N'est-ce pas de profiter à celuy à qui il donne, & prendre luy-mesme plaisir à ses dons? S'il a fait ce qu'il desiroit, si le present qu'il me faisoit est venu entre mes mains, si luy & moy en auons esté mutuellement resioüis, si nous y auons senty autant d'aïse l'un que l'autre, n'a-il pas ce qu'il demandoit? Car il n'a pas desiré qu'on luy rendist la pareille, autrement ce seroit vn trafic de marchandise, & non pas vn bien-faict. Celuy a heureusement acheué sa navigation, qui est arriué au port où il desiroit paruenir. Le traict a fait le deuoir d'une main bien assurée, s'il a touché la chose où il visoit. Celuy qui fait vn plaisir, veut seulement qu'il soit receu avec bonne volonté. Si donc on le reçoit d'un visage content, il a ce qu'il desire. Mais il en esperoit plus grand profit. Ce n'estoit point donc vn bien-faict, duquel la nature proprement est de n'attendre & n'esperer aucune recompense. Si i'ay receu le bien avec autant de bonne volonté qu'auoit celuy qui me le donnoit, ie l'ay rendu, ie l'ay payé. Autrement la condition de la meilleure chose de ce monde, seroit tres-mauuaise. Faut pout n'estre pas ingrat, qu'on me renuoye à la fortune? Si elle m'est si contraire qu'il soit hors de ma puissance de le recognoistre, ma bonne volonté suffit, pour payer vne autre bonne volonté. **Quoy donc?** ne me mettray-ie point en deuoir de luy rendre la pareille? ne chercheray-ie pas l'occasion du temps, & de toutes choses? n'auray-ie pas tousiours enuie de remplir le sein de celuy, de qui i'auray receu quelque bien? Certainement le plaisir seroit en mauuais lieu, si on ne le peut recognoistre que quelque chose n'eschappe des mains.

La nature du  
bien-faict est  
de n'esperer  
aucune re-  
compense.

**E**N outre, ( dit-il ) celuy qui a receu vn bien-faict, iaçoit qu'il l'ait receu d'un cœur bien affectionné, ne s'est pas encor du tout acquitté de son deuoir, par ce qu'il en reste vne partie, qui est de le rendre : comme au ieu du balon, c'est quelque chose de le sçauoir dextrement prendre, mais nous n'estimons point bon iouëur celuy qui l'ayant pris, ne le reiette vistemment, & bien à propos. Cest exemple ne se peut aucunement rapporter à ce que nous traictons, par ce que la gloire de bien iouier n'est qu'en l'adresse & agilité du corps, & non point au courage, & qu'en ceste sorte de ieux qui se iugent à l'œil, il faut desplier tout ce qu'on sçait faire. Toutesfois ie ne le voudrois point appeller mauuais iouëur, si ayant sçeu bien dextrement releuer le balon, il n'a pas tenu à luy, qu'il ne l'ait promptement reioüé. Mais encor, ( dit-il ) que le iouëur n'ignore rien de l'art, & que n'ayant faict qu'une partie de ce ieu en prenant le balon, il peut aussi acheuer l'autre en le reiettant : toutesfois le ieu demeure imparfait, qui s'acheue en le reiettant apres qu'on l'a ietté. Je n'en veux point disputer d'auantage, prenons le cas qu'il soit ainsi, & que le ieu soit imparfait : si est-ce que le iouëur ne l'est point. Il en est de mesmes au discours que nous traictons, il defaut bien quelque chose au plaisir qu'on a fait : mais il ne defaut rien à vn bon cœur, & à vne bonne volonté. Le donneur qui a rencontré la volonté d'un preneur aussi bonne que la sienne, a fait de sa part tout ce qu'il auoit désiré.

CHAP. xxxi.  
Objecion & similitude contre le paradoxe precedent des Stoiques Responce,

**Q**uelqu'un m'a fait vn plaisir, ie l'ay receu d'aussi bonne volonté qu'il pouuoit souhaitter. Il a desia ce qu'il demande, il tient la chose seule qu'il desire, sçauoir est, que ie sois recognoissant, & que ie luy en sçache bon gré. Apres tout cela il reste encor, qu'il le puisse seruir de moy, & qu'il tire quelque profit d'un homme, qui ne luy sera pas ingrat. Ceste derniere partie qui restoit, ne rend point mon deuoir imparfait : c'est vn accroissement, & vn adiustement que ie mets à la perfection de mon deuoir. Quand Phidias fait vne statuë, le fruit de son art, & de son sçauoir est autre que n'est le fruit de son ouurage. Le propre de son art est d'auoir fait la statuë, mais le propre de l'ouurage est de l'auoir faite avec profit. Phidias a bien acheué son ouurage, encore qu'il ne l'ait pas vendu. Il a trois sortes de profit de son œuvre. L'un est l'aïse qu'il sent en son ame. Or il le reçoit apres l'auoir acheué. L'autre est l'honneur & la gloire qu'il en rapporte. La troisieme est le profit qu'il en receura en le donnant, ou le vendant, ou par quelque autre commodité. Le premier fruit doncques d'un bien-faict sera la conscience, & le contentement qu'on sent de l'auoir bien employé, par ainsi quiconques aura mis son don entre les mains de celuy qu'il vouloit, il en a desia receu le premier fruit : Le second est l'honneur & la reputation : Le troisieme, est des commoditez & des plaisirs qui peuuent estre faicts reciproquement de l'un à l'autre. Et par ce moyen, si nous auons receu gratieusement & de bonne volonté le bien qu'on nous a fait, celuy qui le donnoit en a desia receu le bon gré qu'il en pouuoit esperer : mais il n'a point receu encor le loyer & le profit d'iceluy. De maniere que ie dois seulement ce qui est hors du bien-faict. Car quant au bien-faict, ie l'ay desia payé, lors que ie l'ay receu gratieusement, & de bonne volonté.

CH. xxxij.  
Qui fait plaisir, demande pour recompense, qu'on le recoïue avec bonne volonté, qu'on le recognoisse, qu'on en sçache bon gré, & qu'on rende la pareille.

Profits qui retiennent du bien-fait.

**Q**uy donc? celuy qui n'a rien fait, peut-il auoir rendu la pareille? Certainement il a fait beaucoup, à vne bonne volonté, il a rendu vne pareille bonne volonté : & ce qui est vn signe certain d'amitié, ç'a esté d'une affection esgalle. En outre il faut payer vn bien-faict, autrement qu'on ne fait vne debte. Tu ne dois

CHA. xxxiv.  
Qui recoïut vn bien faict de pareille va-

lonté qu'on  
le donne,  
s'acquitte de  
beaucoup.  
Ce qui con-  
firme d'autât  
plus le para-  
doxe susdit.

pas attendre què ie te monstre en quoy ie veux payer. Cest affaire se manie de vo-  
lonté à volonté. Tu ne trouueras pas mauuais ce que ie diray, ( encor que de pre-  
miere face il soit contraire à ton opinion, ) si tu veux prendre vn peu de patience,  
& considerer qu'il y a beaucoup plus de choses qu'il n'y a de paroles. Il y a vne in-  
finité de choses qui n'ont point de nom, lesquelles nous ne pouuons faire enten-  
dre par leur propre signification, mais par des mots empruntez. Car nous disons,  
le pied d'vn liêt, & le pied d'vn voile, & le pied d'vn vers, aussi bien que nostre  
pied: Nous disons vn chien de chasse, vn chien de mer, & le signe qui est au Ciel:  
par ce que nous ne sommes pas allèz riches pour donner son propre mot à chèque  
chose. Mais quand il est besoin nous empruntons des paroles. La hardiesse pro-  
prement est vne vertu, laquelle pour le deuoir de l'honneur, mesprise les dangers.  
C'est la science de repousser les perils, de les sçauoir bien soustenir, & de les re-  
chercher. Et toutesfois nous appellons hardy vn escrimeur à outrance? comme  
nous faisons aussi vn meschant esclau, auquel la temerité fait mespriser la mort.  
La sobrieté nous enseigne à fuir les folles & vaines despences. C'est la science  
d'vser de son bien avec mediocrité. Toutesfois parlant de celuy, qui est trop chi-  
che & reserré, nous l'appellons mechanic & vilain; combien qu'il y ait vne di-  
stance infinie entre la mediocrité, & le trop espargner & serrer sa despence. Ces  
choses sont de diuerse nature; mais la disette des mots nous contraint de les appel-  
ler tous deux chiches; & faut que celuy qui avec raison mesprise les dangers, soit  
appellé magnanime, & celuy aussi qui temerairement & sans raison va courant au  
peril. Nous appellons tout ainsi du nom de bien-faict, & l'acte que nous faisons en  
donnant, & ce que nous donnons aussi en cest acte, sçauoir est vne somme d'ar-  
gent, vne maison, vne robbe. Le nom de l'vn & de l'autre n'est qu'vn, mais le faict  
& le pouuoir en est diuers.

CH. XXXV.

Conclusion  
de cette dis-  
pute: qui red  
la pareille,  
satisfait en  
partie, mais  
qui rend aus-  
si plaisir pour  
plaisir, s'ac-  
quitte.

**E**Scoute donc. Tu cognois maintenant que ie ne dis rien, qui soit contraire à  
ton opinion. Ie te dis; que nous auons rendu la pareille au bien-faict, qui s'a-  
cheue avec l'acte de donner, si nous l'auons receu de bon cœur; mais nous n'auons  
pas encor satisfait & payé l'autre bien faict qui cōsiste en la chose donnee, & que  
nous auons deliberé recognoistre, & le rendre quelque iour s'il est en nostre pou-  
uoir. Avec nostre volonté nous auons payé la volonté du dōneur: Reste que nous  
sommes encore debiteurs d'vn bien pareil à celuy que nous auons receu. Par ainsi  
encor que nous disions que celuy qui a volontairement & de bon cœur receu plai-  
sir, ait payé le gré qu'il en deuoit sçauoir, toutesfois nous luy commandons de  
rendre quelque autre plaisir semblable à celuy qu'on luy a fait. Nous disons quel-  
que chose d'vne façon qui est contraire au commun vsage de parler, & qui reuien-  
nent en vsage par vn autre moyen tout diuers. Nous disons qu'vn sage ne peut re-  
cevoir iniure, toutesfois celuy qui l'aura frappé, sera condamné par action d'iniure,  
si le sage se plaint d'auoir esté frappé. Nous disons qu'aucune chose n'appartient  
à vn fol, si est-ce que celuy qui desrobera le bien d'vn fol, sera condamné comme  
larron. Nous disons que tout le monde a perdu l'entendement, & toutesfois nous  
ne purgeons point le cerueau de tous les hommes avec l'hellebore. Nous permet-  
tons que ceux mesmes que nous appellons fols, puissent auoir opinion & voix aux  
creations des magistrats, & leur sions l'exercice de la iustice. De mesme façon  
nous disons que celuy qui a receu volontairement vn plaisir, a rendu le gré qu'il en  
deuoit sçauoir. Ce neantmoins nous le laissons encor endebté, & le chargeons  
apres ceste premiere recognoissance, de recognoistre encor plus amplemēt le bien  
qu'il

qu'il a receu. Nous l'exhortons nous l'admonestons d'auantage de rendre le plaisir, tant s'en faut que nous luy voulions apprendre à le nier. Craignons tousiours que le cœur ne nous faille sous la pesanteur d'une si grande charge. On m'a donné tout le bien que j'ay; on a descendu mon honneur; on m'a mis hors d'un triste & piteux estat, où i'estois pendant mon accusation criminelle. Je iouys de ma vie & de ma liberté: Comment pourray-je recognoistre tant de biens? Quand verray-je le iour que ie luy feray sentir ma bonne volonté? C'est aujourd'huy qu'il m'a fait cognoistre la sienne. Reçoy donc le bien-faict en ceste façon, embrasse-le, resiouyt'en, fais estat de deuoir non pas ce que tu auras pris, mais ce que tu pourras rendre. Tu ne te mettras pas en si grands dangers, que la peur te puisse faire deuenir ingrat. Je ne te presenteray aucune chose difficile à faire, ne t'estonne point, ne perds pas le cœur, ne pense pas que tu ne puisses bien souffrir le trauail & la longueur du seruice qu'il t'y faudra employer. Je ne veux point que tu attendes long temps, tu le peux faire tout presentement: Tu ne seras iamais recognoissant si tu ne l'es à l'heure mesme que tu reçois le bien-faict. Que feras-tu donc? faudra-il prendre les armes? peut-estre qu'ouy. Faudra-il faire vn long voyage sur mer? peut-estre qu'ouy, & en temps que les vents te menaceront d'un naufrage. Mais veux-tu bien payer vn plaisir? reçoy-le ioyeusement, tu as rendu la pareille, non point que tu doies penser d'en estre entierement deschargé, mais afin que tu ne viues point en peine de payer ceste dette.

*Fin du second Livre des bien-faicts.*



# LE TROISIEME LIVRE DES BIEN-FAICTS

DE LVC. ANN. SENEQVE.

## SOMMAIRE.

*C'est vne chose vilaine de ne rendre point vn bien-faict : à ceste cause les ingrats mesmes se plaignent des ingrats, Diuerses sortes d'ingrats. Pour rendre vn bien-faict il y faut de la vertu, du temps, des facultez & de la fortune. Les nouueaux bien-faicts font oublier les anciens. Si l'ingratitude doit demeurer impunie, & pour quoy n'y a-il point d'action contre ce vice, parce qu'aucun Iuge n'en pourroit faire l'estimation. Il n'est pas bon qu'on sçache : & cognoisse le grand nombre des ingrats. Que la peine de l'ingrat, c'est la haine publique que tout le monde luy porte. Dispute, si vn esclaupe peut donner vn bien-faict à son maistre, alleguant plusieurs beaux exemples de ce que les esclaves ont fait pour sauuer la vie & l'honneur de leurs Seigneurs. Que tous les hommes n'ont qu'un mesme commencement, & vne mesme origine. Discours, si les enfans peuent faire de plus grands biens aux peres qu'ils n'en ont receu d'eux : ce qu'il tasche prouuer par les exemples qu'il ameine à ce propos. Heureux ceux qui seront vaincus en ce combat, & ceux aussi qui seront vainqueurs.*

CHAP. I.  
L'ingrati-  
ude est odieu-  
se d'elle-  
mesme, &  
neant-moins  
chacun en-  
court ce vice  
diuersement  
selon qu'il a  
diuerses  
sources.



'Est vne chose des-honneste d'elle-mesme, (Ebutius Liberalis) elle l'est encor à l'opinion commune de tous, de ne recognoistre point le plaisir qu'on reçoit. Et par cette raison, les ingrats mesme se plaignēt souuent des ingrats: cependant chacun s'arrete en la perseuerance de ce crime, encor qu'il soit hay d'vn chacun. Qui pis est, nous sommes si cōtraires à nostre deuoir, que bien souuent nous taschons de nuire dauantage, non seulement apres que nous auons receu quelque plaisir, mais parce que nous l'auons receu. Je ne veux pas nier que cela n'adiēne en quelques vns par la mauuaise de leur naturel, & à plusieurs parce que le temps leur en oste la souuenance. Car iaçoit qu'ils ayent quelque memoire des plaisirs recentemente faits, toutefois, ils la laissent enuieillir à la longue. Dequoy il me souuient que nous auons autrefois disputé ensemble, & que tu soustenois qu'il valoit mieux les appeller oublieux, que non pas ingrats. Comme si la mesme faute qui les a rendus ingrats, les pouuoit excuser de leur ingratitude. Voudrions nous dire que celuy qui a mis en oubly vn plaisir, ne soit point ingrat, veu qu'il n'y a que l'ingrat qui se laisse surprendre à l'oubly? On void plusieurs sortes d'ingrats, comme plusieurs sortes de larrons, & de meurtriers, qui sont tous coupables d'vne mesme faute, laquelle toutefois est differente en ses parties. Celuy est ingrat qui nie auoir receu le bien-faict. Celuy est ingrat qui n'en fait pas semblant. Celuy est ingrat, qui ne le rend point. Mais le plus ingrat de tous est celuy qui l'a oublié. Car iaçoit que les autres ne le payent point, toutefois ils le doiuent: ils en ont encore quelque souuenir qu'ils retiēnent en ferré dans leur mauuaise cōscience, laquelle se pourra desplier avec le temps, & suruenāt vne nouvelle cause, les cōtraindre de recognoistre le bien qu'ils auoiēt receu. La hôte les pourra

Plusieurs  
sortes d'in-  
grats.

quelquesfois surprendre: le point de l'honneur les touchera vn iour tout d'vn coup: le quel se peut resueiller d'as vne mauuaise ame, si quelque occasion aisee & facile se presere. Mais celuy qui a perdu toute la souuenance d'vn bien-fait, ne pourra iamais estre autre, qu'ingrat. Le te prie, lequel de ces deux estimes tu plus meschat: ou celuy qui laisse passer l'ocasio de redre le bié qu'il a receu, ou celuy qui en a du tout perdu la souuenance? Les yeux qui craignent de voir la clarté, ne sont que malades, mais ceux qui n'y voyét du tout rien, sont auengles. C'est vne impieté, de ne porter amitié ni reuerence à son pere, ni à sa mere, mais celuy qui les defaduoué, & ne les recognoist point, a du tout perdu le sens. Qui peut plus iustement estre appellé ingrat que celuy qui deuant mettre au plus profond de sa memoire, & porter tousiours deuant ses yeux, le bien qu'on luy a fait, l'a toutefois tellement reietté & mis en arriere, qu'il n'en scait du tout rien? Il faut bien cognoistre qu'il n'a gueres souuent pense de s'aquitter d'vn bien-fait, puis qu'il s'est laissé surprendre à l'oubly.

**D**'Auantage, pour rendre la pareille, il y faut des richesses, du pouuoir, du tēps, de la comodité, de la faueur de fortune: Mais celuy qui a bonne souuenance du bien-fait, le recognoist sans qu'il luy couste rien. Quicōque ne s'aquitte de son deuoir, le pouuāt faire sans peine, sans richesses, sans la faueur de persōne, ne trouua iamais aucun, qui ose defendre sa cause. Celuy n'a pensé iamais à recognoistre le plaisir, s'il l'a ietté si loin derriere ses épaules, qu'il ne puisse iamais plus reuenir deuant ses yeux. Et comme les meubles, qui seruent ordinairement en vne maison, qui sont frottez & maniez tous les iours, ne sont point en danger de se moisir: & au contraire, ceux de qui l'on n'a pas si souuent besoin, & qui demeurent cachez en quelque coin, se rouillent auéc la seule vieillesse du temps: Ainsi les choses où nous prenons plaisir de penser à toute heure, ne sortent iamais de nostre souuenance, laquelle ne perd & n'oublie que ce qu'elle ne voit guere souuent.

**O**Vtre ceste-cy, il y a plusieurs autres causes qui nous empêchèt de voir les plus grands biens qu'on nous a faitz, & qui nous en ostent la souuenance. La plus grāde desquelles, est ceste cy, qu'estās tousiours assaillis de nouueaux desirs, nous ne iettons plus l'œil sur ce que nous tenons desia, nous pēsons seulement à ce que nous souhaittons obtenir de nouueau. Nous ne pēsons plus à ce qui est desia donné, mais seulement à ce que nous desirōs encore. Nous mesprisōns & ne tenōs plus cōpte de ce qui est desia été en nostre maisō. D'où il aduiēt que si le desir d'autres choses nouuelles nous fait moins estimer le bien que nous auons desia receu, qu'aussi nous ne prisōns plus celuy qui le nous a donné. Tādīs que les choses qu'vn grād Seignr nous a données, nous ont pleu, & qu'elles nous ont esté agreables, nous l'auons aimé, nous luy auons fait la cour, nous auons confessé tout haut, que tout nostre bien venoit de luy, que c'estoit de luy que nous tenions nostre grandeur: mais si quelque ambition nouuelle nous assaut, si nostre fantasie se void surprise d'vn nouueau desir, (cōme les hommes naturellemēt ne sont iamais contens, ains apres auoit acquis de bien grādes richesses, ils en poursuuiēt encor de plus grādes,) nous oublions soudainement tous ces biens que nous auons iadis receus, & dont nous parlions si honorablement. Nous ne pēsons plus aux dignitez & grādeurs qui nous ont auancez & esleuez par dessus plusieurs autres personnes, ne regardons qu'à la fortune de ceux qui nous precedent en honneurs. Certainement il n'est pas possible que nous puissions di-

CHAP. II.  
La plus des-  
honneste ef-  
pece d'ingra-  
titude, c'est  
d'oublier le  
plaisir receu.

CHAP. III.  
Le desir de  
ce qu'on n'a  
point, & le  
mépris de ce  
qu'on a, ren-  
dent les hō-  
mes ingrats,  
&

L'enuie que  
lō porte aux  
biens d'au-  
truy, empes-  
che la reco-  
gnissāce de  
ceux qu'on  
a receus.

## Des Bien-faits.

visage en arriere pour se souuenir du passé. Et pour cette raison, nous oublions nos maistres & precepteurs, & le bien qu'ils nous ont fait, parce que nous perdons tout le souuenir de nostre enfance. Par cette mesme raison tout ce qu'on nous a donné apres en nostre adolescence, est perdu, parce que nous ne prenons aucun plaisir de la repasser par nostre memoire. Nous nous mettons en mesme rang les choses passées, & les perduës. Par ainsi le desir & l' apprehension des choses à venir, efface la memoire des passées.

CHAP. IIII.  
La souuenance des plaisirs receus se doit mettre entre les plus grandes voluptez.

EN cet endroit il nous faut estré de l'aduis d'Epicurus, qui s'est tousiours plaint de ce que nous estions ingrats enuers les choses passées, de ce que nous n'auions engraué profondément en nostre memoire les plaisirs que nous auons autrefois receus, & que nous ne mettions cette souuenance entre les plus grandes voluptez qui soient: veu qu'il n'y a plaisir en ce monde plus certain, que celuy qui ne peut plus nous estre osté. Les biens & les plaisirs presens, ne sont point du tout encor asseurez: quelque fortune les nous peut interrompre. Ceux qui sont à venir, sont incertains & douteux. Par ainsi ceux qui sont ià passés, sont en plus grande assurance. Comment peut celuy estre recognoissant des biens qu'on luy fait, qui a mis en oubly tout le cours de sa vie: Ietter les yeux sur les choses presentes, & se souuenir des passées, rend vn homme recognoissant. Celuy qui se laisse gagner à l'esperance des choses futures, n'a gueres bonne souuenance des passées.

CHAP. V.  
Il en prend des bien-faits comme des sciéces, dont les vnes demeurent imprimées en la memoire, les autres s'oublent aisément.

COMme il y a des sciéces, (mon amy Liberalis,) qui ne s'oublent iamais, si on les a vne fois apprises, & comme il y en a d'autres, qu'il ne suffit pas seulement de les auoir conceuës, si on ne les continuë: (i'entens de la Geometrie & de la cognoissance des choses celestes, & de celles qui par leur subtilité s'escoulent facilement hors de nostre memoire:) Aussi y a-il des bien-faits, la grandeur desquels ne permet point qu'on les puille oublier. Il y a aussi d'autres plaisirs plus petits, toutefois donnez en plus grand nombre, & faits en diuers temps, qui s'eschappent aisément de la memoire, parce (comme i'ay dit) nous ne les manions gueres souuent: & que nous ne voulons pas cognoistre à qui, & que c'est que nous deuous. Oy, ie te prie, le langage que tiennent ceux qui demandent quelque chose. Il n'y a aucun d'eux, qui ne die, qu'il n'en perdra iamais la souuenance, que la memoire en sera aussi longue que sa vie, qu'il est esclau, qu'il est deuot & affectionné seruiteur, & encor s'il peut trouuer quelque mot plus humble pour s'engager d'auantage, il ne l'esparnera pas. Mais quelque temps apres, ces mesmes galands se gardent bien d'vsér plus de ces mots, qui leur semblent desia trop humbles & indignes d'un hōme qui est nay de libre condition. Et ce faisant petit à petit ils viennent à ce point avec les plus meschantes & les plus ingrates personnes du monde, qu'ils oublient le bien qu'on leur a fait. Car celuy qui oublie est tellement ingrat, qu'on estime recognoissant & homme de bien celuy qui se souuiet seulement du plaisir qu'on luy a fait.

CHAP. VI.  
Si l'ingratitude doit demeurer impunie, & si on peut appeller vn ingrat en iugement.

TOUTesfois on dispute encor, si ce crime qui est tant hay & descrié par tout le monde, doit demeurer impuny: & si ceste loy qu'on soustient aux escoles, doit aussi estre receuë dans les citez, par laquelle on peut appeller en iugement vn ingrat, veu que tout le monde pense que cela soit iuste. Pourquoy non? consideré mesmement, qu'il y a quelques citez qui reprochent à d'autres les plaisirs qu'elles leur ont fait, & qui redemandent à la posterité, ce qu'on auoit presté aux predecesseurs. Nos maieurs qui ont esté hommes tres-sages & vertueux, n'ont iamais redemandé aucune chose à ceux qu'ils ont eus pour leurs ennemis. Il faisoient

plaisir de bon cœur. Mais ils les perdoient encor de meilleur cœur. Il n'y a nation au monde excepté les Medois, qui ait trouué bon qu'on se peult plaindre en iustice contre vn ingrat. Et pour monstrer qu'on ne deuoit pas bailler action contre les ingrats; il faut considérer, jaçoit que tous peuples ayent donné consentement à punir les crimes & malesices, & que le meurtre, le poison, le parricide, la religion violée, soient punis en vn pays d'une façon, & d'une diuerse façon en vn autre, au moins il s'en fait par tout quelque punition. Mais ce crime qui est si frequent, & si familier en tous pays, n'est en aucun lieu puny, encore qu'il soit blasmé & detesté par tout. Nous ne l'auons pas toutefois voulu absoudre: mais trouuans que le iugement & l'estimation d'une chose incertaine estoit fort difficile, nous l'auons tant seulement condamné d'une haine publique, & l'auons mis avec les choses qui doiuent estre vengées par la iustice des Dieux.

Il est blasmé par tout, puny nulle part.

**I**L se presente beaucoup de raisons pour soustenir qu'on ne peut faire loy pour punir ce crime. En premier lieu, la meilleure partie d'un plaisir sera du tout perduë, si on reçoit à redemander par action ce qu'on a liberalement donné: comme on le permet bien pour de l'argent presté, ou pour le louage de quelqu'autre chose. Car tout ce qu'on peut trouuer de plus beau, & de plus estimable en vn bien-faict, c'est qu'en le donnant nous auons desia fait estat de l'auoir perdu, & que nous en auons laissé la recognoissance à la discretion de celuy qui le prend. Si donc ie le fais conuenir, si ie le fais appeller deuant vn iuge, il commence deslors à n'estre plus bien-faict, & prend le nom d'une chose prestée. En outre, si c'est chose tres-hôneste que de rendre & recognoistre le bien que nous auons receu, elle perdra son honneur & sa dignité, si on le rend par contrainte & par necessité. Car lors on n'estimera pas d'auantage l'hôme qui le recognoist en ceste façon, que celuy qui rend vn deposit, ou qui paye vne dette, sans y estre cōdamné. Et par ce moyen nous corrompons & ostons le lustre à deux choses les plus belles qui soient en la vie des hommes, sçauoir est à vne ame recognoissante, & à celle qui donne des bien-faicts. Je vous prie, dites-moy: Quel honneur aura en l'vn, celuy qui ne donnera pas vn bien-faict, mais qui le prestera: & en l'autre, celuy qui le rendra non pas de bon gré, mais par contrainte? Il n'y auroit pas de gloire d'estre recognoissant, si l'on n'estoit ingrat avec assurance de n'en pouuoir estre puny. Toutes les Cours ne suffiroient point à iuger les procez que ceste loy nous ameneroit. Qui est celuy qui ne peut demander? Qui est celuy aussi à qui il ne peut estre demandé? En outre, chacun veut faire son bien-faict plus grand, chacun amplifie le plaisir qu'il a donné, pour si petit qu'il soit. D'auantage, toutes autres choses dont les Iuges prennent cognoissance, se peuuent estimer, sans leur donner vne puissance infinie de condamner en tout ce que bon leur semblera. Voila pourquoy la condition d'une bonne cause est meilleure, si elle est plustost renuoyée deuant vn iuge, que deuant vn arbitre: Parce que l'vn est contraint de iuger selon la loy & la forme du droit, contre laquelle il ne peut rien ordonner: & l'autre a sa conscience libre, qui n'est attachée à aucune ordonnance. Il peut oster du bon droit d'une partie pour le donner à l'autre. Il n'est point tenu de prononcer sa sentence selon ce que les loix, ou la iustice requiert. Il se peut gouverner cōme il se verra esmeu de douceur, ou de misericorde. Or l'action contre vn ingrat ne pourroit lier la conscience d'un iuge: mais plustost luy donneroit vne puissance Royallé & absoluë, pour iuger comme bon-luy sembleroit. On ne peut comprendre que c'est qu'un bien-faict: & pour si grand qu'il soit, c'est au iuge à l'estimer comme bon luy semblera. Il n'y a loy qui

CHAP. VII.  
Raisons pour prouuer que l'ingratitude n'est punissable.  
1. Plaisir redemandé par action, perd le nom de bien-faict.

On ne pourroit suffire à vider les procez que'elle engendreroit.

## Des Bienfaits,

nous puisse apprendre que c'est qu'un ingrat. Souuent celuy qui a rendu le bien qu'on luy auoit fait, peut estre accusé d'ingratitude. Souuent celuy qui ne l'a pas rendu, est estimé recognoissant. Il y a des procez de telle sorte, que le plus ignorant iuge du monde y peut donner vne iuste sentence : Comme si c'est vne question de fait, où il faille seulement sçauoir si quelque chose a esté faicte ou non, si c'est vn procez où l'on puisse mettre fin par la production d'une cedule, ou d'une obligation. Mais quand il faut que la raison donne son iugement entre deux personnes qui plaident, c'est lors qu'il est besoin que nostre entendement vse de coniecture & de diuination : Et quand vne chose, que la seule sagesse doit determiner, vient en controuerse, on ne peut pas prendre en ce fait-là, vn iuge du nombre de ceux que le Preteur eslit, & que les rentes & richesses que doit auoir vn cheualier Romain, ont fait escrire aux registres des Iuges.

### CHAP. VIII

La cause de l'ingratitude est tellement embrouillée, qu'aucun iuge ne la pourroit demeller.

**P**Ar ainsi, tant s'en faut qu'on puisse faire venir ceste cause en iugement & mettre en procez vn ingrat, qu'il ne s'est iamais trouué homme qui peut iuger iustement de l'ingratitude. Dequoy tu ne t'esmerueilleras point, si tu penses en quelle peine, & en quelle difficulté eust esté celuy que le sort eust fait iuge d'un tel ingrat. Quelqu'un a donné vne grande somme d'argent, mais il est si riche, que pour cela il ne sentira pas ceste perte. Vn autre en a donné autant, mais pour ce faire, il y a despendu tout son bien. Ce sont pareilles sommes: toutesfois le bien-faict n'est point pareil. Et en outre, cestuy-cy a payé l'argét pour vn qu'on alloit asseruir à son creancier, mais il l'a pris dans ses coffres. Cestuy-là en a payé autant pour vn autre, mais il a emprunté les deniers: il a employé beaucoup de prieres pour les trouver. Il a voulu entrer en vne grande obligation enuers vn autre pour luy faire ce bien.

Le bien-faict se prise selon le temps & la saison.

**V**eux-tu autant estimer le bien-faict de celuy qui l'a fait sans aucune peine, comme de celuy qui l'a emprunté pour le donner? Le temps & la saison sont trouuer bien souuent vn plaisir plus estimable, que n'est grande la somme de l'argent. C'est vn bien-faict de donner vn heritage de si grande fertilité, qu'il puisse faire venir le bled à bon-marché. C'est pareillement vn bien-faict, de donner vn seul pain en tēps de famine. C'est vn bien-faict, de donner des pays tous entiers, à trauers desquels coulent beaucoup de belles riuieres nauigables. C'est vn bien-faict aussi, de monstrer vne fontaine à ceux qui meurent de soif, & qui ont la gorge si seiche d'alteration, qu'à peine peuent-ils respirer. Qui est celuy qui pourroit faire comparaison de ces choses? qui les pourroit poiser iustement? Le iugement est fort difficile, quand il faut plus aduiser à la force & à la vertu de la chose, qu'on ne fait à la chose mesme. Encor que le bien qui a esté donné, & le plaisir qui a esté fait, soit pareil, toutefois s'ils sont donnez de diuerse façon, ils ne sont point de pareille estimation. Il est vray qu'il m'a fait vn plaisir, mais ç'a esté à contre-cœur, mais il se plaingnoit en le faisant, mais il me regardoit plus orgueilleusement que de coustume, mais il s'est si longuement fait prier, que i'eusse beaucoup miēx aimé qu'il m'eust refusé de bonne heure. Comment pourroit donc vn iuge estimer iustement tous ces bien-faicts: veu qu'une seule parole, vn doute, vne longueur, qu'on y fait, vn visage courroucé, peuent faire perdre tout le gré qu'on en deuroit sçauoir.

### CHAP. IX.

Le bien est difficile de cognoistre la maniere des biens-faits & de sçauoir rendre vne pareille.

**Q**ue peut-on dire d'aucuns, qu'on appelle bien-faicts, seulement parce qu'ils sont trop desirez de nous, & d'autres qui sont plus grands & plus estimables que les communs, encor qu'ils semblent estre moindres? Tu appelleras bien-faict d'auoir fait doner à quelqu'un des lettres de bourgeoisie en ceste riche & puissance

cité, & de l'auoir fait cheualier pour se pouuoir asseoir aux quatorze eschaffaux de-  
 stinez pour les cheualiers Romains, aux ieuX & spectacles publiques: ou de l'au-  
 uoir defendu en iugement, lors qu'il estoit accusé de crime capital. Mais qu'estime-  
 tu de luy auoir conseillé quelque chose profitable? de l'auoir empesché de executer  
 vne meschanceté entreprise? de luy auoir osté d'entre les mains l'espee de laquelle  
 il se vouloit tuer? l'auoir consolé de propos salutaires au dueil qu'il menoit de la  
 mort de quelque sien amy? & de luy auoir persuadé de viure encor contre la vo-  
 lonté qu'il en auoit? Que sera-ce, d'auoir esté assiduelement sur le cheuet de son-  
 licé durant sa maladie? & voyant que son mal venoit par accéz, & à certaines heu-  
 res, auoir attendu le temps propre a luy donner à manger, luy auoir frotté les ve-  
 nes de vin quand il s'euanoüissoit, l'auoir secouru de medecin sur le poinct qu'on  
 pensoit qu'il deust mourir? Qui est celuy qui pourra iustement poiser toutes ces  
 choses? Qui sera le iuge qui condamnera de rendre la pareille à ces bien-faits? On  
 te donne vne maison, mais ie t'ay aduertit que la tienne s'en alloit enfoncer dessus  
 toy. Il t'a donné des heritages: mais apres ton naufrage, ie t'ay seulement pre-  
 senté vn aix qui t'a sauué la vie. Il a combattu pour toy, il a receu les coups qu'on  
 te vouloit donner: mais en me baillant la gehenne pour t'accuser, ie t'ay sauué la  
 vie par mon silence. Bref, yeu que le bien-faict se donne d'vne façon, & se paye  
 d'vne autre, ie trouue fort difficile de bien sçauoir rendre vne pareille.

**A**V surplus, on ne met pas de terme à payer vn bien-faict, comme à de l'argent  
 presté: Par ainsi, celuy qui n'autoit point encor rendu le plaisir, le pourroit  
 faire à la longue. En outre, di-moy, ie te prie, combien faut-il de temps à cognoi-  
 stre vn ingrat? D'auantage, les plus grands bien-faits sont hors de preuue, ils sont  
 le plus souuent cachez dans la conscience de ceux, de celuy qui les donne, & de ce-  
 luy qui les reçoit. Voudrions-nous introduire qu'on ne peult faire vn plaisir sans  
 tefmoin? En fin, de quelle peine voudrions-nous punir les ingrats? les voudrions  
 nous punir tous d'vne sorte, veu que les bien-faits sont dissemblables: la voudrions  
 nous inegale, & selon le bien-faict d'vn chacun, ou plus grande, ou plus petite? Or  
 sus donc, que l'estimation soit faicte en argent. Quoy? s'il y a des bien-faits qui  
 ont sauué la vie, & plus grands que de la vie? quelle peine prononcerez-vous con-  
 tre ceux-là? moindre que le bien-faict? elle seroit inique, esgale: & par ainsi capi-  
 tale. Y a-il rien de plus inhumain que de voir l'issuë des bien-faits deuoir estre  
 sanglante?

CHA P. x.  
 Les plairs  
 se peuent  
 rendre en  
 tout temps,  
 & sont la  
 plus-part  
 hors de preu-  
 ue en sorte.  
 qu'on ne  
 sçauoit de  
 quelle peine  
 punir les in-  
 grats.

**O**N a donné (dit-il) certains priuileges aux peres & aux meres: & comme on  
 les a respectez par dessus l'ordre commun des loix, aussi est-il raisonnable de  
 respecter quelques bien-faits qu'il y a. Nous auons tenu la condition des pe-  
 res, comme sainte & sacree, parce que pour la conseruation du genre humain,  
 il falloit engendrer des enfans. Il estoit donc raisonnable que ceux qui se met-  
 toient en hazard, & qui courroient quelque fortune incertaine, fussent induits à  
 prendre ceste peine: On ne leur pouuoit pas dire ce qu'on dit à ceux qui ven-  
 lent donner vn bien-faict: Choisissez bien à qui vous le donneriez. Si tu as  
 esté vne fois trompé, cherche d'oresnauant vne personne qui soit digne de ton  
 bien-faict, & secours-le. Mais le bon iugement ne sert de rien à ceux qui engen-  
 drent des enfans: tout ce qu'ils peuent faire, c'est de bien prier les Dieux. Par  
 ainsi, il leur a fallu ostroyer vn grand pouuoir sur les enfans, afin que de meilleur  
 cœur ils se iettassent en ce hazard. En outre, la condition des peres est autre: car

CHAP. xi.  
 Les bié-faits  
 hormis ceux  
 des peres &  
 meres enuers  
 leurs enfans  
 sont si diffé-  
 rens qu'il  
 vaut mieux  
 les laisser  
 impunis que  
 de les vou-  
 loir esgaller.

ils ne cessent de bien-faire aux enfans, à qui ils ont desia bien-faict, & le doiuent continuer tousiours, sans qu'il faille craindre que les enfans vueillent mentir, en niant que les peres ne leur ayent rien donné. C'est à l'endroit des autres personnes qu'il faut s'enquerir, si les vns ont receu, & si les autres ont donné. Car pour le regard des pees, leurs bien-faits & leurs merites sont confessez d'vn chacun, & sont cogneus de tout le monde. Et parce qu'il estoit profitable à la ieunesse d'estre sagement conduite & gouvernee, nous leur auons donné comme des magistrats domestiques, sous l'autorité & la charge desquels il fussent contenus. D'auantage, les bien-faits de tout les peres estoient esgaulx & semblables, par ainsi on a peu en faire l'estimation tout en vn coup, & à vn mesme prix: Mais tous les autres estoient diuers, infiniment dissemblables entre-eux, & ne pouuoient receuoir que fort diuerses & differentes estimations. Et par ceste raison on n'en a iamais peu dresser vne certaine loy, par ainsi donc il estoit plus iuste de les laisser impunis, que de les faire tous esgaulx.

CHAP. XII.  
Comme les qualitez des bien-faits sont diuerses aussi sont-ils diuertement estimez par ceux qui les reçoient.

**D**es bien-faits qu'on donne, il y en a quelques-vns qui coustent beaucoup aux donneurs. Il y en a d'autres que ceux ausquels on les donne, estiment grandement, qui ne coustent rien à ceux qui les donnent. Quelques bien-faits se font aux amis: & d'autres à des personnes incogneuës. Vn mesme bien est plus grand & plus estimable, s'il est faict à vn que tu commences à cognoistre dès l'heure mesmes que tu luy donnes. L'vn donne du secours, l'autre des dignitez, & l'autre des consolations. Il y en a qui ne trouuent bien en ce monde plus grand, ni plus agreable, que d'auoir vn amy, auquel ils puissent seurement descourir leurs miseres & calamitez; vous en trouuerez aussi quelques-vns qui aiment mieux les honneurs & dignitez, qu'une vie pleine d'asseurance. Il y en a quelqu'un au contraire, qui prise plus celuy, par le moyen duquel il vit en repos, qu'il ne fait ceux qui le veulent eleuer aux honneurs. Et par ce moyen vn iuge estimera tousiours ces choses selon la fantasie, & comme il aimera naturellement ou le repos & la tranquillité de sa vie, ou les dignitez & les grandeurs de la Court. D'auantage, ie choisiss mesmes mon creancier: Au contraire, ie reçoys souuent vn bien-faict, de celuy que ie ne voudrois point, & quelquefois ie me trouue obligé sans mon sçeu. Que feras-tu lors? appelleras-tu ingrat celuy auquel on a fait plaisir sans l'en aduertir, & qui ne l'eust pas voulu receuoir; s'il eust sçeu de quelle main il venoit; & tu n'appelleras point ingrat celuy qui n'aura pas rendu le bien qu'on luy a faict en quelque sorte que ce soit?

CH. XIII.  
Les plaisirs sont aucunes fois tellement contre-poinctez d'outrages, qu'on ne peut discerner lesquels sont plus grands.  
&  
S'ils se permettent, personne n'en voudroit receuoir.

**Q**uelqu'un m'a fait plaisir, & bien-tost apres il m'a faict vne iniure: seroit-il raisonnable que pour vn plaisir qu'il m'a faict, il me voulast contraindre d'endurer tous les outrages qu'il me voudroit faire; ou bien seray-ie quitte, comme si ie l'auois recogneu, parce qu'il a effacé son premier bien-faict, par l'iniure suiuite? Comment pourrois-tu donc estimer, si le plaisir qu'il a receu est plus grand que l'outrage qu'on luy a faict apres? Ie n'aurois pas assez de temps si ie voulois suivre par le menu les difficultez qui en peuuent sortir. Quelqu'un dira que nous refroidissons le courage des personnes à rien plus donner, si l'on n'oste aux ingrats ce qu'on leur a donné, si l'on ne punit aigrement ceux qui nient les plaisirs qu'on leur a faits. Mais au contraire, aduisons qu'il ne se trouuera aucun qui vueille reueubir vn plaisir, s'il se voit par ce moyen mis en danger qu'on luy face vn proces criminel, & si son innocence n'est iamais assouree.

Dauantage, cèla mesmes nous refroidira de ne donner aucun bien : parce que pas vn ne prend plaisir de donner à ceux qui le reçoient malgré eux. Mais quiconque est pouffé à bien-faire par sa seule vertu, & par la bonté de sa nature, il le fera encore dauantage par la beauté propre du bien-faict : & ne desirera qu'on luy soit re-deuable que de ce qu'on voudra. Car l'honneur & la gloire de ce bien-faict, se diminuë de beaucoup, si on veut prendre assurance & pleigement.

**E**N outre, on ne fera pas tant de plaisirs : mais à tout le moins ils seront plus certains & mieux employez. le vous prie, quel mal y a-il de restreindre la temerité & l'indiscretion des bien-faicts ? Car ceux qui n'en ont point voulu faire loy, ont pensé que cela nous feroit prendre garde de plus près à qui nous deuons donner, & choisir les personnes dignes de nos bien-faicts. Pense bien vne & deux fois à qui tu donneras : fais estat que tu ne le pourras iamais appeller en iustice, & que tu ne pourras redemander ce que tu auras donné. Tu te trompes, si tu ne pense que le Iuge t'y puisse aider. Il n'y a loy aucune pour restituer en entier. Ne te fie que de la seule foy de celuy à qui tu donnes. Par ce moyen les bien-faicts retiennent leur dignité. C'est ce qui les rend si precieux & si estimables. Tu les souilleras, tu leur otteras leur beauté, si tu en veux faire vn suiect de procez. Ceste parole est tres-iuste, & receuë par le droict des gens : Rends ce que tu dois. Mais ceste-cy est fort des-honneste aux bien-faicts : Rends. Que rendra-il ? Il doit la vie, la grandeur, ses honneurs, l'assurance de sa fortune, la santé. Ces choses sont si grandes qu'on ne les peut rendre. Au moins, (dit-il) pour cela qu'il rende chose qui vaille autant. C'est ce que j'ay tousiours presché, que la beauté, & la dignité d'vne si grande chose se perdra du tout, si d'vn bien-faict nous voulons faire vne marchandise. Nous ne deuons point inciter dauantage nostre ame à l'auarice, aux procez, aux noises, elle n'y va que trop d'elle-mesme : empeschons de tout ce que nous pourrons & retrenchons les occasions de nous plaindre.

CHA. XIV.  
Obiections.  
Il ne trouuera point tant de bien-faicturs, mais ils seront plus aduisez.  
Responce.  
En faire vn suiect de procez, c'est les despoüiller de leur dignité.

**A** Ma volonté que nous puissions encore persuader de ne reprendre l'argent presté que de ceux qui le voudront volontairement payer ! A ma volonté, que les achepteurs ne s'obligeassent iamais aux vendeurs par aucune promesse : & que les pactes & conuenances ne se gardassent plus par les cedules signees, que ce fust la seule foy des hommes qui les entretint, & vne bonne ame qui portast reuerence à l'equité ! Mais on a preferé la contrainte à la vertu & à l'honnesteté : on a mieux aimé forcer la loy, que l'honorer. On y employe des tesmoins d'vni costé & d'autre. Cestuy-cy preste son argent à interest à plusieurs qu'il fait obliger par instrumens publics. Il a des courtiers qui ne luy seruent que de trouuer des pre-neurs. Cestuy-là ne se contenté point de demander si l'on payera bien au terme, s'il ne tient des gages entré ses mains. N'est-ce pas honteusement confesser les tromperies & l'auarice publique des hommes, de donner plus de creance aux cachets & aux seings, que non point à la foy ? pourquoy tant de personnes attirées y sont-elles presentes ? Pourquoy est-ce qu'ils impriment leur cachet ? C'est afin que celuy qui a prins nostre argent ne puisse nier l'auoir receu. Estimes-tu que ceux-là soient gens de bien, & qu'ils voulussent franchement soustenir vne verité ? Ouy, mais si ceux-là vouloient incontinent emprunter de l'argent d'vn autre ils n'en pourroient trouuer qu'en s'obligeant de la mesme façon. N'eust-il pas esté plus honneste que quelques ingrats eussent faullé leur foy, que de craindre que tous les hommes soient desloyaux ? L'auarice n'a faute que d'vne seule chose, c'est que d'ores-

CHAP. XV.  
En voulant par contrats & actes publics pruenir l'ingratitude, on a donné la chasse aux bien-faicts, & ramené l'auarice & la meschance.

navant on ne face plus de plaisirs, sans respondant & sans pleige. Vn cœur gene-  
reux & liberal prend plaisir à donner & profiter tousiours à quelqu'un. Celuy  
qui donne des bien-faits, ressemble aux Dieux. Celuy qui les redemande, ressem-  
ble aux usuriers. Et quoy ? si nous voulions que les bien-faits se peussent rede-  
mander, ne mettrions-nous pas les Dieux au rang des plus basses & viles person-  
nes du monde?

ESTAP. XVI.  
Autre obie-  
ction. Il y  
aura plus  
d'ingrats si  
il n'y a point  
de loy con-  
tre eux. Res-  
ponse, il y en  
aura moins.  
Preuve par  
exemples du  
diuorce & de  
l'adultere.

**S**I l'on ne donne point d'action, (dit-il,) contre les ingrats, le nombre en croi-  
stra dauantage. Au contraire, ie pense que lors il y en aura moins, parce qu'on  
regardera de plus près à qui on deuroit faire plaisir. En outre, il n'est pas besoin  
que tout le monde sçache combien est grand le nombre des ingrats. Car le grand  
nombre de ceux qui faillent en cela, amoindriroit leur honte. Et si vne iniure  
est trop commune, elle ne pourra plus estre reprochee. Trouuez-vous mainte-  
nant vne femme qui ait honte de faire diuorce, & de laisser son premier mary,  
depuis quelques-vnes des plus nobles & des plus grandes Dames, ne comptent  
plus leur age par les annees des Consuls, mais par le nombre des marys qu'el-  
les ont eu? Ne vois-tu pas qu'elles quittent leurs marys pour en espouser d'au-  
tres: & qu'elles ne se marient que pour bien-tost apres les repudier? On craignoit  
au temps passé de le faire, tandis que cela estoit rare & non accoustumé: mais par-  
ce que maintenant il n'y a nuls registres publiques dans lesquels on ne trouue des  
diuorces, elles ont appris à faire ce qu'elles auoient souuent ouy dire. Mais ont-  
elles aucune honte d'estre adulteres, puis qu'on est venu iusques-là, qu'elles ne  
prennent mary que pour inciter vn adultere à les aimer? Bref, s'il y a auourd'huy  
vne femme de bien, c'est signe qu'elle est laide. Quelle femme trouuez-vous si  
pauvre & miserable qui se vueille contenter d'un couple de paillards? Elle en a  
pour chaque heure le sien: Et encor le iour n'est pas assez grand pour suffire à tous,  
si elle ne se fait porter chez l'un, si elle ne va dîner chez l'autre. On estimeroit sot-  
te & mal-apprise, celle qui ne sçauroit dire que le mariage n'est autre chose qu'un  
adultere d'un seul amy. Or comme on a du tout perdu la honte de ces crimes, apres  
qu'il n'y a eu femme qui ne les ait pratiquez: par mesme raison tu rendrois le  
nombre des ingrats plus grand, tu les ferois deuenir plus hardis & audacieux, s'ils  
commengoient vne fois à se compter.

CHA. XVII.  
Les ingrats  
sont punis  
en diuerses  
fortes, bien  
que ce ne  
soit pas par  
sentence  
d'aucun  
Iuge.

**Q**ue ferons-nous donc? faudra-il laisser les ingrats sans chastiment? l'airra on  
impuny vn homme sans foy & sans religion? vn malicieux? vn auare? vn ty-  
ran? vn cruel? Estimes-tu que ce qui est hay de tout le monde, soit impuny? Penses-  
tu qu'il y ait peine plus griesue, qu'une haine publique? C'est sa punition, qu'il ne  
peut receuoir vn seul plaisir d'aucune personne, qu'il n'en ose presenter à pas vn,  
qu'il est remarqué des yeux de tout le peuple: au moins il croit qu'on le face, qu'il  
a perdu cognoissance de la plus douce & de la plus gracieuse chose qui soit. Si tu  
appelles miserable celuy qui a perdu la veüe, celuy qui est deuenu sourd par ma-  
ladie: pareillement, n'appelleras-tu pas miserable celuy qui a perdu le goust & le  
sentiment des bien-faits? Il craint la vengeance des Dieux, qui sont tesmoins con-  
tre les ingrats: la conscience des bien-faits qu'il a desrobé, le bourrelle & le tour-  
mente sans repos. Bref, quand il n'y auroit autre peine que de ne pouuoir goustier  
le fruit de la chose la plus agreable & la plus douce de ce monde, elle seroit assez  
grande. Mais celuy qui prend plaisir au bien qu'il a receu, il iouyt toute sa vie  
d'un égal & perpetuel contentement: & iette plustost ses yeux sur l'affection &

bonne volonté de celui qui luy donna, que sur la chose donnée. Le bien-faict resioiÿt tousiours vn homme recognoissant, mais il ne resioiÿt vn ingrat, qu'vne seule fois. Si nous voulons faire comparaison de leur vie, nous trouuerons que l'vn est tousiours triste & chagrin, comme sont communément les trompeurs, & ceux qui nient leurs cedules : ceux qui ne portent honneur ny reuerence à leur pere & mere, à leurs nourriffiers, ny à leurs precepteurs : & que l'autre est gay & ioyeux, attendant la commodité & l'heure de rendre le bien qu'on luy a fait, se resioiÿt au desir, & à l'affection qu'il a de le faire : n'est pas seulement empesché en quelle sorte, comment & dequoy il pourra s'acquitter, mais cherche encore comme il luy sera possible de le rendre aduantageusement, & double, non seulement à ses parens & amis, mais encor aux plus petits, dont il a receu des bien-faicts. Car encor qu'il ait receu plaisir de son propre esclau, il ne respecte pas tant celui qui l'a fait, que ce qu'il a receu.

Comparai-  
son de l'hô-  
me reco-  
gnoissant à  
l'ingrat.

**C**ombien que quelques-vns disputent, & entre autres Hecaton, si vn esclau peut donner vn bien-faict à son maistre. Car il y en a qui distinguent les bien-faicts, les deuoirs, les seruices. Ils disent que nous deuons appeller vn bien-faict, ce que nous receuons d'vn estrangier : nous appellons estrangier celui qui n'est tenu de faire aucun plaisir, s'il ne luy plaist. Que le deuoir est proprement du fils, de la femme, & des autres personnes à qui le parentage commande, & l'affinité contraint de donner secours à vn besoin. Et le seruice est d'vn esclau, qui est reduit à ce point par la condition de sa fortune, qu'il ne peut en aucune façon venir à compte avec son maistre, de ce qu'il fait pour luy. Mais quiconque nie qu'vn esclau ne puisse vser quelquesfois de bien-faict enuers son maistre, il ignore du tout le droit des hommes. Car il faut seulement voir la bonne volonté de celui qui donne, & non point son estat, & sa condition. La vertu ne se cache à pas vn; elle se monstre & se communique à toute sorte de gens; elle conuie tout le monde de la suiure, autant ceux qui sont de libre condition, que les affranchis, que les esclaves, que les Roys, & que les bannis. Elle ne regarde point si on a de belles maisons, & de grands reuenus: elle se contente d'auoir l'homme tout nud. Autrement quelle assurance auroit-on contre vn soudain changement de fortune? Qu'est-ce qu'vn braue courage se pourroit promettre, si la fortuné pouuoit changer la vertu, qui est tousiours certaine? Si vn esclau ne pouuoit donner vn bien-faict à son maistre, le suiet aussi n'en pourroit donner à son Roy, ne le soldat à son chef d'armée: Car quelle difference doit-on faire à quelle puissance chacun est suiet, s'il vit sous vne qui soit souueraine? Car si la necessité de seruice, & la crainte d'vn mauuais & cruel traitement, empesche que les actions d'vn esclau ne soient appellez bien-faicts : ce mesme empeschement retiendra celui qui est suiet à vn Roy, ou à vn chef d'armée, qui ont pareille puissance sur luy, encor que ce soit sous autre nom. Toutesfois ceux-là donnent des bien-faicts à leurs Roys, & à leurs Capitaines : Les esclaves donc en peuuent donner à leurs maistres. Vn esclau peut estre iuste, vaillant & courageux. Il peut donc faire vn plaisir. Car cela procede de la seule vertu : & peuuent les esclaves donner tels bien-faicts à leurs maistres, que bien souuent ils ont gaigné ce point que leurs maistres ont esté leurs bien-faicts, & se sont donnez à eux. Il n'y a point de doute qu'vn esclau ne puisse faire plaisir à quelqu'autre que ce soit : pourquoy donc n'en pourra-il faire à son maistre?

CH. XVIII.  
Question, si  
vn esclau  
peut faire  
plaisir à son  
maistre.  
Bien-faicts,  
deuoirs &  
seruices dis-  
tingués.

Responce à  
la question,  
confirmée  
par plusieurs  
raisons. Il  
faut regarder  
la volonté,  
non la con-  
dition du  
biē-faicteur.  
La vertu se  
communi-  
que à tous  
indifférem-  
ment.  
Le subiect  
peut bien-  
faire à son  
Seigneur, &  
le soldat à  
son Capitai-  
ne, par con-  
sequent l'es-  
clau à son  
maistre.

CHAP. XIX.

Objection  
contre les  
raisons sus-  
dites. Tout  
ce que fait  
vn esclau,  
n'est que  
seruice, puis  
qu'il le doit.  
Responce, il  
fait plusieurs  
actes dignes  
d vn homme  
franc, & que  
son ne peut  
appeller si-  
non singu-  
liers bien-  
faits.

**P**Arce ( dit-il ) qu'en baillant de l'argent à son maistre, il ne se peut faire son creancier, autrement il l'obligeroit tous les iours. Il le suit en les voyages, il le sert en ses maladies : il le reuere avec beaucoup de soin. Et toutesfois ces choses que nous estimerions plaisir, si vn autre les faisoit, estans faites par vn esclau, ne sont prises que pour seruice : car on appelle seulement plaisir, ce quelqu'un a fait, qui estoit en liberté de ne le faire point. Mais vn esclau ne peut refuser le seruice qu'il doit, par ainsi il ne donne rien, ains obeit seulement à ce qu'on luy commande, & ne peut prendre gloire d'auoir fait ce qu'il ne pouuoit refuser de faire, le ne veux point autre loy pour le gagner, ie plaideray si bien la cause de l'esclau, & l'ameneray iusqu'à ce point, qu'en plusieurs actes il sera estimé libre. Cependant ie te prie dy-moy, si ie te monstre vn esclau combattant courageusement sans crainte de mourir, pour sauuer la vie de son maistre, blessé d'une infinité de coups, laissant perdre son sang du fond de ses playes, iusqu'à la dernière goutte, afin que son maistre ait cependant loisir de fuir, gagnant avec sa propre mort tout le temps qu'il peut à luy sauuer la vie, voudrois-tu nier qu'il n'eust fait beaucoup de bien à son maistre, parce qu'il est esclau? Si ie t'en monstre vn autre, qu'un tyran ne peut corrompre par aucune promesse, espouuanter d'aucunes menaces, vaincre par aucuns tourmens ne par gehennes, à descouurer les secrets de son maistre, qui a tousiours reiecté loin les interrogatoires, & les soupçons de celui qui l'examinait, & qui a desplié toutes les forces de sa fidelité, voudras-tu nier, que pour ce qu'il est esclau, il n'ait fait vn grand bien à son maistre? Prends garde seulement qu'un tel exemple de vertu, qui est plus rare entre les esclaves, ne doive estre estimé plus grand, & qu'il ne soit plus agreable : parce qu'estans presque toutes puissances souveraines hayes d'un chacun, estant aussi toute contrainte & nécessité facheuse & insupportable, & nonobstant le mal qu'on veut communément à la seruitude, toutesfois il s'est trouué vn esclau qui a plus chery son maistre, qu'il n'a porté de haine à sa condition seruite. Par ainsi il ne faut point dire que ce ne soit vn bien-fait, parce qu'il vient de la main d'un esclau, mais il le faut estimer dauantage, de tant que la seruitude mesmes ne l'a peu destourner d'estre fidelle à son maistre.

CHAP. XX.

Autre respo-  
se: la seruitu-  
de n'assubje-  
ctit que la  
moindre  
partie de  
l'homme.  
L'amene  
peut-estre  
reduicte en  
seruage.

**C**Eluy se trompe, qui pense que la seruitude ait pris possession sur tout l'homme entier, la meilleure partie en est exempte. Il confesse bien que les corps sont obligez & assubiectis aux maistres: mais l'ame retient encore sa franchise. Elle est si libre & si legere; qu'elle ne peut estre retenuë dans ceste prison, où elle est enfermee, & ne peut estre empeschée qu'elle n'vse de sa vitesse, & de son agilité, qu'elle ne face encore tant de braues choses, qu'à la fin elle se pourra rendre au Ciel en la compagnie des Dieux. C'est donc le corps seulement que la fortune a mis sous la puissance des maistres, elle l'achepte, elle le vend: mais l'ame & la partie interieure ne peut estre reduicte en seruage. Tout ce qui procede d'elle est libre. Car ou bien nous ne leur pouuons commander toutes choses, ou ils ne sont point contraincts d'obeyr à tout ce que nous leur commandons. Ils ne sont point tenus d'obeyr à ce qu'on leur commandera contre le bien de la chose publique. Ils ne sont point tenus de nous prester la main, pour executer quelque malheureuse entrepryse.

CH. XXI.

Autre respo-  
se: ce que

**I**L y a des choses que les loix ne commandent ny ne deffendent de faire: c'est de là que les esclaves tiret la maniere pour faire plaisir. Tandis qu'un esclau fait ce

qu'on luy peut iustement commander, on le doit nommer seruite. Mais quand il fait plus que la necessité de sa condition ne porte, cela doit estre appellé bien-faict. Car si ce plaisir part d'une affection telle qu'un amy porte à un autre, il perd le nom de seruite. Il y a des choses, que le maistre est tenu de fournir à l'esclave, comme la nourriture & les vestemens; on ne doit point appeller cela bien-faict. Mais s'il luy baille tout à l'abandon, s'il le nourrit comme une personne libre, s'il luy fait apprendre les sciences liberales, cela se doit appeller bien-faict. Il en adient de mesme du costé de l'esclave. Tout ce qui passe le deuoir & la regle de son seruite, tout ce qu'il fait d'une franche volonté & par dessus ce que le maistre luy peut commander, doit estre appellé bien-faict, pourueu qu'il soit tel, qu'il puisse meriter ce nom, quand une autre personne estrangere le feroit.

esclave fait ouure sa condition, est bien fait ou plaisir, & acte de bien-faict.

**L'**Esclave (comme dit Chryssippus) est un perpetuel mercenaire. Or comme le mercenaire peut faire plaisir, en faisant quelque chose par dessus le prix de sa iournee, ainsi est-il du serf, qui par une affection extraordinaire, surpasse les termes de sa miserable fortune, & faisant quelque braue entreprise, laquelle pourroit porter honneur à un qui seroit plus heureusement nay, surmonte l'esperance & l'opinion de son maistre. C'est lors un bien-faict qui s'est trouué dans sa propre maison. Seroit-il raisonnable qu'on se peust avec raison courroucer à ceux qui ne font point leur deuoir, & au contraire qu'on ne doive point scauoir bon gré à ceux qui font plus que leur obligation & seruitude accoustumee ne les contraint de faire? Veux-tu scauoir quand on le doit appeller bien-faict? C'est lors qu'on peut dire, Et quoy, s'il ne l'eust pas voulu faire? Mais quand il a fait ce qu'il a peu refuser, il luy faut scauoir bon gré de l'auoir voulu faire. Ce sont deux choses contraires, le bien-faict & l'iniure. L'esclave peut faire plaisir à son maistre, s'il peut recevoir miure de luy. Et toutesfois il y a iuge expres pour oüyr les plaintes que les serfs font contre leurs maistres, afin qu'il contienne & reprime leur cruauté, leur iniure, & leur seuer & mauuais traictement, & qu'il chastie l'auarice de ceux qui leur refusent la nourriture, & les vestemens necessaires. Mais sera-il dit qu'un maistre puisse recevoir un bien-faict de son esclave? Il faut plustost dire que c'est un homme qui le reçoit d'un autre homme. Dauantage il a fait ce qu'il auoit puissance de faire. Il a donné un bien-faict à son maistre. Il est en ta puissance de ne le recevoir point comme de ton esclave. Qui se peut vanter d'estre si grand Prince, que la fortune n'ait quelquesfois reduit à ceste extremité, d'auoir eu besoin des plus pauvres de son peuple? Je ne veux maintenant racompter plusieurs exemples de bien-faicts, qui sont neantmoins fort dissemblables, & presque contraires. Un esclave a sauué la vie à son maistre, un autre a esté cause aussi de sa mort. Quelqu'un a sauué son maistre sur le point qu'il deuoit mourir. Et si cela te semble peu de chose, il a perdu sa propre vie, sauuant celle de son maistre. Il y en a qui ont aidé leur mort, & d'autres qui l'ont trompee.

CHAP. XXII.  
Derniere responce: l'esclave peut aussi bien que le mercenaire, faire quelque chose plus que sa portee.

Conclusion de la doctrine precedente.

**C**laudius Quadrigarius escrit au liure dix-huictiesme de ses Annales, que la ville d'Adrumentum estant assiegee, & reduite en un extrême desespoir, il y eut des esclaves qui se rendirent à l'armee des ennemis pour faire un acte fort signalé. Car apres que la ville fut prise, & que l'ennemy couroit par tout victorieux, ces deux esclaves, qui scauoient tous les destours des rues, s'aduancerent des premiers pour se jeter dans la maison où ils auoyent seruy, & s'estans

CHAP. 23.  
Exemples notables qui confirment les raisons & responce precedentes.  
1. Ex. ...

de certains esclaves qui sauerent galamment leur maistresse. Acte d'esclaves qui ne sent rien de serail.

saisis de leur maistresse, ils la pouissoient rudement deuant eux. Mais leur estant demandé, quelle femme c'estoit, ils respondirent, leur maistresse, qui les auoit autrefois cruellement traictez, laquelle ils alloient tuer, & avec ceste ruse l'ayant tirée hors de la ville, ils la cacherent. Mais comme le soldat Romain saoul du pillage, reuint bien-tost aux mœurs Romaines, & à sa douceur accoustumee, ces esclaves aussi reuindrent à leur ancienne seruitude, apres auoir pris leur maistresse pour la part de leur butin. En recognoissance dequoy, elle donna incontinent liberté à tous deux : & n'eut pas honte de receuoir la vie de la main de ceux sur qui elle auoit eu puissance absoluë & de mort & de vie. Elle deuoit estre bien aise de cela, principalement par ce que si elle eust esté sauuee par autre moyen, elle n'eust receu ce bien que d'une vulgaire clemence qu'on recognoist souuent entre les soldats, mais estant gardée par vn acte si vertueux, il en sera parlé à iamais honorablement par tout : & en outre elle seruira d'exemple à toutes les maistresses. En vne si déplorable confusion de ceste ville prise d'assaut, où chacun ne pensoit qu'à sauuer sa vie, tous les domestiques l'abandonnerent fors que ces deux qui s'estoient retirez à l'ennemy. Mais ceux-là pour monstrer à quelle intention ils s'en estoient fuis, laisserent la fortune des victorieux, pour se rendre à la maison d'un esclave. Ils se voulurent bien confesser publiquement parricides de leur propre maistresse, & ce qui est plus à estimer, pour empescher qu'on ne les tuast point, faire qu'on pensast qu'eux-mesmes l'eussent estranglée. Croyez que ce n'est point acte d'un cœur seruille: non, cela ne sent point son esclave, d'auoir achepté vn si grand honneur par l'opinion qu'ils donnoient de leur meschanceté. Cependant qu'on menoit C. Vettius chef de l'armee des Marses à l'Empereur Romain, vn sien esclave suruint, lequel arrachât l'espee de son maistre, que le soldat qui le trainoit, luy auoit ostee, du premier coup, il l'en tua, & apres ayant dit qu'il estoit temps de penser à soy, veu qu'il auoit desia mis son maistre en liberté, il se perça tout outre d'un autre coup qu'il s'en donna luy-mesmes. Ie te prie trouue-moy vn autre esclave qui ait deliuré son maistre avec plus d'honneur.

2. Exemple, d'un esclave qui sauua courageusement & son maistre & soy mesme de la main des ennemis.

CHAP. 24.  
3. Exemple, d'un esclave qui sauua si-diellement la vie à son maistre.

**C**esar tenant assiegee la ville de Corfinium: Domitius estoit enfermé dedans. Il commanda à vn sien esclave Medecin de luy donner du poison. Or voyant qu'il cherchoit tous les moyens de ne le faire point, Qu'attends-tu dauantage? dit-il, comme si cela ne dépendoit que de toy tant seulement? I'ay les armes en main, quand ie te prie de me faire mourir. Lors l'esclave promit, qu'aussi feroit-il: & luy ayant donné vn breuage qui n'estoit point empoisonné, & duquel Domitius estoit seulement endormy, il dit à son fils, Fay-moy tenir avec bonne garde, iusques à ce que tu cognoistras par l'euenement de ce fait, que ie n'ay point empoisonné ton pere. Domitius vesquit par ce moyen: & Cesar apres, luy sauua la vie, toutefois son esclave la luy auoit premierement sauuee.

CHAP. xxv.  
4. Exemple d'un esclave qui d'une singuliere affection souffrit la mort pour son maistre.

**A**v temps des guerres ciuiles, vn esclave cacha son maistre qui auoit esté proscrit, & ayant pris ses anneaux, & ses vestemens, il se presenta aux Sergens, & leur dit qu'il ne demandoit point de grace, & qu'ils fissent hardiment ce qui leur estoit commandé. Et apres auoir ainsi parlé à eux, il leur tendit le col: Quel courage vertueux estoit-ce, de vouloir mourir pour son maistre, en vn temps mesme qu'il n'y auoit aucune foy entre les hommes, & de ne pouuoir souffrir que son maistre mourust: & parmy ces cruautez publiques trouuer vn homme si benin & si fidelle au temps d'une trahison publique? & lors qu'on promettoit de grandes

recompenses aux traistres, auoir souhaitte l'honneur d'une telle mort, pour loyer de sa fidelité:

**I**E ne veux pas oublier les exemples de nostre aage. Sous Tybere Cesar on veid CHA. XXVI. 5. Exemple, d'un esclauc qui par vn habile traict sauua son maistre de mort. vne licence commune, & vne rage publique d'accuser: laquelle fit plus de mal, & porta plus de ruine à la cité de Rome, (mesmement à l'endroit des Senateurs,) que ne firent oncques les guerres ciuiles. On remarquoit les propos de ceux que le vin faisoit parler plus que de coustume, & les paroles qui eschappoient sans y penser, & en se iouiant. Il n'y auoit rien d'asseuré: on embrassoit toutes les occasions qu'on trouuoit pour executer cruautéz. On ne regardoit plus quelle seroit la peine des accusez, ils'estoient tous punis d'une mesme sorte. En ce temps-là, Paulus, qui auoit esté auparauant Preteur, souppoit en quelque banquet, portant l'image de Tibere Cesar taillée sur vne pierre precieuse bien esleuee. Le serois vne grande sottise si ie me trauallois à chercher quelques mots plus honnestes, pour vous dire qu'il print vn pot à pissier. Cela fut vistement remarqué par Maro, qui estoit vn des espions, & des accuseurs, le plus cogneu de ce temps-là. Mais l'esclauc de celuy à qui on bastissoit ceste trahison, osta tout bellement l'anneau du doigt de son maistre qui s'estoit enyuré; & voulant apres Maro prendre en tesmoin ceux qui estoient à ce banquet, de ce que Paulus auoit touché ses parties honteuses avec l'image de l'Empereur, & se voulant soubcrire à ceste accusation, l'esclauc monstra deuant toute ceste compagnie qu'il auoit l'anneau de son maistre en ses mains. Quiconque l'appellera esclauc, il en doit aussi appeller ce Maro qui estoit conuie à ce banquet.

**S**ous Auguste Cesar les paroles qu'on disoit n'estoient point encore dangereuses, toutesfois elles commençoient desia à desplaire. Rufus Senateur auoit durant le souper fait vn souhait, que Cesar ne peust iamais reuenir sain & sauue du voyage qu'il entreprenoit, & encor' auoit-il dit dauantage, que tous les taureaux & veaux du pays le desiroient aussi. Il y en eut qui prirent bien garde à ce propos. Le lendemain, aussi-tost qu'il fut iour, vn esclauc qui n'auoit bougé de ses pieds durant le souper, luy raconta les paroles qu'il auoit dites estant yure le soir auparauant, & luy conseilla d'aller parler vistement à Cesar & s'accuser luy-mesme le premier. Suiuant son aduis son maistre se presente à Cesar, ainsi qu'il descendoit, & luy iurant que s'il auoit mal souhaitté contre luy le iour precedent, maintenant au contraire il prioit les Dieux que tout le malheur tombast sur sa teste, & sur celle de ses enfans, le supplia qu'il luy pleust de luy pardonner, & le recevoir en sa bonne grâce. Apres que Cesar l'eut assure qu'il le feroit de bon cœur: Aucun ne le croira (dit Rufus) si tu ne me donne quelque chose. Parquoy luy ayât demandé vne bonne somme d'argent, Cesar ia appaisé, la luy accorda, & luy dit en outre, que de sa part il prendroit garde de iamais ne se courroucer à luy sans occasion. Cesar se porta fort honnestement en luy pardonnant, & encor plus; adioustant ceste liberalité à sa clemence. Quiconques orra conter cest exemple, il faut malgré luy qu'il loue Cesar, mais ce sera apres qu'il aura loué cest esclauc. Tu n'attens pas d'oüyr comme le maistre affranchit le serf qui l'auoit si bien conseillé, & toutesfois ce ne fut pas pour neant: car desia Cesar luy auoit donné de l'argent pour le prix de sa liberté.

CHA. XXVII. 6. Exemple, d'un esclauc qui par bon conseil empescha son maistre d'en courir l'indignation d'Auguste.

CHAP. 28.

Ayant prou-  
ue par ces  
exemples,  
que l'esclau  
peut faire  
plaisir à son  
maistre, il  
enseigne que  
ayans tous  
vne meisme  
origine la  
seule vertu  
& les sciens  
ces liberales  
donnent la  
noblesse & la  
liberté. Et  
qu'au con-  
traire les vi-  
cieux perdēt  
celle qui  
leur est ori-  
ginaire.

**A** Pres tant d'exemples, il ne faut point douter qu'un esclau ne puisse faire plaisir à son maistre. Pourquoy est-ce que la personne amoindrira plustost la dignité d'une chose, que la chose ne pourra rendre honorable la personne? Nous auons tous vne meisme naissance, vne pareille origine: il ne se trouue aucun qui soit plus noble que l'autre, si ce n'est celuy qui a l'esprit meilleur, & plus capable de la vertu, & des sciences liberales. Ceux qui mettent les images de leurs ayeuls sur l'entree de leurs palais, & qui font peindre sur le front de leurs maisons d'un long ordre le nom & les armoiries attachées dans des festons repliez en chapeaux de triomphe, de tous ceux qui ont esté en leur famille, ceux-là certainement sont plus cogneus qu'ils ne sont nobles. Nous n'auons tous qu'un pere, qui est ce monde. Soit que nous cōptions par degrez des personnes grandes & renommées, ou de basse condition, il faut rapporter nostre commencement à luy. Ceux qui te veulent compter leurs ancestres, n'ont garde de te tromper au nombre. Car si en quelque endroit ils ne se souuiennent du nom de quelque personne qui ait esté illustre en leur race, ils feignent tout aussi-tost le nom d'un Dieu. Ne mesprise pas un, encor qu'en l'antiquité de sa race il n'y ait aucun, du nom duquel on se souuienne, encor que la fortune ne leur ait esté fauorable. Soit que vos ayeuls fussent affranchis ou esclaves, ou venus d'un pays estrange & incogneu, haussez hardiment vostre cœur, & surpassez tout ce qui est demeuré bas quelque temps en vostre maison. Peut-estre qu'une grande noblesse attend encor les derniers de vostre famille. Pourquoy est-ce que l'orgueil nous fait estre si vains, que nous dédaignons recevoir des bien-faits de la main des esclaves, & qu'oublions leurs merites, nous mettons seulement deuant les yeux leur condition? Oses-tu bien appeler quelqu'un serf, toy qui t'es rendu esclau de tes voluptez, & de ta gorge? qui t'es rendu esclau commun, non pas d'une seule, mais de toutes les femmes adulteres? Oseras-tu bien appeler deormais pas un esclau? Où est-ce que ces porte-faix te traient couché dans ta litiere? où est-ce que te suiuent ces gallans habillez de riches manteaux, & mieux accoustrez que le commun des soldats? Ou est-ce qu'ils te portent ainsi? C'est deuant l'huis de quelque portier c'est aux iardins de quelque esclau qui n'a pas seulement un office ordinaire en la maison de son maistre. Et encor apres tout cela tu nies que ton esclau te puisse faire plaisir, toy qui estimes à un grand bien, que l'esclau d'autruy te vueille baiser? Comment es-tu si contraire à toy-mesmes? Tu mesprises en mesme temps les esclaves, & en mesme temps tu leur fais la cour: tu es cruel & insupportable chez toy, pour estre dehors, autant humble apres l'esclau d'autruy, comme tu mesprises les tiens dans ta maison. Aussi n'y-a il personne qui perde si tost le cœur, que ceux qui l'auoient agrandi par vilanies. Il n'y a pas un si prompt à fouler autruy sous les pieds, que ceux qui en souffrant la honte, & la vilanie qu'on a fait sur eux, ont appris d'en faire sur les autres.

Les vices rē-  
dēt esclaves  
les plus no-  
bles de race.

CHA XXX.

Autre que-  
stion: si les  
ensans peu-  
uent faire  
plus de biens  
à leurs peres  
qu'ils n'en  
ont receu  
d'eux.

**I**L me falloit faire ce discours, pour abbatre l'orgueil & l'insolence de ceux qui n'ont autre appuy, que de la fortune. Il me falloit conseruer & soustenir le droit & le pouuoir que les esclaves ont de faire plaisir, afin que ie puisse par mesme raison soustenir aussi celuy des enfans. Car peut-estre on demandera iustement, si les enfans peuuent faire quelquesfois de plus grāds biens à leurs peres, qu'ils n'en ont receu d'eux. Premierement on confesse que plusieurs enfans sont paruenus à plus grandes richesses, ont acquis plus de grandeur, ont esté plus vertueux que leurs peres. Si cela est vray, il se peut faire qu'ils ont donné à leurs peres plus de bien, qu'ils n'en ont receu, attendu qu'ils auoient la fortune plus grande & la volonté meil-  
leure.

leur. Tout ce que le fils peut donner au pere, ( dira quelqu'un ) sera toujours plus petit, parce qu'il a receu du pere les moyens & la puissance de le donner : par ainſi celuy ne peut eſtre iamais ſurmonté en bien-faits, qui a donné le moyen en vn autre de le pouuoir vaincre. Il y a des choſes qui prennent leur naiſſance d'ailleurs, & toutesſois elles deuiennent beaucoup plus grandes, que celles qui leur ont donné commencement. Vous ne direz pas qu'une choſe ſoit plus grande que celle d'où elle prend ſa naiſſance, parce qu'elle n'eust peu paruenir à ſa grandeur, ſi elle n'eust eu ſon commencement de l'autre. Il n'y a rien en ce monde qui ne paſſe viſtement, & en peu de temps la grandeur de la choſe dont elle a pris ſon origine. Les ſemences & les graines ſont les cauſes de tout ce qui naiſt en ce monde, & toutesſois elles ſont la plus petite partie de ce qu'elles engendrent. Regarde le Rhin, regarde l'Euphrate, & les autres fleuues tant renommez, quels ils ſont au prix de ce qu'ils eſtoient au ſortir de leurs ſources : ils ont acquis par leurs cours la grandeur qui les rend ſi renommez & redoutables. Si tu veux couper les racines, les foreſts ne ſe pourront plus hauſſer, & les hautes montagnes ne ſeront plus reueſtuës de bois. Regarde ces grands Sapins : ſoit que tu t'eſmeruilles de leur hauteur, ou de leur eſpeſſeur, de la groſſeur, ou de la largeur des branches qui s'eſpandent ſi loin à l'entour, combien eſt petit ce que cette racine couure comme d'un filet, ſi tu le veux comparer à la grandeur de l'arbre. Les tēples ſont baſtis ſur leurs fondemens, comme auſſi ſont ces grands murs de Rome, & toutesſois ce qu'on a premierement iecté pour ſouſtenir tout ce grand œuvre, demeure cāché ſous la terre. Il en eſt ainſi de toutes choſes. La grandeur qu'elles acquierent avec le temps, enſeuellit la marque de leur origine. Certainement ie n'eusse peu paruenir à quelque grandeur, ſi le premier bien-fait de mon pere ne fuſt paſſé deuant. Il ne ſ'enſuit pas pour cela, que ce que j'ay acquis, ſoit moindre que ce qui m'a donné les moyens de l'acquérir. Si ma nourrice ne m'eust donné le tetin en mon enfance, ie n'eusse rien peu faire de ce que j'ay fait depuis par mon ſage conſeil, & par ma ſeule vertu. Ie n'eusse point fait honorablement parler de moy. Ie n'eusse iamais acquis l'honneur que j'ay merité en temps de paix dans la ville, & en temps de guerre contre les ennemis. Et voudras-tu pour cela eſtimer d'auantage la peine de ma nourrice, que le bien que j'ay fait par tant d'actes vertueux ? Quelle difference donc y trouues-tu, veu que ie ne pouuois croiſtre en honneur ſans le bien-fait de ma nourrice, auſſi peu que ſans celuy de mon pere ?

**D'**Auantage ſi ie dois eſtre redeuable à l'origine, de la puissance & de la grandeur que j'ay, tu dois penſer que ce n'eſt point mon pere, ne mon ayeul encores, de qui ie tiens mon premier commencement, car il y aura quelque autre de plus loin, duquel descendra le tige de ma plus prochaine origine, & toutesſois ie croy qu'il ne ſe trouue pas vn qui vouluſt dire que ie ſois plus redeuable à mes predeceſſeurs incogneus, & deſquels la memoire & le nom eſt deſia perdu en ma race, qu'à mon pere. Ie ſerois redeuable de plus, ſi ie deuois encor cela à mes ayeuls, qui ſont cauſe que mon pere m'ait engendré. Tout ce que j'ay iamais fait pour mon pere, pour ſi grand qu'il ſoit, ſera toujours moins eſtimé, que le bien qu'il m'a fait. Car ie ne ſerois du tout rien, ſ'il ne m'auoit engendré. Par cette meſme raiſon ſi quelqu'un a guery mon pere d'une mortelle maladie, ie ne pourray rien faire pour luy, qui ne ſoit moins eſtimé que le bien qu'il a fait à mon pere. Car ſ'il n'eust recouuert la fanté par ſon moyen, mon pere ne m'eust oncques engendré. Regarde, ie te prie, ſ'il ne yaudroit pas mieux voir, ſi ce que

CHAP. XXX

Les peres ſont auteurs de la moindre partie de l'homme, qui eſt la vie. Et ſi le fils par ſa vertu aduance ſon pere, ou luy ſauue la vie, ſon bien-fait eſt plus grand, ſelon la doctrine Stoyque.

I'ay peu, si ce que i'ay fait, depend de moy, de ma puissance, & de ma volonté. Je te prie aussi, considere que c'est, à le prendre seul, que ie loïs nay. Tu iugeras que c'est peu de cas, que c'est vne chose douteuse & incertaine, que c'est vne matiere commune à bien & à mal, & encor qu'à la verité ce soit le premier degré de toutes choses, qui doivent estre en l'homme, ce n'est pas toutesfois le plus grand, encor que ce soit le premier. I'ay sauué la vie à mon pere, ie l'ay esleué aux plus grands degrez d'honneur, ie l'ay fait Prince de sa ville, ie l'ay annobly non seulement par mes vertueuses entreprises, que i'ay honorablement acheuées: mais encor ie luy ay donné vn moyen bien assureé pour s'agrandir, ie luy ay mis entre ses mains des moyens bien faciles pour acquerir beaucoup d'honneur & de gloire, ie l'ay saoulé d'honneurs, de richesses, & de tout ce que l'ambition des hommes peut desirer. Estant deuenu le plus grand de ma cité, i'ay bien voulu esleuer mon pere dessus moy, & m'abaissier dessus luy. Dy-moy, ie te prie, si tu as peu faire toutes ces belles choses, n'est-ce pas par le bien-faict de ton pere? Je te respondray moy-mesmes, & te diray qu'ouy, si pour faire tant de belles choses il fust soit seulement de naistre. Mais si pour bien & vertueusement viure, s'en est la moindre partie que viure, si tu ne m'as donné que ce qui m'est commun avec les bestes brutes, avec les plus petites, les plus desprisées, & les plus vilaines, ie te prie, ne t'attribuë pas ce qui ne procede point de tes bien-faicts, encor qu'il ne puisse naistre sans tes bien-faicts. Pren le cas que pour la vie que tu m'as donnée, ie t'aye sauué la tienne: c'est ainsi que i'ay surmonté ton bien-faict, par ce que i'ay cognoissance de ce que ie fais, & toy de ce que tu reçois, & que ie te donne la vie, non point pour ma volupté, ou avec ma volupté, veu mesmement qu'il est d'autant plus estimable de pouuoir retenir & conseruer la vie, que de la prendre de nouueau: comme il y a beaucoup moins de peine & de tourment à mourir, & qu'il n'y a d'aprehender la crainte de la mort.

CHAP. 32.  
Raison pour  
confirmer  
cette doctri-  
ne ou para-  
doxe: il y a  
plus de me-  
rite au fils  
qui sauue son  
pere de mort  
parce que le  
pere iouy  
incontinent  
du bien-faict  
de son fils:  
qu'au pere  
qui donne la  
vie à son fils  
en le mettré  
au monde.

I'Ay donné la vie à vn qui en pouuoit iouir incontinent: tu me l'as donnée en temps, que ie ne pouuois cognoistre si ie viurois ou non. I'ay donné la vie à vn qui estoit en danger de mort: tu me l'as donnée afin que ie deusse mourir. Je t'ay donné vne vie entiere & parfaite, tu m'as engendré priué de raison & de jugement, pour ne seruir que de charge sur les bras d'autruy. Veux tu sçauoir comment ce n'est pas vn grand bien de donner vne vie telle que ceste-là? tu me pouuois exposer: & en ce cas tu m'auois plustost fait iniure de m'auoir engendré. Ces raisons me font dire, qu'il ne faut point estimer à grand bien-faict que mon pere & ma mere ayent voulu coucher ensemble pour m'engendrer, n'estoient les autres bons traictemens, & les peines qu'ils employent apres le commencement de ce premier bien-faict, si apres m'auoir engendré, ils ne les confirmoient par vn continué deuoir. Il n'est pas bon de viure, mais de bien viure. Ouy, mais ie vy bien, aussi pouuois-je viure mal, par ainsi il n'y a rien du tien, si ce n'est que ie vis. Si tu me veux mettre en compte vne vie qui est de soy toute nuë, abandonnée de conseil, si tu te vantes de cela, comme si tu m'auois donné vn grand bien: ie te prie, considere que tu fais estat d'vn bien duquel les vers & les mouches iouissent aussi bien que moy. En outre afin que ie ne me vâte point d'autre chose, que d'auoir mis peine d'apprendre les sciences liberales pour passer plus vertueusement le reste de ma vie: si ie vis par ce moyen sagement, tu reçois en cela plus de bien de moy, que tu ne m'en ayois donné. Car, tu m'auois donné à moy-mesmes rude & ignorant, mais maintenant ie te fais present d'vn fils, que tu te fusses estimé infiniment heureux, de l'auoir peu engendrer tel qu'il est à ceste heure.

**M**ON pere m'a nourry, si ie fais le mesme, ie luy rends beaucoup plus. Car il ne se resstouit pas seulement d'estre nourry, mais encor d'estre nourry de son fils, receuant plus de plaisir, & de contentement de ma bonne volonte, qu'il ne fait de la nourriture mesme. La viande qu'il m'a donnee, n'a seulement profite qu'à mon corps. Si quelqu'un s'est tellement aduancé par ses estudes, que son eloquence, sa iustice, ou la gloire qu'il a acquise à la guerre, soient cogneues par tout le monde: si cela a porté beaucoup d'honneur à son pere, s'il a le premier annobly sa maison, si avec son lustre il a chassé l'obscurité de sa race: n'a-il pas fait vn bien inestimable à ses pere & mere? Qui auroit maintenant cognoissance d'Aristote & de Gryllus, si ce n'estoit par le moyen de Xenophon & de Platon leurs fils? Socrates fait que le nom de Sophroniscus ne mourra iamais. I'aurois trop de peine à compter ceux qui viuent seulement, pour ce que la vertu de leurs enfans les a fait cognoistre à la posterité. Dy-moy ie te prie, si le pere de Marcus Agrippa (qui encor apres la grandeur de son fils n'a peu estre cogneu dedans Rome) a receu plus de bien de luy, que le pere n'en fit à son fils Agrippa, lequel on vit honoré d'une couronne nauale, (qui estoit le seul honneur le plus grand qu'on eust accoustumé de donner aux gens de guerre,) qui a dressé dedans Rome des edifices si beaux & si superbes, qu'ils ont surmonté toutes les despences du temps passé, & qui ne pourront estre vaincus par celles qui se feront encores cy-apres. A scauoir mon si les bien-faits d'Octauius seront estimez plus grands à l'endroit de son fils Auguste, que ceux d'Auguste à l'endroit d'Octauius son pere, encore que l'ombre du pere adoptif ait aucunement couuert le bien-fait d'Octauius. Quel contentement & quel plaisir eust receu Octauius, si apres qu'Auguste eut vaincu ses ennemis, & appaisé les troubles des guerres ciuiles, il l'eust veu seul commander en vn temps paisible & plein de repos, & gouverner l'Empire Romain: ne pouuant bonnement comprendre vn si grand bien, ni croire aussi, regardât ce qu'il auoit iadis esté, qu'un si grand Prince eust peu naistre en sa maison? Pourquoy m'amuserois-je à compter par le menu, ceux qui seroient encore enseuelis en oubly, si l'honneur de leurs enfans ne les eussent tirez hors des tenebres, & n'eussent retenu iusqu'à ce iourd'huy la clarté de leur gloire? Ne nous enquerons-donc plus s'il s'est treuvé aucun fils qui ait rendu à son pere plus de bien-faits qu'il n'en auoit receu: demandons seulement si quelqu'un en peut rendre de plus grands. Et bien que les exemples de ceux que i'ay racomptez ne soient point suffisans, & qu'ils n'ayent surpassé les bien-faits qu'ils auoient receu de leur peres, si est-ce que la nature nous peut faire voir à aduenir, ce qui n'a encores esté veu aux siecles passez. Si vn seul bien-fait ne peut surmonter la grandeur des merites paternels, peut estre que plusieurs mis ensemble les surpasseront.

CHA. xxxii  
pareillemēt,  
le pere a plus  
d'obligation  
à son fils qui  
le nourrit &  
luy donne  
du conten-  
tement par  
sa vertu que  
le fils n'en a  
au pere pour  
l'auoir seu-  
lement en-  
gen dré.  
Cōfirmation  
par exem-  
ples, De  
Xenophon.  
De Platon.  
De Socrates.  
De M. A-  
grippa.

Plusieurs fils  
ne reçoient  
de leurs pere  
qu'un bien-  
fait: & plu-  
sieurs peres  
au contraire,

**V**N iour de bataille Scipion n'estant encor qu'un ieune homme, poussant courageusement son cheual contre les ennemis, sauua la vie à son pere: C'est peu que cela, mais pour arriuer à l'endroit où son pere combattoit, il mesprisa tant de dangers, qui pressoient tant de grands capitaines, il rompit tant d'empeschemens qu'il trouua deuant luy, au premier combat où il se trouua iamais, & n'estant encor qu'un nouveau gendarme, il mit le pied deuant les plus vieux soldats, & fit des vaillances par dessus les forces de son aage. Tu peux encor adiouster à cela, qu'il defendit son pere accusé de crime capital, qu'il le deliura de la conspiration que ses ennemis les plus grands de Rome auoient dressée contre luy, qu'il luy donna vn second & troisieme Cōsulat, & les autres hōneurs que ceux qui ont esté auparauât

CHA. xxxiii  
Autres exē.  
ple de Sci-  
pion l'Afri-  
cain, qui par  
sa vaillance  
sauua la vie  
à son pere.

## Des Bien-faicts,

Consuls, peuvent encor souhaitter, & que le voyant pauvre, il luy donna les biens qu'il auoit acquis par droit de guerre: (& ce qu'un homme, qui fait profession des armes trouue encore plus honorable) il le fait riche des despoüilles qu'il auoit gagnées sur ses ennemis. Si cela te sèble encor estre peu, tu pourras adiouster les provinces qu'il luy donna, & les gouuernemens & charges extraordinaires qui par son moyen luy furent depuis continuées. Adiouste encore, qu'apres auoir rasé tant de grandes villes, ce braue homme, qu'on peut appeller à bon droit autheur & defendeur de l'Empire Romain, (lequel il eust estendu de l'Orient iusques en l'Occident, sans l'empeschement que les enuieux & ennemis de sa grandeur luy donnerent) annoblit d'auantage celuy qui estoit desia noble. Et encor que tu dies que c'estoit le pere de Scipion, toutesfois le commun & ordinaire bien que les peres font d'engendrer les enfans, a esté sans doute de beaucoup surmonté par la pieté & vertu incomparable de Scipion, laquelle n'a pas moins apporté d'assurance que d'honneur à sa cité.

CH. XXXIV.  
Autre preuue  
de l'excellence  
des merites d'un  
fils vertueux  
enuers son  
pere,

EN outre, s'il te semble que cela soit encore trop peu, tu peux feindre que quelqu'un ait deliuré son pere de la question, & qu'il ait voulu souffrir la torture pour luy: Car tu peux estendre les bien-faicts des enfans si amplement que tu voudras: Au contraire celuy du pere est simple, facile, & sans travail, plein de plaisir & de volupté. Que sert-il de faire ce propos si long? Le pere ne sçait qui sont ceux à qui il a donné: il a sa femme, qui a part en ce bien-faict, il desire auoir des enfans pour la recompense que la loy Papia Poppea luy promet, pour le prix & pour le loyer qu'on donne aux peres qui ont engendré plusieurs enfans, pour rendre la famille & son nom perpetuel. Il regarde plus à toutes autres choses, qu'il ne fait à celuy à qui il donne la vie. Si quelqu'un estoit paruenü à vne parfaite sagesse, & qu'apres il l'eust enseignée à son pere, voudrois-tu mettre en difficulté, qu'il ne luy eust donné quelque chose plus grande qu'il n'auoit receu, veu qu'il a rendu à son pere vne vie bien-heureuse, n'ayant toutefois receü de luy que la seule vie? Or tout ce que tu pourras iamais faire de beau, (dit-il,) tout ce que tu pourras donner à ton pere, vient du bien-faict mesme du pere. Mais c'est aussi le bien-faict de mon precepteur, si j'ay profité aux sciences liberales. Et toutesfois nous pouuons surpasser les biens que nous auons receus de ceux qui nous ont enseigné, cōme nous faisons aussi les biens de ceux qui nous ont appris à lire, & à cognoistre les premiers elements. Et jaçoit que sans eux aucun n'eust peu rien apprendre, toutesfois ce qu'il a depuis appris, n'est pas moindre. Il y a grande difference entre les premieres choses, & les plus grandes: & bien qu'elles ne puissent deuenir grandes sans les premieres, toutesfois pour cela ne faut-il point comparer les premieres aux plus grandes.

CH. XXXV.  
Nouvelles  
raisons à  
mesme fin,  
prises de la  
Philosophie  
Stoïque pour  
montrer que  
le pere peut  
estre vaincu  
par son fils  
en bien-faict,

IL est desia temps que ie déplie quelques pieces de ma monnoye. Celuy qui a donné vn bien-faict, par dessus lequel il s'en trouue vn meilleur, peut estre vaincu. Le pere a donné la vie au fils. Or il y a quelque chose beaucoup meilleure que la vie, par ainsi le pere peut estre vaincu, d'autant qu'il se trouue vn bien-faict plus grand que celuy qu'il a donné. Encore que quelqu'un ait donné la vie, si apres il a esté deux fois deliuré de la mort, il a receü plus de bien qu'il n'en auoit fait. Le pere a donné la vie, mais le fils luy a plusieurs fois sauü la sienne: il a receü plus de bien qu'il n'en auoit fait. En outre, celuy qui reçoit vn bien-faict, estimera le recevoir plus grand, d'autant qu'il en aura plus de besoin. Or celuy qui vit, a plus de besoin de sa vie, que celuy qui n'est point encores nay, & qu'on ne peut proprement dire auoir saute

d'aucune chose. Le pere donc reçoit vn plus grand bien-faict, si le fils luy sauue la vie, que le fils n'en reçoit du pere quand il naît. Les biens du pere ne peuuent estre surmontez par ceux que l'enfant luy fait. Pourquoy cela? par ce qu'il a receu la vie du pere, sans laquelle il ne pourroit donner aucun bien-faict. Cela est donc commun au pere, & à tous ceux qui ont sauué la vie à quelqu'vn. Car si on ne leur eust sauué la vie, ils n'auroient pas moyen de recognoistre vn si grád bien. On ne pourroit aussi par ceste mesme raison faire plus de bien à vn Medecin qui a accoustumé de sauuer la vie, ni à vn marinier qui m'a gardé d'vn naufrage. Et toutefois on peut surmonter les bien-faicts de ceux-là, & d'autres qui nous auroient par quelque autre moyen sauué la vie. Par consequent donc les bien-faicts des peres peuuent estre vaincus. Si quelqu'vn m'a fait vn bien qui ne me serue de rien, s'il n'est aidé du bien-faict de plusieurs autres personnes, & si apres ie luy ay donné vn autre bien faict, qui n'a besoin du secours d'autrui, i'ay donné vn plus grand bien que celuy que i'ay receu. Le pere a donné la vie à son enfant, laquelle il perdoit bien-tost, si elle n'estoit soutenuë de plusieurs autres secours: mais si le fils a sauué la vie à son pere, il l'a donnée telle qu'elle n'a aucunement besoin de secours estrange pour se soutenir d'elle-mesmes. Par ainsi le pere receuant la vie de la main de son fils, reçoit vn bien-faict plus grand, que n'estoit celuy que le pere luy auoit donné.

**C**es propos n'abattent point la reuerence qu'on doit aux peres. Cela ne fera point que les enfans ne leur soient obeyssant, mais au contraire les rendra meilleurs. La vertu est de telle nature qu'elle se nourrist de gloire: elle veut toujours passer deuant les premiers. La pieté & l'amour des enfans sera encor plus prompte, si elle peut esperer de vaincre les biens qu'ils ont receus. Si tous les peres vouloient cōsentir à cela, si les loix le vouloient permettre, (parce qu'il y a plusieurs choses, où nous sommes vaincus, pour nostre propre bien,) pourroit-on desirer vn combat plus honneste, vn plus grand-heur pour les peres, que d'estre contrains eux mesmes de confessèr, qu'ils ne sont point assez forts pour rendre les biens qu'ils reçoient de leurs enfans? Si nous n'auons ceste opinion, nous baillons moyen aux enfans de s'excuser, nous les redons plus tardifs & paresseux à recognoistre le bien faict des peres: au lieu que nous deuriens les exciter d'auantage, & leur dire, Courage vertueux enfans on: a ouuert vn combat honneste entre les peres & les enfans, pour sçauoir qui est celuy d'eux qui aura donné plus de bien-faicts, ou qui en aura plus receu. Les peres n'ont pas vaincu pour auoir donné les premiers. Prenez vn cœur digne de vous, gardez que les forces ne vous faillent, pour vaincre ceux qui ne desirent autre chose que d'estre vaincus. Vous n'avez point faute de Capitaines pour entreprēdre vn si braue combat, qui vous admonnestent de faire comme eux: & qui vous commandent de suivre le mesme chemin pour obtenir la victoire qu'ils ont souuent gaignee contre leurs peres.

**A**neas a vaincu son pere. Car ayant esté souuent porté entre ses bras au temps de son enfance, & lors qu'il n'estoit gueres pesant, & encor en temps de paix & d'assurance, il porta son pere pesant, & cassé de vieillesse, il le passa à trauers les troupes des ennemis, à trauers les ruines de Troye, qui tomboient à l'entour de luy. Lors que ce deuotieux vieillard tenant embrassez les Dieux domestiques, & les choses sacrées de sa maison, ne pressoit point, tout seul les espauls de son fils qui ne cheminoit qu'à grande peine, toutesfois il le passa à

CH. XXXVI  
il ne s'en suit pas neantmoins, que les enfans doivent rien rabattre de l'honneur & obeyssance qu'ils doiuent à leurs peres Car le deuoir de pieté requiert que les enfans tachent à vaincre leurs peres en biens faicts.

CHA. XXXVI  
Ce qu'il cōfirme par plusieurs beaux exam-ples d'Aeneas.

travers les flammes, & l'embrasement de la ville: (qu'est-ce que la pieté & l'amour d'un fils ne peut!) & le tirant hors de tous ces dangers, il le mit pour estre apres adoré cōme Dieu entre les fondateurs de l'Empire Romain. Les ieunes enfans de Sicile ont vaincu & surmonté les peres. Car s'estant le mont *Ætna* esbranlé d'une si grande force, qu'il auoit ietté ses feux sur les villes & campagnes prochaines, & qu'il auoit desia espandu ses flammes sur vne grande partie de l'isle, ils chargerent leurs peres sur le col. On croit que par miracle le feu se separa, & que les flâmes se retirans d'un costé & d'autre, ouurirēt vn grand chemin pour laisser passer ces vertueux ieunes hōmes, afin qu'ils peussent acheuer sans danger ceste braue entreprise. *Antigonus* pareillemēt a vaincu, lequel ayant gagné la bataille cōtre son ennemy, donna à son pere l'Empire de *Cypr*e, qu'il auoit conquis en ceste guerre. C'est sçauoir bien regner, de refuser vn Royaume, quand tu as moyen de le pouuoir retenir pour toy. *Manlius* a vaincu son pere, qui luy auoit esté fort rude, & duquel iaçoit qu'il eust receu beaucoup de mauuais traictement, & eust esté chassé hors de sa maison, & renouyé aux chāps pour quelque temps, parce qu'il auoit en sa ieunesse l'entendement fort lourd, toutefois il vint vn iour trouuer le *Tribun* du peuple, qui auoit adiourné son pere à comparoistre en personne, pour respondre d'un crime capital: & luy ayant demandé, combien de temps il auoit donné à son pere pour se presenter, le *Tribun* pensa que *Manlius* vouloit mal à son pere, & qu'il le vouloit trahir: cuidant auoir fait chose agreable à ce ieune homme, il luy mettoit deuant les yeux entre autres crimes dont il l'accusoit, comment son pere l'auoit banny & chassé de sa maison: Toutesfois l'ayant ce ieune homme trouué seul en vn lieu secret, & tirant vne dague qu'il portoit cachée sous sa robbe: Si tu ne me iures (dit-il) presentement, de feuoquer cest adiournement personnel, ie te mettray la dague dans le sein. Il est en ta puissance de choisir par quel moyen mon pere n'ait plus d'accusateur. Le *Tribun* le promit ainsi par serment, & ne le trompa point: mais il fit entendre en l'assemblée du peuple Romain, pourquoy il s'estoit desisté de ceste accusation. Certainement il ne se fust pas trouué aucun autre dans Rome, qui eust osé ainsi faire teste à vn *Tribun*, sans danger d'estre bien chastié.

**I**L y a plusieurs autres exemples des enfans, qui ont deliuré leurs peres d'extremes dangers, qui les ont d'un lieu bas esleuez aux plus grandes dignitez de leurs villes: & bien qu'ils fussent des moindres d'entre le menu peuple, leur ont ce neantmoins acquis ce bien, qu'on parlera d'eux honorablement à iamais. Il n'y a langage si beau, il n'y a esprit si grand, qui puisse allez faire entendre, combien la chose est belle, combien elle est digne d'estre louïée, combien la memoire sera eternelle de ceux qui pourront dire cecy. I'ay obey à tous les commandemens que mes parens m'ont donné: ie n'ay refusé rien de ce qu'ils m'ont chargé de faire, pour iuste, ou pour iniuste qu'il fust: ie me suis montré tousiours humble & obeyssant à eux: ie ne leur ay oncques esté rebelle, qu'en vne seule chose, c'est qu'ils ne me peussent vaincre de bien-faicts. Ie vous prie donc, enfans, combattez vaillamment. Encore que vous soyez des-faicts, redressez derechef vostre armée. Ceux qui vaincront, seront heureux, ceux qui seront vaincus, ne le seront pas moins. Quelle personne recevra iamais plus d'honneur que ce ieune hōme, qui pourra dire ailleurs. Mes bien-faicts ont surmonté & vaincu ceux que j'ay receus de mon pere? Y a-il vieillard plus heureux que celuy qui se pourra vanter en tous lieux, & deuant tout le monde, d'auoir esté vaincu par les bien-faicts de son fils? Y a-il rien de plus honorable que de se rendre, & baïsser les armes en tels combats?

Des ieunes  
hommes de  
Sicile.

D'Antigo-  
nus.

De *Manlius*.

CH. xxxviii.  
Conclusion,  
& graue ad-  
uertissement  
à la ieunesse.

LE Q V A T R I E S M E  
LIVRE DES BIEN-FAICTS  
DE L V C. ANN. SENEQVE.

S O M M A I R E.

Si donner vn bien-faict, & le reconnoistre, est chose. qu'on doieue souhaitter pour l'amour d'elle-mesmes. Que le prix des choses honestes consiste en elles-mesmes. Donner vn bien faict ne procede que de vertu. Blasme les Epicuriens qui mettent la volupré deuant la vertu. Les Dieux nous donnent des biens, sans en attendre de nous. Que la nature n'est aurre chose que Dieu, & vne diuine raison en ce monde. Diuers noms de Dieu. Qu'il faut estire avec grand soin ceux à qui l'on doit donner : ce que nous faisons mieux sur le point mesme que nous mourons. Qu'on doit donner des bien-faicts, sans craindre le dommage ou le danger que en peut aduenir. On aime ceux à qui l'on a bien-faict. La cause de redonner encor, est d'auoir desia donné. Ni le profit ni l'ambition, ni la crainte ne nous doit conduire à reconnoistre vn bien-faict, mais l'honesteté seale. L'homme a puissance sur toutes les choses du monde, par le moyen de la société, laquelle est enretenuë par les bien-faicts. Vn hōme d'entendement ne craint point Dieu. Reprend l'opinion qu'Epicure auoit de Dieu. Deux sortes d'hommes reconnoissans. Des biens que le Ciel & le Soleil apportent à l'homme, desquels le seul regard nous deuoir rautr en admiration. Dispute subtilement, si vn homme de bien doit donner à vn qu'il scait estre ingrat, & comment, Les Dieux donnent des biens aux ingrats & aux indignes. Beau discours sur la prouidence de Dieu, & du liure de raisons qu'elle tient pour reconnoistre la vertu des hommes, auant le temps, ou apres, Si l'on doit tousiours faire les plaisirs qu'on a promis. Belle histoire, d'vn qui ayant fait naufrage, fut receu dans la maison d'vn Macedonien, prochain de la mer, & de son ingratitude seurement punie par Philippe. Qu'on ne doit point reuouer sa promesse pour peu de choses. Que c'est vne especo d'ingratitude, de vouloir trop tost rendre le plaisir.



N peut aisement voir par tous les discours que nous auons cy. deuât faicts. (Ebutius Liberalis,) qu'il n'y a rien tant necessaire, ni qu'on doieue enseigner (cōme dit Saluste) avec plus de soin, que le propos que nous voulons traicter maintenant: A scauoir, si donner vn bien faict, & rendre apres la pareille, sont choses qu'on doieue desirer pour l'amour d'elles-mesmes. Il se trouue des gens qui ayment les choses honestes pour le gain, & ausquels vne vertu sans profit ne peut plaire: laquelle toutesfois n'a rien de magnifique, si elle a rien qu'elle mette à prix. Se peut-il rien trouuer plus vilain que celuy qui veut compter aux gets, combien il faut estimer vn homme de bien? veu que la vertu ne s'esueille point par le gain, & s'estonne d'aucune perte: & que tant s'en faut qu'elle vueille corrompre les hommes par esperance, & par promesse des biens, qu'au contraire

CHAP. I.  
Question, si  
faire plaisir,  
& rendre la  
pareille, sont  
choses deli-  
rables d'el-  
les-mesmes.

elle commande qu'on n'espargne rien apres elle: veu aussi qu'elle commande qu'on employe tout son bien pour l'amour d'elle , & qu'elle se plait le plus souuent à ce qu'on donne de son gré sans en estre requis. Il faut mettre sous les pieds toute esperance d'vtilitez pour la suiure. Il faut aller par tout où elle nous appelle, par tout où elle nous enuoye, sans respecter l'interet de nostre maison, ni de nos affaires priuées, & sans y espargner le sang & la propre vie. Il ne faut iamais refuser ses commandemens. On me demandera, Que pourra-on receuoir à la fin, d'auoir courageusement fait tout cela sans esperance d'aucun profit? Seulement ce que tu auras fait, Mais si par fortune il en vient quelque profit, tu le prendras comme venu de surcroist. Les choses belles & honnestes ont leur prix & leur recompense en elles mesmes: si les choses honnestes sont à desirer pour l'amour d'elles mesmes, & que le bien-faict soit vne chose honneste: la condition & la qualité d'un bien-faict ne peut estre autre qu'honneste, veu que de sa nature le bien-faict est honneste. Or il a esté souuent, & assez amplement prouué, qu'on doit desirer les choses honnestes pour l'amour d'elles-mesmes.

## CHAP. II.

Epicuriens refusez, en ce qu'ils assubicitissent & post posent la volupté à la vertu.

Sur ce propos, il nous faut combattre contre ceste delicate bande des Epicuriens, Sédemurans tousiours à l'ombre sans rien faire, ne parlans de la Philosophie, sinon à table, & en leurs banquets, qui font la vertu chambriere de leurs voluptez: elle leur obeyt, elle les sert, elle est contrainte de voir les voluptez assises plus haut qu'elle. Il n'y a (dit-il) aucune volupté sans vertu. Mais pourquoy met-on la volupté deuant la vertu? Tu ne disputes que du lieu qu'elle tient, il faut disputer entièrement de toute la chose: & toutefois on ne s'enquiert que d'une seule partie. Ce n'est pas vertu, si elle souffre qu'on la face venir apres. Elle tient les premiers rangs. C'est-à-elle à qui il appartient d'aller deuant, c'est elle qui doit commander, c'est elle qui doit tenir le plus haut lieu: & tu veux qu'elle se rende à la volupté, comme à son enseigne: Que t'importe cela? (dit-il.) C'est moy qui soustiens aussi, que la vie ne peut estre heureuse sans la vertu. Je mesprise & condamne la volupté (que j'aime tant, & de laquelle ie me suis rendu esclau) si elle n'est accompagnée de vertu. Nous disputons seulement de ce point, si la vertu engendre le souuerain bien, ou si elle-mesmes est le bien souuerain. Prends le cas qu'il ne soit question que de cela: peses-tu qu'il n'y ait que le seul changement du rang qu'elles doivent tenir? C'est vne vraye confusion, c'est vn manifeste auuglement, d'atcoir les choses dernieres au lieu qui est deu aux premieres. Ie ne suis pas marry qu'on mette la volupté apres la vertu: ie me fasche seulement de ce qu'on la veut en tout comparer à la vertu. La vertu mesprise la volupté, elle s'est declarée son ennemie, & la fuit de plus loin qu'elle la voit, Elle se rend plus familiere du traual & de la douleur, aimant mieux estre employée apres vn labeur digne des hommes, qu'apres ce plaisir effeminé.

## CHAP. III.

C'est chose sordide, donner pour auoir recompense, & ne respecter ceux qui le meritent mieux. Absurdité qu'il s'en suit si l'on donne

Il falloit dire cela, (mon Liberalis,) parce que donner vn bien-faict dont nous parlons maintenant) est acte vertueux: & seroit chose des-honneste, de le donner pour autre respect, que pour l'auoir seulement donné. Car si nous faisons plaisir pour en attendre quelque recompense, nous donnerions tousiours aux plus riches, sans respecter ceux qui le meritent mieux, toutefois nous preferons vne pauvre personne à vn riche fascheux & importun. Ce n'est point vn plaisir, si vous regardez à la grandeur de la fortune. D'auantage, si pour nostre seule vtilité nous voulions profiter à quelqu'un, ceux qui le pourront plus aisement faire, les plus riches,

les plus grands, les Roys, & ceux qui se peuuent mieux passer du bien d'autruy, ne deuroient iamais rien donner. Les Dieux mesmes retireroient leurs liberalitez, & ne nous donneroient plus tant de biens, qu'ils versent incessamment sur nous & de iour & de nuict. Car la seule nature & condition des Dieux, leur suffit pour tous biens, & les tient eternellement assurez, & hors de crainte de pouuoir estre aucunement offensez. Les Dieux ne nous feroient iamais aucun bien, si la seule cause de donner, n'estoit autre que de penser à eux, & à leurs commoditez. Le plaisir donc qui est fait en ceste façon, ne se peut appeller bien-faict. C'est vne vaine, si tu regardes, non pas à le bien employer, mais plustost de le donner à celuy qui t'en pourra rendre plus de profit, & de qui tu esperes le pouuoir faire facilement recouurer quand tu voudras. Parce que ceste intention est fort esloignée de celle des Dieux, il s'en suit qu'ils sont liberaux. Car s'il n'y auoit que la seule vtilité du donneur qui fust cause d'un bien-faict, & que Dieu ne peult esperer aucun profit de nous, il s'en ensuiuroit, que Dieu n'auroit aucune raison de nous donner des biens.

pour son profit particulier.

**I**E sçay bien ce qu'on respõdra là dessus: c'est que Dieu ne nous dõne aucun bien, mais viuant avec toute assurance, & ne daignant ietter ses yeux sur ce monde, ou bien il ne pense point à nous, ou bien (ce qu'Epicure reputé la plus grande felicité,) il ne faut du tout rien: ayant aussi peu d'enuie de nous donner des biens, comme de nous faire mal. Mais quiconques dit cela, il n'oit point les voix de ceux qui le prient, ny les cris & les vœux qu'un chacun fait, tant en priuè qu'en public, leuant les mains ioinctes au Ciel. Certainement on ne feroit point cela, tout le monde ne consentiroit pas à ceste folie, de parler à vne sourde diuinité, & à prier des Dieux qui n'auroient aucune puissance, si l'on ne tenoit pour certain que les Dieux donnent les biens, tantost de leur bon gré, sans estre priez, & tantost à ceux qui les prient: que ce sont eux de qui nous receuons tant de choses grandes en leur temps, & en leur saison, & qui par leur assistance nous mettent hors de crainte du mal prochain qui nous menaçoit. Qui est celuy pour si miserable, pour si mesprisè qu'il soit: qui est celuy de qui la destinee soit si malheureuse, encor qu'il ne fust nay que pour souffrir des maux, qui n'ait quelquesfois senty ces grandes faueurs & liberalitez des Dieux? Regarde, ie te prie, ceux mesmes qui se plaignent incessamment de leur misere, qui viuent si mal-contens de leur fortune: encores trouueras-tu qu'ils ne sont point entierement priuez des bien-faicts du Ciel, & qu'il n'y a personne sur laquelle il soit tombè quelques gouttes de ceste douce & gracieuse fontaine. Estimes-tu peu de chose, ce qui est également donnè à tous ceux qui naissent en ce monde? Et (pour ne parler point de ce que les Dieux donnent comme il leur plaist, sans aucune egalité de mesure) est-ce peu de chose que nature mesme se soit donnee à nous?

CH. IIII. Impietè des Epicuriens, blasphemans contre la liberale prouidence de Dieu, refutèe par diuerses raisons.

**D**ieu ne nous donne aucun bien-faict? D'où est venu donc tout ce que tu possedes, ce que tu donnes, ce que tu refuses, ce que tu gardes, ce que tu prends? D'où vient ce nombre infiny de choses qui te resioüissent les yeux, & l'ouïe, & qui te flattent l'esprit? D'où vient encor tout ce que tu apprestes pour tes folles despitèses & superfluitèzes? Car ils n'ont pas prins garde seulement à nos necessitez; ils ont encor aimè nos delices & nos plaisirs. De qui auons-nous receu tant de vergers, plantes d'arbres, qui nous portent vne si grande abondance de fruiçts, tant d'herbes pour conseruer nostre santé, tant de sortes de viandes, tellement departies par les saisons de l'annee, qu'un paresseux mesme trouuera par rencontre sur terre assez

CH. V. Autres raisons pour prouuer que Dieu est auteur de tous biens.

## Des Bien-faits.

dequoy se nourrir? D'où viennent tant de diuerses sortes de bestes, dont les vnes naissent en terre, les autres dans l'eau, les autres descendent de l'air, afin qu'il n'y eust aucune partie de la nature qui ne nous fust tributaire de quelque rente? Les riuieres mesmes, dont les vnes enuironnerent les campagnes de leurs plaisans replis, les autres coulans dans leurs canaux creux & nauigables, portent des marchâdises dans les mers estrangeres, quelques-vnes qui reçoient aux plus chauds iours de l'Esté vn esmerueillable accroissement, pour arrouser par leur soudain desbordement les lieux qui estoient desia cuictz & bruslez de l'ardeur du Soleil. Que dis-tu des torrens, & des veines d'eaux medecinales? Que dis-tu des eaux chaudes qu'on void bouillonner sur le mesme bord de la mer?

*Et toy grand lac de Come, & toy large Benac,  
Haussant comme vne mer tes vagues dans ton lac?*

x. Georgie.

CHAP. VI.  
Si l'on appelle bien-faits les plaisirs qui procedent des hommes a plus forte raison meritent ce nom, les largesses que nous leccuons de la liberalité de Dieu.

Si on t'auoit donné quelques arpens de terre, tu confesserois bien auoir receu vn bien-faict : nieras-tu donc que ce ne soit vn bien-faict, que de t'auoir mis dans vne si large estenduë, & dans de si grands espaces de terre? Si quelqu'un t'auoit donné de l'argent, s'il auoit emply tes coffres, (parce que tu estimes beaucoup cela) tu l'appellerois bien-faict : Mais tant de metaux que Dieu a cachez dans la terre, tant de riuieres qu'il fait couler sur les sables roulans des lingots d'or massif, la grand'abondance d'airain & de fer, qu'il a enseuelie presqu'en tous lieux, le moyen qu'il t'a donné de les chercher, & les marques & les signes qu'il a mis hors de terre, pour trouuer les richesses qui sont profondement couuertes au dedans, veux-tu nier que tout cela ne soit bien-faict? Si on te donnoit vne maison enrichie de marbres bien polis : si la couuerture estoit reluisante, & peinte d'or & de belles couleurs, n'estimerois-tu pas beaucoup ce present? Dieu t'a basti vn si grand Palais, qui n'est point subiect au feu, qui ne craint aucune ruine, dans lequel tu vois, non point des lambris & reuistemens plus tenues que la scie de fer qui les coupe, mais de grandes & entieres masses de pierres precieuses, toutes construietes d'vne diuersé & diferente matiere, dont la plus petite picce te fait esmeruciller sa beauté, le toict duquel reluit autrement le iour, & autrement la nuict. Veux-tu doncques nier n'auoir receu aucun bien? Si tu estimes si cher & precieux tout ce que tu as, ne seroit-ce pas signe d'vne grande ingratitude, de n'en vouloir estre redevable à pas-vn? D'où vient ce souffle & ceste haleine que tu tires? d'où vient ceste belle clarté du iour, sur laquelle tu ranges & disposes toutes tes actions? d'où vient le sang, dans le mouuement duquel est contenuë la chaleur de ta vie? d'où viennent tant de viandes, qui de leurs gousts delicats, & de leurs friandes faueurs, te conuient encor de manger apres que tu es saoul? D'où viennent ces choses qui resueillent tes plaisirs & tes voluptez apres que tu en es las? D'où vient cest aise & ce repos dans lequel tu te pourris & te gastes? si tu estois bien recognoissant, ne dirois-tu pas?

Vin. i. eclo-  
gue.

*C'est vn Dieu qui nous fait iourx de ce repos :  
Ie luy donneray d'vn Dieu & l'honneur & le loy,  
Des aigneaux de mon parc luy faisant sacrifices.  
C'est luy, comme tu vois, qui fait que mes genisses  
Peuent paisire par tout, & que mon chalumeau  
Iouë comme il me plaist quel que beau chant nouueau.*

C'est ce Dieu qui ne nous a pas seulement permis de nourrir vn petit nombre de vaches, mais qui en a remply tout le monde de grands troupeaux : qui nourrit toutes les bestes qui errent çà & là en tant de diuers lieux, qui leur donne nouvelle pasture en Esté, apres auoir acheué celle de l'Hyuer, qui ne nous a pas seulement enseigné de chanter sur le chalumeau vn vers rustique & mal façonné, ( qui nous peut toutesfois donner quelque passe-temps,) mais c'est luy de qui nous auons appris tant de sciences, tant de diuersitez de langages & de voix : qui nous a donné l'inuention de tant de sons, dont les vns sortent de nostre propre haleine, & les autres se font d'vn souffle estranger & emprunté. Car tu ne peux appeller nostre, ce qui procede de nos inuentions, non plus que nous ne pouuons appeller nostre, quand nous croissons, ou quand à certain temps de nostre aagé, les forces respondent au corps. Maintenant les dents nous tombent en enfance : tantost nous passons à vn aage, qui en peu d'ans nous baille toute nostre croissance, & lequel apres la puberté, nous faisant deuenir plus robustes, nous met en l'aage parfaict de l'homme. Finalement, nous arriuons à ce dernier point qui met fin à la fuite, & au cours de nostre vie. Les semences de tous les aages, & de toutes les sciences sont cachees dans nous dès nostre naissance. C'est Dieu, ce bon ouurier & ce bon maistre, qui par vn moyen incogneu aduance & augmente, apres, les inuentions & les arts.

C'Est Nature, dit-il, qui me donne toutes ces choses. Ne vois-tu pas qu'en disant cela tu changes le nom de Dieu? Qu'est-ce que nature, si ce n'est Dieu, & la raison diuine meslee dans tout cest vniuers, & dans toutes les parties d'iceluy? Quand tu voudras, tu le pourras appeller autheur de toutes les choses qu'il a mises en nostre pouuoir. Tu le pourras appeller Iupiter, c'est à dire le tres-bon, & le tres-puissant. Tu ne faudras point l'appellant le Tonnant, & l'Arresteur. Ce nom ne luy est point donné, parce que (comme on lit dans les histoires,) voyant les Romains leur armee tourner le dos deuant les ennemis, ils firent des vœux à Iupiter, qui donna le cœur, aux soldats, qui fuyoient, d'arrester. Ce n'est pas pour cela, mais pour autant que toutes choses sont arrestees & entretenues de son bien-faict, ces sages Romains l'ont appellé **S T A T O R**, & **S T A T I L I O**. Tu peux aussi sans mentir l'appeller destin. Car n'estant le destin, qu'vne ordonnance immuable, qui tient liees & enchainees toutes causes, c'est luy qui est la premiere de toutes, & de laquelle toutes celles qui suivent apres, dependent. Tu le pourras nommer d'autant de noms que tu voudras, pourueu qu'ils signifient la force & les effects des choses celestes. Bref, il peut auoir autant de noms, qu'il y a de biens que nous receuons de luy.

CH. VII.  
Nature n'est autre chose que Dieu mesme, auquel on donne diuers noms selon la diuersité des biens que nous receuons de luy.

Nos gens estiment que ce soit le pere Liber, qu'il soit Hercules & Mercure. Le pere Liber, parce que toutes choses ont pris leur naissance & origine de luy: d'autant que par son moyen nous auons premieremēt trouué & cognu le pouuoir & la vertu des semences, qui nous deuoient apres nourrir avec vne douce & honneste volupté. Hercules, d'autant que sa force est inuincible, & qu'apres qu'elle sera lassée de tant de faiets esmerueillables, qu'elle aura heureusement acheuez, en fin, elle se resoudra en feu. Mercure, parce que c'est luy de qui procede la raison, & le iugement, les nombres, les rangs, l'ordre des choses, & toutes les sciences que nous apprenons. Bref, de quel costé que tu te tournes, tu verras tousiours Dieu qui se presentera deuant toy. Il n'y a rien si vuide, qu'il ne s'y mesle parmy.

CHA. V II.  
Dieu & Nature sont tellement connexes, que l'vn ne peut estre confidéré sans l'autre.

C'est luy-mesme qui remplit tout ce bel œuure, & tout cest vniuers. Tu n'aduan- ces donc rien, (personne la plus ingratte du monde,) quand tu nies ne deuoir rien à Dieu mais à nature. Car nature ne peut estre consideree sans Dieu, ny Dieu sans nature, tous ces deux ne sont qu'vn, ils n'ont tous deux qu'vn mesme office, & vn mesme pouuoir. Si tu confellois deuoir à Anneus, ou à Lucius, ce que Seneque t'auoit presté, tu changerois de nom seulement, & non point de creancier. Car soit que tu l'ayes appellé, ou de son nom propre, ou de son surnom, c'est tousiours luy-mesme. Appelle-le donc comme tu voudras, ou la nature, ou la destinee, ou la fortune: ce sont les noms d'vn mesme Dieu, vsant diuersement de sa diuine puissance. Tout ainsi que la iustice, l'integrité, la prudence, la magnanimité, la temperance sont les biens & les vertus de l'ame: Si quelque chose de cela te plaist, c'est donc l'ame qui te plaist aussi.

CH. IX.  
D'en nous  
esta git vne  
infinite de  
biens sans  
esperance de  
pareille.

**M**Ais afin que ie ne me icette point à quartier, pour entrer en vne autre dispute, il faut confesser que Dieu nous a donné infinis biens, & de grande valeur, sans espoir de les retirer iamais de nous. Car il n'a pas besoin de nos tributs, nous ne luy pourrions aussi rien donner. Le bien-faiçt donc se doit desirer pour l'amour de luy-mesme, & doit-on seulement regarder à l'vtilité de celuy qui le reçoit, mesprisans la nostre pour nous approcher de celle d'autrui. Tu soustiens (dit-il) qu'il faut prendre peine de bien choisir ceux à qui nous voudrons dōner nos bien-faiçts: veu que les laboureurs mesmes ne veulent semer leurs grains sur le sable. Quand nous donnons des bien-faiçts, nous suiuous nostre profit & commodité, tout ainsi que nous faisons en labourant & semant la terre. Car le semer n'est point chose qu'on doie desirer seulement d'elle-mesme. Dauantage, vous demandez à qui il faut donner vos bien-faiçts, ce qu'il ne faudroit iamais faire si donner vn bien-faiçt estoit chose qu'on deust souhaitter pour l'amour d'elle-mesme, laquelle en quelque lieu que ce fust, en quelque façon & maniere qu'on donnast, porteroit tousiours le nom de bien-faiçt. Nous ne suiuous l'honesteté pour autre respect, que pour l'amour d'elle-mesme: & iaçoit qu'on ne doie l'uiure autre chose que l'honesteté, toutesfois nous aduifons ce que nous deuous faire, nous prenons garde au tēps à la saison, à la façon & maniere dont nous deuous vsfer, parce que l'honesteté est composée de tout cela. Par ainsi, si ie choisiss celuy auquel ie veux faire plaisir, ie le fais afin que ie ne faille iamais à donner vn bien-faiçt. Car si l'on donne à vne personne vilaine & des-honoree, ce n'est ny honneur ny bien-faiçt.

CH. X.  
Des deposts  
de la manic-  
re de les ren-  
dre, & s'il est  
loisible de  
les nier au-  
cunfois.

Les bien-  
façts suiuent  
la meisme  
raison que  
les deposts.

**C'**Est vne chose qu'on doit desirer pour l'amour d'elle-mesme, que de rendre vn depost, toutesfois, ie ne le dois pas rendre à toutes heures qu'on me le redemandera, en tous lieux, & en toutes saisons. On seroit quelquesfois aussi peu de mal de le nier, comme on seroit de bien-vne autre fois de le bailler deuant tout le monde. Je prendray garde au profit de celuy à qui ie le dois rendre, & si ie cognois que ce soit son dommage, ie feray mieux de le refuser. Il en faut vsfer de mesme pour raison des bien-faiçts. Je verray quand, à qui de quelle façon, & pourquoy ie dois donner. Car il ne faut rien faire sans raison. Nous ne pouuons appeller bien-faiçt, ce qui ne sera pas donné avec raison, parce que la raison doit accompagner toutes choses honestes. Nous oyons souuent tenir ce langage à ceux qui se courroucent à eux-mesmes, d'auoir donné mal à propos, & sans y auoir bien pensé. J'aimerois mieux (disent-ils) l'auoir perdu du tout, que de l'auoir donné à cestuy-là. C'est la plus vilaine façon de perdre qui soit, quand on donne

follement & sans conseil. Il est beaucoup plus fascheux d'auoir mal employé vn bien-faict, que de n'en receuoir iamais. Car c'est la faute d'autruy, si nous n'en receuons point, mais c'est la nostre, si nous n'auons bien choisi ceux à qui nous voulons donner. Quand ie vouldray choisir, ie ne regarderay rien moins qu'à cela que tu prise le plus, sçauoir est, qui aura meilleur moyen de me rendre la pareille. Car ie dois choisir vn qui m'en sçache bon gré, encor qu'il ne le puisse rendre. Bien souuent celuy qui ne le rendra iamais, sera estimé recognoissant : & celuy qui l'aura rendu, demeurera ingrat. Le n'estime que le cœur & la bonne volonté. Voilà pou- quoy ie ne tiendray compte d'vn qui ne le merite point, pour si riche qu'il soit & au contraire i'aimeray mieux donner à vn pauvre qui soit homme de bien, d'autant que la plus grande pauvreté ne le gardera point d'estre recognoissant : & quand tous les moyens du monde luy faudront, il aura au moins bonne volonté. Le ne cherche point à tirer profit des bien-faicts : ie n'y chetche ny mes plaisirs, ny ma gloire, ie me contente de pouuoir plaire à vne seule personne. Le donneray à ceste seule fin & intention, que ie face ce que ie dois. Or pour faire ce que ie dois, il faut que ie sois accompagné de iugement & d'eslection, & si tu me demandes quelle elle doit estre?

**L**E choisiray vn homme entier, vn homme simple, & de bonne foy, qui n'oublie point les plaisirs qu'on luy fait, vn homme recognoissant, vn qui ne ietta iamais ses mains sur le bien d'autruy, qui ne fut oncques chiche du sien; qui ne veut mal à pas vn. Apres que i'auray fait chois d'vn tel personnage, encore que la fortune ne luy ait point donné le pouuoir de le rendre, si est-ce que i'ay fait selon mon desir tout ce que ie souhaittois. Si la seule vtilité, ou l'estat vilain que ie fais de gagner sur vn bien-faict, me rend liberal, si ie ne veux estre profitable à aucun, qu'avec esperance qu'il le sera en mō endroit: ie ne feray iamais plaisir à celui qui entreprend vn voyage loingtain : ie ne donneray pas à celuy qui ne doit reuenir iamais, ny à vn malade qui s'en va mourir, ny en vn temps, où ie ie me cognoistrois atteint d'vne maladie incurable: ie ne voudrois sur ce point-là rien donner, car ie n'auois aucune esperance de le recouurer. Mais pour t'apprendre que le bien-fait est chose qu'on doit desirer pour l'amour d'elles-mesmes, voy ie te prie, que si vn estrangeur est ietté sur nostre riuage, encor qu'il en doie partir le lendemain, nous l'aidons de ce qui nous est possible: si vn incogueur a fait naufrage sur nostre port, nous luy donnons vn vaisseau, nous le mettons en equipage, afin qu'il puisse retourner en son pays. Il part soudain, sans auoir bonnement loisir de cognoistre celuy qui luy a sauué la vie, & faisant estat de ne nous reuoit iamais plus, il nous assigne le payement de sa debte sur les Dieux. Il les prie, que puis qu'il n'a le moyen de le payer, il leur plaise le recognoistre pour luy. Cependant nous sommes tres-contens en nous-mesmes d'auoir fait vn tel plaisir, bien qu'il soit sterile. Ne vois-tu pas que lors que nous sommes à la fin de nostre vie, nous ordonnons nostre dernière volonté, nous faisons partage de nos biens, encor que nous n'en puissions rapporter aucun profit? Combien de temps, combien de peine employons-nous à le faire secrettement, & à bien aduiser à qui, & quelles parties de nostre heritage nous donnerons? Car que sert-il de se tant traouiller, de choisir à qui nous donnons, si nous ne pouuons le recouurer de pas-vn? Et toutesfois nous ne donnons iamais rien avec plus de respect, nous ne traouillons iamais tant nostre iugement, que lors que metans en arriere nostre vtilité, il n'y a rien qui se soit présenté à nos yeux, que le seul point de l'honneur. Car auparauant durant toute nostre vie, nous

CHAP. XI.  
A quelle intention, & quelles personnes il faut choisir pour leur bien-faire.

## Des Bien-faits.

auions mal cogneu nostre deuoir, pendant que l'esperance & la crainte, & que la volupté (qui est le vice le plus lasche & deshonneste de tous) nous corrompt; & nous empesche de faire de ce que nous deuons. Mais lors que l'assurance de la mort nous a fait perdre l'esperance de toutes choses, & qu'elle nous a enuoyé vn iuste iuge. & incorrompu, nous cherchons les plus dignes pour leur baille la iouissance de nos biens apres nous. Il n'y a rien que nous facions plus saintement & soigneusement, que ce partage de biens qui ne sont desia plus à nous.

CHAP. XII  
Le bien-fait & gratuir est d'autant plus louable, qu'il apporte beaucoup de contentement à ecluy qui l'exerce.  
Obiection des Epicuriens.  
Responce.

**C**ertes c'est vn grand contentement à celuy qui peut dire en soy-mesme, **Le** **fe** **ray.** cestui-cy plus riche qu'il n'est, & luy donnant vne partie de mes biens, i'adiousteray encor plus d'honneur à la noblesse de sa maison. Bref, si nous ne donnons iamais, qu'avec esperance qu'il nous soit rendu, il nous faut mourir sans faire testament. Vous soutenez (dit-il) que le bien-fait est vne debte qui ne sera iamais payee: & toutesfois vne debte n'est pas chose qui se doie desirer pour l'amour d'elle-mesme. Quand nous disons debte, c'est vne comparaison, & vne maniere de parler: comme aussi nous disons que la loy est la regle de ce qui est iuste & de ce qui est iniuste. Et toutesfois, la regle n'est pas chose qui se doie desirer pour l'amour d'elle-mesme, mais nous sommes contraints d'vser de ces mots, pour mieux faire entendre ce que nous voulons dire. Quand ie dis vne debte, c'est à dire, comme vne debte. Veux-tu tout scauoir? i'adiouste encor, Qui ne sera iamais payee, i'acoit qu'il n'y ait aucune debte qui ne se puisse ou doie payer. Tant s'en faut, que nous deuions faire plaisir pour nostre vtilité, que le plus souuent (comme i'ay dit) il en faut faire avec nostre perte, & avec nostre peril. C'est ainsi que i'ose bien defendre celuy que ie voy assailly des brigans, afin qu'apres on puisse passer seurement son chemin. Ie soustiens celuy qui est iniustement accusé d'vn crime capital, contre l'appuy & faueur que ses parties ont: & ne crains point de tourner sur moy la coniuration des plus grands, & des plus puissans, me mettant, peut-estre en danger d'entrer au triste & miserable estat qu'il souffroit durant son accusation criminelle, sous ces mesmes accusateurs, bien que ie puisse me rendre d'vn autre party, & regarder de loing, & avec toute assurance les debats & querelles d'autruy. Ie promets, ie responds de payer toute chose iugee, reuoquant par ceste mienne promesse les cries & les affiches qui estoient ia mises sur les biens qu'on auoit saisis à vn mien amy. Finalement, ie mets en danger ma vie & mes biens pour sauuer la sienne. Celuy qui est tout prest d'achepter vne place aupres de Tusculo, ou de Tinoly, seulement pour la douceur de l'air, & pour y passer mieux à l'aïse les chaleurs de l'Esté, ne regardera point au prix qu'il luy doit couster, mais l'ayant achepsee, il la conseruera. Il y a mesme raison aux bien-faits. Car si tu me demandes, quel profit il nous en peut aduenir, ie respondray, que c'est le seul contentement de nostre conscience. Demandes-tu le profit qui nous aduient d'vn bien-fait? Dy-moy plustost quel bien & quel profit nous apporte la iustice, l'innocence, la magnanimité, la chasteté, la temperance qui est en nous, si tu demandes autre chose qu'elles-mesmes?

CH. XIII.  
Comme les corps superieurs desployoient liberement

**A** Quelle fin est-ce que le Ciel continuë tousiours son chemin? à quelle fin est-ce que le Soleil allonge & racourcit les iours? Ce sont bien-faits, que tout cela. Car il se fait pour nostre grand profit. Comme le deuoir & l'office de cest vniuers, est de rouler l'ordre de toutes choses, & de changer les lieux du Soleil, d'où il se puisse leuer, & où se coucher: & de nous faire tant de beaux effects pro-

fitables & salutaires; sans esperer aucun profit de nous, aussi le deuoir d'un homme entre autres choses, est de bien-faire à autruy. Demanderas-tu donc pourquoy il donne des bien-faits? C'est afin qu'on ne luy puisse reprocher qu'il ne donne rien, & pour ne laisser perdre l'occasion de bien-faire. Mais c'est tout vostre plaisir & vostre volupté, d'accoustumer vos corps delicats à vne paresseuse oyfueté, & de chercher vn silence & vne seureté semblable à celle de ceux qui dorment: de vous trainer & eacher sous les ombres espaisées, & entretenir l'engourdissement de vostre ame desia gastee, & la resioüir par douces & agreables pensees, que vous appelez tranquillité & repos d'esprit: d'engraisser vostre corps qui pallit de paresse, à force de boire & de manger tout le iour dans les grottes, & dans les cabinets de vos iardins. Au contraire nous sentons vne volupté, vrayement digne de l'homme, en donnant des bien-faits, encor qu'ils nous apportent beaucoup de peine, pourueu qu'ils en mettent dehors ceux à qui nous les faisons: encor qu'ils soient pleins de dangers, pourueu que nous en tirions ceux qu'on y auoit plongez: encor que ce soit avec la perte & diminution de nostre bien, pourueu que la necessité & pauureté d'autruy en soit soulagee. Qu'ay-ie affaire de receuoir des bien-faits d'autruy? quand ie les auray receus, aussi me les faudra-il donner. Le bien-fait regarde seulement le profit de celuy à qui on le donne, & non pas le nostre: autrement nous donnerions à nous-mesmes, & non pas à autruy. Et par ceste raison plusieurs choses qui portent grand profit à autruy, perdent leur grace, parce qu'on les met à prix. Le marchand est fort profitable aux villes, les medecins aux malades, & le courtier aux biens mis en vente. Mais parce que toute ceste maniere de gens ne portent profit à aucun, que pour en faire à eux-mesmes, ceux mesmes auxquels ils profitent, ne se sentent aucunement obligez à eux.

**O**N ne doit appeller bien-fait ce qu'on met à l'aduanture, sous espoir de gagner. Ie donneray cecy pour receuoir cela. C'est vne enchere. Ie n'appelleray point chaste celle qui a repoullé son amy, pour l'eschauffer dauantage à l'aimer, ou celle qui a eu crainte de la rigueur des loix, ou de la rudesse de son mary: parce que comme dit Ouide,

*La femme à son amy a desia fait plaisir,  
En ne le refusant qu'à fauue de loisir.*

On peut iustement mettre au nombre des femmes qui faillent à leur honneur, celle qui garde sa chasteté plus par crainte, que pour l'amour d'elle-mesme. Pareillement, celuy qui donne vn bien-fait pour en receuoir autât, il n'a pas donné. Faut-il dire que nous faisons bien aux bestes, que nous engraissons pour nostre seruice, ou pour les manger apres? que nous faisons bien aux arbres fructiers, quand nous les foysons, de peur que par secheresse, ou par la dreté de la terre, si l'on n'en tenoit conte, ou si elle n'estoit souuent remuee, ils ne deuinssent malades? Pas-vn ne vient à cultiuer son champ, parce seulement que le laboureur soit chose bonne d'elle-mesme, ny faire aucune autre besongne, si l'esperance du fruit en est dehors. Vne ame auaricieuse & subiecte au gain, ne nous conduira iamais à donner des bien-faits. Il faut que ce soit vn cœur humain & liberal, qui a desir de donner encor apres qu'il a donné, & mettre de rechef des nouueaux plaisirs sur les anciens: vn cœur qui ne pense point quel profit en doit aduenir à celuy qui donne: Autrement il seroit mesprisé d'vn chacun, & demurerait sans honneur & sans gloire.

CH. XIV.  
Ce qu'on donne à dessein d'y profiter ne merite pas le nom de bien-fait.

Quelle magnificence est-ce à vn homme de s'aimer, de ne penser qu'à son espargne de ne trauailler & de n'acquérir que pour soy ? mais le vray desir de bien-faire à autruy, nous garde de tout cela, & mettant la main sur nous, nous tire à ceste perte & desdaignant nostre propre vtilité, se resioiuit de pouuoir bien-faire à quelqu vn.

CHAP. XV.  
L'honneste  
té conuie  
chacun à fai-  
re plaisir à  
son prochain  
joint que  
l'on se res-  
ioiuit extré-  
mement de  
l'auoir fait,  
& que par ce  
moyen on  
est iniurié à  
oussinner.

**P**eut-on faire doute que l'iniure & l'outrage ne soit du tout contraire au bien-fait ? Or comme il se faut garder d'iniurier aucun, pource seulement que l'iniure est chose mauuaise d'elles-mesmes, aussi faut-il desirer de bien-faire pour l'amour seulement du bien-fait. En l'vn la crainte du deshonneur a plus de puissance sur nous, que toutes les recompenses qui nous pourroient esmouuoir à faire quelque chose meschante, & en l'autre l'apparence de l'honnesteté, qui a grande force d'elle-mesme, nous y conuie assez. Je ne mentiray point si ie dis, qu'il n'y a pas vn qui n'aime, & qui ne se resioiuisse en ses bien-faits, qu'il n'y a homme de si mauuais courage, qui ne sente vn grand aise de voir celuy auquel il a fait plusieurs fois plaisir, & qu'il n'ait enuie de luy en faire encore dauantage, parce qu'il luy en a desia fait. Ce qui n'adiendroit iamais, si nous ne prenions naturellement plaisir en nos bien-faits. Combien de fois ay-ie ouy dire, Je ne pourrois abandonner celuy à qui j'ay vne fois sauué la vie, & que j'ay desia tiré hors de danger ? Il me supplie que ie defende sa cause contre ses aduersaires, qui ont grande faueur & autorité : ie ne le veux point, mais que feray-ie donc ? Je l'ay desia tiré deux fois hors de ce danger. Ne vois-tu pas qu'il y a en ce fait quelque propre vertu & puissance pour nous contraindre de le secourir, & luy faire encore ce bien en sa derniere necessité : premierement, parce que pour nostre deuoir nous le deuons faire, en second lieu, parce que nous luy auons desia auparauant fait vn pareil bien. Et iaçoit qu'au commencement nous n'eussions aucune raison de le secourir, toutesfois nous le secourons à ceste heure, parce que nous l'auons desia fait vne autre fois. Tant s'en faut que l'vtilité nous pousse à faire plaisir, qu'au contraire nous perseuerons de bien-faire à des choses inutiles, & les conseruons pour le seul desir de bien-faire. Et si nous auons esté peu heureux à faire plaisir à quelqu vn, toutesfois il est autant raisonnable de luy pardonner, comme à des mauuais enfans.

CHAP. XVI.  
Comme c'est  
chose desira-  
ble d'elle-  
mesme de  
bien-faire à  
autruy, pa-  
reillement  
rendre la pa-  
reille est  
chose hon-  
neste & desi-  
rable d'elle-  
mesme.

**C**eux-là mesmes confessent bien qu'ils rendent la pareille, non pas pour ce que ce soit chose honneste, mais parce qu'il est profitable. Toutesfois ie prouueray avec moins de peine, que cela n'est pas vray. Car les mesmes argumens que j'ay employez à prouuer que les bien-faits estoient desirables pour l'amour d'eux-mesmes, me seruiront à cela. C'est vne chose tres-assuree, & de laquelle nous tirons nos preuues pour toute ceste dispute, que nous ne prions l'honnesteté, sinon pour ce qu'elle est honneste. Qui oseroit mettre en difficulté que rendre la pareille ne soit chose honneste ? Qui est celuy qui n'a en horreur vne personne ingrante, qui se rend par ce vice inutile à soy-mesmes ? Mais quand tu orras dire que quelqu vn est ingrat enuers vne infinité de grands & inestimables plaisirs qu'il a receus d'vn sien amy, comment le pourras-tu souffrir ? Sera-ce comme s'il auoit fait chose vilaine & deshonneste, ou comme s'il auoit obmis à faire chose qui luy deuoit estre vtile & profitable ? Je pense que tu l'estimeras vn meschant homme, & que tu iugeras qu'il merite mieux d'auoir quelque peine que d'auoir vn carateur. Ce que tu ne ferois point, si recognoistre le bien qu'on a receu, n'estoit chose honneste, & qu'on deust desirer pour l'amour d'elle-mesme. Il y a bien d'autres cho-

& qui ont besoin qu'on face entendre avec quelque peine, qu'elles sont honnestes: Mais ceste cy, elle est si apparente, elle est si belle, qu'on ne peut mettre en doute que sa clarté ne reluise grandement. Y a-il rien de plus estimable & digne de louange, & qui soit receu avec plus grand contentement dans l'ame de toutes personnes, que de recognoistre les plaisirs enuers ceux qui ont bien merité de nous?

**D**Y-moy, ie te prie, qu'est-ce qui nous amene à cela: est-ce le profit? Toutefois si on ne le mesprise, on demeure ingrat. Est-ce l'ambition? & quelle gloire trouueras-tu de te vanter d'auoir payé ce que tu deuois? Est-ce la crainte? l'ingrat n'en a point. C'est la seule chose de laquelle nous n'auons point fait de loy, par ce que nature nous commandoit assez d'estre recognoissans. Comme aussi il n'y a aucune loy qui commande d'aimer les peres, ni de bien & doucement traicter les enfans. Ce seroit peine perduë de nous vouloir contraindre à ce à quoy nature nous semond d'elle-mesmes. Et comme il ne faut enseigner à pas-vn de porter amitié à soy-mesmes, laquelle il a tiree avec sa naissance: aussi ne luy faut-il point apprendre de suiure de soy-mesmes les choses honnestes. La vertu nous plaist de sa nature: elle est tant agreable, que les meschans sont naturellement contraints de priser les choses meilleures. Qui est celuy qui ne prend plaisir d'estre estimé bien-faisant? qui lors mesmes qu'il fait plus de tort & d'iniure, ne desire d'estre tenu pour homme de bien? & quand il exerce plus sa tyrannie & sa cruauté, ne la vueille couvrir de quelque manteau de iustice? qui ne tasche aussi de faire croire qu'il a bien-fait à ceux qu'il a offenzé? Voyla pourquoy telles gens souffrent bien que ceux, enuers lesquels ils ont vlté de plus mauuais & cruels traictemens, leur viennent encor rendre graces, feignans d'estre liberaux & humains, par ce qu'ils ne le peuuent estre. Ce qu'ils ne feroient point, si le desir qu'on porte naturellement aux choses honnestes, & à celles qui se font souhaïter pour l'amour d'elles-mesmes, ne les contraignoït de chercher vne reputation & vn nom du tout contraire à leur vie, & couvrir le plus qu'ils peuuent leur malice & mauuaistie, le fruit & l'effect de laquelle leur est agreable, mais elle leur est odieuse, & leur fait honte, par ce qu'il n'y a aucun tant esloigné du sentiment de la loy, & de la raison naturelle, aucun qui ait tant oublié la douceur propre à l'homme, qui voulust estre meschant pour son seul plaisir. Demande à ces gallans qui ne viuent que de larcins & rauissemens, s'ils n'aimeroient pas beaucoup mieux acquerir du bien par quelque honneste moyen, que par les brigandages & voleries qu'ils font? Certainement celuy qui s'enrichit à destrouffer, & à couper la gorge aux passâs, aimeroit beaucoup mieux trouver leur bourse en vn autre lieu, que de la leur oster. Tu n'en trouueras aucun qui n'aimast mieux sans estre meschant, iouïr du bien & du profit qu'il acquiert par sa meschanceté. Nous deuons recognoistre pour le plus grand bien que nature nous a fait, que la vertu laisse entrer sa lumiere & ses rais dans l'ame d'vn chacun, & que ceux qui ne la suiuent point, à tout le moins la voyent.

**P**OUR t'apprendre que l'affection de recognoistre le bien qu'on a receu, est chose qu'on doit desirer d'elle-mesmes, il est certain que l'ingratitude doit estre fuyé à cause d'elle-mesmes, par ce qu'il n'y a rien qui rompe & deschire tant l'amitié des hommes, que ce vice-là. Car que peut-on trouuer en ce monde, qui donne plus d'affurance à l'estat, & à la vie des hommes, que le secours & le plaisir naturel que nous faisons les vns aux autres? C'est cela seul qui tient nostre

CHAP. xvii.  
Ni le profit, ni l'ambition, ni la honneur ne nous doiuent induire à faire plaisir, ains la vertu, qui mesmes a de la force à l'endroit des meschans.

CHA. xviii.  
Au contraire, l'ingratitude est odieuse d'elle mesme, comme celle qui desioint l'union de la société humaine, laquelle sentie est par plaisirs mutuels.

vie mieux asseuree contre tous dangers inopinez, par la mutuelle communication & trafic des bien-faits. Pren le cas que nous soyons tous seuls, que sera-ce lors de nous? nous serons la proye & la victime des bestes sauvages, vn sañg, dont on tiendra compte, & qu'on pourra facilement espandre. Par ce que nature a donné à toutes autres bestes, assez de force pour se defendre elles-mesmes. Celles qui naissoient pour viure à l'escart, & separées des autres, sont armées dès leur naissance, l'homme n'est enuironné que de foiblesse & d'impuissance. La force de ses ongles, & de ses dents ne le rend point espouventable aux bestes. Il n'y a que la compagnie & l'assemblée des hommes, qui l'asseure & qui le fortifie, encor qu'il soit & nud & foible. Nature luy a donné deux choses, lesquelles encor qu'il fust exposé à tous autres dangers, le rendent toutefois tres-puissant, sçauoir est la raison, & la societé. Et par ainsi celuy qui seul & separé, estoit le moindre & le plus foible, s'est rendu maistre de toutes choses, s'est acquis, par le moyen de la compagnie, vn pouuoir souuerain sur toutes autres bestes. Dès que l'homme fut mis sur la terre, la societé luy donna puissance & commandement sur les choses qui estoient d'une nature estrangere & diuerse à la sienne, voire iusques à estendre son empire & seigneurie sur la mer. C'est la societé qui a combattu la force des maladies, qui s'est aduisee de secourir la vieillesse, de donner allegement à la douleur. C'est elle qui nous baille les forces, & qui fait que nous pouons resister à la fortune. Si tu veux rompre l'assemblée & la societé des humains, tu deferas aussi ceste belle vnitè & conionction, par le moyen de laquelle la vie des hommes est entretenü. Or elle se rompra, si tu nous veux persuader que nous ne deuous fuir vne ame ingrante pour son propre vice, mais par ce qu'il doit craindre qu'un plus grand mal ne luy aduienne. Car combien voit-on d'ingrats qui n'ont iamais esté punis de leur ingratitude? D'auantage ie veux encor appeller ingrat celuy, qui par crainte recognoist le bien qu'on luy a fait.

La raison & la societé renforcent l'homme.

**V**N homme de bon sens n'eut iamais crainte des Dieux. C'est folie de craindre ceux de qui nous receuons tout nostre bié. L'ô n'aime iamais ceux qu'on craint. D'auantage, (ô Epicure,) tu as defarmé Dieu, tu l'as despoüillé de ses traicts, & de son pouuoir: & afin qu'aucun n'eust peur de luy, tu l'as ietté par delà le mode. Estât donc ainsi que tu dis ceint & enuironné d'une forte & imprenable muraille, separé & retiré hors de la veüë & de l'attouchement des mortels, tu ne dois auoir crainte de luy, veu qu'il n'a aucune matiere de faire bien ou de nuire: Ains demeurât seul au milieu de l'espace, & de la distance qui est entre les Cieux, abandonné de toute compagnie d'animaux, d'hommes, despourueu de toutes choses, il est hors de danger des ruines des mondes qu'il void choir & dessus & à costé de luy, ne tenant compte de nos vœux, & de nos prieres, & n'ayant aucun soucy de nous. Et toutefois tel comme il est, tu veux bien qu'on pense que tu l'honores, & que tu luy portes autant de reuerence qu'à ton pere. Ce que tu fais, comme ie croy, seulement pour n'estre estimé ingrat, ou si tu ne le fais à cette intention, si tu ne veux qu'on t'estime recognoissant, parce que tu ne penses auoir receu aucun bien-faict de luy, & que peut-estre les atomes & ces petites miettes que tu as fantastiquées en ton cerueau, t'ayent temerairement & par rencontre amassé & fait tel que tu es, pourquoy l'honores-tu? C'est (diras-tu) pour l'excellence de sa grande maiesté, & pour sa nature esmerueillable. Ie prens le cas que cela soit ainsi, au moins tu le fais sans esperance d'aucun bien, & sans estre persuadé d'aucune apparence de profit. Il se trouue donc quelque chose qui se fait désirer d'elle-mesmes, la dignité de laquelle te con-

CHAP. XIX.  
Les impies & profanes reuerent Dieu, mesme de peur qu'on les estime ingrats. Et ainsi resmoignent que c'est chose honneste d'ellesme, de recognoistre les plaisirs & bien-faits.

duit à l'aimer. Certainement c'est l'honnesteté. Or y a-il rien plus honneste que d'estre recognoissant ? la matiere & l'estofe de ceste vertu s'estend aussi loin comme nostre vie.

**M**Ais il y a, (dit-il,) en ce bien-là quelque vtilité cachee. Car quelle vertu y a-il qu'il n'y ait du profit meslé ? Toutefois nous disons qu'une chose se fait desirer pour l'amour d'elle-mesmes, laquelle ayant des vtilitez hors de soy, neantmoins mettant à part & mesprisant ses commoditez, elle nous plaist d'elle-mesmes. Il y a du profit de recognoistre le bien qu'on nous a fait, mais ie le veux faire encore que cela me doive nuire. Celuy qui recognoist le bien qu'il a receu, pourquoy le fait-il ? Est-ce pour gagner encore de nouveaux amis, & pour se faire donner d'autres bien-faits ? Quoy, s'il aduient qu'en ce faisant il acquiere la mauuaise grace de plusieurs ? Si quelqu'un est asseuré de ne gagner rien en rendant le bien qu'il a receu, ains au contraire qu'il luy faille perdre beaucoup de ce qu'il a desia serré dans ses coffres, voudra-il de son bon gré tomber en ceste perte ? Certainement celuy est ingrat, qui en rendant le premier bien qu'il a receu, en espie encore un second, esperant faire profit sur le plaisir duquel il s'acquitte. L'appelle celuy ingrat, qui sert un malade, & ne bouge d'aupres de luy, pour l'esperance qu'il a qu'il face testament, & que pour son seruice il le doive faire heritier, ou luy laisser quelque bon legs. Qu'il face hardiment tout ce qu'un bon amy, & celuy qui n'oublie rien de son deuoir, peut faire : toutefois si quelque esperance luy est passée par la fantasie, s'il est soigneux seulement du profit, s'il iette son hameçon pour prendre quelque chose, s'il fait comme les oyseaux qui ne viuent que de corps morts, suiuaus de pres les troupeaux malades, & ne regardans sinon que quelque brebis tombe bien tost par terre : il donnera occasion à chacun de penser qu'il n'attend que la mort de son malade, & ne fait que voler à l'entour de sa charongne. Mais un cœur bien recognoissant, ne prend plaisir qu'à la seule vertu de sa bonne intention.

CHAP. XX.  
Il les faut recognoistre encore que cela nous deult apporter du preiudice.

**V**Eux-tu sçauoir cōme cela est vray, & qu'un cœur recognoissant ne se laisse iamais corrompre à l'vtilité ? Il y a deux sortes d'hommes recognoissans. On appelle recognoissant celuy qui rend quelque bien, au lieu de celuy qu'on luy a fait. Cestuy-là parauanture se peut vâter, il peut faire un peu le braue, il a de quoy se tenir fier. Nous appellons aussi recognoissant un hōme qui a receu le bien-fait d'une bonne volonté, & qui d'une bonne volonté se sent redevable. Cestuy-là se tient caché dans sa conscience. Mais quelle vtilité peut-il sentir d'une affection profondement cachee ? Or cestuy-là, encore qu'il n'ait le moyen de faire d'auantage, toutefois il est recognoissant, il aime, il confesse deuoir, il a grand desir de rendre la pareille, il n'a faite de rien que tu puisses desirer. Celuy ne laisse point d'estre bon artisan, qui par faute d'outils & d'instrumens, ne peut faire son mestier. On ne dira pas qu'un chantre n'ait belle voix, si le bruit qu'on fait aupres de luy empesche qu'on ne le puisse ouyr. Ie veux rendre le bien qu'on m'a fait. Encor n'est-ce pas assez, il y reste quelque autre chose, non pas toutefois pour estre estimé recognoissant, mais pour estre quitte du bien qu'on m'a fait. Car souuent celuy qui n'a rien payé est estimé recognoissant. Et tout ainsi qu'on estime la valeur & le prix des autres vertus par la bonne affection : pareillement la vertu de bien recognoistre un plaisir se mesure entierement par la bonne volonté qui se voit en nous. Si cestuy cy s'est mis en deuoir, & qu'il n'ait point eu la puilliance de rendre, c'est la seule fortune qu'on en doit accuser. Comme un homme ne laisse point d'estre bien

CHAP. XXI  
Deux sortes d'hommes non ingrats, & deux moyens de recognoistre un bien fait.

disant, encore qu'il soit contraint de se taire, ni d'estre vaillant, encore qu'il ait les mains liees, ni d'estre bon pilote, encore qu'il soit en terre ferme, parce que ceux-là n'ignorent rien de ce qui appartient à la perfectiō de leur sçauoir, bien qu'ils soient empeschez de n'en vser point : De mesmes celuy qui n'a que la seule volōté, & qui n'a aucun autre tesmoin de son affection, que la propre conscience, est recognoissant. L'adiousteray d'auantage, que l'homme recognoissant quelquesfois est estimé ingrat au iugement de plusieurs, qui tournent ses intentiōs au rebours, & les prennent en mauuaise part. En quoy donc se fie cestuy-là, sinon en sa conscience ? laquelle se resiouyt encore qu'elle soit incogneuē, & profondement enseuelie dans son estomach, & laquelle estant assez assēuree d'elle-mesmes contre les fausses opinions, & les mauuais propos qu'on en tient, ne se fie qu'en son integrité : & voyant vn grand nombre de personnes qui iugent mal de ses intentions, elle ne veut point conter les opinions contraires, mais pense gagner sa cause à son seul iugement. Si elle voit qu'on punisse sa bonne foy de pareille peine qu'on punit vne perfidie, elle ne pert point le cœur, & ne s'abaisse point pour cela, mais elle s'arreste ferme contre sa peine.

CHA. XXII  
Le contentement qu'on reçoit d'auoir bien fait à son prochain, est si grand, que l'on ne s'en repent point mesme les plus grieues afflictions.

**I**'Ay maintenant (dit la conscience) tout ce que j'ay voulu, j'ay tout ce que j'ay desiré, te ne me suis point encore repentie, & ne me repentiray oncques d'auoir eu ceste volōté. La fortune pour si contraire & si mal-heureuse qu'elle me soit ne me conduira iamais à ce poinct, qu'elle me face dire? Quest-ce que ie voulois? Que me sert-il d'auoir eu si bonne volōté? Elle me profite estant attaché à la gehenne, elle me profite estant au milieu des flāmes, & lors qu'on me les fait sentir par tous mes membres, lors qu'on brulle mon corps tout vis à petit feu. Celuy qui a sa conscience bien nette, qui a son cœur plein d'assurance, encor que le sang degoutte de son corps il se resioiira de voir les flammes, dans lesquelles sa bonne conscience reluira. Je veux encor redire l'argument dont ie m'estois cy-dessus aidé. Pourquoi est-ce que quand nous mourons, nous auons si grand desir de recognoistre tout le bien qu'on nous a fait? pourquoi est-ce que nous pesons si soigneusement le deuoir & l'office d'vn chacun? Pourquoi est-ce que nous iettons nostre memoire sur les seruices que nous auons receus durant toute nostre vie, & que nous craignons tant d'en oublier aucun? Il ne reste rien apres nostre mort, que nous-puissions esperer. Toutesfois estans venus à ce dernier poinct, nous voulons sortir de ce monde, & abandonner ces choses humaines, avec opinion d'auoir aduantageusement recogneu les seruices d'vn chacun. Cela se fait parce que ceste belle œuvre est suiuiue d'vne grande recompense, & que la force de l'honestetē attire à soy le cœur des hommes : sa beauté s'espand sur nos ames, & lès ayant surprises de la merueille de la lueur, & de sa clarté, les rait du tout à soy. Mais encor il en sort beaucoup de commodité. Car la vie des gens de bien est plus assēuree, & l'innocence qui est accompagnée d'vne ame recognoissante, est hors de crainte. Nature eust inuistement fait, si elle nous eust baillé vn si grand bien avec misere, avec danger, & incertitude. Mais regarde, te te prie, encore qu'on puisse facilement & sans danger souuent paruenir à ceste vertu par vn chemin assēuré & facile, si tu l'eusses voulu suiure par des rochers inaccessible, par des chemins pierreux, pleins de serpens, & de bestes sauages.

CHA. XXIII  
Nae bonne chose est de-

**L** ne faut point toute fois dire que la chose ne se doie desirer pour l'amour d'elle-mesmes, parce qu'elle soit accompagnée de quelque vtilité qui vient hors

d'elle. Car on voit presque tousiours les plus belles choses estre doiüees de beaucoup de profits estrangers, qui les suiuent apres, mais elles marchent les premieres. Faut il douter que le cours du Soleil & de la Lune avec leurs diuers changemens, ne temperent tout ce grand Palais bastý pour la demeure des hommes? & que tous les corps celestes ne soient nourris de la chaleur du Soleil? & que les terres n'en soient ouuertes & relaschées? l'abondance des humeurs amoindrie? la rigueur de l'Hyuer ( qui gele toutes choses ) rompuë & chassée? & que la tiedeur de la Lune n'ait vertu de penetrer dans les fruiçts, & les mener à parfaite maturité? Que la fecondité des choses humaines responde à son cours, & que selon qu'elle sera pleine ou vuide, elles ne le soiët aussi? Que le Soleil n'ait fait remarquer l'annee, par l'acheuemēt de son cours? & la Lune le mois, qui s'acheue dans beaucoup moins de temps? Or içoit que tu leur eusses osté ces vertus-là, & qu'ils ne peussent rien faire de ce que l'ay dit, ne te sembleroit-il pas que le Soleil, encore qu'il ne fist que passer viftement deuant nos yeux, meritaist d'estre regardé? ne penserois-tu pas qu'il fust digne d'estre adoré de nous? Encore que la Lune eust fait son cours otieusement, & sans porter aucun profit, estimerois-tu qu'elle ne meritaist bien, qu'on haust la teste pour la regarder? Quand le Ciel durant la nuict iette ses lumieres, & ses clartez çà-bas, quand on voit vne infinité d'estoilles y reluire, qui est celuy qui n'est rauy à les contempler? Qui est celuy qui se voyant surpris d'vne si grande merueille, ait loisir de penser lors au bien & au profit qu'elles nous apportent? Regarde comment le Ciel les roule en haut, comment elles tombent apres coyement & sans bruict, comment elles destrobent leur vitesse, & la conduisent si doucement, & sous apparence d'vn trauail arresté qui ne bouge point: Combien est grand l'ouurage qui se brasse durant ceste nuict, laquelle tu ne remarques seulement que pour scauoir le compte & la difference des iours, qu'elle grande troupe de choses commencent à rouler au silence des tenebres: Combien grande sera la suite & l'ordre des Destinées qui se determineront en vne seule nuict, & qui sortiront vn iour à leur terme certain. Les estoilles & les clartez, dont tu penes que le Ciel soit tapissé pour ne luy seruir que d'ornement & de beauté, ne perdent point leur peine: chacun d'elles fait quelque bel ouurage. Il ne faut point que tu penes qu'il n'y en ait que sept seulement, qui trauillent & qui courent à trauers le Ciel, demeurans les autres fixes & arrestées: nous n'en auons apperceu le cours & le mouuement que de bien peu. Mais il y a vn nombre infiny de ces Dieux, qui se sont retirez hors de nostre veü, qui ne sont incessamment qu'aller & venir, & faire place l'vn à l'autre. Et encore de ceux qui se laissent voir à nous, il y en a plusieurs qui sont vn chemin obscur, & passent par des lieux tellement couuerts & cachez, qu'on ne les peut apperceuoir. Quoy donc? ne serois-tu pas contraint de t'esmeruëiller? ne serois-tu pas rauy de regarder la grande masse de cest vniuers, encore qu'il te gouuernast, & ne t'assurast sous sa tutelle & deffense? encore qu'il ne t'entretint de sa chaleur, qu'il ne t'engendrast, & qu'il ne t'arrouast de son air, & de ses vents?

frable de soy  
mesme, en-  
core qu'elle  
ait des com-  
moditez en  
dehors, ainsi  
que le Soleil  
qui nourrit  
par sa cha-  
leur toute  
la g. and  
masse de cest  
vniuers.

**O**R tout ainsi que ces choses, encore qu'en premier lieu elles ayent leur vsage, & qu'elles soient necessaires & profitables, remplissent neantmoins toute nostre ame d'admiration de leur maiesté: pareillement toute sorte de vertu, & principalement celle d'vn cœur bien recognoissant, encore qu'elle nous soit profitable, & qu'elle nous apporte beaucoup d'vtilité, ne peut trouuer bon qu'on l'aime pour cela: Elle a dedans soy quelque chose de plus grand, elle n'est pas assez bien cogneuë de celuy qui la prise & l'estime pour l'vtilité, & qui la met au nombre des

CHA. XXIV.  
Semblable-  
mēt les ver-  
tus, notam-  
ment la gra-  
uité, sont à  
desirer d'el-  
les mesmes,  
non pour au-  
cune vtilité  
qu'on en es-  
pere ou re-  
goiue.

choses profitables. Si celuy qui veut estre recognoissant, ne l'est pour autre intention, que pour ce qu'il cuide que cela luy portera profit, il s'ensuit qu'il ne le fera qu'à mesure du profit & de l'utilité qu'il en pourra recevoir. La vertu ne peut permettre qu'un tas de faquins & avaricieux luy fassent l'amour, il fait venir vers elle les bras estendus, & le sein de la robe déplié, sans espoir d'en rien rapporter. L'ingrat ne pense qu'à cecy: Je veux bien rendre la pareille, mais ie crains la despense qu'il faudra faire, le danger où ie me mettray, l'inimitié que j'en pourray acquerir: il vaut mieux que ie pense à mon profit, & à mes affaires, & que ie ne face rien dont mal m'en puisse aduenir. Vne mesme raison ne peut faire vn homme recognoissant & ingrat, mais comme leurs œures sont diuerses, aussi leurs intentions sont différentes. L'un est ingrat, encore que ce soit contre son deuoir, par ce qu'il en tire profit; l'autre est recognoissant, encore que ce soit contre son profit, parce que le deuoir luy commande de l'estre.

CHAP. xxv.  
La liberalité  
de Dieu gra-  
tuite nous  
enseigne à  
faire plaisir  
sans recom-  
pense.

**N**ous ne deuons auoir autre intention que de viure selon la sagesse de nature mere de toutes choses, & de suiure l'exemple des Dieux. Or en tout ce que font les Dieux, ils ne suiuent autre raison que le desir qu'ils ont de faire ce qu'ils font: sinon que tu voulusses dire que pour le fruiet de leur ouurage ils sentent la fumee des entrailles, & l'odeur de l'encens qu'on brusle sur leurs autels. Voy toute-fois combien de choses ils font tous les iours, les grands biens qu'ils nous departent, de quelle abondance de fruiets ils remplissent les terres, cōment ils nous donnent les vents à souhait pour esmouoir la mer, & nous conduire en toutes contrées, comment ils nous enuoyent de grandes & soudaines pluyes pour ramollir la dureté de la terre, pour remplir les veines des fontaines taries, & leur bailler nouvelle nourriture par des conduits secrets. Ils font tout cela sans recompense & sans aucun profit qui puisse paruenir iusqu'à eux. Il faut aussi que nostre raison, ( si elle ne se veut point destourner de l'exēple que les Dieux luy donnent, ) obserue cela, & qu'elle ne suie point les choses honnestes, comme si elle estoit loüee à gages. Il faut auoir honte de vendre le moindre plaisir que nous ferons. Les Dieux n'attendent aucune recompense de ce qu'ils nous donnent. Si tu veux ressembler aux Dieux, il faut faire plaisir aux ingrats mesmes. Car le Soleil reluit sur les meschans, & les corsaires passent avec assurance sur la mer.

CHA. xxvi.  
Et le faut fai-  
re mesme  
aux ingrats  
qui ne pe-  
chent qu'à  
faute de sēs:  
mais non à  
ceux qui sōt  
recogneus  
estre natu-  
rellement  
enclins à  
l'ingratitude.  
ca

**S**ur ce point, ils s'enquierent, si vn homme de bien doit faire plaisir à vn ingrat, sçachant qu'il est ingrat. Permits au preallable que ie rompe vn peu ce propos, & que ie die quelque chose, pour me garder d'estre surpris par vne demande trop subtile. Il y a, suiuant l'opinion des Stoiciens, deux sortes d'ingrats: L'un est ingrat, par ce qu'il est fol, & qu'il a faute de bon iugement. Or celuy qui est fol, est par consequent meschant, & le meschant est remply de toute espee de vices. Le fol donc est plein d'ingratitude. De ceste mesme sorte nous appellons meschans les intemperez & dissolus, les auares, les prodigues, les malicieux: non point que communément tous les vices soient grands & remarquez en vne seule personne, mais parce qu'ils y peuent estre, & de vray ils y sont, pourtant cachez & couuerts qu'on les tienne. L'autre est ingrat, par ce qu'au iugement du peuple, & de tous ceux qui le recognoissent, il est naturellement enclin & subiet à ce vice. A cest ingrat premier, encor qu'il ne soit point exempt de ceste faute, comme il ne l'est aussi d'aucun autre vice, l'homme de bien pourra faire plaisir. Car s'il vouloit reietter les gens de ceste condition-là, il ne donneroit iamais rien. Mais à ce dernier ingrat, à ce

trompeur des bien-faicts, qui a naturellement le cœur addonné à l'ingratitude, l'homme de bien pourra faire plaisir, comme il feroit à vn qui est au guet pour atraper quelque chose. Qui est-ce qui voudroit prester de l'argent à vn prodigue qui a desia despensé follement tout son bien? Qui est-ce qui voudroit rien baïler en garde à celuy qui a si souuent nié les deposts que plusieurs auoient fiez entre les mains? On peut appeller vn homme couiard, quand il est fol. Car cela fuit les personnes meschantes, qui sont indifferemment saisies de toute espece de vices: mais on appelle proprement couiard, celuy qui l'est de nature, & qui s'effraye du moindre brui& qu'il oyt. Au contraire vn fol & vn inconsideré a bien en soy tous les vices du monde, mais il n'est point enclin de sa nature esgalement à tous. L'vn est sujet à l'auarice, cettuy-cy aux prodigalitez & despenses outrageuses, & l'autre à vne effrontée meschanceté.

**C**Eux donc se trompent, qui demandent aux Stoïciens. Quoy? Achilles est-il couiard? Quoy? Aristides, qui a gagné ce beau nom de iuste, pour auoir toujours vſé de iustice, sera-il nommé injuste? Quoy? Fabius qui remit en assurance l'estat esbranlé de la chose publique, en mettant les affaires de la guerre en longueur est-il temeraire? Quoy? Decius a-il crainte de la mort? Mutius est-il traistre? Camille a-il quitté l'armée des Romains? Non: Ce n'est pas ce que nous voulons dire, Que toute sorte de vices soient si estroitement attachez en tous hommes, comme nous en voyons aucuns se descouuir, & apparoir d'auantage en quelques vns. Mais nous disons qu'vn meschant & qu'vn fol est sujet & enclin à tous vices. De maniere que nous ne mettons point le hardy hors de peur, ny le prodigue hors d'auarice. Comme l'homme a tous les cinq sens de nature, toutefois tous les hommes n'ont point la veüe si aiguë que le Lynx: pareillement en celuy qui est fol, tous vices ne sont si desbordez, comme on void quelques-vns en quelques hommes. Tous les vices sont en tous hommes, mais tous ne se descourent point en toutes personnes. Nature induit l'vn à estre auaricieux, l'autre à suiure ses affections impudiques. Cettuy-cy est adonné au vin: au moins s'il ne l'est encor du tout, il y est tellement accoustumé, que ses mœurs le portent à l'yurongnerie. Par ainsi pour reuenir à mon propos, ie dis, qu'on ne void aucun estre mauuais, qu'il ne soit pareillement ingrat. Car il a dans son ame toutes les semences de meschanceté. Toutesfois nous appellons proprement ingrat, celuy qui est plus enclin à ce vice. Ie me garderay donc de bien-faire à vn tel galand que cela. Bref, comme le pere n'aduise pas au profit de sa fille quand il la marie avec vn homme outrageux & rude, qui a souuent esté repudié: & comme celuy sera estimé mauuais mesnager, qui donnera la charge de son bien à vn qui a esté desia condamné d'auoir mal gouverné les affaires d'autrui: comme celuy fera vne grande folie qui par son testament laissera tuteur de son fils vn qui est estimé pilleur & voleur des pupilles: pareillement on dira que celuy employera mal ses bien-faicts, qui choisira des ingrats pour leur faire des plaisirs, qui seront aussi tost perdus comme donnez.

CHA. xxvii.  
Ingratitude  
& meschanceté sont  
toujours  
coniointes  
ensembles.

**L**Es Dieux mesmes, (comme il dit,) donnent aux ingrats beaucoup de choses. Mais ils les auoient apprestées seulement pour les bons. Toutesfois elles tombent sur les mauuais, parce qu'on ne les peut separer des bons. Encor vaut-il mieux faire du bien aux meschans, pour l'amour des bons, que si l'on abandon-

CHA. xxviii.  
Dieu fait du  
bien aux  
meschans  
parce qu'ils  
se trouuent  
parmy.

## Des Bien faits;

les bons, cōme les influences distribuent leurs commoditez à bons & mauuais indifferement, & cōme tous sans distinction se ressentent des largesses publiques, noit les bons pour ne rien donner aux mauuais. Par ainsi les Dieux ont ordonné ces choses que tu racontois, le iour, le Soleil, le retour de l'Esté & de l'Hyuer, la douceur temperée du Printemps & de l'Automne, les pluyes, les sources des fontaines, & les soufflemens des vents, qui reuiennent sans faillir à leur tour, & tant de belles choses pour le bien vniuersel & general de toutes personnes, & n'ont peu separer & mettre à part ceux à qui seulement ils vouloient faire du bien. Le Roy donne les honneurs à ceux qui en sont dignes, mais il fait souuent des largesses publiques, & des presens de viures, à qui ne les meritent pas. Le larron, le pariure, l'adultere, pourueu qu'ils soient citoyens, reçoient le froment public qu'on donne tous les ans au peuple Romain, sans respecter les mœurs. S'il y a quelque chose qu'on vueille donner cōme à des citoyens, & non point cōme à des gens de bien, autant en prend le mauuais que le bon. Aussi Dieu a fait present de quelques choses à tout le genie humain, de l'usage desquelles aucun n'est empêché. Car il ne se pouuoit faire que le vent fust fauorable aux bons, & contraire aux meschans. C'estoit le bien & l'vtilité de toutes nations, que les mers fussent ouuertes & nageables pour le bien des commerces, & que l'Empire des hommes s'estendit par tout. On ne pouuoit pas donner loy aux pluyes, on ne leur pouuoit pas defendre qu'elles ne tombassent sur les terres des meschans & des vicieux. Il y a quelques choses qui sont communes aux vns & aux autres. On bastit des villes pour receuoir les bons & les mauuais. Les escriuains & libraires ont mis en lumiere les liures des hommes sçauans, pour estre leus aussi bien de ceux qui en sont indignes cōme des vertueux. La medecine sert aux plus meschans du monde. On n'a point voulu interdire la composition des remedes salutaires, pour crainte qu'on auoit que les indignes n'en fussent secourus. Vse de iugement & de choix pour le regard des bien-faits, que tu ne voudras donner qu'à personnes dignes, & non point pour le regard de ceux auxquels on reçoit sans respect toute maniere de gens. Car il y a grande difference, entre choisir vne personne, ou ne la repouller point. Aux Cours on fait indifferement iustice à ceux qui la poursuiuent. Les meurtriers mesmes iouyssent de la paix, & ceux qui ont rauy le bien d'autrui, recourent le leur. Les bateurs de paué, & ceux qui ne font que donner coups d'espée par les riens de leur ville, sont en seureté dans les murailles d'icelle. Ceux qui ont plus souuent offensé les loix, sont conseruez & maintenus en toute assurance sous leur autorité. Bref, on ne pouuoit faire iouyr certaines personnes de quelques biens qu'il y a, qu'ils ne fussent departis & donnez vniuersellement à tous. Par ainsi il ne faut point disputer des biens que nous sommes publiquement tenus de donner. Mais ce que ie veux donner par choix & iugement à quelque vertueux homme, ie me garderay bien de le bailler à celuy que ie sçauray desia estre ingrat.

CHA. XXIX.  
Obiection & responce au discours precedent, & quels plaisirs on peut resufer à l'ingrat.

**N**E donneras-tu point donc conseil (dit-il) à vn ingrat, qui voudra prendre aduis de ses affaires? ne permettras-tu point qu'il vienne puiser de l'eau dans ta fontaine? s'il a failly le chemin, refuseras-tu de le luy faire monstrer? Voudrois-tu bien faire cela pour vn ingrat, & luy refuser apres toute autre sorte de bien? Il faut distinguer cecy. Ie me veux essayer de monstrer la difference qu'il y peut auoir en cela. Le bien-faict est vne œuvre profitable à celuy auquel on le donne, mais il ne s'ensuit point que pour cela on doie appeller toute œuvre profitable, bien-faict. Car il y a des choses si petites, & de si peu de valeur, qu'elles ne doiuent pas prendre le nom de bien-faits. Il faut qu'il y ait deux poincts pour

bailler le nom au bien-faict. Premièrement la grandeur de la chose: car il y en a qui ne pensent point assez pour meriter ce nom. Qui voudroit appeller bien-faict, auoir donné vne piece de pain, ou quelque vieux tournois, ou permettre de venir prendre du feu en la maison? Or içoit que quelquesfois cela profite dauantage que des biens de plus grande valeur, si est-ce que la petitesse du prix, encore que la necessité du temps les face souuent trouuer precieux, en diminué l'estimation. Dauantage il faut qu'on ait deuant les yeux ce qui est le principal & le plus fort: Sçauoir est premierement, que ie le face pour l'amour de celuy à qui ie veux donner mon bien-faict, & que ie l'estime digne de le receuoir. Finalement que ie le face d'un bon cœur, & que ie sente en moy-mesme vne grande ioye du plaisir que ie fais. Et toutesfois il n'y a rien en tout cela de ces petits bien-faicts, dont l'ay parlé cy-dessus, lesquels nous ne leur donnons point comme à personnes qui en soient dignes, mais plustost, mesprisans la petitesse de leur valeur, nous le donnons d'une douceur de nature, & par humanité.

**L**E ne veux pas nier que quelquesfois pour l'honneur d'autruy, ie ne doie faire plaisir à des gens qui en sont d'eux-mesmes indignes. Comme souuēt en la poursuite des honneurs & des dignitez, l'ancienne noblesse des maisons a esté cause qu'on a preferé des hommes inutiles & mal estimez à des hommes sçauans & de bon esprit. Non sans cause la memoire des grandes vertus est sacree. Plusieurs prennent plaisir à se rendre bons & vertueux, s'ils voyent qu'on recognoisse la vertu des gens de bien encore apres leur mort. Quel merite a fait Consul le fils de Cicero, si ce n'est la memoire du pere? Qu'est-ce qui fit receuoir n'agueres Cinna venant du camp des ennemis & l'honorer du Consulat? pourquoy en fit-on de mesme à Sextus Pompeius & aux autres qui ont porté le nom des Pompees, sinon pour l'excellence de la vertu d'un seul homme: laquelle fut si grande, que sa ruine encore peut esleuer bien haut tous ceux de sa race. Qu'est-ce qui fit paruenir n'agueres Fabius Perficus (que les plus impudiques hommes ne vouloient pas seulement baiser à la dignité Sacerdotale, non point à un Colleege seulement, si ce ne fut la souuenance des Verrucosiens, des Allobroiques, & de trois cens qui tous en vne fois sortirent d'une seule famille pour se presenter aux ennemis, & arrester leurs courses? Nous sommes redevables de cela aux vertus qu'elles se font aymer, non seulement pendant qu'elles sont presentes avec nous, mais encores apres la mort de ceux qui les ont portees avec eux au Ciel. Et tout ainsi que ces braues personnages ont tant fait, qu'ils n'ont pas esté seulement vtiles en leurs temps, mais leurs bien-faicts sont encor demeurez apres eux: pareillement nous recognoissons les biens qu'ils nous ont faicts en diuers saisons & en diuers siecles. Cestuy-cy engendra des enfans vertueux: il est donc digne de receuoir des bien-faicts, quel qu'il soit, parce qu'il a donné des enfans qui les meritent. Cestuy-là descend de grands & vertueux parens: quel qu'il soit, il faut qu'il demeure couuert de l'ombre de l'honneur de ses predecesseurs. Comme les lieux sales & obscurs paroissent plus beaux quand Soleil reluit dessus, aussi faut-il que les faineants reluisent de la vertu d'autruy, & de l'honneur de leurs deuanciers.

CH XXX.  
On donne certaines choses à gens indignes, en consideration du merite de leurs deuanciers.

**S**ur ce propos (mon Liberalis) ie veux prendre la deffense pour les Dieux, & les veux excuser de la plainte qu'on fait contre eux. Quelquesfois nous auons accoustumé de dire, Que vouloit faire la prouidence des Dieux, quand elle mit le gouvernement d'un Royaume entre les mains d'Aridæus? Penles-tu que ce soit

CH XXXI.  
mais il n'en faut point blâmer la prouidence

diuine pour-  
ce qu'elle le  
permet en  
faueur des  
peres ou cō-  
sanguins.

à luy qu'on a donné ceste grandeur, ç'a esté à son pere, ç'a esté à son frere. Pour-  
quoy est-ce qu'elle a donné l'Empire de tout le monde à Cesar Caligula, à cest  
homme qui estoit si affamé du sang humain, qu'il commandoit qu'on le fist couler  
deuant ses yeux, comme s'il eust eu enuie de le boire? Quoy? penses-tu qu'on luy  
ait donné ceste grandeur pour ses merites? Cela fut donné à l'honneur & à la me-  
moire de son pere Germanicus: cela fut donné à son ayeul, à son bisayeul, & aux  
premiers de sa race, qui n'ont point vescu avec moindre gloire & renommee que les  
derniers venus en leur race, i'açoit qu'ils fullent personnes priuees sans aucun estat  
publique. Quand tu faisois Consul Mamercus Scaurus, (ó sagesse des Dieux) ne  
sçauois-tu pas bien qu'il receuoit à bouche ouuerte les venins que ses chambrieres  
esclaues rendoient en leurs mois? Penses-tu qu'en exerçant ses vilainies il se gar-  
dast de pas-vn? Penses-tu qu'il en fist le fin, & qu'il se soucist de l'opinion qu'on  
peut auoir, ou de sa meschante vie, ou de son impudicité? Je diray vn propos qu'il  
tenoit de luy-mesme, que i'ay souuent ouy raconter en diuers lieux, voire ouy loüer  
en sa presence. Ayant trouué Pollio Afinius couché sur vn liêt, il luy dit (mais ce  
fut avec le mot vilain) qu'il luy feroit ce que peut-estre il aimoit beaucoup mieux  
souffrir. Et voyant que Pollio s'en faschoit, & qu'il commençoit à s'en despiter:  
Si i'ay dit rien de mal, ie veux (dit-il) qu'il puisse tomber sur moy & sur ma teste.  
C'est luy qui faisoit ce beau conte de soy-mesme. As-tu receu vn homme si eshon-  
té, & si ouuertement vilain, aux plus grandes dignitez de Rome? l'as-tu fait mon-  
ter au siege de iustice? Certainement quand il te souuient de cest ancien Scaurus,  
qui fut iadis Prince du Senat, tu ne peux souffrir que sa race & sa posterité soit ab-  
baissée & mise en oubly?

CH. xxx. ij.  
La prou-  
dence diuine  
aduance  
quelques  
hommes  
pour le me-  
rite, ou de  
leurs prede-  
cesseurs ou  
de leurs suc-  
cesseurs.

**I**L est aisé à voir comme les Dieux traictent plus fauorablement les vns pour les  
merites de leurs peres, & de leurs ayeuls, & les autres pour les vertus qui doi-  
uent reluire quelque iour en leurs nepueux, & en ceux qui naistront à l'aduénir de  
leur posterité. Car les Dieux sçauent bien la suite & l'ordre de leurs destinees: la  
cognoissance de tout ce qui doit passer par leurs mains leur est tousiours deuant les  
yeux, mais il nous est caché, iusques à tant qu'il soit tout d'vn coup descouvert, &  
mis en lumiere. Les choses que nous estimons soudaines leur sont de long-temps  
cogneuës & familiares. Les Dieux veulent que ceux-cy soient Roys, parce que  
leurs ancestes ne l'ont point encor esté, parce qu'ils ont plus aimé suiure la iusti-  
ce & la sobrieté en leur vie priuee, que d'auoir eu commandement souuerain: &  
parce qu'ils n'ont point voulu rendre subiecte la Republique à eux, ains ont mieux  
aimé s'affubier à la Republique. Ils veulent que ceux-cy soient Roys: parce que  
leur bisayeul a saintement vescu, parce que la fortune ne luy a iamais peu faire  
perdre le cœur, parce qu'au milieu des guerres ciuiles, pour le bien de la Republi-  
que, il a mieux aimé estre vaincu que de vaincre. On n'auoit peu encor durant vn  
si long temps recognoistre celuy, en souuenance duquel ils veulent que maintenant  
cestuy-cy commande sur tout le peuple, non point parce qu'il en ait le sçauoir &  
la suffisance, mais parce qu'vn autre l'a merité pour luy. Ouy, mais il est contre-  
fait de son corps, il a le visage fort laid, il fera des-honneur à la dignité de son  
Estat. Je voy desia que les hommes m'accuseront, ils m'appelleront auégle &  
temeraire, ils diront que ie ne sçay point en quel lieu ie mets ce qu'on ne deuroit  
donner qu'aux plus grands, & aux plus excellens. Mais ie sçay que donnant main-  
tenant à cestuy-cy, ie paye ce que ie deuois, long-temps y a, à vn autre. Comment  
peuent ceux qui viuent auourd'huy auoir cogneu celuy qui fuyoit tant, durant sa

vie, l'honneur & la gloire qui le suit maintenant si tard apres sa mort? qui courroit aux dangers des combats aussi vistement, & avec vn visage aussi asseuré, comme les autres s'en reculoient? qui n'a iamais separé la deffense de son bien d'avec celuy de la republique? Où est (diras-tu) cestuy-là? qui est-il? C'est chez moy que ces liures de raison se tiennent, que telles receptes & despenfes se verifient. Je tiens compte de ce que ie dois à vn chacun. Je paye quelquefois les vns long-temps apres le terme, quelquefois ie paye les autres deuant la main, comme l'occasion & l'vtilité de ma republique le requiert.

**I**E donnetay donc quelquesfois à vn ingrat, non pas pour l'amour de luy. Mais (dit-il) si tu ne sçais pas qu'il soit ingrat ou recognoissant, attendras-tu iusques à ce que tu le sçaches? ou bien voudras-tu cependant perdre le temps & la commodité de luy faire plaisir? On pourroit peut-estre trop longuement attendre: car (comme dit Platon,) il n'y a rien si difficile à cognoistre que le courage & la volenté d'un homme. Ce seroit temerité de n'attendre pas. Nous respondons à cestuy-là, que nous ne deuous iamais attendre vne trop exquisite recognoissance des choses, parce que la recherche de la verité est fort mal-aisée & difficile, mais nous deuous aller là où le vray-semblable nous conduit le deuoir & l'office des hommes doit tenir ce chemin. C'est sous ceste incertaine esperance que nous semons nos terres, que nous faisons des voyages sur mer, que nous dressons des armées, & entreprenons la guerre, que nous espousons femmes, que nous esleuons & nourrissons les enfans: combien que l'euénement de tout cela soit incertain & mal-asseuré. Mais nous entreprenons toutes choses desquelles nous auons bonne esperance. Car qui voudroit certainemēt asseurer que celuy qui va sur la mer, puisse arriuer tousiours à bon port? que celuy qui fait la guerre, vainque ses ennemis? que le mary rencontre vne femme chaste? vn pere des enfans qui luy portent reuerence? Nous suyons, où la raison, & le sens commun, & non point où la verité nous meine. Si tu attends à ne faire rien qui ne soit heureusement conduit, & selon ton souhait, si tu attens iusques à ce que tu ayes trouué la verité, & l'asseurance des desseins que tu fais, ta vie deuiendra inutile & otieuse, sans iamais rien oser entreprendre. Tant que le vray-semblable me poussera à faire cecy, ou cela, ie ne craindray point de donner vn bien-faict à celuy que ie penseray vray-semblablement n'en deuoir pas demeurer ingrat.

CH. xxxiii.  
Moyens de bien-faire à vn ingrat, & responce à l'obiection que l'on peut faire à ce propos.

**O**N me dira, qu'il suruiendra plusieurs cas, ausquels vn mauuais homme sera pris pour bon, & qu'un bon nous desplaira comme s'il estoit melchant. Car nous sommes bien souuent trompez sus l'apparence des choses que nous croyons. Qui est celuy qui puisse nier cela? mais ie ne trouue rien plus asseuré que le vray-semblable pour gouverner & conduire mon iugement & mon dessein. C'est par ce chemin que ie dois suiure la verité. Je n'ay rien qui me soit plus certain. Je mettray seulement peine d'y aduiser de bien prés, & de ne croire point de leger. Car il en peut aduenir de mesme en combattant. Il se peut faire que ma main par erreur poussera les armes qu'elle tient, contre mon compagnon, & que ie sauueray la vie de mon ennemy, le prenant pour vn soldat de mon armée. Or cela n'aduiendra guere souuent, & s'il aduient, ce ne sera pas par ma faute: mon vray desir & mon dessein estoit de blesser l'ennemy, & de deffendre la vie d'un mien citoyen. Si ie sçay qu'un homme soit ingrat, ie ne luy feray aucun plaisir. Mais s'il m'a surpris, s'il m'a trompé, en ce cas le donneur n'en est aucunement à reprendre, par

CH. xxxiiii.  
Repliques & responce. Qui donne à celuy qu'il estime estre non ingrat, n'est point à blâmer.

Autre repli- que touchât celui duquel on ne peut ignorer qu'il soit ingrat.

ce qu'il pensoit donner à vne personne reconnoissante. On me demandera, Si tu auois promis à quelqu'un de luy faire plaisir, & qu'apres tu fusles aduertý que c'est vn ingrat, tiendrois-tu ta promesse? Si tu la tiens, tu fais vne grande faute, car tu donnes à vn qui ne le merite pas, & à qui tu ne dois rien donner : si tu le refuses tu fais aussi grandement, de ne tenir ta promesse à celui à qui tu l'as faite. Vostre se- cte chancelle en cest endroit, & ceste glorieuse promesse que vous auiez faicte, que le sage ne se repent oncques de ce qu'il a fait, qu'il ne reforme iamais son ou- rage, quil ne change iamais de conseil, commence à s'esbranler. Le sage ne chan- ge point d'aduis, si les causes & les circonstances qui luy donnent ce conseil, de- meurent encore en leur entier. Et à ceste raison il ne se peut repentir de rien, parce que lors il ne pouuoit plus sagement faire que ce qu'il auoit fait, ne rien mieux or- donner que ce qu'il auoit ordonné. Au reste, toutes choses qu'il entreprend, il les fait avec ceste condition, S'il ne suruiuent rien qui rompe ses sages desseins. Voila pour- quoy nous disons que toutes choses luy viennent à souhait, qu'il ne luy arriue rien contre ce qu'il auoit pensé, parce qu'il preuoyoit en son entendement, que plu- sieurs choses pourroient suruenir, qui romproient ses intentions. Ce sont les fols qui ont trop de fiance, & qui se promettent trop hardiment la faueur de fortune. Mais le sage regarde sur l'une & l'autre partie d'icelle. Il cognoist le pouuoir de l'ignorance & de l'erreur qui nous surprend bien souuent : il cognoist combien sont incertaines les entreprises des hommes, combien d'empeschemens se mettent deuant nostre conseil, & combien d'euuenemens contraires rompent nos delibera- tions. Il s'entend la fortune variable, & le hazard des choses humaines, avec vne espe- rance incertaine & douteuse, avec des sages & certains conseils : il entreprend des besongnes incertaines, mais les conditions sans lesquelles il ne commence & n'en- treprend rien, le deffendent assez en cela.

Responſe en faueur des Stoiciens, contre ceux qui les taxent d'inconstan- ce.

CH. XXXV  
Cas au quel l'on n'est point tenu de faire plaisir encore qu'on soit obligé de promesse. Les condi- tions de la promesse changee luy leuent l'obligation.

I'ay promis de faire plaisir, s'il ne suruenoit aucune chose qui m'empeschast de le faire. Que me diras tu, si ma patrie m'a commandé de luy donner ce que j'auois promis à vn autre? si par vne ordonnance il a esté depuis defendu qu'aucun ne face ce que j'auois promis de faire pour vn mien amy? Je t'auois accordé ma fille en mariage, j'ay sceu depuis que tu estois estrange: ie ne puis, sans offenser les loix de mon pays, consentir aux nopces de ma fille avec vn estrange: la loy qui prohibe cela, defend assez ma cause. Je romprois ma foy, ie serois vn inconstant, si les mesmes conditions qui estoient quand ie promis, y estoient encore maintenant. Car tout ce qui s'est changé de nouueau, me permet de prendre vn autre conseil & me rend quitte de ma promesse. Je t'auois promis de plaider ta cause, j'ay depuis apper- ceu que cela porteroit grand dommage & danger à celle de mon pere: ie t'auois pro- mis de faire vn long voyage avec toy, mais j'ay esté depuis aduertý que les chemins sont pleins de voleurs: ie te voulois aller tout presentement trouuer, mais mon fils m'est deuenu soudainemēt malade, & ma femme s'est trouuee surprise de mal d'en- fant. Toutes choses doiuent estre en mesme estat qu'elles estoient lors que ie te promis, si tu veux que ma foy te soit obligee. Or quel plus grand changement peut aduenir, que si depuis ie suis informé, que tu sois vn ingrat & vn meschant homme, ie refuseray lors à vn indigne, ce que ie pensois donner à vne personne qui le meritoit: & encore auray- ie iuste raison de me plaindre, de ce que tu m'a- uois trompé.

CH. XXXVI.  
Il faut tou- resfois auoir

Toutesfois i'aduiferay de prés à la grandeur de ce que j'ay promis. Je prendray conseil, comme ie verray que la chose promise sera grande ou petite. Si

c'est peu de cas, je le donneray, non pas pource qu'il en soit digne, mais parce que ie l'ay promis. Je ne le donneray point comme si ie luy en faisois vn present, mais seulement pour desengager ma parole, & m'en tireray l'aureille. Je chastieray avec cette miennne perte, la legereté de ma promesse : & afin que ie le sente encore plus au vis, & que d'oresnauant ie sois plus sage à parler, ie m'en mordray (ainsi qu'on dit communément) la langue. Mais si c'est vne chose de grand prix, ie ne voudrois pas (comme dit Mecenas) auoir despendu deux cens cinquante mil escus pour me faire tancer apres. Je peseray l'vn & l'autre. C'est quelque chose que de tenir la parole qu'on a donnée : mais aussi c'est encore plus de prendre garde de ne donner point à vn qui ne le merite pas. Toutesfois, il faut considerer combien nostre promesse est grande. Si c'est vne chose de peu de valeur, il la faut donner comme en fermant les yeux. Mais si cela me deuoit porter grand dommage, si l'en deuois sentir quelque des-honneur, i'aime mieux m'excuser vne seule fois de ce que ie ne l'ay point fait, que d'estre à toutes heures en peine de me deffendre contre ceux qui me seroient reproche de l'auoir donné. Bref, tout gist en cela (dy-ie) de sçauoir combien vaut, & à quoy peut estre estimée la promesse que i'ay faicte. Car ie retiendray non seulement ce que i'ay promis, mais encore ie redemandray ce que i'ay donné. Ce luy a perdu le sens qui perseuere en son erreur.

égard à la  
qualité de la  
chose promi-  
se, & confide-  
rer, si elle  
importe ou  
non.

**P**hilippe Roy de Macedone auoit vn vaillant & braue soldat, qui l'auoit fidellement seruy en toutes ses guerres, auquel en recognoissance de sa vertu, il auoit souuent fait bonne part du butin qu'on prenoit sur l'ennemy : & parce qu'il hasardoit volontairement sa vie, sous l'esperance de gagner, il luy donnoit aussi tousiours quelque aduantage pour l'inciter à mieux faire son deuoir. Il aduient que ce soldat fait naufrage sur mer, & que la tempeste & les vagues le jettent à bord, aupres des terres d'vn Macedonien, lequel estant aduertiy de cette fortune, y accourt, & le remet presque de mort à vie. Il le porte en sa maison, luy quitte son propre liect. Il traicte si bien cet homme tout esperdu & presque mort, qu'il le remet en ses premieres forces, il le fait seruir trente iours entiers à ses despens : Il le guerit, & luy donne encore de l'argent, pour se pouuoir conduire à son armée. Le soldat luy dit plusieurs fois, prenant congé de luy. Si ie puis iamais reuoir mon Prince, ie recognoistray bien tout ce bon traictement. Quelques iours apres, estant arriué au camp, il ne faillit point de raconter à Philippe la fortune de son naufrage : & oubliant de dire le secours qu'on luy auoit fait, il le pria bien tost apres de luy donner les terres de quelqu'vn. Toutesfois, c'estoient les terres de celuy-mesmes de qui il auoit esté si gracieusement traicte, & qui l'auoit avec tant de peine & de soing gardé de mourir. Aucunesfois les Roys octroyent plusieurs choses, & mesme-ment en guerre, les yeux fermez. Mais quoy? Vn homme seul, pour si sage & iuste qu'il soit, ne se peut bonnement deffendre contre l'auarice de tant d'hommes armez. Il n'y a aucun qui en mesme temps puisse iouer le personnage d'vn homme de bien, & d'vn vaillant & braue Capitaine. Comme pourroit-on contenter tant de milliers d'hommes qui ne seroient iamais saouls? Qu'auront-ils, si chacun garde son bien, & ce qui luy appartient? C'est ce que disoit Philippes en soy-mesmes, lors qu'il commanda qu'on allast mettre ce soldat en possession des terres qu'il luy auoit demandées. Estant ainsi cet hoste chassé de ses biens, il ne fut pas si mal-appris d'en faire aucun semblant au soldat : mais portant cette iniure le plus secrettement qu'il pouuoit sur le cœur, estant encor bien aise qu'on ne l'auoit donné luy-mesmes pour estre son esclau, il escriuit à Philippe vne petite lettre, par la-

CH. XXXVII.  
L'exemple  
d'indigne in-  
gratitude nu-  
sivement cha-  
stée par Phi-  
lippe Roy de  
Macedoine.

Vice assez  
ordinaire  
aux gens de  
guerre peu  
respectueux.

Ingratitude  
d'un mau-  
uais hoste  
dignement  
punie.

quelle toutesfois se plaignoit franchement de l'outrage qu'on luy auoit fait. Laquelle leuë, Philippe fut si transporté de colere, qu'il donna tout aussi tost commandement à Pausanias de remettre ces biens entre les mains de leur premier maistre: & en outre, qu'il fit grauer avec vn fer chaud sur le visage de ce desloyal soldat, de cest hoste le plus ingrat du monde, de ce conuoiteux belistre, des marques qui portassent tesmoignage combien se doit detester l'ingratitude d'un mauuais hoste. Certainement il ne meritoit point qu'on escriuist si doucement ces lettres sur sa face, il estoit digne qu'elles y fussent profondement entaillées avec vn ciseau: Il en estoit digne, parce qu'il auoit despoillé son hoste, & l'auoit mis tout nud sur le mesme riuage, d'où il l'auoit auparauât tiré demy mort. Nous verrons apres de quelle plus grande peine il estoit digne. Cependant il luy falloit oster les biens qu'il auoit si meschamment ravis. Mais qui auroit compassion de la peine & supplice de celuy qui auoit commis vn acte, qui seroit cause qu'on n'auroit d'oresnauant aucune misericorde des personnes miserables?

CH. XXXVIII  
Honorabile  
mention de  
Philippe,  
pour auoir  
legement &  
iustement  
chastie ce  
vilain in-  
grat.

Philippe sera-il contraint de te donner ce bien, parce qu'il te l'a promis, encore qu'il ne le doie pas faire, encore qu'il face iniure à autrui, encore qu'il face luy mesme vne grande iniustice, encore que faisant cela, il ferme les hautes & les ports à ceux qui feront d'oresnauant naufrage? On ne peut pas estre appellé leger & inconstant de vouloir reparer vne si grande faute, apres l'auoir apperceuë. Il faut franchement confesser, & dire, On m'a trompé, ie pensois que ce fust autre chose. C'est vne sotte gloire, c'est vne folle arrogance, de dire, Ce que j'ay dit vne fois, quoy que ce soit, ie veux qu'il serue d'arrest: ie veux qu'il soit irreuocable. Il n'est point deshoneste de changer d'aduis avec raison. Escoute ie te prie: Si Philippe eust voulu que ce soldat fust demeuré seigneur de ces terres, & de ce bord de mer qu'il vouloit gagner par son naufrage, n'estoit-ce pas autant que d'interdire la terre à toutes miserables personnes qui seroient d'oresnauant naufrage, & defendre qu'on ne leur donnast plus à l'aduenir aucun secours d'eau, ny de feu? Il yaut beaucoup mieux, (dit Philippe,) que tu portes par tous les pays de mon obeysfance, ces lettres grauees sur ton front eshonté, afin qu'elles soient leuës des yeux de mes subjects. Apprends maintenant à vn chacun comme tu deuois autrement respecter la maison de ton hoste, & tenir pour chose sacree la bonne chere, & le gracieux traitement que tu auois receu en sa table. Monstre ton visage, afin que tout le monde y puisse lire ceste loy, par laquelle il est defendu qu'on ne punisse point de peine capitale ceux qui receurent les personnes miserables en leur maison. Ceste belle ordonnance sera mieux gardee en ceste sorte, que si ie l'auois faicte grauer en bronze.

Changer de  
dessein avec  
raison, n'est  
point chose  
deshoneste.  
L'hospitalité  
est chose  
sacree.

CH. XXXIX.  
Objection  
contre le dis-  
cours preced-  
ent. Zenon  
fit bien à vn  
indigne, pour  
ce qu'il l'au-  
oit promis.

Pourquoy est-ce donc, (dit-il,) que nostre Zenon ayant promis de prester cinq cens deniers à quelqu'un, & l'ayant depuis trouué indigne de ce bien-fait, contre l'aduis de ses amys qui luy conseilloyent n'en faire rien, les bailla pour ceste seule raison, qu'il les auoit promis? Premièrement la nature d'une debte est differente de celle d'un bien-fait. Si j'ay presté mon argent à un mauuais payeur, encore ay-ie moyen de le recouurer: Je le puis faire appeller en iustice, quand le terme sera venu, & s'il fait cession de biens, j'en auray à proportion de ma debte. Mais le bien qu'on a donné à un ingrat, est du tout perdu, voire aussi tost qu'on l'a fait. D'auantage, celuy qui donne à un qu'il cognoist estre ingrat, est luy-mesmes mauuais homme, mais celuy qui preste à un mauuais payeur, n'est que mauuais mesnager.

En outre, Zenon n'eust point presté la somme qu'il auoit promise, si elle eust esté plus grande: ce ne sont que cinq cens deniers: prenant le cas, (comme on dit communément,) qu'il les eust despensez en vne maladie: il ne voulut point pour vne si petite somme reuoker la promesse. Je me trouueray à ce banquet, (encore qu'il face froid) parce que ie l'ay promis, mais s'il neigeoit, ou qu'il fist plus mauvais temps, ie ne bougeray de ma maison. Je me leueray du liect pour me trouuer à ces fiançailles, parce que ie l'ay promis, encor que ie n'aye du tout fait ma digestion, mais non pas si la fiéure me surprend. Je me rendray bien caution & pleige pour toy, parce que ie l'ay promis: mais non point si tu me veux faire obliger pour vne chose incertaine, ou enuers le fisque. Je te dis qu'il y a tousiours vne raisible condition, Si ie le puis faire, si ie le dois faire. Si tu veux que ie tienne ma promesse, fay, quand tu me sommes de la tenir, que les choses soient en mesme estat qu'elles estoient quand ie promis. Ce ne sera pas legereté & inconstance de rompre sa parole, s'il est suruenu quelque chose de nouueau. Pourquoi t'esmeruilles-tu, si ie change de conseil, quand les conditions de ma promesse se sont changees: Je suis prest à ceste heure d'estre le mesme que i'estois lors, si tu me monstres toutes choses au mesme estat qu'elles estoient. Nous auons baillé cautions de comparoir en personne: toutesfois on fait défaut, il n'est point depesché contre tous. Car s'il y a quelqu'un qui soit empesché par force & par vne legitime cause, il est excusé par exoine.

**C**E la peut aussi seruir de responce à ceste questiō: S'il faut par vn moyen, ou par autre recognoistre, & rendre la pareille du bien que nous auons receu. Sur tout ie dois auoir vn cœur recognoissant, & qui se souuienne du bien qu'on m'a fait. Au reste, bien souuent ma paureté, ou bien souuent les richesses de celuy à qui ie dois, m'empesche de rendre la pareille: Que pourrois-ie rendre à vn Roy, & à vn riche Seigneur, si ie suis pauvre? Mesmement qu'il y a tels qui prennent à iniure qu'on leur vueille rendre les bien-faits, & qu'au lieu de les recevoir, ils en font de nouueaux, & rechargent encore sur les premiers? Que puis-ie faire à l'endroit de telles gens, si ce n'est d'auoir vne bonne volonté? Car ie ne dois point refuser vn nouueau plaisir, parce que ie n'ay pas encor rendu le premier: ie suis tenu de le recevoir d'aussi bonne volété qu'on me le presente. Je m'offriray à mon amy cōme suffisante matiere pour employer sur moy tout sō bō cœur & toute sa liberalité. Celui qui refuse de recevoir nouueaux plaisirs, fait cognoistre qu'il s'est offensé de ceux qu'il auoit receus. Ouy, mais ie ne rends point la pareille. Que fait cela à propos: il ne tient pas à moy, si l'occasion ne s'y presente, ou si ie n'ay point la puissance de le faire. Quand il m'a fait plaisir, il en a eu le moyē, & la cōmodité. Celui qui l'a fait, est homme de bien, ou meschant: s'il est homme de bien, ie gagneray tousiours ma cause, s'il est meschant, ie ne la veux point plaider deuant luy. Je ne trouue pas aussi qu'il soit bō de nous hastier à redre la pareille malgré ceux qui nous ont fait plaisir, & que nous les importunions de la recevoir quand ils la refusent. Ce n'est point redre la pareille de vouloir faire reprēdre à tō amy malgré soy, ce que tu auois pris de luy de bon gré. Il y en a que si on leur enuoye quelque petit present, soudain apres sans aucun propos ils renuoyent quelque autre chose, pour se pouuoir vanter de n'estre en rien obligez. C'est vne espece de refuser, quand on veut redonner si tost, & par ce moyen effacer si soudainement vn present par vn autre present. Bien souuent ie me dois garder de rendre vn plaisir, encor que i'en aye la puissance, sçauoir, est quand la diminution de mon bien, en luy rendant le bien-

CHP. XI.  
Autre dispute, comment on peut recognoistre le bien receu, de quel estat & qualité qu'on soit.

Cas auxquels est loisible de ne rendre la pareille d'un plaisir, receu.

*Des Bien-faiçts, Livre quatriefme.*

faict, me porteroit plus de dommage, qu'à luy de profit, & quand il ne ressentiroit aucun iuantage de ce qui me porteroit vne grande perte. Celuy donc qui se haste tant de rendre vn plaisir, n'a pas le cœur d'un homme recognoissant, mais plustost d'un debiteur : & pour dire en peu de paroles, celuy qui a tant d'enuie de payer si tost, monstre qu'il a regret de le deuoir. Or celuy qui doit à regret, est entierement ingrat.

*Fin du quatriefme livre des Bien-faiçts.*



LE CINQUIESME  
LIVRE DES BIEN-FAICTS  
DE LVC. ANN. SENEQVE.

S O M M A I R E.

*Il dit que les quatre Livres precedens sembloient auoir acheué tout son dessein, puis qu'il auoit amplement traité comme il falloit donner ou receuoir vn bien-faict, & que s'il s'arreste plus longuement sur ce discours, c'est plustost pour son plaisir, que pour le soin que ce s'iet en air. Il louë Eburius Liberalis, que quand il fait plaisir, il semble plustost qu'il le vende que s'il le donnoit. Il faut si longuement supporter vn ingrât, qu'on le face deuenir recognoissant. Que c'est chose humaine de se laisser vaincre par bien-faicts. Que c'est que d'estre vaincu. On peut demander vn autre bien-faict auant que payer le premier. Quelle sorte de plaisir peuvent faire Diogenes & Socrates à Alexandre, & à Archelaus. Si quelqu'un se doit vanter de pouuoir faire bien à soy-mesmes. Ce mot, deuoir, ou estre reddenable, n'a lieu qu'entre deux personnes. Il faut despendre quelque chose pour estre recognoissant. Celuy qui recognoistroit à soy-mesmes, ne despendroit rien. Il dispute si vn meschant peut receuoir vn bien-faict, & soustient qu'un homme de bien ne peut estre ingrât. Que toutes personnes folles sont meschantes, à l'opinion des Stoiciens, & par cette raison ingrâts. Beau discours sur l'ingratitude de ceux qui ont pris les armes contre leur patrie, & l'exemple de plusieurs qui l'ont fait. Ceux qui regrettent la vie, & craignent la mort, sont ingrâts. Qu'il faut estre recognoissant, non seulement enuers ceux qui nous ont bien-faict, mais qui ont bien fait aux nostres. Que c'est faire bien à celuy qui le reçoit malgré soy. S'il est honeste de redemander vn bien-faict, quand il en est besoin. La recognoissance & memoire que Iules Cesar auoit des plaisirs receus, & l'oubly de Tibere.*



**L** sembloit que i'eusse acheué mon dessein aux Liures precedens, où i'auois traité comme il falloit donner, ou receuoir vn bien-faict: car c'estoit la fin & le but de ce deuoir là. Et si ie me'y arreste d'auantage, ce sera plus pour contenter mon esprit, que pour la necessité de la matiere, laquelle il faut suiure plustost là où elle mene, que là où elle conuie: car il naistra parfois vn argument qui chatouillera nostre esprit de quelque douceur, & ne sera pas inutile, encor qu'il ne soit point necessaire. Toutesfois puis que tu le veux ainsi, apres auoir acheué tout ce qui appartenoit à nostre principale besongne, pour suiurons de rechercher ce qui en approche, encore qu'il ne s'entretienne point à nostre discours: qui est toutesfois tel, que si celuy qui se trauuillera soigneusement de le cognoistre, ne fait point chose de grand prix, au moins ne perdra-il pas sa peine. Tu es de ta nature si bon, tu fais si volontairemēt plaisir (Liberalis Eburius) que tu n'es jamais saoul d'oüir louer les bien-faicts. Le n'ay iamais

**Chapitre I.**  
Auant discours qui montre les bonnes & louables conditions de Liberalis, en ce notamment qu'il faisoit volentiers plaisir, & prouoit beaucoup les moindres qu'il receuoit,

veu homme qui prifait plus gracieusement les moindres plaisirs qu'on luy fait. Ta bonté est desia venuë iusques-là, que tu penses qu'on te donne, quand tu vois donner à quelqu'un. Tu es toujours prest (afin que pas vn ne se repente d'auoir fait plaisir) de payer pour les ingrats. Tant s'en faut que tu te vantes de tes bien-faicts, ou que tu vueilles longuement tenir aucune personne obligée enuers toy, qu'au contraire, faisant plaisir à autruy, tu veux qu'il pense que tu n'en as pas fait, mais que tu as rendu ce que tu luy deuois. Et par ainsi, ie croy que tes bien-faicts retournent plus plainement à toy: car ils suiuent le plus souuent celuy qui ne les redemandede point. Et cōme l'honneur & la gloire accompagnent de plus en plus ceux qui la fuyent, pareillement les bien-faicts respondent avec plus de recognoissance à ceux qui ne se soucient point qu'on leur soit ingrat. Il ne tiendra iamais à toy, que ceux à qui tu as fait des plaisirs, ne t'en puillent encor demander d'autres. Tu ne refuse-ras iamais de leur en faire, ains oubliant, & ne faisant cas des premiers, tu leur en donneras encore de plus grands. L'intention d'un homme de bien, & d'un cœur vertueux, est de supporter si longuement vn ingrat, que tu le faces deuenir reco-gnoissant. Cette façon de faire ne te trompera iamais. Les vices se laissent vaincre à la vertu. Ils perdent en fin le courage, si tu ne te hastes point par trop à les hayr.

CHAP. II.  
On n'est  
point blâmé  
pour estre  
vaincu en  
choses ver-  
tueuses, at-  
tendu que  
lon regarde  
à l'aliccion  
& voloncé,  
& non point  
aux moyens  
qu'on a de  
bien-faire.

**T**V prends aussi vn singulier plaisir d'ouyr dire cette parole magnifique, Que c'est chose deshonneste d'estre vaincu par bien-faicts. Certainement on ne deman-de pas sans cause, si cela est vray: & peut-estre c'est vn discours tout autre que tu ne penses point. Car on ne perd iamais l'honneur pour se laisser vaincre au combat des choses honnestes, pourueu que tu ne quittes les armes, & qu'estant vne fois vaincu, tu vueilles encor vaincre. Tous les hommes n'ont point les forces aussi grandes l'un que l'autre, pour acheuer vne belle entreprise. Ils n'ont point les richesses, & la fortune pareille, de laquelle seule depend l'issuë des plus sages conseils. La volonté qui marche par vn droict chemin, merite d'estre loüée, encore qu'un plus viste cou-reur luy mette le pied deuant. Ce n'est point comme aux jeux de prix qui se font de-uant tout le peuple, où la palme est donnée à celuy qui court le mieux, iacoit que la fortune a bien souuent aidé vn qui ne couroit pas si bien. Quand on parle du deuoir & que l'un & l'autre desire de s'en acquiter plainement, si l'un d'eux a eu plus de moyens, s'il a eu la puissance pareille à la grandeur de son courage, si fortune luy a permis de faire tout ce qu'il a voulu: & au contraire, si l'autre a eu la volonté aussi bonne, encore que ce qu'il a rendu soit de moindre valeur que ce qu'il auoit receu, ou s'il ne l'a encor du tout rendu, s'il a bon desir de le recognoistre quelque iour, s'il ne trauaille iamais à autre chose, s'il ne pense tousiours qu'à cela: nous ne dirons point qu'il soit vaincu d'autre façon, que celuy qui meurt les armes au poin, & que son ennemy a peu tuër plustost que faire reculer. Ce que tu estimes à plus-grand deshonneur, ne peut aduenir à vn homme de bien, sçauoir est qu'il soit vaincu. Iamais le cœur ne luy faudra: il ne se rendra iamais, il sera tousiours prest de le reco-gnoistre iusques au dernier iour de sa vie. Il mourra sur ce ferme propos, & confes-sera d'auoir receu de grands biens, & se pourra vanter d'en auoir voulu rendre de pareils.

CHAP. III.  
On n'est pas  
vaincu en  
bien-faicts,

**L**es Lacedemoniens ont deffendu à leurs citoyens les cinq combats d'effort, aus-quels le vaincu par sa bouche confessoit estre le plus foible. Le coureur qui est plustost au bout de la carriere, passe son compaignon de vitesse, mais non point de

courage. Le lucteur qui par trois fois a este porté par terre, a perdu la palme, mais il ne l'a pas baillee au vainqueur. Desirans donc les Lacedemoniés sur toutes choses que leurs citoyés fussent inuincibles, ils leur ont interdit tout leu de prix, où la victoire se donne, non point par l'opinion des Iuges, ou par l'issuë du ieu, mais par la bouche de celuy qui se rend, & de celuy qui luy commande de se rendre. La vertu & le bon cœur donnent à vn chacun, ce que les Lacedemoniens vouloient entretenir entre leur citoyens, qu'on ne soit iamais vaincu: car vn bon cœur apres auoir esté surmonté, demeure encore inuincible. C'est pourquoy aucun ne dit, que les trois cens Fabiens ayent esté vaincus: on dit seulement, qu'ils furent tuez, que Regulus fut pris des Carthaginois, & non point vaincu, & tous autres qui estans accablez sous le faix d'une mauuaise fortune, n'ont point perdu le cœur pour cela. Il en aduient de mesmes aux bien-faits: celuy qui en a receu de plus grands, de plus precieux, & plus souuent, n'est point pour cela vaincu. Il peut estre que les bien-faits de l'un sont vaincus par ceux de l'autre, si l'on a tenu compte de ceux qu'on a receus, & qu'on a donnez. Mais si tu veux faire comparaison entre le donneur, & celuy qui reçoit, desquels il faut tant seulement estimer le courage à part soy, aucun ne gaignera la palme. Car on a accoustumé de dire, que celuy qui est bleilé de plusieurs playes, & celuy qui ne l'est que bien peu, sortent égaux & pareils du combat, iagoit que l'un semble estre le plus foible.

pour en recevoir de plus grands & plus souuent qu'on n'en peut faire ou rendre. Ce qu'il preuue par l'exemple des Spartiates, des Fabiens, de Regulus, &c.

**A**Vcun donc ne peut estre vaincu par bien-faits, pourueu qu'il sçache qu'il les doive, qu'il ait desir de les recognoistre, & que n'ayant le pouuoir de les rendre, il en ait le courage. Tandis que ce desir le tient, tandis qu'il a ceste bonne volonté, il fait cognoistre par signes l'affection qu'il a. Que sert-il que de l'autre costé on puisse nombrer plus de petits presens? Tu as la puissance de donner beaucoup, & moy seulement de le pouuoir prendre. Tu es accompagné d'une bonne fortune, & moy d'une bonne volonté. Toutesfois ie suis autant egal & pareil à toy, comme sont égaux ceux qui sont tous nuds, ou qui ne sont armez qu'à la legere, contre vn grand nombre d'hômes armez de toutes pieces. Par ainsi l'on ne peut estre vaincu par bien-faits: car chacun peut se monstret' autant recognoissant, comme il le voudra estre. S'il estoit des-honneste de se laisser surmonter par bien-faits, il n'en faudroit iamais prendre de la main de ceux qui seroient plus riches que nous, auxquels tu ne pourrois rendre la pareille. Ie parle des Princes & des Roys, que la fortune a mis en si haut lieu, d'où il leur est facile de donner vne infinité de grands biens, & n'en recevoir que bien peu, qui ne peuuent approcher à l'estimation des leurs. I'ay mis en ce rang les Princes & les Roys auxquels toutesfois on peut faire des seruices agreables: la grâdeur & la puissance desquels n'est soustenuë que de l'affection, & du commun consentement que les subiects ont de leur obeyr. Il y en a qui ne sentirent iamais aucune conuoitise, qui ne furent oncques touchez d'aucun desir, dont le commun des hommes est piqué, auxquels la fortune mesme ne pourroit rien donner. Il faut necessairement, si Socrates m'a fait aucun plaisir, que ie confesse estre vaincu. Il faut que ie confesse le mesme de Diogenes, qui marcha tout nud sur les richesses & plus precieux meubles des Macedoniens, & foula aux pieds les thresors de leurs Roys. Ne luy sembloit-il pas à bon droit, & à tous ceux qui n'auoient pas les yeux fillez pour bien cognoistre la verité, qu'il estoit plus grand seigneur, que celuy sous la grandeur duquel toutes choses estoient abbaissées? Certainement il fut plus puissant & plus riche qu'Al-

CHA. III.  
La bonne volonté de celuy qui reçoit equipolle la bonne fortune de celuy qui fait plaisir.

Alexandre, qui s'estoit rendu maistre de tout le monde : car il falloit plus estimer ce que Diogenes n'eust point voulu prendre, que ce que Alexandre eust peu donner.

CHAP. V.  
Nos peres & meres aussi nous vainquent en bien-faits, attendu que souuent ils nous font ouïr deuant que puissions recognoistre les biens receus d'eux, & neantmoins ceste victoire ne nous est point honnie.

**L** n'y a point de honte d'estre vaincu de ceux-là. Car ie ne seray pas moins vaillant, si tu me mets en camp clos contre vn ennemy qui ne peut estre blessé. Le feu n'a pas moins de force pour brusler, s'il est tombé sur vne matiere que les flammes ne peuuent offenser. Le fer n'a pas perdu la force de tailler, si la pierre est si dure qu'on ne la puisse entamer, & si de sa nature elle est si rebelle contre les choses dures, qu'il la faille plustost mettre en pieces. L'en diray de mesme d'vn homme recognoissant: Il ne luy est pas à deshonneur d'estre vaincu par les bien-faits qu'il a receus de ceux desquels la fortune est si grande & si haute, & la vertu si excellente, qu'elle a fermé la porte à ceux qui auoient bonne volonté de les rendre. Nous sommes presque vaincus & surmontez par nos peres & meres: car nous les hayssons tandis que nous cuidons qu'ils soient fascheux & insupportables, tandis que nous ne pouuons parfaitement cognoistre les biens que nous receuons d'eux. Mais quand l'age nous a donné quelque peu de sagesse, quand nous commençons de cognoistre que nous les deuons à ceste heure plus aimer, pour les mesmes raisons qui nous les faisoient anciennement hayr, d'estre reprints & admonestez d'eux, & iuger que la seuerité dont ils ont usé par le passé enuers nous, n'estoit que pour tenir en bride nostre folle ieunesse, c'est lors qu'ils nous sont ravis. Il n'y a que bien peu de peres à qui la briefueté de la vie donne loisir de cueillir le vray fruit qu'ils ont esperé de leurs enfans: le reste des autres n'en ont senty qu'ennuis & fascheries. Toutefois ce n'est pas honte d'estre surmonté par les peres. Et pourquoy seroit-ce honte d'estre surmôté d'eux, veu qu'il n'y en a point d'estre vaincu de qui que ce soit? Car nous sommes quelquefois égaux & inégaux à vne mesme personne: nous sommes égaux de courage, lequel seulement on demande, lequel seulement nous promettons, mais nous sommes inégaux de fortune, par le defect de laquelle si quelqu'vn est empesché d'estre recognoissant, il ne doit pour cela rougir de honte comme vaincu. Ce n'est pas des-honneur de ne pouuoir atteindre, pourueu qu'on ne se lassé point de suivre. Souuent nous sommes contrains par necessité à demander d'autres bien-faits, auant qu'auoir peu rendre les premiers. Si est-ce qu'il n'est pas defendu d'en requerir d'autres, nous ne sommes point des-honorez d'en redemander, encore que nous n'ayons le pouuoir de rendre les premiers, & que nous soyons contrains d'en demeurer longuement redevables, par ce qu'il ne tiendra iamais à nous, ni à faute de bonne volonté, que nous ne recognoissions tres-volontiers le bien qu'on nous a fait. Mais il viendra d'ailleurs quelque chose qui nous gardera de nous en acquiter. Toutesfois nous n'aurons point le courage vaincu, nous ne serons iamais honteusement surmontez par les choses qui ne sont point en nostre puissance.

CHAP. VI.  
Comparaison d'Alexandre & Archelaus avec Diogenes & Socrates, pour d'autant plus confirmer ce que dessus.

**A**lexandre Roy de Macedoine se vantoit souuent, que iamais homme ne l'auoit peu vaincre de bien faits. Il ne falloit point que ce Prince, qui n'auoit le courage que trop superbe, iettast les yeux sur les Macedoniens, sur les Grecs, sur les Cariens, sur les Perfes, & sur les autres nations qui luy obeysoient sans y entretenir des armées. Il ne falloit point qu'il pensast que ce grand Royaume qui s'estendoit depuis les fonds de la Thrace iusques aux bords de la mer incogneüe, luy eust donné le moyen de pouuoir faire cela. Socrates mesme se pouuoir bien vanter d'en auoir fait autant, & Diogenes aussi, duquel Alexandre fut vaincu. Mais cō-

ment n'eust-il esté vaincu ce iour-là, auquel cest homme plus orgueilleux & superbe que né fut iamais autre Prince, trouua vne personne à qui il ne pouuoit rien donner ni oster. Le Roy Archelaus pria Socrates de le venir voir : on dit que Socrates fit réponse qu'il ne vouloit point aller trouver celuy, duquel il seroit contraint de receuoir des biens, qu'il ne pourroit recognoistre. Premierement, il estoit en sa puissance de ne les prendre point : en second lieu, c'estoit luy qui commençoit de faite plaisir, car il auoit esté prié de venir : & encore Socrates faisoit vn plaisir, que le Roy n'en eust iamais rendu vn pareil. En outre Archelaus ne luy eust donné que de l'or & de l'argent, & n'eust receu de Socrates qu'un mespris de ses richesses. S'ensuit-il pour cela que Socrates n'eust peu rendre la pareille à Archelaus? Ne luy eust-il pas fait autant de bien comme il en eust receu, s'il luy eust fait voir vn homme qui scauoit comme on deuoit vertueusement viure & mourir, & qui tenoit sagement l'un & l'autre chemin? s'il eust enseigné à ce Roy, (qui n'y voyoit goutte en plein midy, les secrets de nature, de laquelle il estoit si ignorant; qu'un iour d'eclipse de Soleil il fit fermer les portés de son Palais, & (ce qu'on ne fait sinon en temps de dueil, ou d'une bien grande aduersité,) fit couper les cheueux à son fils. N'eust-ce pas esté vn grand bien de le tirer des caues, où il s'estoit allé cacher de peur, s'il luy eust donné courage, disant, Le Soleil n'a pas perdu sa clarté : ce n'est que le rencontre de deux astres, quand la Lune estant en son plein, & faisant son chemin plus bas que le Soleil, a mis droictement sa rondeur dessous luy, & tient par son opposition sa lumière cachée : laquelle ne tenant tantost couuerte que quelque partie du Soleil en passant deuant luy, elle couure ce quartier-là, si elle met vne plus grande partie de sa rondeur deuant luy, elle le cache d'auantage : mais elle efface du tout le visage du Soleil, si elle s'est opposée entierement & d'un iuste contre-pois au beau milieu du Soleil & de la terre. Toutesfois la vitesse des estoilles separera bien-tost l'une d'avec l'autre : les terres recouureront d'icy à peu leur lumière, cest ordre s'entretiendra à tous siecles à venir. Il y a des iours certains & destinez que la Lune empeschera le Soleil qui ne pourra rendre la clarté de ses rayons : Attens encor' vn peu, tu le verras bien-tost sortir, tu le verras se deschargeant de la Lune comme d'une nuée, & (se deueloppant, comme des empeschemens qui le retenoient) tu le verras rendant librement sa clarté. Socrates donc n'auoit-il pas de quoy rendre la pareille à Archelaus, s'il luy eust enseigné comme il deuoit gouverner son Royaume? Eust-il receu vn petit bien-faict de Socrates, si Socrates en eust peu receuoir aucun de luy? Pourquoi est-ce donc que Socrates disoit cela? il prenoit plaisir à passer le temps, il ne faisoit que gossier, & parler par moquerie, il se rioit de tout le monde, & mesmement des grands. Il aimà mieux faire le fin, que le refuser fierement & avec arrogance. Voÿla pourquoy il répondit qu'il ne vouloit point receuoir des biens de celuy, à qui il n'en pourroit iamais rendre la pareille. Il eut par aduantage peur qu'il ne fust contraint de prendre des biens contre son gré. Il eut crainte qu'on luy fist prendre quelque chose qui fust indigne de Socrates. Quelqu'un dira, qu'il les eust peu refuser, s'il eust voulu, mais qu'il eust indigné vn Roy superbe & insolent, & qui vouloit qu'on estimast beaucoup tout ce qui venoit de sa main. Il ne faut point faire difference, ou de rien refuser à vn Roy, ou de ne vouloir rien receuoir de luy. Il trouue aussi mauuais l'un que l'autre. Et bien souvent vn glorieux se fasche plus de se voir mesprisé que de n'estre pas craint. Mais veux-tu scauoir au vray l'intention de Socrates? Celuy de qui vne cité libre n'auoit peu souffrir la liberté en ses façons de faire, ne se voulut point aller mettre volontairement en seruage.

CHAP. V.I.  
Autre que-  
stion, si on  
peut faire  
plaisir & ié-  
dre la pa-  
reille à soy  
mesmes.

**N**ous auons ce me semble, assez amplement parlé de ceste partie, si c'estoit des-  
honneur de se laisser vaincre par bien-faits, mais celuy qui s'enquiert de ce-  
la, sçait bien que les hommes n'ont point accoustumé de se faire plaisir à eux mes-  
mes. Car on eust assez cogneu par là que ce n'estoit pas honte de se laisser vaincre à  
soy, & toutesfois quelques vns des Stoïciens ont disputé si on se pouuoit faire plai-  
sir, & si on se deuoit rendre la pareille à soy mesme. La cause de ceste dispute vient  
de ce que bien souuent nous auons accoustumé de dire, *Je me sçay bon gré. Je ne me  
dois plaindre d'autre que de moy, Je me desplais. Je me feray touetter, Je me veux  
mal, & vne infinité de propos que nous tenons de nous-mesmes, cōme si nous par-  
lions d'une tierce personne. Si donc ie me puis nuire (dit le Stoicien) & me porter  
dommage, pourquoy est-ce que ie ne pourray me donner aussi des biens? si ce que  
ie fais à l'endroit d'autruy est appelé bien-fait, pourquoy est-ce que le faisant à  
moy-mesmes il ne le fera point: si l'ayant receu d'autruy, ie luy en demeure obligé  
& redeuable, pourquoy est-ce que me l'ayât moy-mesmes donné, ie m'en feray de-  
biteur enuers moy? veu que cela ne seroit moins des-honneste que d'estre auare ou  
d'estre cruel ou rigoureux enuers soy, ou de ne tenir aucun cōpte de ses propres af-  
faires. Celuy qui est maquereau de la beauté d'autruy, est aussi mal estimé que s'il  
l'estoit de la sienne propre. Certainement on reprend vn flateur de ce qu'il fait sem-  
blât de trouver bon tout ce qu'un autre dit, & de ce qu'il est tousiours prest à louer  
faussemēt toutes choses. Mais celuy n'est pas moins à reprendre, qui se plaît & qui  
est ray de soy, & (s'il le faut dire ainsi) qui se flatte soy-mesme. Les vices desplai-  
sent non seulement quand ils sortent hors de soy, mais encor quand ils reuiennent  
sur eux-mesmes. Qui est l'homme qui merite mieux d'estre prisé, qu'un qui peut  
cōmunder à soy-mesmes, & qui a gagné toute puissance & autorité sur les affe-  
ctions: il est plus facile de gouverner des nations barbares, & qui n'ont iamais senty  
le ioug d'un Prince estrangier, qu'il n'est de cōmunder à son cœur, & de le pouuoit  
assubiection. affubiection à soy. Platon, (dit-il,) rend graces à Socrates de ce qu'il auoit appris de  
luy. Pourquoy est-ce donc que Socrates ne se rendra graces, de s'estre enseigné luy  
mesmes? Marcus Cato est d'aduis que tu dois emprūter de toy ce que tu n'as point.  
Pourquoy donc est-ce que ie ne pourray donner à moy mesmes, veu que ie puis  
bien prester à moy mesmes? Il y a vne infinité de choses où la coustume & l'usage  
de parler nous separe de nous-mesmes: nous auons accoustumé de dire; Permits  
que ie parle avec moy, & que ie me tire l'oreille. Mais si cela est vray, tout ainsi que  
quelqu'un se doit courroucer avec soy, il se doit aussi rendre graces: comme il se  
doit blasmer, il se doit louer, & comme il se porte dommage, il se peut aussi porter  
profit. L'iniure & le bien-fait sont choses-contraires. Si nous disons de quel-  
qu'un, Il s'est fait grand tort, nous pourrions aussi dire, Il s'est fait vn grand bien.  
Aucun ne doit rien à soy-mesme. Or par l'ordre de nature il faut premierement  
deuoir, que rendre. Il n'y a point de debteur sans creancier, non plus que de mary  
sans femme, ni de pere sans enfans.*

CHA. VIII.  
Respouse,  
Le deuoir  
ne consiste  
qu'entre di-  
uerses pen-  
sonnes.

**I**l faut que quelqu'un donne, afin que quelqu'autre recoiue. Or ce n'est ni don-  
ner, ni prendre, que de changer en la main droite ce qui est en la gauche. Cōme  
aucun ne se porte soy-mesmes, iagoit qu'il conduise, & qu'il pousse son corps  
comme on ne dit point aussi que celuy qui a plaidé luy-mesme la cause, ait porté fa-  
ueur & secours à ses affaires, & ne se dresse point vne statue, comme à son patron  
& defendeur: & comme vn malade qui est guery par son bon gouvernement, n'a  
point accoustumé de demander payement à soy-mesmes; Pareillement en quelque

affaire que ce soit, si vn homme à bien fait pour soy, il ne s'en doit point rendre graces : car il n'a pas vn qu'il puisse remercier. Et si ie t'accorde que quelqu'un se peut faire plaisir, ie dis qu'en le dōnant il reçoit aussi: si ie t'accorde que quelqu'un recoiue plaisir de soy-mesmes, en le receuant, il se rend aussi. Ce virement & tournement de parties se fait (comme on dit en prouerbe cōmun) en ta propre maison: c'est vne dette feinte: car celuy qui donne, n'est autre que celuy qui reçoit. Ce mot iey (deuoir) n'a lieu qu'entre deux diuerses personnes. Comment donc pourroit-il consister en celuy seul, qui s'aquitte au mesme instant qu'il s'oblige? Or tout ainsi qu'en vn balon, ou autre chose ronde, il n'y a ni haut ni bas, ni premier ni dernier parce qu'en le ioiant & tournāt, l'ordre de ces choses se change: ce qui venoit derriere est maintenant deuant, ce qui tomboit se releue, & que le tout retourne en fin à vn point, en quelque sorte qu'il se remue: Tu dois pareillemēt pēser, qu'il en est de mesmes en l'hōme: apres que tu l'auras changé en diuerses façōs, en fin ce ne sera qu'un mesme homme. S'il s'est blessé, il n'a à qui se prendre pour demander reparation de ceste iniure: s'il s'est lié, si luy-mesmes s'est enfermē comme dans vne prison, il ne peut estre condamné de sa propre violence: s'il s'est donné quelque present, il l'a aussi tost rendu au donneur. On dit que la nature mere des choses ne peut rien perdre: car tout ce qu'on luy prend par force reuient finalement à elle: & rien ne perit, veu qu'il ne peut trouuer aucun lieu pour sortir hors d'elle-mesmes: Tout reuient à la fin d'où il estoit party. Mais qu'a de semblable cest exemple avec nostre question: ie te l'apprendray. Prends le cas que tu sois ingrat, le bien-faict ne se perdra point: car celuy qui l'a donné, le retient encores. Prends le cas aussi que tu ne le vueilles point reprendre, il estoit entré tes mains auant qu'il fust rendu. Tu ne peux par ce moyen perdre rien. Car ce qui t'est osté, est toutesfois gaigné pour toy: en prenant tu donnes, & en donnant tu prens.

Preuue par similitude.

**L** faut, (ce dit-il,) faire bien à soy-mesmes: & par consequent il se faut rendre la pareille. Le premier point est faux. Aucun n'vse de bien-faict enuers soy: mais il obeyt à la nature, laquelle de son instinct luy enseigne à s'aimer, & à estre soigneux de fuir les choses qui luy font dommageables, & à suivre ce qui luy peut apporter profit. Par ainsi celuy qui donne à soy mesmes, n'est point liberal: celuy qui se pardonne, n'est point clement: celuy qui a compassion de ses maux, n'est pas misericordieux. Si nous faisons cela pour autrui, on le pourra à bon droit appeller liberalité, clemence, & pitié, mais pour nostre regard, ce n'est que nature. Le bien-faict est chose volontaire, mais le profiter à soy-mesmes, c'est vne necessité. Celuy qui a plus fait de plaisir, il en est estimé mieux faisant: mais qui a iamais esté loué de s'estre secouru soy mesmes: de s'estre sauué de la main des voleurs? Aucun ne se donne vn bien-faict, non plus qu'il ne se reçoit pour hoste en sa maison: aucun ne donne à soy-mesmes, non plus qu'il ne peut estre son creancier. Si chacun se fait plaisir, c'est tous les iours qu'il le fait, c'est sans cesse qu'il se donne. Il ne pourroit iamais trouuer le nombre de ses bien-faicts. Comment donc se pourroit-il rendre la pareille, veu qu'en se rendant la pareille, il se donneroit vn bien-faict? Comment pourrois-tu cognoistre, s'il rend le bien-faict ancien, ou s'il donne de nouveau, veu que tout cela se fait à vne mesme personne? Si ie me suis deliuré d'un danger où i'estois, faisant cela ie me suis fait beaucoup de bien. Si derechef ie me deliure d'un autre danger, rends-ie le premier bien-faict, ou si ie m'en donne vn autre de nouveau: En outre encore que ie confesse le premier point, que

CHAP. IX.  
Replique à la responce precedente, & refutation d icelle, bien faire à soy-mesme n'est qu'obeir à nature & à la necessité.

Dont il ne reuient aucune louange à personne.

nous pouuons nous donner des bien-faits, ie ne confesseray point pour cela l'autre qui s'ensuit: car iacoit que nous les donnions, nous n'en sommes point redevables: pourquoy? par ce que nous les reprenons & recouurons tout incontinent. Il faut premierement receuoir les bien-faits, & apres en estre debiteurs, & en dernier lieu, rendre la pareille. Or en ceux-cy, il n'y a lieu d'en estre redevable: car en mesme instant, & sans demeure nous les reprenons, Aucun ne donne que ce ne soit à autruy, aucun ne doit que ce ne soit à autruy, aucun ne paye que ce ne soit à autruy: Tout cela qui requiert ainsi deux personnes, ne se peut faire en vne seule.

CHA. X.

Le bien fait concerne le profit de quelque autre, & ne se peut donner à soy-mesme parce que donner & prendre seroit vne mesme chose.

**L**E bien-faict proprement est, auoir donné quelque chose qui soit profitable. Or ce mot (auoir donné) regarde du tout sur autruy. N'estimeroit-on pas fol celuy qui diroit auoir vendu à soy-mesmes? par ce que la vente est vne alienation qu'on fait à autruy, & vn transport de la chose vendue, & du droit qu'on a en icelle. Mais comme en vendant, aussi en donnant, il faut faire reel delaissement de la chose, & lâcher ce qu'on tient, pour en laisser iouir autruy. Or si c'est vn bien-fait, on ne l'a peu donner à soy. Car aucun ne se peut rien donner: autrement ce seroit loyer deux contraires en mesme lieu, & penser que ce fust mesme chose de donner & de prendre. Il y a encor grand difference entre le donner & le prendre: mais comment n'y en auroit-il, veu que ces deux mots sont mis comme diuers l'vn de l'autre? & toutefois si quelqu'un donnoit à soy-mesmes, il n'y auroit lors difference aucune entre le donner, & le prendre. Je disois n'agueres qu'il y auoit quelques mots qui se rapportoient du tout à des personnes estrangeres, & qui estoient de telle nature, que toute leur signification estoit entierement hors de nous. Je suis frere, mais c'est d'un tel: car on ne peut estre frere à soy-mesmes. Je suis pareil & semblable, mais c'est à quelqu'un: car qui est celuy qui est pareil à soy-mesmes? Ce dont on veut faire comparaison, ne peut estre sans vn second, auquel on le compare. Celuy qui est ioinct, ne le peut estre qu'avec vne autre personne. De mesme on ne peut donner que ce ne soit à autruy. Et le bien-faict ne peut estre sans vn second. Le mot mesme le montre assez, dans lequel cecy est contenu, auoir bien-faict. Or il n'y a pas vn qui face bien à soy-mesmes, non plus qu'il ne se porte fauteur, non plus qu'il ne suit son propre party. On pourroit demeurer longuement sur ce discours, & y employer force exêples. Comment se feroit-il autrement? car il faut conter les bien-faits entre les choses qui desirerent vne seconde personne. Il y a plusieurs choses fort belles, fort honnestes & pleines de grande vertu, qui ne peuuent auoir lieu qu'à l'endroit d'un autre. La foy & l'integrité est fort louée d'un chacun: elle est prisee par dessus les plus grâdes vertus qui soient entre les hommes: auez-vous toutesfois iamais ouy dire qu'aucun ait bien gardé la foy à soy-mesmes?

Mots dont la signification s'estend à d'autres qu'à nous mesmes & qui requierent vne seconde personne.

CHA. XI.

Autre consideration en la recognoissance d'un bien-faict, où il faut employer quelque chose du sien à guise d'un debiteur qui s'acquitte.

**L**E viens maintenant à la dernière partie: Celuy qui rend la pareille, doit despendre quelque chose du sien, comme celuy qui paye l'argêt qu'il doit. Or celuy qui se red la pareille, ne despéd rien, non plus que celuy ne gagne rien, qui done à soy mesmes. Le bien-faict, & la pareille qu'on rend, doiuent aller de l'un à l'autre. Il n'y a point de vicissitude & de changement en vne seule personne. Celuy donc qui rend la pareille, portera profit à son tour à celuy duquel il auoit auparauant receu quelque chose: Mais celuy qui rend la pareille à soy-mesme, à qui fait-il plaisir? à soy. Qui est l'homme qui ne pense que la recognoissance suit d'un costé, & le plaisir d'un autre? Celuy qui rend la pareille d'un plaisir, il profite à soy-mesmes. Mais

quel est l'ingrat qui ne l'ait voulu faire, & se donner du profit à soy-mesme? ou plustost qui est celuy qui ne se soit rendu ingrat, pour faire son profit? Si nous de- uons (dit-il) rendre graces à nous-mesmes, nous devons aussi nous rendre la pa- reille. Toutesfois nous disons communément: Je me sçay bon gré que ie n'ay point voulu espouser ceste femme, que ie n'ay pas fait compaignie & societé avec cestuy-là. Quand nous tenons ce propos, nous le faisons pour nous louer, & pour faire trouuer bon nostre fait, nous abusons des paroles de ceux qui rendent graces. On doit appeller bien-faict, ce qu'on peut ne rendre point apres qu'il a esté donné. Mais celuy qui donne vn bien-faict à soy-mesme, ne peut faire qu'il ne recoiue ce qu'il s'est donné. Ce n'est donc point vn bien-faict: le bien-faict se recoit en vn temps, & se rend en vn autre. Ce qui est de plus beau, & ce qu'on doit plus estimer en vn bien-faict, c'est que pour faire plaisir il oublie sa propre vtilité, il oste à soy-mesme ce qu'il veut donner à autruy. Celuy qui donne à soy-mesme ne fait point cela. Le bien-faict engendre nouvelles alliances, il ac- quiert nouvelles amitez, & obligations. Mais en donnant à soy-mesme, on ne fait point de nouvelles amitez, on n'acquiert point la bonne grace d'autruy, on ne peut obliger aucun: cela ne nous donne point esperance qui nous puisse faire dire, Il faut entretenir l'amitié de cest homme, ie luy ay desia fait des plaisirs, l'es- pere qu'il m'en fera aussi. Vn bien-faict c'est lors qu'on donne, non point pour le profit du donneur, mais pour la consideration de celuy à qui on le donne. Mais ccluy qui donneroit à soy-mesme le feroit pour son profit: il ne peut dont estre appellé bien-faict.

*Que c'est que bien-faict.*

**T**E semble-il que j'aye menty de ce que j'auois desia dit au commencement? Tu dis qu'au lieu de faire quelque chose de louïable ie m'en esloigne, & que pen- sant bien-faire, ie perds ma peine. Attens encor vn peu, & tu le diras plus verita- blement, aussi-tost que ie t'auray amené dans ces labyrinthes, desquels estant sorty tu n'aurois gagné autre chose, que de sçauoir eschaper à des difficultez, où tu pour- rois biē ne t'enfoncer pas. Quel profit recois-tu à deffaire avec beaucoup de travail des nœuds que tu as exprellémēt faits, pour auoir apres la peine de les deslier? Mais comme on a quelquesfois accoustumé, par ieu & par maniere de passe-temps, nouër des cordons si subtilement, que celuy qui ne l'auroit iamais appris, ne les pourroit deffaire qu'avec grande difficulté, n'ayant celuy qui les a liez aucune pei- ne à les demesler, parce qu'il sçait l'assemblage des nœuds, & de la liaison, où il se faut arrester: & toutesfois il y a du plaisir à ces jeux, pource qu'ils exercent les esprits & les rend plus esueillez: Pareillement ces discours où l'on pense qu'il y ait des tromperies & des embusches, rendent les hommes mieux aduisez & plus foi- gneux. Ils chassent la paresse & l'engourdissement des esprits, auxquels il faut quel- quesfois ouurir & dresser de beaux chemins, & quelquesfois aussi leur mettre au deuant des empeschemens, & des choses aspres & mal rabotees, d'où ils ne puis- sent sortir qu'avec grande peine, & où ils ne puissent cheminer qu'avec difficulté. On dit qu'aucun ne peut estre ingrat, & le veut-on prouuer par les argumens qui s'ensuyuent. Le bien-faict porte profit à celuy auquel on le donne. Aucun ne peut porter profit à vn meschant, (comme vous-mesmes Stoyciens le soustenez.) Il s'en- suit donc que le meschant ne recoit aucun bien-faict, & par consequent aussi qu'il ne peut estre ingrat. En outre le bien-faict est vne chose honneste & digne de louïa- ge, or le meschant ne donne lieu à pas-vne chose honneste & louïable, il ne peut donc receuoir vn bien-faict: ne le pouuant receuoir, il ne le doit aussi rendre, &

*CHAP. XII. Diverses similitudes & raisons pour soustenuir ce paradoxe, qu'aucun ne peut estre ingrat.*

*Vsage des discours ca- pitulaires.*

par ceste raison il ne peut deuenir ingrat. Dauantage (comme vous dites) vn homme de bien, fait toutes choses iustement : s'il fait toutes choses iustement, il ne peut estre ingrat. L'homme de bien rend la pareille du bien-faict. Le meschant ne le peut receuoir. Si cela est ainsi, ny l'homme de bien, ny le meschant ne peuvent estre ingrats : & consequemment ce nom d'ingrat ne seroit qu'un nom en ce monde, & encore du tout vain. Nous n'auons qu'un seul bien entre nous, sçauoir est l'honesteté. Elle ne se peut loger dans le cœur d'un meschant homme: car il cesseroit d'estre meschant, aussi-tost que l'honesteté entreroit dans son ame. Mais tandis qu'il est meschant, on ne luy peut donner aucun bien-faict: car le bien & le mal sont choses contraires, & ne se peuvent loger ensemble. Par ainsi aucun ne luy peut rien donner qui luy soit profitable: car il ne l'a pas si tost receu qu'il est corrompu par son mauuais & vicieux vsage. Comme vn estomach gasté d'une longue maladie, se remplissant de cholere & de mauuais humeurs, corrompt toutes sortes de viandes qu'il reçoit, lesquelles au lieu de nourriture ne luy causent que douleurs: pareillement vn esprit aueuglé ne fera iamais son profit des enseignemens qu'on luy voudra donner: ce qu'on luy presentera, ne luy seruira que de charge & de malheur, & d'occasion de misere. Ceux donc qui ont plus de richesses, & qui possèdent plus de biens, sont subiects à plus d'orages & de tempestes: ils sont moins secourus de leur conseil & de leur sagesse, lors qu'ils sont tombez en vne plus profonde matiere qui les agite & tourmente. Il ne peut donc tomber rien entre les mains des meschans qui leur porte profit, ny rien qui ne leur soit dommageable. Car tout ce qui leur aduient, ils le conuertissent en leur nature. Les choses belles & qui pourroient porter profit, si on les donnoit à vn plus homme de bien, ne leur seruent que de malheur & de peste: par ceste raison aussi ils ne peuvent donner vn bien-faict, d'autant qu'on ne peut donner ce qu'on n'a pas, & que le meschant n'a volonté de bien-faire.

CHA. XII.  
Responce au  
discours sus-  
dit, par la  
distinction  
des diuers  
biens, des-  
quels l'in-  
grat ne peut  
percevoir  
les vns, mais  
est capable  
des autres.

**M**Ais encore que tout cela fust vray, si est-ce qu'un meschant homme peut prendre des choses qui ressemblent à vn bien-faict, & pourra estre iustement appellé ingrat, s'il ne le recognoist. Il y a des biens de l'ame, il y en a du corps, il y en a de fortune. Quant aux biens de l'ame, le fol & le meschant en est du tout priué, & incapable. Mais il est receu & admis aux autres biens, qu'il peut receuoir, & qu'il doit rendre apres: & s'il ne le faisoit, il seroit iustement appellé ingrat. Et cela n'est pas seulement de nostre doctrine: les Peripateticies mesmes, qui ont estendu plus au long & au large la felicité & le bon-heur des hommes, sont d'aduis que quelques petits biens peuvent paruenir aux meschans, & que celuy qui ne les rend point, est ingrat. C'est pourquoy nous auons opinion qu'on ne doit appeller bien-faict, les choses qui ne peuvent rendre nostre ame meilleure. Nous ne nions point toutesfois que ce ne soient des commoditez, & qu'on ne les doie honestement desirer. Vn meschant peut donner telles choses à vn homme de bien, & en receuoir aussi comme argent, vestemens, honneurs, & la vie mesme, dequoy il faut estre recognoissant, sur peine d'estre iustement appellé ingrat. Mais pourquoy estes-tu ingrat celuy qui ne rend point ce que tu ne veux pas appeller bien-faict? Il y a plusieurs choses que nous appellons, contre verité, d'un mesme nom, pour la ressemblance qu'elles ont. C'est ainsi que nous appellons vne boette, & celle qui est d'or, & celle qui est d'argent. C'est ainsi que nous appellons ignorant non seulement celuy qui ne sçait rien du tout, mais celuy aussi qui n'a pas encore gousté les sciences plus hautes & plus difficiles. C'est ainsi que si quelqu'un a rencon-

tré vn homme mal vestu, & portant de vieux habillemens deschitez, il dira pour ceste raison auoir veu vn homme tout nud. Ce ne sont point donc à la verité bien-faiçts : mais ils ont apparence de bien-faiçts : & comme ils n'en ont que l'apparence, aussi cestuy-là n'aura que l'apparence d'un ingrat, sans l'estre véritablement. Mais cela est faux : car celuy qui les donne, & celuy qui les reçoit, les appelle bien-faiçts. Pareillement celuy qui a trompé sous l'apparence d'un vray bien-faiçt, est autant ingrat, comme est empoisonneur celuy qui sachant bien que c'estoit poison, y a meslé quelque bon goult.

**C**leantes le dispute encore plus asprement : Iaçoit (dit-il) que ce que le méchant reçoit, ne soit point bien-faiçt : il est toutesfois ingrat, d'autant qu'il ne l'eust pas rendu, encore que c'eust esté vn bien-faiçt. Celuy est meurtrier & brigand deuant qu'il ayt souillé ses mains dans le sang, s'il a pris les armes pour tuer, & s'il s'est mis en deuoir d'exécuter la volonté qu'il auoit de se rendre voleur & coupeur de gorges. Ceste meschanceté s'exerce & se descouure par l'œuure, mais elle ne commence pas lors. Ce qu'il a pris, n'estoit point vn vray bien-faiçt, il n'en auoit que le seul nom. Les sacrileges sont punis, encore qu'ils ne puissent mettre la main sur les Dieux. Comment peut-on (dit-il) estre ingrat à l'endroit d'un méchant, veu qu'on ne luy peut donner aucun bien-faiçt ? C'est pour autant qu'il a receu quelque chose que le vulgaire ignorant estime bien-faiçts : & parce qu'encore qu'il soit méchant, il doit toutesfois, s'il en a le moyen, rendre la pareille en mesme matiere qu'il a receüe : & parce aussi que quels que soient les biens qu'on luy a donnez, s'il les a receus pour bons, il les doit aussi rendre pour tels. On dit bien qu'un homme doit de l'argent, encor qu'il doieue ou de l'or ou de la monnoye de cuir, marquée du coing public, comme il y en auoit en Lacedemone, de laquelle on se seruoit au lieu d'argent. De mesme sorte que tu seras obligé, de la mesme sorte il te faut acquitter.

CH. XIII.  
Seneca fortifie sa réponse par le dire de Cleantes.

**V**ous n'avez que faire de vous informer que c'est qu'un bien-faiçt, ou si la grandeur & la dignité d'un nom si honorable peut estre employée pour seruir à vne matiere si basse, & si desprisée : il appartient à d'autres de iuger de la verité. Mais reglez vostre ame par la seule apparence de ce qui est vray, & cependant que vous dites qu'une chose est honneste, quoy que ce soit, si on la tient pour honneste, ie vous conseille de la priser. Comment se peut-il faire, dira quelqu'un, que maintenant à vostre dire il n'y ait aucun ingrat, & que soudain apres vostre dire mesme, tout le monde le soit ? Car comme nous disons que tous les fols sont méchans, & que celuy qui est taché d'un vice, est aussi taché de tous, pareillement tous ceux qui sont fols sont aussi méchans : il s'en suit donc que tous hommes sont ingrats. Que sera-ce donc ? n'est-ce pas de tous costez qu'on fait iniure à tout le genre humain ? n'est-ce pas vne plainte publique, & commune de tout le monde, que tous les biens qu'on fait sont perdus, & qu'il s'en trouue bien peu, qui ne rendent des plaisirs au lieu du bien qu'on leur fait ? Il ne faut point que tu penses que nous soyons seuls qui faisons ceste plainte qui murmurons, & qui mettons au nombre & au compte des choses plus méchantes & corrompues, tout ce qui se fait contre le deuoir. Car pour si peu qu'une chose soit mal-faiçte, voila soudainement ie ne scay quelle voix, ne sortant point toutesfois de la maison des Philosophes, qui commence à crier au milieu de l'assemblée d'un peuple laquelle va par tout pour condamner toutes sortes de gens & de nations.

CHA. XV.  
Autre paradoxe contraire au precedent. Tous hommes sont ingrats.

9. Meta-  
morph.

*Vn hôte ne se peut de son hôte asséurer,  
Le beau-pere du gendre : on ne voit point durer  
Des freres l'amitié : & le mary n'espie,  
Ny la femme au mary, que la fin de sa vie.*

Des ordres  
communs &  
publics à  
Rome.

Mais il y a bien pis, les bien-faits sont conuertis en meschanceté : on ne pardonne plus au sang de ceux pour la deffense desquels on deuroit despendre la vie. Nous recognoissons les bien-faits avec l'espee au poing, & avec le poison. Celuy est au iourd'huy estimé le plus grand, celuy est le plus honoré, qui sçait mieux étrangler la liberté de sa patrie, & l'opprimer par le moyen des grandeurs & des estats qu'elle luy a donnez. Celuy pense estre nay de trop bas lieu, qui ne s'effaye de la fouler aux pieds. Nous employons contre elle l'armée qu'elle auoit fice entre nos mains. Les chefs des armées, en haranguant les gens-d'armes, ne leur tiennent autres propos que ceux-cy, Combatez hardiment contre vos femmes, combattez contre vos enfans, ne craignez point d'assaillir vos temples, & vos autels, ny vos propres maison, ny vos Dieux domestiques. Vous qui ne deuez entrer dans Rome, encore que ce fust pour triompher, sans la permission & commandement du Senat : vous deuant lesquels, ramenans vne armée victorieuse, le Senat deuoit donner lieu hors de la ville pour vous ouyr rendre raison de vos charges : ayans maintenant tué tant de citoyens, estans encore tous souillez du sang de vos proches parens, entrez hardiment dans la ville les enseignes desployees. Que l'ancienne liberté de Rome soit contrainte de se taire entre les guidons des gens-d'armes. Que ce braue peuple (qui auoit acquis la paix par toutes les nations de son Empire, qui auoit chassé les guerres hors de ses Prouinces, qui ne craignoit puissance qui fust sur la terre) se voye maintenant assiégré dans ces murs, & ne soit estonné que de ses aigles & de ses propres bannieres.

CHAP XVI  
Diuers exē-  
ples de per-  
sonnages in-  
grats enuers  
leur patrie.  
Coriolanus.  
Cacilina.

**C**ertainement Coriolanus est de ceux-là : il est ingrat, ils'est trop tard repenty de sa meschanceté : il a posé les armes, mais ç'a esté au milieu du parricide. Catilina est pareillement ingrat. Il n'estimoit rien de prendre Rome, s'il ne la destruisoit de fonds en comble, s'il n'amenoit contre elle les Regimens des Sauoyards & Gruyers, si l'ennemy qu'il auoit appellé par delà les Alpes, ne venoit prendre vengeance des vieilles querelles, & se sauler de la haine qu'il portoit à ville de Rome, & si les Capitaines Romains ne payoient les sacrifices qui estoient si longtemps deus aux sepulchres des Gaulois. Caius Marius est ingrat, lequel de simple soldat estant fait Consul, s'il n'eust fait autant de meurtres dedans Rome, comme il en auoit de hors contre les Cimbres, s'il n'eust donné le premier signe de massacrer & de couper la gorge à ses propres citoyens, voire si luy-mesme n'en eust esté le signe, il eust pensé n'auoir point changé de fortune, il eust pensé n'estre point deuenu grand, & n'estre point bougé d'un lieu. Lucius Sylla est ingrat, qui voulut guerir sa patrie avec des remedes plus aigres & plus dommageables que n'estoient les dangers mesmes de la maladie : qui reuenant du Chasteau & du fort de Prénest, marchant tousiours dans le sang des soldats tuez, iusques à la porte Colline; donna d'autres batailles au milieu de la ville, & fit encores d'autres meurtres nouueaux : qui massacra deux legions de soldats (chose cruelle) & apres la victoire, (chose tres-meschante!) & encore apres la foy donnee, les ayant au préalable fait serrer dans vn petit coing de ville : qui premier s'aduisa de confis-

C. Marius.

Lucius.  
Sylla.

quer le corps & les biens, & qui premier ordonna, (ô Dieux souverains! que celui qui auroit tué vn citoyen Romain, auroit non seulement vne couronne, qui se donnoit anciennement à ceux qui auoient sauué la vie à vn citoyen, mais impunité, & vne grande somme d'argent. Cneus Pompeius est ingrat, lequel pour recompense d'auoir trois fois esté Consul, & de trois triomphes qui luy furent decernez, au lieu de recognoistre tant d'honneurs, dont il en auoit receu la plus grande partie auant le temps en rendit vn si beau loyer à la chose publique, qu'il y mit dedans encore d'autres nouueaux Seigneurs, pensant par là se descharger de l'enuie qu'on portoit à sa grandeur & à son autorité: comme si ce qui ne deuoit estre souffert à pas-vn, se voyoit maintenant permis à plusieurs. Cependant qu'il briguoit les gouuernemens & les puiffances extraordinaires, cepôdant qu'il départoit les Prouinces pour choisir celle qu'il aymeroit le mieux, cependant qu'il diuisoit tellement la chose publique entre les mains des trois, que les deux parties en demeureroient tousiours en sa maison: il mena le peuple Romain à tel point, qu'il ne se pouuoit tirer hors de son malheur que par vne seruitude, & par la perte de sa liberté. Caius Iulius Cesar ennemy & vainqueur de Pompee, a esté aussi luy-mesme ingrat, qui a tiré la guerre du fonds de la Germanie & des Gaules deuant les murailles de Rome. C'est luy qui se disant tant amy du peuple, qui faisant si grand semblant de soustenir son party, alla toutesfois mettre le camp dans le Colisee de Flaminius, & le porta plus près de la ville que ne fust iamais celui de Porcenna. Il est bien vray qu'il addoucit la cruauté que le droit de la guerre, & la victoire luy permettoit: il fit ce qu'il auoit accoustumé de dire, qu'il ne tua iamais aucun, qu'il ne l'eust trouué les armes au poing contre luy, Qu'est-ce donc de Cesar? Les autres dont nous auons parlé, ont vité des armes plus cruellement, toutesfois quand ils ont esté saouls de guer, ils les ont mises bas: mais cestuy-cy print les armes bien ieune, & ne les posa iamais. Antonius a esté ingrat enuers son Dictateur: car il dist deuant tout le peuple Romain, que Cesar auoit esté iustement meurtry, & donna des Prouinces & des gouuernemens à ceux qui l'auoient massacré. Mais quant à la cité de Rome, iagoit qu'elle fust toute deschiree, & demy-morte, à cause de tant de confiscations, de tant de courses d'ennemis & de saccagemens, & par le moyen de tant de guerres, toutesfois apres tous ces malheurs & calamitez publiques, il ordonna que Rome, qui auoit iadis rendu la liberté & la franchise aux Achéens, aux Rhodiens, & à plusieurs autres citez renommées, & qui les auoit remises en leurs anciens droicts & immunitez, payeroit tributs non pas à des Roys Romains, mais à des Eunuques & chastez.

Cneus Pompeius.

C. Iulius Cesar.

M. Antonius.

**L**E iour me faudroit plustost que i'eusse raconté ceux desquels l'ingratitude a esté si grande qu'ils ont porté vne fin malheureuse à leur patrie. D'autre costé ie n'aurois point moins de peine, si ie voulois discourir, combien de fois la chose publique a esté ingrante à l'endroit des meilleurs & des plus affectionnez citoyens, qu'elle eust, & comment elle n'a pas moins souuent failly enuers eux, qu'ils peuuent auoir failly enuers elle. Elle enuoya Camille en exil, elle donna congé à Scipion, Ciceton fut banny apres Catilina, sa maison mise par terre, ses biens pilléz & saccagez: on exerça cõtre luy toutes les cruantez que Catilina mesme eust peu faire. Rutilius ne porta aucun loyer de son innocéce, que de s'aller cacher en Asie. Le peuple Romain refusa vne fois à Caton d'estre Preteur, & l'empescha de iamais estre Consul. Bref, nous sommes tous en general ingrats. Que chacun parle à soy-mesmes, il ne se trouuera pas-vn qu'il n'ayt à se plaindre de quelque ingrat. Or

CH. XVII. Autres exemples de l'ingratitude de la chose publique enuers les particuliers. Camille. Scipion. Ciceton.

Rutilius. Caton.

## Des Bien faits,

Tout le mô-  
de est non  
seulement  
ingrat, mais  
confit en  
tous vices.

il ne se peut faire que tout le monde se plaigne, si on ne se veut aussi plaindre de tout le monde. Tout le monde donc est ingrat. Est-ce tout? Tout le monde encor est suieçt à l'auarice: tout le monde est malicieux: tout le môde est couïard & crain-  
tif: & principalement ceux qui sont plus des braues, & des assurez. Tu peux en-  
core dire que tout le monde bruste d'ambition, que tout le monde a oublié la pie-  
té. Mais il ne se faut point mettre en cholere pour cela: il faut que tu leur pardon-  
nes. Tout le monde a perdu l'entendement. Je ne veux point parler des choses in-  
certaines: regarde seulement combien la jeunesse de ce temps est ingrante. Qui est  
celuy (quelque opinion qu'on ait de son innocence) qui ne souhaitte la mort de son  
pere, Qui est celuy pour si modeste qu'il soit qui n'attende son dernier iour? Qui est  
celuy pour si religieux & pitoyable qu'on le die, à qui sa vie ne semble trop lon-  
gue? Combien trouue-l'on de maris qui regrettent la mort de leurs femmes, pour si  
vertueuses & honnestes qu'elles soient, sinon de peur de recompter la dot? Qui  
est celuy, de qui on a deffendu la cause, à qui la memoire d'un si grand bien, dure  
plus que iusques au premier affaire qui luy suruiet? cela n'est que trop certain.  
Qui est celuy qui meurt sans se plaindre, & sans se fascher de laisser ceste vie? Qui  
est celuy qui ose dire en mourant.

*Je n'ay que trop vesçu, j'ay acheué le cours  
Dont fortune a borné le nombre de mes iours?*

Qui est celuy qui ne sort de ce monde avec larmes & regrets? & toutesfois c'est  
à faire à vn ingrat, de ne se contenter point du temps qui luy est ordonné. Le  
temps te semblera tousiours court, si tu le compte. Fais estat que le souuerain bien  
n'est pas à la longueur du temps: prens en bonne part ce que nature t'en donne,  
Pour reculer la mort de quelques iours, tu n'en sentiras point plus de felicité: par-  
ce que l'attente ne fait point la vie plus heureuse, elle ne l'a fait que plus longue.  
O combien il vaut mieux, rendant graces aux Dieux, des honnestes plaisirs que  
nous auons receus, ne s'amusant point à compter les anneés d'autruy, estimer gra-  
cieusement les nostres, & penser que c'est autant de vie gaignee pour nous! Dieu  
m'a estimé digne d'une longue vie. C'est assez vesçu: il me pouuoit faire viure plus  
longuement, toutesfois, ie luy rends graces des biens qu'il me fait. Soyons donc  
recognoissans enuers les Dieux, enuers les hommes, & non seulement enuers ceux  
de qui nous auons receu des biens, mais encor enuers ceux qui en ont fait aux  
nostres.

Exhortation  
à gratitude.

CH. XVII.  
Autre que-  
stion, Si fai-  
sant plaisir à  
quelqu'un,  
on s'oblige,  
aussi les pa-  
rés d'iceluy.

**T**V m'obliges (diras-tu) à vne infinité de personnes, quand tu dis, aux nostres.  
Celuy qui fait du bien au fils, en fait aussi, comme tu dis, au pere. Je veux que  
tu me faces entendre en premier lieu, ce que ie te demandois: & apres ie desire sca-  
uoir si celuy qui fait plaisir au pere, en fait aussi au frere, s'il en fait à l'oncle, s'il  
en fait aussi à son ayeul, à sa femme, à son beau-pere. Dy-moy, où est-ce que ie me  
dois arrester? iusques à combien veux-tu que ie suiue l'ordre & le rang de tant de  
personnes? Si i'ay labouré ton champ, ne t'ay-je pas fait plaisir? Si i'ay esteint le feu  
qui brusloit ta maison, ou si ie l'ay faite appuyer, de peur qu'elle ne s'enfonçast  
sur toy, n'est-ce pas vn bien-faict? Si i'ay sauué la vie à ton esclau, ie puis dire que  
c'est pour te faire plaisir: & si i'ay sauué la vie à ton fils, n'auras-tu pas receu ce  
bien-faict de moy?

**T**V in'améines des exemples differens & difsemblables. Car celuy qui laboure ma terre, ne fait pas le bien à la terre, c'est à moy. Celuy qui veut effayer ma maison, de peur qu'elle ne tombe, ne le fait que pour mon profit, car ma maison n'a aucun sentiment: ie luy en seray redevable, autrement ma maison ne le seroit pas. Et celuy qui laboure mon champ, ne veut point faire plaisir au cháp, mais à moy. l'en diray autant de mon serf, qui m'appartient en pleine propriété: c'est mon profit qu'il ne soit point mort, & parce ie te dois recognoistre pour luy. Mais mon fils est capable de recevoir bien-faict, & par ainsi il prend le bien-faict, & ie m'en resioiys. Cela me touche bien, mais pourtant ie n'en suis point redevable. Je veux bien que tu me respondes, toy qui penses n'en estre point obligé, la santé du fils, sa bonne fortune, sa felicité, ses richesses, ne touchent-elles de rien au pere? Certainement il en sera plus heureux, si son fils est sain & sauue: comme il en seroit plus malheureux, s'il estoit mort. Quoy donc? celuy à qui ie porte vn bon-heur, & qui par moy est deliuré d'vn grand malheur, ne reçoit-il pas vn bien-faict de moy? non, (ce dit-il) car on donne des choses à quelques personnes, qui d'elles viennent apres iusqu'à nous. Mais on doit redemander tout à celuy auquel on a donné, comme aussi l'on demande l'argent à celuy à qui on l'a presté, iacoit que par quelques autres moyens il soit venu entre mes mains. Il n'y a aucun bien-faict, de la commodité & profit duquel nos parens ne se ressentent, voire ceux qui sont encor plus esloignez de nous. Il ne faut point rechercher entre les mains de qui, celuy qui aura receu vn bien-faict le voudra remettre: il ne faut que regarder à qui tu l'auras premierement donné: il te faut toujours reprendre du principal debteur, & de celuy qui l'a receu le premier. Responds-moy donc, ie te prie? Ne dis-tu point? Vous m'avez donné mon fils: s'il fust mort, ie n'eusse pas voulu viure apres luy. Ne voudras-tu point donc estre redevable pour la vie de celuy que tu as plus estimee que la tiéne propre? Si i'ay sauué la vie à ton fils, ne te viens-tu pas ietter à genoux deuant moy? ne vas-tu pas rendre tes vœux & tes graces aux Dieux, comme s'ils t'auoient sauué toy-mesme? Ces paroles t'eschappent mal-gré toy, C'est autant comme si tu m'auois sauué la vie: tu en as sauué deux ensemble, & moy principalement. Pourquoi dis-tu cela si tu ne penses auoir receu vn grand bien? Parce que si mon fils a emprunté de l'argent que ie veux payer à son creancier, ie n'en sera point toutesfois le debteur: & que si mon fils a esté surpris en adultere, i'en rougiray bien de honte, toutesfois ie ne seray point l'adultere. Je dis donc, que ie te suis obligé pour mon fils, non pas pource que ie le sois, mais pource que ie m'offre volontairement payer pour luy. Ouy, mais sa santé m'apporte vn extrême plaisir: ie reçois vn bien inestimable de sa vie, i'espargne la grande playe, & la ruine que sentent ceux qui meurent sans enfans. Or nous ne disputons pas maintenant si tu m'as apporté du profit, mais si tu m'as donné vn bien-faict. Car vne beste, vne pierre, vne herbe me sont profitables: toutesfois elles ne me donnent point des bien-faicts, parce qu'il n'en peut estre donné que par celuy qui a intention d'en donner: mais quant à toy, tu voulois donner au fils, & non pas au pere, lequel cependant tu ne cognois point. Par ainsi quand tu voudras faire cest argument, N'auois-ie point fait vn grand bien au pere, en sauuant la vie à son fils? fais-en aussi vn autre, & dis au contraire, Comment pourrois-ie auoir bien-faict au pere, lequel ie ne cognois point, auquel ie n'ay iamais pensé? Et quoy, n'aduent-il pas quelquesfois que tu hayras mortellement le pere, & toutesfois tu voudras sauuer la vie au fils? voudrois-tu dire auoir donné vn bien-faict à ce pere, duquel lors tu estois ennemy mortel? Mais laissant à part ces questions

CH. XIX. à  
Responfe  
la fuidire  
question, Le  
plaisir ne  
chet qu'en  
creatures  
sensibles &  
raisonna-  
bles.

Autre res-  
ponse selon  
le droit.

que ie traictois par dialogues, ie veux maintenant respondre en Iuriconsulte. Il faut donc auoir égard à l'intention du donneur : il n'a donné bien-faict, sinon à ceuy à qui il a voulu donner. Tout ainsi que s'il l'a fait pour l'honneur du pere, c'est le pere qui a receu le bien-faict : pareillement le pere ne sera point obligé, pour le bien qu'on a fait au fils, encor qu'il se ressent de ce bien-faict. Toutesfois, si l'occasion se presente, le pere ne fera point mal de vouloir aussi donner quelque chose, non point qu'il soit contraint par necessité de rien payer, mais parce qu'il pourra auoir trouué suffisante cause de commencer à faire plaisir. Il ne faut donc point redemander au pere le bien qu'on a fait au fils : & s'il aduient qu'il en rende la pareille, il doit plustost estre estimé iuste que recognoissant : car autrement on n'auroit iamais acheué. Si ie donnois au pere, on pourroit dire aussi, que i'aurois donné à la mere, à l'ayeul, à l'oncle, aux enfans, aux alliez, aux amis, à les esclaves, à son pays. Où est-ce donc que le bien-faict commence de s'arrester ? Car ie me trouue estre tombé dans cest argument appellé des Grecs *Sorites*, qu'on n'acheue iamais, parce qu'il se traîne, & coulant peu à peu, ne cesse d'aller tousiours en auant. On fait communément ceste question : deux freres ont grande inimitié ensemble, si ie sauue la vie à l'un, ay-ie vû de bien-faict enuers l'autre, qui sera marry de ce que son frere n'est mort ? Il n'y a point de doute que ce ne soit vn bien-faict, encor que ce soit malgré celuy qui le reçoit : comme au contraire, celuy ne donne point de bien-faict, qui apporte profit malgré soy.

Autres que-  
stions, tou-  
chant celuy  
qui sauue la  
vie à vn,  
des freres  
qui s'entre  
hassent  
mortelle-  
ment.

CHAP. XX.  
Si ce qui est  
fâcheux,  
peut estre  
appelle bien-  
faict.

**V**Eux-tu appeller bien-faict (dira-il) ce qui le fâche & le tourmente ? Il y a plusieurs bien-faits qui ont le regard triste & fâcheux, comme quand il faut inciser vn homme, quand il le faut attacher, quand il luy faut donner des boutons de feu pour le guarir. Il ne faut point regarder si quelqu'un est marry apres auoir receu vn bien-faict : Il faut voir s'il a eu occasion de s'en resioüyr. Vne piece d'argent n'est pas fausse, si quelque estrangier & barbare la refuse pour n'en cognoistre pas le coing. Il hayt le bien-faict, & toutesfois il le reçoit, pourueu qu'il luy soit vtile, pourueu que celuy qui l'a donné, l'ait fait afin qu'il fust profitable. Il n'importe de rien, si quelqu'un reçoit vne bonne chose d'une mauuaise volonté. Mais vien ça, pren ce fait au contraire, que quelqu'un vueille mal à son frere, & que toutesfois ce soit son grand profit qu'il viue. le l'ay tué. Ce n'est pas luy porter profit, encor qu'il penle que cela soit son bien, & qu'il s'en resioüisse. Celuy nous nuit avec vne grande trahison, quand il luy faut rendre graces des iniures, & des torts qu'il nous fait. le voy bien que c'est, si vne chose vous est profitable, vous l'appellerez bien-faict, si elle vous porte dommage vous ne la prendrez point pour bien-faict. Mais ie vous veux donner vne chose qui ne vous portera ny profit ny dommage, & toutesfois ce sera vn bien-faict. l'ay trouué le pere de quelqu'un esté du mort au milieu d'un desert, i'ay enseuely le corps : il semble que ie ne luy aye porté aucun profit, parce qu'il ne se soucioit plus de quelle sorte il deust pourrir : il semble aussi que ie n'aye rien fait pour le fils, car que peut-il auoir gagné à cela ? Toutesfois ie vous diray ce que le fils a gagné, il s'est acquitté par mon moyen d'un deuoir pitoyable & necessaire, & d'un office solemnel. l'ay fait à son pere, non seulement ce que le fils mesmes eust voulu, mais ce qu'il eust deu faire. Toutesfois le fils ne me sera pas redevable de ce bien-faict, si i'ay enseuely son pere par vne affection commune d'humanité, & par pitie que l'homme porte à son semblable, suiuant laquelle i'eusse fait mettre en terre le corps de quelque estrangier. Toutesfois il me sera redevable, si i'ay recogneu le corps de son pere, si en le  
mettant

Si c'est bien-  
faire à au-  
truy s'em-  
ployer pour  
luy en chose  
qui semble  
ne luy nuire  
ne profiter.

mettant en terre i'ay pensé faire ce bien à son fils. Mais si i'ay couuert de terre le corps d'un homme incogneu, il n'y a aucun qui m'en soit redevable : car je ne l'ay fait que pour la seule pitié qu'on porte publiquement à tous hommes. Quelqu'un me dira, Pourquoy te travailles-tu tant à sçavoir qui est celuy à qui tu as fait plaisir comme si tu le devois quelque iour redemander ? Il y en a qui ont estimé qu'il ne falloit iamais redemander vn plaisir, & se seruent des raisons suiuentes: Vn indigne ne le rendra iamais, encor que vous le redemâdiez: celuy qui en estoit digne, le rendra de luy-mesmes, sans attendre qu'on le demande. D'auantage, si tu l'as donné à vn homme de bien, attens, afin qu'en le demandant, tu ne luy faces tort, comme s'il ne le deuoit iamais rendre de sa franche volonté : si tu l'as donné à vn meschant, pren patience. Au reste pren garde que tu ne gastes & corrompes le bien-faict avec reproches & mauuaises paroles, & d'un plaisir, n'en fay point vne chose prestee. En outre, la loy qui n'a pas commandé de redemander vn bien-faict, l'a assez deffendu. Cela est vray, pendant que la necessité ne me presse point, pendant que la fortune ne me contraint pas, ie laisseray plustost en arriere le bien que i'ay fait, que de le redemander. Mais si c'est pour sauuer la vie à mes enfans, si ma femme est en danger de la sienne, si la liberté & le bien de ma patrie me contraint d'aller, où ie ne voudrois point: ie commanderay lors à ma honte, ie protesteray auoir plustost enduré toutes choses, auant qu'il me fust force de demander secours à vn homme ingrat. En fin le besoin & la necessité que i'ay de recouurer le bien que i'auois donné, vaincra la honte que i'auois de le redemander. D'auantage, quand ie fais vn plaisir à vn homme de bien, c'est avec telle condition de ne le repeter iamais, si la necessité ne m'y contraint. Mais la loy (dit-il) ne permettant point de le demander, le defend assez.

Si l'on peut redemander vn plaisir.

Cas auxquels on le peut faire honnestement.

**L**y a plusieurs choses dont on n'a point fait de loy, & pour la poursuite desquelles on n'a pas encor dressé d'action: toutesfois il y a vne coustume & maniere de viure entre les hommes plus forte que nulle loy, qui nous y donne entree. Il n'y a aucune loy qui deffende de reueler le secret de ton amy : il n'y a loy qui commande de garder foy à l'ennemy. Quelle ordonnance nous contraint de tenir les promesses que nous auons faites? Il n'y en a point. Si est-ce que ie me pourray iustement plaindre contre celuy qui aura descouuert mon secret: ie me despiteray à bon droit; si apres m'auoir donné la foy, on ne me l'a pas gardee. Mais doncques d'un bien-faict (dit-il) vous en faites vne debte. Nullement: car ie n'vse point de contrainte pour le faire payer, ie le redemande : & pour mieux dire encor, ie ne le redemande point, ie l'en aduertis seulement. La plus extrême necessité ne me pourroit contraindre d'aller chercher vn homme, avec lequel il faut contester longuement. Celuy qui est si auant ingrat, qu'il ne se contente point d'estre aduerty & admonesté, ie le laisseray-là, ie ne l'estimeray point digne qu'il merite d'estre contraint à se rendre recognoissant. Comme les vsuriers se gardent de faire conuenir quelques-vns qu'ils sçauent auoir mangé tous leurs biens, ou estre deuenus si pauures qu'ils n'ont rien plus à perdre qui leur puisse faire honte : pareillement ie ne tiendray compte de quelques vns qui se sont rendus ouuertement eshontez & opiniastrés en leur ingratitude. Ie ne redemanderay le plaisir, sinon à celuy qui me le rendra volontairement, & non point à celuy, des mains de qui il faudroit l'arracher par force.

CHA. XXI.  
Replique à ceste dispute touchant la repetition des bien-faicts.

CHAP. XXII  
Il faut ad-  
uertir & re-  
memoier  
ceux qui s'ot  
tardifs & pe-  
sans à reco-  
gnostre les  
plaisirs re-  
ceus.

**I**L y en a plusieurs qui ne sçauent nier le bien qu'ils ont receu, ni le rendre quand il en est besoin, qui ne sont point si bons que les recognoissans, ni si meschans que les ingrats: ils sont tardifs & nōchalans. Ce sont debtes qui ne sont point perdus, mais qui se recourent bien tard. Je ne somneray point telle maniere de gens, mais ie les aduertiray, & puis qu'ils ne pensent pas à leur deuoir, ie les en feray souuenir. Je suis asseuré qu'ils respondront tout incontinent. Pardonnez-moy, ie vous prie: ie ne sçauois point que vous eussiez enuie de parler à moy de cela, si ie l'eusse pensé, ie le vous eusse présenté de moy-mesmes. Je vous prie, ne croyez point que ie voulusse estre ingrat, j'ay bonne souuenance du bien que vous m'avez fait. Pourquoi craindray-ie de rendre ces gens-là meilleurs qu'ils ne sont, & pour leur honneur, & pour mon profit? Je garderay tous ceux que ie pourray, de ne faire point de faute: à plus forte raison empescheray-ie que mon amy n'en face point, & principalement contre moy. Je luy donne encor vn bien-faict tout nouueau, quand ie ne permets pas qu'il deuiene ingrat. Toutesfois ie ne luy reprocheray point asprement le bien qu'il a receu de moy, mais i'en parleray le plus doucement qu'il me sera possible, ie luy en rafraischiray seulement la memoire, afin qu'il s'aduise de me rendre la pareille, ie le prieray de me faire vn plaisir: & lors il pensera bien que ie le fais pour redemander le mien. Quelquesfois i'vseray de paroles rigoureuses s'il y a esperance que par ce moyen il se doive amender. Mais pour le regard d'une personne desplorée, qui a du tout perdu la honte, ie ne le piqueray point d'auantage, afin que d'un ingrat ie n'en face vn ennemy. Toutesfois si nous voulons du tout n'admonester point les ingrats, nous les rendrons plus paresseux, & serons cause qu'ils recognoistront plus tard les biens qu'on leur fera. D'autre costé nous laisserions perdre quelques-vns qui peuuent encor receuoir guerison, & qui peuuent deuenir bons si quelque sentiment leur touche la conscience: & si on leur donne vn aduertissement semblable à celuy duquel le pere a souuent corrigé son enfant, la femme a reduit quelquefois son mary qui se desbauchoit, l'amy a redressé la foy qui se commençoit à refroidir en son amy.

CH. XXIII  
Mais en par-  
ticulier &  
modestemēt,  
pour ne con-  
uertir son  
bien-faict en  
iuyure.

**I**L y a des dormeurs qu'il ne faut point battre pour les esueilleir, il ne faut seulement que les toucher vn peu. Pareillement il y en a qui ne sont point hors de volōté de rendre vn iour les plaisirs qu'ils ont receus, mais ils y vont laschement. Il faut esueilleir ceste volōté. Ne sois point cause que ton bien-faict se conuertisse en iniure. Tu me ferois tort, si tu ne me voulois point me redemander le plaisir que tu m'as fait, pour me faire deuenir ingrat. Quoy? & si ie ne sçay point ce que tu voulois que ie fisse pour toy? si j'ay esté empesché en d'autres affaires qui m'ont tenu de si pres, que ie n'ay peu prendre l'occasion de le recognoistre? Je te prie, fay-moy entendre ce que ie puis, & que tu desires de moy. Pourquoi te desies-tu de moy, auparauant que m'essayer? Pourquoi te haltes-tu tant à perdre tout en vn coup & ton amy & ton bien-faict? Comment sçais-tu si ie te dois refuser, ou si ie t'ay oublié? si j'ay faute de bonne volōté, ou de puissance? Essaye-le plustost. Je t'en aduertiray donc, mais non point deuant tout le monde, ny avec paroles fasteueuses. Je le feray si modestement, qu'il pensera estre reuenu de luy-mesmes en sa memoire, & n'y auoir pas esté ramené.

CHA. XXIII  
Histoire me-  
morable à ce  
propos, d'un

**V**N soldat des vieilles bandes qui auoit vŕé de quelque violence enuers ses voisins, estant venu respondre deuant Iules Cesar des excès qu'on luy mettoit sus, voyant par le plaidoyer de ses parties, qu'il estoit fort chargé, Sire, auez-vous

souuenance, [dit-il,] quād vous vous redistes le pied auprès de la riuere de Suc-  
 car? Et comme Cesar luy eust respondu, qu'il s'en souuenoit bien, le soldat conti-  
 nuant son propos luy dit, Vous n'aurez donc point oublié que vous estant couché  
 sous vn arbre qui ne donnoit guere d'ombre, où vous vouliez reposer pour fuir l'ar-  
 deur du Soleil, en vn lieu rude & pierreux, dans lequel il n'y auoit que ce seul arbre  
 qui s'estoit pouillé entre les pointes des rochers, il y eut vn de vos soldats qui est-  
 dit son manteau dessous vous. Apres que Cesar luy eut dit, Pourquoi ne m'en sou-  
 uendrois-til? ie me souuiens que i'estois demy-mort de soif, & que ne pouuant aller  
 sur mes pieds iusques à vne proche fontaine, ie m'y voulois trainer, si vn de mes sol-  
 dats (qui estoit des plus vaillans de mon armée) ne m'eust porté de l'eau dans son  
 morion. Empereur, (dit ce soldat) pourriez-vous bien maintenant recognoistre  
 cest homme & ce morion? Cesar respondit qu'il ne cognoistroit point le morion,  
 mais qu'il recognoistroit fort bien le soldat: & dit en outre, fâché, comme ie pense,  
 de ce qu'il vouloit interrompre le plaidoyer de la cause, pour ouyr ce vieil conte  
 qu'il luy faisoit, le croy, mon amy, que ce n'est pas toy. Cesar, (dit le soldat) vous  
 n'avez pas tort de m'auoir ainsi mescogneu: car du temps que cela se fit, i'estois  
 bien autre que ie ne suis maintenant. Depuis ce iour-là ie perdis vn œil à la batail-  
 le de Mondaga: & encor les chirugiens me tirerent des os de la teste. Ie pense que  
 vous pourriez aussi peu cognoistre le morion, si ie le vous monstrois: car il fut par-  
 ty en deux pieces d'un coup de coutelas d'Espagne. Cesar commanda qu'on ne le  
 trouuast plus, & donna à son soldat quelques petites terres, où estoit le droict de  
 chemin pretendu par les voisins, qui auoit esté cause de ceste querelle, & du pro-  
 cez qu'on auoit commencé contre luy.

soldat ramē-  
 teuant à Ce-  
 sar son bien-  
 fait.

**Q** Voy donc: ne demandera-il point son bien-faict à l'Empereur, qui auoit des-  
 sia sa memoire chargee & confuse d'vue infinité de choses, & à qui la gran-  
 deur de la fortune, pendant qu'il dressoit ses armées, ne donnoit point loisir d'en-  
 tendre à la necessité d'un chacun de ses soldats: Ce n'est point le redemander, ce n'est  
 que le reprendre, le trouuant tout prest en vn bon lieu, où il auoit esté mis en gar-  
 de: toutesfois pour le reprendre, il faut estendre la main. Ie le redemanderay donc,  
 si ie suis contraint de le faire, ou par necessité, ou pour l'honneur de celuy avec qui  
 j'ay affaire. Quelqu'un voulant parler à Tibere Cesar, commença son propos ainsi,  
 Sire, ne vous souuiens-til point? lors sans luy donner loisir de dire aucune autre mar-  
 que de leur ancienne familiarité, Tibere respondit: Ie ne me souuiens de rien que  
 j'aye esté. Tant s'en faut, qu'il fallust redemander vn plaisir à cest homme-là, qu'il  
 valloit mieux desirer d'en auoir perdu la memoire. Il desdaignoit la cognoissance  
 de tous ses anciens amis & compagnons: il vouloit qu'on respectast seulement sa  
 fortune presente, qu'on ne se souuint, & qu'on ne parlast d'autre chose: il prenoit  
 son ancien amy pour vn inquisiteur. Il vaut mieux redemander en temps & lieu, le  
 plaisir que vous avez fait autrefois, que d'en requerir vn tout nouveau: mais il faut  
 parler si modestemēt qu'un ingrat mesme ne puisse feindre l'auoir oublié. On pour-  
 roit bien se taire pour quelque temps, & prendre patience, si ceux avec qui nous  
 viuons estoient sages: & toutesfois ce ne seroit point encore mal-fait de faire  
 entendre aux sages l'estat de nos affaires, & le besoin que nous aurions. Nous  
 prions bien les Dieux qui cognoissent toutes choses: les prieres n'obtien-  
 nent point ce que nous leur demandons, elles les aduertissent seulement de  
 ce que nous voulons auoir d'eux. Ce prestre qui parle dans Homere, repre-  
 sente aux Dieux l'honneur qu'on leur fait, & les autels qu'on leur dresse deuotieu-

CHAP. XXV  
 Exēple con-  
 traire en Ti-  
 bere, qui ne  
 voulut es-  
 couter celuy  
 qui le vou-  
 loit ramen-  
 teuoir de  
 chose sem-  
 blable.

Moyen de  
 redemander  
 à son amy  
 le plaisir  
 qu'on luy a  
 fait.

## *des Bien-faits,*

sement, afin qu'il les rende propices à ses prieres, & ils obeyssent. C'est vne seconde vertu de vouloir estre admonesté, & de pouoir souffrir vne remonstrance. Il faut conduire l'ame çà & là, en luy secoüant doucement la bride. Il y en a peu qui se soient parfaitement bien gouvernez par elle: mais ceux qui par honnestes aduertissemens retournent au bon chemin, tiennent le second lieu. Il ne leur faut point oster la guide qui les conduit. Quand nous fermons nos yeux en dormant, nous ne perdons point pour cela la veüe: il est bien vray que cepédant nous ne faisons rien, mais le lendemain la clarté du iour que les Dieux nous enuoyent, les rappelle à leur travail accoustumé. Les instrumens & les outils reposent sans rien faire, si l'artisan ne les employe à la besongne: cependant il a bonne volonté dans son ame: mais la paresse ou la desbauche, ou l'ignorance de son mestier le fait chômer. Nous deuons donc rendre meilleure nostre volonté, & ne la deuons point par despit laisser longuement en son vice: mais suiuant la façon des precepteurs qui enseignent des ieunes enfans, nous deuons endurer patiemment, & pardonner s'ils ont oublié quelque chose par vne mauuaise memoire. Et tout ainsi qu'en leur disant vn mot ou deux, il leur remettent entierement le texte de leur leçon en ressouenance: pareillement il faut avec quelque petite remonstrance, faire souuenir les oublieux de nous rendre la pareille.

*Fin du cinquiesme liure des Bien-faits.*





# LE SIXIÈME

## LIVRE DES BIEN-FAICTS

DE LVC. ANN. SENEQVE.

### SOMMAIRE.

*Si un bien-faict peut estre osté. Difference entre la chose qu'on donne, & l'action du bien-faict. Marc Antoine voyant sa fortune le delaisser, s'escria n'auoir rien que ce qu'il auoit donné. Nous ne sommes que procureurs & depositaires de nos biens pour autrui. Quand vne iniure suiuite surmonte le bien-faict, si on la peut venger, & vsfer de compensation. Il n'y a point de bien-faict, s'il n'y a vne precedente pensee d'amitié & bien-vueillance. On peut ignoramment recevoir un plaisir, mais aucun n'en peut faire qu'il ne sçache le vouloir faire, comme celuy ne fait point iniure qui ne la pense faire, Quelqu'un nous apporte profit pour s'en faire à soy-mesmes, à scauoir-moi si nous luy en sommes reuenables, & les exemples à ce propos, Ce qu'on doit au Medecin & au Precepteur, qui ont soin de nous comme nos amis. Si le Prince auoit fait citoyens de Rome tous les Gaulois, & donné immunité aux Espagnols, comment en seront-ils reuenables? Dequoy & en quelle façon nous sommes reuenables au Soleil & à la Lune, à Dieu, à la nature, aux peres & meres. De ceux qui desirerent des aduersitez aduenir à ceux desquels ils ont receu quelque bien-faict, pour apres les en retirer, et se monstrent recognoissans. Dequoy ont besoin les plus grands Princes du monde, & ce qui deffaut à ceux qui ont tout le monde en leur possession, & de fort beaux exemples à ce propos, mesmement de Xerxes & Auguste. De ceux qui faisoient deux rangs entre les amis qui les venoient saluer. Ou est-ce qu'on doit chercher les vrais amis. Celuy qui se haste trop d'estre recognoissant, se rend ingrat. Du bannissement de Callistratus Grec, & Rutilius Romain. Si le Medecin, l'artisan, ou le marchand peuent desirer des maux à leurs citez pour faire leur profit. Il y a auant de vice à recevoir & prendre, ce que tu ne dois point, comme de ne donner tant ce que tu dois donner.*



**L** y a des questions, (mon bon Liberalis) qu'on propose seulement pour exercer l'esprit, & qui sont tousiours hors de la carriere. Il y en a d'autres qui donnent beaucoup de plaisir en les disputant, & apres les auoir debatues, nous sont grandement profitables. Je t'en veux presenter de toutes façons. Commande donc comme il te plaira, ou que ie les poursuiue du tout, ou que ie les presente seulement sur le theatre, pour voir à quel rang elles deuront parler en nos ieux, & encore que tu commandes qu'on les face incontinent retirer, on aura neantmoins auancé quelque chose : parce qu'il fait bon aucunesfois cognoistre ce qui seroit inutile d'apprendre. Je te regarderay donc au visage, & cōme ie verray que tu y prendras

CHAP. I.

Les discours se font pour exercer l'esprit pour se resiouyr & luy profiter.

plaisir, ou que tu t'en fâcheras, i'en retiendray les vnes plus longuement, & en chasseray les autres.

CHAP. II.  
Premiere  
question, si  
vn bien-faict  
nous peut  
estre osté.

**N**ous auons demandé cy-deuant, si vn bien-faict peut estre osté. Quelques-vns lisét que cela ne se peut faire. Car le bien-faict n'est point vne chose, c'est vne action. Tout ainsi que le presét est vne chose, & la donation vne autre, & que celuy qui va sur mer est vn, & la nauigation vn autre, & que le malade n'est point sans maladie, & toutesfois ce n'est pas tout-vn que le malade & la maladie: pareillement le bien-faict est vne chose à part, & ce qui vient entre nos mains par le moyen du bien-faict, en est vne autre. Le bien-faict n'a point de corps qui se puisse toucher, il ne se peut aneantir, encor que la matiere du bien-faict soit pourmence çà & là, & qu'elle change souuent de maistre. Par ainsi ce seroit otter à toy-mesme Nature mere de toutes choses ne peut reuoquer ce quelle a vne fois donné. Elle peut bien ne continuer point son bien-faict, mais elle ne le peut pas abolir. Celuy qui meurt, à esté iadis en vie. Celuy qui a perdu les yeux, voyoit, auparauant. On peut bien faire que ce que nous auons ne soit plus, mais il ne se peut faire qu'il n'ait autresfois esté. Vne partie du bien-faict, voire la plus certaine, est celle qui est desia passée. Quelquesfois on nous empesche bien de iouir plus longuement d'un bien-faict: mais vn bien-faict ne se peut point effacer du tout. Iagoit que nature y voulust employer toutes ses forces, elle n'a toutesfois aucun pouuoir sur le passé. On peut bien otter & rair vne maison, vne tomme d'argent, vn esclau, & tout ce, surquoy le nom de bien-faict se peut estendre: mais le bien-faict demeure se: me & immuable. Il n'y a force ni violence au monde, qui puisse faire que celui-cy n'ait donné, & que l'autre n'ait receu.

Response,  
nature ne  
reuoque  
point ce  
qu'elle a do-  
né.

CHAP. III.  
Ce qu'il co-  
st me par le  
propos de  
M. Antoine  
reduit à la  
necessité de  
se tuer.  
Parole qui  
môstre quel  
bié les grâds  
peuent faire  
au moyen  
de leurs ri-  
chesses.

**C**ertainement il me semble que Marc Antoine parloit en hôme de grand cœur dans les vers du Poëte Rabirius, lors que voyant sa fortune changée se retirer ailleurs, & qu'il ne luy estoit plus rien demeuré que la seule commodité de se tuer (encore falloit-il qu'il l'embrassât bié-tost pour ne la perdre point) il s'etcria hautement, Je n'ay rien maintenant que ce que j'ay donné. O combien en-pourroit-il auoir d'auantage, s'il eust voulu. Ce sont les richesses les plus allurées, qui ne bougeront iamais d'un lieu, pour si grand changement que l'incôstance des choses humaines, & la fortune puisse amener. Car d'autant plus qu'elles seront grandes, elles serôt suuidies & accompagnées de moins d'enuie. Pourquoy veux-tu épargner tes richesses, comme si elles appartenoient seulement à toy? tu n'en es que procureur. Tous ces biens qui vous rendent ainsi enflés, qui vous rendent orgueilleux, & qui semblent vous esleuer dessus les grandeurs du monde, vous contraignans oublier vostre petitesse: toutes ces richesses que vous cachez si soigneusement sous des portes de fer, où vous tenez nuit & iour garde de soldats, tout ce que vous auez acquis aux despens du sang & de la vie d'autrui, ce que vous destendez avec la vostre, ces biens, pour la conuoitise desquels vous conduisez vne troupe de nauires pour ensanglanter la mer, ces biens pour lesquels vous allez assieger des villes, ignorans cōbien de sortes d'armes la fortune appreste contre ceux à qui elle se rend contraire: pour l'ambition desquels, (apres auoir si souuent rompu les traictés de paix qu'on auoit faite entre les alliez, entre les amis, entre ceux d'un mesme ordre, & d'un mesme college: ) pour lesquels on a veu toute la terre froissée & rompue entre les forces & les armées de deux qui s'entre-faisoient la guerre: ces biens, dis-ie, & ces richesses ne sont point à vous, elles ne sont entre vos mains, que par maniere de deppost, elles appartiennent desia à vn autre maistre. L'ennemy sur lequel vous les auez pillées, ou le successeur de l'inimitié qu'il vous portoit, les viendra tout à ceste heu-

re rauir. Mais veu-tu ſçauoir par quel moyen tu pourras faire qu'elles ſoient du tout à toy ? Ce ſera en les donnant à quelqu'un. Aduiſe donc à tes affaires. Acquiets-toy vne plus aſſeuree poſſeſſion des choſes qui ne te pourront iamais eſtre rauies. Tes richelſſes n'en ſeront pas ſeulement plus certaines, elles en ſeront plus honorables. Ce que tu admires & priſes tant, ce que tu penſes qui te face ſi riche & ſi puiffant, tandis que tu le retiens entre tes mains, n'a le nom que d'une vilaine auarice, c'eſt vne maiſon, c'eſt vn eſclau, c'eſt de l'argent, mais apres que tu l'as donné, il reçoit vn nom plus honneſte, & s'appelle bien-faict.

CHAP. IIII.  
L'outrage que on reçoit aucune fois de ceux auxquels on a de l'obligation, excuſe de reconnoiſtre le bien receu d'eux.

**T**uy de qui nous auôs receu vn bien-faict, Il nous a eſté dôc oſté. Il y a pluſieurs cauſes qui nous mettēt hors d'obligation du biē. que nous auôs receu, non pas qu'il ait eſté raui, mais parce qu'il s'eſt corrompu par vn autre moyē. Quelqu'un a plaidé ma cauſe, lors que i'eſtois accuſé d'un crime capital, touteſois il a pris ma fēme par force. Il ne m'a pas oſté le bien qu'il m'auoit donné, mais en m'offenſant apres d'un des-honneur, & d'un outrage pareil, il m'a deſchargé de ceſte debte. Et ſ'il m'a offenſé d'une iniure plus grande que n'eſtoit le bien que i'auois receu de luy, nō ſeulement il a perdu la grace de ſon bien-faict, mais il eſt en ma puiffance de m'en plaindre, & de m'en véger, ſi faiſant cōparaifon du bien-faict, ie trouue l'iniure plus peſante. Par ainſi donc le plaiſir ne ſe perd point, mais il demeure effacé & ſurmonté. Quoy ? ne ſe trouue-il point de peres ſi cruels & ſi meſchans, qu'il eſt permis & loiiſible aux fils de ſe mettre hors de leur obeyſſance, & de fuir leur compagnie ? Nous ont ils pour cela oſté ce qu'ils nous auoient deſia donné ? Non. Mais l'impieté, & le mauuais deuoir dont ils ont vſé enuers nous depuis quelque temps en ça, efface & couure tout le bien, & tout le gratieux traictement qu'ils nous auoient faiict par le paſſé. Le bien-faict premier n'eſt pas effacé, mais ſeulement le grē que i'en deuois ſçauoir. Ils ne font point que ie n'aye encor leur biē-faict deuers moy, mais ils font que ie n'en ſois point redevable. Si quelqu'un m'a preſté de l'argent, & qu'apres il ait brulé ma maiſon, ſa debte doit eſtre compenſée avec le dommage qu'il m'a faiict: ie ne l'ay point payé, meantmoins ie ne luy dois rien. Pareillement celuy qui m'ayant quelque temps traicté doucement, & m'ayant eſté auparauant liberal, a vſé apres de cruauté, de brauades, & d'outrage enuers moy, m'a depuis remis en ma franche liberté, & m'a fait tel comme ſi iamais ie n'auois rien receu de luy. Car c'eſt luy qui a fait tort, & qui a vſé de violence enuers ſes bien-faicts. Le ſeigneur d'une terre ne peut point contraindre ſon metayer de payer le prix de la ferme (encore que l'inſtrumēt ne ſoit point cancellé) ſ'il eſt venu fouler aux pieds les bleds qui eſtoient en herbe, ſ'il eſt venu couper les arbres fruitiers: nō point, parce qu'il n'ait encore receu le prix cōuenü, mais parce qu'il eſt cauſe que le fermier ne le peut payer. Et voila comment le creancier eſt ſouuent condamné enuers ſon debteur, ſ'il a pris pour quelque autre cauſe plus que ce qu'il a preſté ne monte. Le Iuge ne s'eſt point aſſis entre le creancier & le debteur pour dire ſeulement, Tu as preſté de l'argēt. Que dira donc le Iuge ? Tu as emmené ſon beſtail, tu luy as tué vn eſclau, tu iouis d'une ſiēne terre qu'il ne t'a point vëduē. Apres que tout cela ſera bien compté & calculé, tu eſtois venu creancier, retourne-t'en redevable. Souuent auſſi le bien-faict demeure entre nos mains, ſans que nous ſoyōs obligez de le rendre, ſi le donneur s'en eſt repenty, ſ'il a dit qu'il eſtoit bien malheureux de l'auoir donné, ſi en le donnant il a ſouſpiré, ſ'il a renfrōngé le viſage, ſ'il a dit qu'il penſoit l'auoir pluſtoſt perdu que donné, ſ'il l'a fait pour ſon profit ou non point pour l'amour de moy, ſi apres il n'a cellé de le reprocher, de s'en glorifier,

de s'en vâter, s'il est cause qu'on trouue aigre & desplaisant son bien-faict. Par ainsi vn plaisir peut demeurer entre nos mains, encore qu'il ne soit point deu: comme il y a quelque sorte de deniers desquels on refuse ordonner rēboursement au creancier: ils luy sont vrayement deus, mais il n'en peut poufuiure le payement.

CHAP. V.  
D'ailleurs, le plaisir & l'injure receus d'une mesme personne, le-  
nent toute obligation de l'un à l'autre.

**L** faut pareillement venir à cōpte des bien-faicts & des iniures. Tu m'as fait vn plaisir, mais aussi tu m'as fait bien-tost apres vn outrage. On doit recognoistre le bien-fait, on doit aussi vĕger l'iniure. Te ne luy dois aucune grace, il ne me doit aussi aucune peine. L'un est quitte enuers l'autre. Quand nous disons, le luy ay rendu la pareille, nous ne disons point, le luy ay rendu le mesme bien qu'il m'auoit fait, mais nous luy enrendons vn autre pour le sien. Car rendre est bailler vne chose pour vne autre, Pourquoy non? veu que le payement ne rend point la chose prestee, mais elle en rend autant. Nous disons, le luy ay rendu son argent, encore que nous ayons payé en pieces d'or, encore qu'il n'y ait aucun monnoye, encore que ie l'aye payé en cedulles, & cessions de sommes qui m'estoient deuës, encore qu'il m'ait quitté sa debte. Il me semble que tu me dis que ie perds ma peine. Car qu'ay-ie affaire de sçauoir, si de ce qui n'est pas deu, il en demeure encore obligation? Ce sont de ces vaines subtilitez des Iuriconsultes, qui disent qu'on ne peut prescrire vne heredité, mais qu'on peut bien prescrire les choses qui sont de l'heredité. Il vaut mieux que tu faces en cecy vne distinction qui ne sera pas hors de nostre propos, sçauoir est, si vn homme m'a fait vn plaisir, & qu'apres il m'ait fait vn outrage, si ie luy dois rendre la pareille du plaisir, & neantmoins me venger de l'iniure, & satisfaire separément comme à deux diuerses debtes: ou plustost compenser l'un avec l'autre, & pour n'auoir rien plus à demesler avec luy, faire que le bien-faict demeure effacé par l'iniure, & l'iniure par le bien-faict. Car ie voy que cela se gar.le par les Cours. C'est à vous à sçauoir quelle resolution il s'en fait en vos escholes. Les actions sont separées, & l'on nous poursuit de ce que nous pourfuiuons. Il y a confusion d'instances & d'actions, si quelqu'un a mis vn depost deuers moy, & qu'apres il m'ait desrobé: car j'auray mon action pour le larcin contre luy, & au contraire, il aura la sienne pour le depost contre moy.

CHAP. VI.  
En la comparaison de l'outrage & du bien-faict receus, il faut iuger lequel excède.

**L**es exemples que tu m'as proposez, (mon Liberalis,) sont cōtenus dans certaines loix qu'il faut necessairement suiure. Car vne loy ne se mesle point avec l'autre, chacune tiēt son chemin separé: le depost a son action à part, aussi bien que le larcin. Le bien-faict n'est point suict à aucune loy: i'en suis l'arbitre tel qu'il me plaist. Il m'est permis d'estimer cōbien on m'a fait de plaisir, ou combien on m'a apporté de dommage: & ce fait ie prononceray ma sentence, s'il m'est plus deu que ie ne dois. En iugeant par les loix & ordonnances, ie n'ay aucun pouuoir, il faut aller où elles me conduisent: mais quand il est question d'un bien-faict, j'ay toute liberté de iuger comme ie voudray: & par ainsi, ie iuge sans les separer, & sans departir les actions, ie r'enuoye les iniures & les bien-faicts deuant vn mesme iuge: autrement tu me commanderois d'aimer & de hayr en mesme temps vne mesme personne, me plaindre de luy, & luy rendre graces: ce que nature ne peut permettre. Il me sera bien plus aisé, en comparant l'iniure & le bien-faict l'un avec l'autre, cognoistre par mesme iugement, & determiner, s'il me restera plus à deuoir de l'iniure qu'il m'a faite, que ie ne luy deuray de son bien-fait: comme si sur mon-escriture, quelqu'un tirast de nouvelles lignes sur celles que j'auois de sia faites, il n'osteroit point les premieres lettres, il ne feroit que les effacer & courrir, tout ainsi l'iniure qu'on fait de nouveau, courre le premier bien-faict, & empesche seulement qu'on ne le peut bonnement lire.

**T**On usage, (par lequel ie me veux gouverner,) commence de se renfrongner, CHA. VII. Autre question, si nous auons de l'obligation à celuy qui nous a fait du bien contre son gré, & à son deuceu.  
 tu rides le front, comme si ie m'en escartois desia trop loin : Il me semble que tu me dis,

*Où vas-tu à main droite, esloigné de ce port?  
 Dresse ta course à moy, & reuen sur ce bord.*

Ie ne puis m'en approcher dauantage. Parquoy si tu penses que neste question soit assez traictee, passons maintenant à vne autre : si nous sommes redevables à celuy qui nous a fait quelque bien mal-gré foy. Ie pouuois dire cela plus ouuertement, mais il falloit que la proposition fust plus confuse, afin que la distinction qui suiuoit apres, monstrast que nous disputons l'vn & l'autre point : sçauoir est, si nous sommes redevables à celuy qui nous a porté profit, sans auoir eu volonté de le faire, & à celuy aussi qui nous a profité sans qu'il le sçeust. Car quant à celuy qui nous a fait plaisir malgré foy, il est tout certain que nous ne luy en sommes de rien redevables. Cela est si clair, qu'il n'est pas besoin d'y prendre aucunes paroles. Ceste difficulté est aisée à dissoudre, & toutes autres semblables à ceste-là, si lors qu'on les voudra disputer, nous pensons cecy, sçauoir est qu'il n'y a aucun bien-faict, si le cœur & la pensée de celuy qui le donne, ne le porte iusqu'à nous, & si ceste pensée n'est gracieuse & amiable. C'est pourquoy nous ne rendons iamais graces aux riuieres, iacoit qu'elles traient de grands vaisseaux, iacoit qu'elles portent les armes dans leurs larges & profonds canaux, qu'elles soient pleines de poissons, qu'elles soient delectables, & encores qu'elles passent aupres de nos champs pour les arrouser. Aucun ne pense estre redevable au Nil, aucun ne luy peut mal vouloir, s'il a inondé & couuert ses terres, ou s'il s'est retiré trop tard. On ne reçoit point de bien-faict du vent, encore qu'il soit doux & fauorable, ny des viandes qui nous sont saines & profitables. Car celuy qui me voudra donner vn bien-faict, il doit non seulement me porter profit, mais il doit aussi auoir la volonté de le faire. Voila pourquoy nous ne deuons rien aux bestes brutes, & toutesfois combien d'hommes la vistesse des cheuaux a sauué la vie? ny aux arbres, & toutesfois combien de personnes presque mortes de chaleur se sont venuës rafraischir sous leur ombre? Mais quelle differēce y a-il entre celuy qui m'apporte profit sans son sçeue, & celuy qui ne l'a peu sçauoir, veu que l'vn & l'autre a eu faute de volonté? Quelle difference y a-il de vouloir que ie sois redevable à ce nauire, à ce chariot, à ceste lance, ou à celuy qui auoit eu aussi peu de volonté de me faire plaisir, comme ces choses-là, & qui ne m'a esté profitable que par fortune?

Au bien-faict il faut considerer le profit & la volonté.

**N**ous pouuons bien receuoir vn plaisir, sans sçauoir de qui : mais aucun n'en peut receuoir de celuy qui ne sçauoit point qu'il en fist. Comme il y a plusieurs personnes qui ont esté guaris par vn cas fortuit, toutesfois cela ne merite point d'estre appellé remede : comme quelques-vns ont recourré leur santé pour estre tombez dans vne riuere, en temps qu'il faisoit grand froid : comme quelques autres ont perdu la fièvre quarte à grands coups de fouets : ou comme vne soudaine crainte qui auoit saisi l'esprit, le tenant empesché de nouvelles falcheries, trompoit l'heure que l'acez auoit accoustumé de venir : & toutesfois rien de tout cela n'est estimé salutaire, iacoit qu'il ait apporté santé. Pareillement il y a des hommes qui nous profitent sans le vouloir, ou plustost parce qu'ils ne le veulent pas faire : si est-ce que pour cela nous ne leur sommes de rien redevables. Quoy? si quelque

CHA. VIII. Diuerfes raisons & similitudes pour monstrer que nous ne sommes de rien tenus à celuy qui nous a bien-faict, ayant volonté de nous mal-faire.

bonne fortune auoit changé leur mauuais conseil en vne meilleure fin, penserois-tu que ie deusse rien à celuy qui me voulant tuer, auoit tué mon ennemy? à celuy qui m'eust fait mourir, si sa main n'eust failly? Souuent vn tesmoin qui se pariroit au sçeu de tout le monde, a osté la foy qu'on adioustoit aux tesmoings qui disoient verité, & a fait que pensant que ce fust vne calomnieuse conspiration, les Iuges ont eu pitié de l'accusé. Souuent le trop grand pouuoir & autorité de l'aduersaire a osté le criminel d'entre les mains des Iuges, lesquels sur la faueur & credit de l'accusateur ne vouloient point perdre celuy, qu'ils eussent autrement condamné par la iustice de la cause. Toutesfois ce que ces gens-là font, encore qu'il soit profitable, ne se peut appeller bien-faict, parce qu'il faut considerer plustost où l'on enuoyoit le traict, que non point où il a touché. C'est la volonté & le dessein qui separe le bien-faict d'auec l'iniure, & non point l'euement. L'aduersaire qui m'accuse, quand il alleguera deux choses contraires, quand il offensera le Iuge par sa superbe, & par son insolence, quand il aura obmis par imprudence de faire ouyr quelque tesmoin, donne grand aduantage à ma cause. Je n'ay que faire de mettre deuant mes yeux, si c'est à mon profit qu'il a failly: car son intention estoit de me nuire.

La volonté, non l'euement separe le bien-faict d'auec l'iniure.

L'ITA. IX.  
Vn plaisir merite le nom de bien-faict il n'est conioinct avec la volonte.

**C**ertainement pour estre recognoissant, ie dois vouloir faire ce qu'il a fait. Si l'aduersaire vouloit que ie prinssé cela pour vn bien-faict, il en deuoit auoir eu la volonté. Y a-il rien plus iniuste, que celuy qui veut mal à vn homme, de ce qu'en vne grande foule de peuple il a marché, on luy a fait sauter de la bouë dessus luy, ou en le poussant, l'a fait aller plus viste qu'il ne vouloit? Toutesfois quelle autre raison est-ce qui empesche qu'il ne s'en puisse plaindre, attendu que c'est iniure de faire tout cela, si ce n'est qu'il n'y pensoit pas quand il l'a fait? Ceste mesme chose qui a empesché que l'vn n'a sçeu faire plaisir, a aussi empesché que l'autre n'a point fait d'iniure. C'est la volonté qui nous fait estre amis, ou ennemis. Combien en voit-on qu'une maladie a retenus de n'aller point à la guerre: Vn adiournement personnel, qu'un ennemy auoit obtenu contre quelques-vns, les garda de ne se trouuer point dans leur maison, lors qu'elle s'enfonça. Il y en a encore qui par vn naufrage ont euité de tomber entre les mains des couraillers, Toutesfois nous ne sommes redevables à ce malheur-là d'aucun bien-faict, parce qu'un cas fortuit n'a aucun sentiment d'amitié, ny à nostre ennemy, qui nous vouloit trauailler par procès, & tenir en l'arrest. Ce n'est point bien-faict, s'il ne prouient de bonne volonté, & si celuy qui l'a donné ne recognoist l'auoir voulu donner. Si quelqu'un m'a porté profit sans y penser, ie ne luy en dois rien: il m'a fait bien, lors qu'il me vouloit nuire, ie feray comme luy.

CHAP. X.  
Mais la seule volonté ne suffit pas pour acquerir de l'obligation sur quelqu'un.

**P**our reuenir au premier point, tu ne veux que pour rendre la pareille, ie face quelque chose: & toutesfois celuy qui m'a porté profit, n'a rien fait. Parlons à ceste heure du second. Tu veux que ie le recognoisse, & que ie luy rende d'une bonne affection ce qu'il m'a donné, encore qu'il n'en eust aucune volonté. Que pourrois-je dire du troisieme, duquell'iniure s'est changée en bien-faict? Pour me rendre redevable enuers toy, ta seule volonté de m'auoir voulu bien-faire n'y suffiroit point: & pour ne te deuoir rien, il suffit que tu ne m'ayes rien voulu donner. Car la seule volonté ne peut pas donner le nom à vn bien-faict. Mais tout ainsi que ce ne seroit point vn bien-faict, si vne bonne & pleine volonté estoit abandonnée de la fortune: pareillement ce n'est point vn bien-faict si la volonté n'a marché deuant la fortune. Car il ne suffit pas que tu m'ayes porté quelque profit, il faut, pour t'en estre obligé, que tu m'ayes par vne affection premeditée voulu profiter.

**C**Leant hes vſe de ceſt exemple : l'ay commandé (dit-il) à deux de mes eſclaués d'aller prier Platon, qui eſtoit à l'Academie, de venir parler à moy : l'un d'eux l'a cherché par tout le Portique, il eſt allé en tous les lieux, où il penſoit le pouuoir trouuer, en fin ayant perdu ſa peine il eſt reuenu bien las à ma maiſon : l'autre s'eſt amuſé au premier baſteleur qu'il a trouué, il a couru les ruës avec quelques autres eſclaués desbauchez, en fin comme il iouoit avec eux, il a trouué Platon qui paſſoit par la ruë, quand il ne le cherchoit point. Nous deuous ſouier le ſeruiteur qui print tant de peine pour faire ce qu'on luy auoit commandé, & ferons ſouietter celuy qui a eſté plus heureux en ſa pareſſe. C'eſt la volonté qui loge le bien-faiſt dans nous, & qui eſt de telle condition, qu'elle ſeule m'oblige à rendre ce que ie prens. C'eſt peu de choſe qu'il ait en la volonté ſans apporter profit. C'eſt peu de choſe d'auoir porté profit, ſans en auoir eu la volonté. Pren le cas que quelqu'un ait eu volonté de donner, & que toutesfois il n'ait point donné. l'ay bien ſa volonté, mais ie n'ay point le bien-faiſt, qui ne ſe peut conſommer & parfaire qu'avec la choſe & la volonté. Tout ainſi que ie ne dois rien à celuy qui m'a voulu preſter, & ne l'a point fait, pareillement ie ſeray bien amy de celuy qui m'a voulu faire vn plaisir, & ne l'a peu faire, toutesfois ie ne luy ſeray de rien redeuable. l'auray bien la volonté de luy donner, parce qu'il a eue enuers moy. Au reſte ſi la fortune m'eſt plus fauorable, & que j'aye le moyen de luy donner quelque choſe, ce ne ſera pas luy rendre la pareille, ce ſera luy donner vn bien-faiſt, lequel apres il deura reconnoiſtre enuers moy, parce que j'ay commencé de donner.

CHAP. XI.  
Elle fert peu ſans l'effect, & vn plaisir fait par hazard, oblige auſſi peu.

**I**Entens à ceſte heure que tu veux demander, il ne faut point me le dire, ton viſage parle aſſez : Sommes-nous redeubles à celuy qui pour faire profit à ſoy-meſme, nous en a fait auſſi ? Car ie t'ay ſouuent ouy plaindre qu'il y a des perſonnes, qui mettent ſur le compte d'autrui, ce qu'ils donnent à eux-meſmes. Ie te reſpondray à cela, (mon Liberalis :) mais ie veux premierement diuiſer ceſte petite queſtion en deux, & ſeparer ce qui eſt iuſte, d'avec ce qui eſt inique parce qu'il y a difference, ſi quelqu'un nous donne ou pour ſon profit ſeul, ou pour le noſtre ſeul, ou pour ſon profit & pour le noſtre enſemble. Celuy qui ne penſant qu'à ſon profit ſeul, nous eſt toutesfois profitable (parce qu'il ne peut autrement faire ſon profit) doit eſtre mis en meſme rang que ceux qui ſont prouiſion de paſture pour nourrir l'Hyuer & l'Eſté leur beſtail, ou qui nourrissent bien les eſclaués pris en guerre, ou qui engraiſſent les vaches & les tiennent bien frottees & bouchonnées, pour les vendre plus chèrement, ou le maſtre des eſcrimeurs à outrance ; qui enſeigne la famille de ſes eſclaués le plus ſoigneuſement, & la tient le mieux armee qu'il luy eſt poſſible. Il y a grande difference (comme dit Cleanthes) entre le bien-faiſt & la negociation.

CHAP. XII.  
Autre queſtion touchant ceux qui ſont du bien à autrui pour en recevoir eux-meſmes. Diſtinction ſur ce propos.

**A**V contraire ie ne ſuis point ſi meſcognoiſſant, que ie ne vueille dettoir à celuy, qui m'ayant apporté du profit, en a auſſi fait pour ſoy. Ie ne deſire point qu'il regarde tant à mon vtilité, qu'il oublie du tout la ſienne. l'aime mieux, que le bié qu'il m'aura fait, luy ſoit plus profitable qu'à moy : & pourueu que celuy qui donne, regarde à nous deux, & qu'il ait party le bien-faiſt entre luy & moy, ie ne me ſoucie point que ſa part ſoit la plus grande. Mais ſ'il m'a fait compagnon de ſon bien, ſ'il a penſé à nous deux, ie ſerois non ſeulement iniuſte, mais encore ingrat, ſi ie ne me reſioiſſois, que ce qui m'a eſté profitable, luy ait pareillement porté profit. Ce ſeroit vne grande malice, ſi nous n'appellions bien-faiſt, que cela

CH. XIII.  
Il ne faut point tant affecter ſon profit particulier, que ce ſoit au preiudice ou deſauantage du prochain.

seulement qui porte incommodité au donneur. Je respondray autrement à celuy qui fait du bien pour en tirer profit. Pourquoi diras-tu, que tu ma'yes plustost apporté profit que moy à toy? Pren le cas (dit-il) que ie ne puisse paruenir à vne dignité que ie poursuis, sans rachepter dix citoyens d'un grand nombre qu'on retenoit captifs : si tu estois du nombre de ces dix, ne me serois-tu pas redevable de ce que ie t'auois mis hors de la chaisne, & que ie t'auois deliuré de ceste seruitude: & toutesfois ie ne le fais que pour mon regard. A cela ie veux respondre que tu le fais en partie pour l'amour de toy, & en partie pour l'amour de moy. Tu le fais pour l'amour de toy, parce que tu es contraint de rachepter, & pour l'amour de moy, parce que tu me choisís : car si tu n'auois esgard qu'à ton seul profit, tu estois quitte de rachepter ceux qu'il t'eust pleu. Par ainsi ie te suis redevable, non point parce que tu me racheptes, mais parce que tu me choisís, veu que tu pouuois obtenir ce que tu poursuiuois, en racheptant vn autre aulieu de moy. Tu departs le profit de cest acte avec moy, tu me reçois à moitié d'un bien-faict, qui sera profitable à tous deux : quand tu me prefers à tant d'autres, tu ne fais cela que pour l'amour de moy. Par ainsi doncques si pour rachepter dix citoyens captifs, tu pouuois estre Preteur, & que nous ne fussions seulement que dix prisonniers, aucun de nous ne te seroit redevable : car tu ne te pourrois lors vanter d'auoir rien fait qui ne fust tout à ton profit. Il me semble que ie n'interprete point malicieusement le bien-faict : ie ne desire point qu'il t'obe tout sur moy, ie veux que tu t'en resentes aussi.

CHAP. xiv.  
Quelle obligation portent les plaisirs faits par hazard.

**Q** Voy donc? si i'eusses fait ietter vos noms par sort, & que le tien se fust trouué entre ceux qui deuoient estre racheptez, ne me serois-tu de rien redevable? Certainement ie te deuerois quelque chose, mais ce seroit bien peu. Je te veux dire combien ie te deuerois. Tu fais quelque chose pour moy, de ce que tu me mets en fortune & en condition de pouuoir estre rachepté; Mais si mon nom est tiré, si ie dois à la fortune & à toy qu'il en ait peu sortir, tu m'as seulement donné l'entree à ton bien-faict, duquel i'en dois la plus grande partie à la fortune: mais ie te dois, cela que par ton moyen i'ay peu deuoir à la fortune. Je ne parleray aucunement de ceux de qui le bien-faict s'achepte à beaux deniers comptans : & quand le donneur ne regarde à quelles personnes, mais à quel prix il laissera la chose qui doit reuenir entierement à son profit. Quelqu'un m'a vendu du blé, ie ne pourrois viure sans en achepter: toutesfois ie ne luy dois point ma vie, parce que ie l'ay achepté. Je n'estime pas le besoin que i'auois d'une chose sans laquelle ie ne pouuois viure : mais ie regarde si ce que ie ne pouuois auoir sans l'achepter, m'a esté gratuitement donné. Je regarde qu'en le faisant porter, le marchand n'a point pensé quel bien m'en pouuoit aduenir, mais seulement quel profit il y pouuoit faire. Bref ie ne dois rien de ce que i'ay achepté.

CHAP. xv.  
Quelle obligation nous auons à nos Medecins & Precepteurs.

**P** Ar ceste raison aussi (dit-il) tu penserois n'estre redevable au Medecin, si ce n'est de quelque petit salaire, ny au Preteur aussi, parce que tu luy auois donné quelque argent pour ses gages : & toutesfois nous les auons en honneur & reuerence, & leur porton beaucoup d'amitié. On respond à cela, qu'il y a des choses qui se doiuent plus priser qu'elles ne coustent. Tu acheptes du Medecin vne chose qu'on ne peut estimer, la vie, & la bonne santé : & d'un Precepteur qui t'en-seigne les bonnes lettres, tu acheptes les sciences liberales, la vertu, l'ornement & la richesse de ton ame. Par ainsi on ne paye point à ceux-là le prix de ce qu'ils nous donnent, on ne les paye que de leur peine, parce qu'ils nous seruent & qu'ils abandonnent leurs propres affaires, pour se tenir près de nous. Ils ne prennent

point payement de leurs merites, mais seulement de leurs occupations. Il se peut toutesfois dire quelque chose plus vraye, dont ie parleray maintenant, apres que i'auray monstré comme on peut confater ceste opinion. Il dit qu'il y a des choses qui valent plus qu'on ne les a vendues, & qu'à ceste cause tu m'en dois encore par dessus le marché, plus qu'elles ne t'ont coûté. Premièrement pourquoy se doit-on enquerir, si elles valent dauantage, apres que l'achepteur & le vendeur sont d'accord du prix? En outre, cela n'a pas esté vendu à son estimation, mais à la tienne. Il vaut plus (dit-il) qu'il ne s'est vendu: mais il ne s'est peu vendre dauantage. C'est le temps qui donne le prix aux choses, Apres que tu les auras bien loüees, elles ne peuuent valoir dauantage que du plus haut prix qu'il s'en est trouué. Outre ce on ne doit rien au vendeur, apres qu'on a bien achepté. Dauantage si ces choses valent plus, tu ne dois point entreprendre de les estimer par ta façon de faire, & par ton vsage, ains par la coustume & par le prix commun du marché qu'on les doit estimer. Quel prix veux-tu mettre à la peine de celuy qui te porte sur les mers, & qui va par le danger des flots, tenant, aussi-tost qu'il a perdu la terre de veü, vn chemin certain, qui voit venir de loing vne furieuse tempeste, & lors qu'on pense estre plus asseuré, qui commande d'abaissér les voiles, & des-arter la nauire, & se tenir prest pour soustenir ce soudain orage? & toutesfois pour vne si dangereuse entreprise on ne luy paye que l'argent & le prix de sa voicture. Combien doit-on estimer le logis qu'on trouue au milieu d'vn grand desert, la commodité d'estre mis à couuert au temps d'vne grande pluye, ou d'vn baing, ou d'vn bon feu, lors qu'on meurt de froid? Et toutesfois ie scay combien ie dois payer de tout cela, & pour combien i'en dois estre quitte entrant dans l'hostellerie. Quel bien receuons nous de celuy qui garde nostre maison de tomber, qui l'appuye avec grand artifice, & la soustenir en l'air, contre les fentes & les creuâsles qui la faisoient entr'ouurrir? Si est-ce que l'estaye & le soustenement ne me couste pas beaucoup. Les murailles des villes nous tiennent asseurez contre l'ennemy, & nous deffendent contre les courtes des voleurs: toutesfois on voit bien ce que peut gagner vn mafson trauillant à iournee, qui bastit ces belles tours, & ces beaux boulenarts qui doiuent seruir d'assurance publique.

Si l'achepteur doit encore quelque chose au vendeur par dessus le pris de son marché.

CE seroit vne peine infinie, si ie voulois rechercher plus grand nôbre d'exemples, pour monstrer qu'il y a des choses grandes & precieuses qui ne coustent pas beaucoup. Que sera-ce donc? pourquoy est-ce que ie dois quelque plus grande chose à mon Medecin & à mon Precepteur? pourquoy est-ce que ie ne me pourrois acquitter enuers eux, quelque salaire que ie leur payasse? Parce que de Medecins & Precepteurs. ils deuiennent nos amis, & qu'ils ne nous obligent pas seulement par leur art, & par leur science qu'ils ont accoustumé de vendre, mais par la gracieuse & familiere volenté qu'ils nous portent. Par ceste raison là, vn Medecin ne fait autre chose pour moy que de me venir taster le pouls, s'il me met au toolle de ceux qu'il va voir en passant & par maniere d'acquit, s'il me commande & ordonne sans aucune particuliere affection, ce que ie dois faire, & ce dont ie me dois garder, ie ne luy dois que le salaire, de sa peine, d'autant qu'il ne m'est point venu voir comme amy, mais parce que ie luy aubis commandé de venir. Ie ne suis aussi tenu de porter aucune reuerence à mon Precepteur, s'il m'a tousiours tenu comme au troupeau de ses autres disciples, ne m'a estimé digne qu'il employast quelque soin particulier sur mes études, s'il n'a iamais dressé sa pensee dessus moy, si en respandant sur les autres enfans ce qu'il scauoit, ie ne l'ay point

CHAP. XV  
Pourquoy nous sommes obligés à nos Medecins & Precepteurs de plus que de leurs salaires.

appris, mais plustost recueilly. Pourquoy donc est-ce qu'on est de tant redevuable aux autres? Ce n'est point que ce qu'ils nous vendent, vaille plus que nous ne l'achetons: mais parce qu'ils nous ont particulièrement donné quelque chose de plus. Cestuy-cy a pris plus de peine qu'un Medecin n'est tenu de faire, il a eu plus de crainte de ma santé, que de perdre la reputation de son art, il ne s'est pas contenté de m'apprendre les remedes, mais luy-mesme les a appliquez. Cependant il estoit tousiours assis auprès de moy, il veilloit pour aller au deuant de l'accés à l'heure qu'il me devoit prendre: il n'a desdaigné, il ne s'est iamais faché de me faire toutes sortes de seruices, s'il m'oyoit plaindre, il en estoit en peine: entre tous ceux qui l'appelloient, il a tousiours plus de soucy de moy, il n'a employé aucun temps à visiter autre malade que celuy que ma santé luy permettoit: certainement ie ne luy suis point redevuable comme à un Medecin, mais comme à un mien amy. Pareillement au Precepteur qui a pris beaucoup de peine & de trauail à m'enseigner, qui outre celle que les Regens employoient à l'assemblee des escholiers, a eu particulièrement soin de m'apprendre, qui m'a tousiours admonné de mon deuoir, qui a esueillé le bon naturel qu'il cognoissoit en moy, qui m'a loüé pour me donner courage, qui par douces remonstrances a chassé ma paresse, & a retiré (comme l'on dit) avec la main mon esprit pesant qui se vouloit enfoncer dans le corps, qui ne m'a point enseigné malicieusement ce qu'il scauoit, afin qu'il me fust plus longuement necessaire, qui a eu desir, s'il eust peu, de verser tout en un coup son scauoir dans mon ame, ie serois ingrat, si ie ne mettois son amitié entre celles qui me sont les plus agreables.

CH. XVII.  
Si l'on donne quelque chose aux braues artisans outre le marché fait avec eux, à plus forte raison à nos precepteurs.

**O**N donne tousiours aux artisans, pour si mecaniques que soient leurs mestiers, quelque chose par dessus le marché, si nous voyons qu'ils ayent mieux traouillé & plus aduancé d'ouurage que nous ne pensions: & à ceux qui conduisent vne besongne pour si petite qu'elle soit, encore qu'ils ne se loüent qu'à iournees, nous leur donnons quelque chose de surcroist. Mais pour le regard des sciences & des arts qui nous apprennent comme nous deuous heureusement viure, & qui rendent nostre vie meilleure, celuy seroit ingrat qui ne penseroit rien deuoir par dessus ce qu'il auroit promis. En outre l'apprentissage qu'on fait en telles estudes, lie & ioint les cœurs des vns & des autres d'une estroicte amitié, apres laquelle on paye seulement la peine que le Medecin ou le Precepteur ont employee, mais on leur demeure redevuable de leur affection.

CH. XVIII.  
Un don fait comme à vne personne vulgaire ou comme on n'oblige pas beaucoup.

**A**pres que Platon eut passé vne riuere à bateau, & que le nautonnier eut refusé de prendre argent de luy, pensant qu'il fist cela pour l'honneur qu'il luy portoit, il luy dit qu'il ne perdroit rien au plaisir qu'il auoit fait à Platon: mais s'estant incontinent apperceu qu'il en auoit aussi passé quelques autres, sans argent, il luy dit qu'il auoit perdu ce qu'il auoit à Platon. Car afin que ie te sois redevuable du bien que tu me fais, tu dois non seulement me le donner, mais le donner comme à moy. Tu ne peux pas demander à un seul ce que tu espans sur tout un peuple. Que sera-ce donc: n'est-il rien deu pour cela? rien comme par vne seule personne, mais ie payeray avec tout le peuple ce que tout un peuple doit.

CH. XIX.  
Confir-mation des discours precedents.

**T**u nies (dit-il) que celuy qui me porte dans son bateau sur la riuere du Po, sans qu'il me couste rien, vse enuers moy de bien-faict? Ouy, ie le nie. Je confesse bien qu'il fait quelque chose de bon pour moy, mais ie n'accorde pas que ce soit

vn bien-faict : car il le fait pour l'amour de soy, au moins ne le fait-il pas pour l'amour de moy. En somme luy-mesme ne pense point vser de bien-faict enuers moy ; mais il le fait pour le peuple Romain, ou pour les voisins, ou pour seruir à son ambition, ou bien il attend vn plus grand profit, & de plus grande valeur que celuy qu'il prendroit des passans. Quoy donc ? si le Prince auoit donné à tous les Gaulois droit de bourgeoisie dans la ville de Rome, s'il auoit donné exemption & immunité à tous les Espagnols, chacun ne sera-il pas redevable particulièrement de ce bien-faict ? Pourquoy ne le seroit-il ? certes il en sera redevable, non point toutesfois comme d'un bien-faict particulier, mais comme de la part qu'il a en vn bien-faict public. Mais il n'a (dit-il) pensé aucunement à moy. En ce temps qu'il fit tant de bien à tous les Gaulois, il ne vouloit pas proprement me faire particulier citoyen de Rome, il n'a eu aucune affection sur moy. Pourquoy donc luy deuray-ie rien, si lors qu'il fit ceste grace aux Gaulois, ie ne luy entray iamais en sa fantaisie, & s'il ne pensa iamais à moy ? En premier lieu, quand il pensa faire bien à tous les Gaulois, il le pensa aussi de moy, parce que i'estois Gaulois : & i'açoit qu'il ne m'ait point compris sus mon nom & marque particuliere, toutesfois ie l'ay esté sous vn nom & marque publique. En second lieu, ie ne luy seray point redevable comme si le bien estoit proprement & particulièrement mien, ie le seray comme vn d'entre le peuple. Ie ne payeray point comme si ie payois pour moy tout seul, mais i'y contribueray comme pour le bien commun de ma patrie.

Des bien-faicts receus du Prince ou du public.

Si quelqu'un prestoit de l'argent à la ville d'où ie suis nay, ie ne diray point que ie sois son debteur, ie ne diray point que ce soit argent qu'on m'ait presté, ie ne le deuray point, encore que ie poursuyuisse & briguausse vne dignité, & encore que i'en fusse pleige & caution : toutesfois pour payer ceste debte i'en contribueray ma part. C'est en ceste sorte que ie nie que ie sois redevable du bien qu'il a fait à tout vn peuple, parce que l'ayant fait, ce n'a pas esté pour mon respect, & que m'ayant ainsi donné, il ne scauoit point s'il donnoit à moy. Toutesfois ie scaay bien qu'il faut que i'en paye quelque portion, parce que ce bien apres vn long tour est parueniu iusques à moy. Le bien qui me tient obligé & redevable, doit auoir esté fait pour moy seul. Par ceste raison doncques, tu ne deurois rien ny au Soleil ny à la Lune, car ils ne courent point le Ciel pour l'amour de toy : toutesfois cheminans ainsi pour la conseruation de tout l'vniuers, ils se meuuent aussi pour moy, d'autant que ie suis vne partie de ce grand vniuers. D'auantage la condition des astres & la nostre sont fort dissemblables. Car celuy qui m'a porté profit, afin que par mon moyen il en sente pour luy, ne m'a pas donné vn bien-faict, il m'a seulement rendu instrument de son bien & de son vtilité : mais si le Soleil & la Lune nous sont profitables, ils ne le sont point avec intention qu'ils se puissent ressentir du bien qu'ils nous font, car qu'est-ce que nous auons en tout nostre pouuoir qui leur puisse estre profitable ?

CHAP. xx.  
Quelle obligation chaſque particulier à pour vn bien-faict donné au public.

CHAP. xxxi.  
Quel profit nous peuët apporter les creatures inimees notamment le Soleil & la Lune.  
Ne changer point est signe de ferme constante volonté.

Ie scauray bien (dit-il) que le Soleil & la Lune auront vouloir de nous porter profit, s'ils ont puissance de ne le vouloir point : mais il n'est pas en leur puissance de s'arrester, & pour abreger, qu'ils s'arrestent & qu'ils delaissent leur travail accoustumé. Voy ie te prie par cōbien de raisons l'on peut confuter ceste opinion. Celuy n'a pas moins de volonté qui ne peut ne vouloir point, ains au cōtraire c'est vn grand argumēt d'une ferme & constante volonté, de ne se pouuoir iamais changer. Vn homme de bien ne peut vouloir qu'il ne face le bien qu'il fait : car s'il ne

le faisoit, il ne seroit point homme de bien. Par là il s'enfuyuroit, qu'un homme de bien ne pourroit donner un bien-faict: parce qu'il fait ce qu'il doit, & qu'il ne peut faire qu'il ne face son deuoir. Dauantage il y a grand' difference, si tu dis, Il n'a point pouuoir de ne le faire, ou parce qu'il est contraint de le faire, ou parce qu'il ne peut ne le vouloir faire. Car s'il est contraint de le faire, ie ne luy seray point redeuable de son bien-faict, ains à celuy qui l'a contraint de le faire: mais s'il luy est force d'auoir ceste volonté, parce qu'il n'a rien de meilleur qu'il puisse vouloir, c'est luy-mesme qui se contraint, de maniere que si ie ne luy dois rien comme à celuy qui est contraint, ie luy dois comme à celuy qui s'est luy-mesme contraint. Faites-leur perdre (dit-il) ceste volonté. Ie te prie, pense vn peu sur cela. Qui est l'homme si despourueu d'entendement, qui vueille nier, que ce ne soit vne libre volonté en celuy qui laissant de faire quelque chose, ne se met en aucun danger, si pour faire tout autrement il ne souffre aucune perte: veu qu'au contraire il semble qu'aucun ne doit auoir la volonté plus libre que celuy duquel la volonté est si certaine, qu'elle est eternelle & ne se change iamais? Si l'on dit que celuy veut qui peut apres incontinent ne vouloir point, dira-on que celuy ne veut pas, duquel la nature est telle, qu'il ne peut ne vouloir point?

CHA XXII.  
Les astres  
font leur  
cours ordi-  
naire pour le  
commun  
profit des  
hommes.

OR sus donc (dit-il) s'ils ont pouuoir de s'arrester tout court, qu'ils le facent. C'est autant comme si tu disois, Que ces astres qui sont separez par grands interuales l'un de l'autre, qui sont rangez d'un si bel ordre, pour conseruer & entretenir tout l'vniuers en son entier, abandonnent leurs places: que les Estoilles troubles d'une soudaine confusion courent l'une contre l'autre, & ayans rompu le repos & la concord de toutes choses, que le Ciel mesme tombe en ruine, que le cours d'une si roide viffesse, qui auoit promis de ne se rompre iamais, s'arreste au milieu de son chemin, que le Ciel & les astres qui se mouuoient nagueres l'un apres l'autre d'une si iuste mesure, qui tempoeroient esgalement & par saisons conuenables tout ce monde, soient bruslez d'un soudain embrasement: qu'une si grande variété de toutes choses soit dissolue & abolie, qu'elle reuienne à vne seule, que le feu saisisse tout, qu'apres vne nuict tenebreuse & paresseuse obscurisse ce monde, & qu'en fin vn gouffre vienne deuorer & engloutir ce grand nombre de Dieux. Il ne faut point voir vn dommage si pernicious: il ne faut point qu'il couste si cher pour te faire mentir. Les astres ont le pouuoir de te donner tout ce bien mal-gré toy: ils font leurs cours & chemin ordinaire pour ton grand profit, iacoit qu'il y ait vne autre plus grande & premiere cause, qui les meut.

CH. XXIII.  
La prouide-  
ce diuine est  
immuable,  
conferue  
l'ordre qu'elle  
a estably,  
& ne se re-  
pent iamais  
de son pre-  
mier conseil.

Dauantage il n'y a aucune cause estrangere qui puisse contraindre les Dieux: c'est leur eternelle & inuiolable volonté qui leur sert de loy: ile ont ordonné ce qu'ils ne changeront iamais: parquoy il semble qu'ils ne puissent rien faire de nouveau, iacoit qu'ils n'en ayent aucune volonté: car ils ont voulu que les choses qu'ils ne pouuoient delaisser ny abandonner: durassent eternellement. Iamais les Dieux ne se repentent de leurs premiers aduis: sans doute il faut qu'ils soient fermes & arreztez en leurs conseils: ils ne se peuuent desdire de leurs premieres deliberations. Ce n'est point par foiblesse & par faute de puissance, c'est par leur propre pouuoir & par leur propre force, qu'ils demeurent en leurs premiers desseins, & parce qu'ils ne peuuent departir des choses bien ordonnees, & qu'ils ont arresté de tenir tousiours ce chemin. Il est certain qu'entre les premieres ordonnances qu'ils firent en bastissant cest Vniuers, ils ont regardé à nous, & ont eu grande conside-  
ration

ration à l'homme: & par ainsi il semble qu'ils ne cōtinuent point à desployer leurs beaux ouurages seulement pour eux-mesmes. Car nous sommes partie de ce bel ouurage. Nous sommes donc redevables au Soleil, à la Lune, & aux autres puissances celestes du bien qu'elles font. Car encore qu'ils soient plus grands que tout ce surquoy ils iettent leur clartez, toutesfois pensant à des choses plus grandes que nous ils nous aident de beaucoup, ils nous aident (dis-ie) par l'ordonnance du dessein: & par ceste raison nous leur sommes obligez, d'autant que ce n'est point par fortune, ou par leur ignorance que nous tombons en leurs bien-faits, & qu'ils sçauēt bien ce que nous devons prendre, & ce que nous receuons d'eux. Et encore que leur intention soit plus haute, & le fruit de leur trauail plus soucieux, que de nourrir & conseruer les choses mortelles, si est-ce que dès le premier commencement du monde, ils ont aduancé leur pensee sur nos vtilitez: ils ont donné telles ordonnances & telles loix au Ciel, qu'il appert bien que le soin qu'ils ont eu de nous, n'estoit point des derniers. Nous devons honneur & reuerence à nos peres, & toutesfois plusieurs ont souuent couché avec leurs femmes sans desir de nous engendrer. On ne peut dire que les Dieux ayent ignoré ce qu'ils doiuent faire, veu qu'ils nous ont tout aussi tost donné la nourriture, & autres choses qui nous estoient necessaires. Les Dieux n'engendrent iamais par nonchalance ceux, pour la faueur desquels ils auoient engendré tant de choses. Certainement nature a pensé à nous deuant que de nous engendrer: Nous ne sommes pas vn ouurage de si peu d'importance, quelle ne se soit aucunemēt souuenue de nous. Voy le grand pouuoir qu'elle a mis entre nos mains: voy comment la condition de l'Empire & du commandement qu'elle a donné à l'homme n'est pas seulement sur les hommes: voy en combien de lieux & d'endroits les corps peuuent aller & courir, voy comme elle ne les contraint dans aucune certaine borne de terre, ains les a enuoyez par toutes les parties, & par tous les coings de son monde: voy la hardiessē des entendemens humains, voy comme seuls ils peuuent auoir cognoissance des Dieux, comme ils la cherchent, & comme se dressans vers le Ciel, ils suiuent tousiours les choses diuines. Croy donc que l'homme n'est point vn ouurage temerairement fait, & sans y auoir bien pensé. Entre les plus grandes choses de la nature, elle n'a rien qui la rende plus glorieuse, elle n'a rien qu'elle ait voulu remplir de plus grande gloire. Quelle fureur est-ce de mettre en doute les biens que les Dieux nous font? Cōment sera celuy recognoissant enuers ceux ausquels il ne pourroit rendre la pareille sans se mettre en despense, qui ne auoir receu aucun bien de ceux qui luy en donnent tous les iours de tres-grands, & qui les luy continueront à iamais, sans qu'ils en puissent oncques sentir aucune recompense? Quelle mescognoissance nature est-ce, de ne vouloir point estre redevable à quelqu'un, parce qu'il est liberal enuers euluy mesme, qui ne le bien qu'il luy donne: & de vouloir appeller la continuation & l'ordre immuable de leurs bien-faits, vne matiere & vne contraincte necessaire de donner: & dire, Je n'ay que faire de ses biens, qu'il les garde pour soy: qui est-ce qui les luy demande? & vne infinité d'autres semblables propos, sortans d'une ame impudente, que tu peux mettre avec ceux-là. Toutesfois celuy ne merite pas moins de toy, & ne luy es pas moins redevable, duquel tu sentis la liberalité, lors mesmes que tu la nies, & des bien-faits duquel; cestuy-cy est le plus grand, qu'il est tout prest de t'en donner lors mesmes que tu te plains de luy.

Nature a preueu ce qui est si necessaire à l'homme deuant que l'engendrer.

Discours de l'ingratitude humaine enuers Dieu.

Propos ingrat ordinaires aux ames effrontees.

NE vois-tu pas comme les peres contraignent les enfans en leur plus tendre  
 Nicunesse, de s'accoustumer à souffrir les choses qui leur sont salutaires & pro-

CHA. xxiv.  
 Confirmatio  
 de la prece-

dente do-  
étrime, par  
l'exemple  
de l'institu-  
tion & nour-  
riture des  
enfants.

fitables? Il enuoloppent soigneusement ces petits corps pleurans, & les serrent malgré eux, & craignent, s'ils les laissent trop au large que ceste liberté trop aduancee ne leur face tordes quelque membre : ils les estreignent plus fort pour les faire tenir droicts. Apres, estans sortis hors d'enfance, ils leur presentent les sciences liberalles, vsans de menaces s'ils refusent de les apprendre : & finalement estans deuenus plus grands, ils les enseignent à estre sobres, & ne faire rien qui leur doioie porter honte, à suyure les bonnes mœurs : & si leur ieunesse ne sçait encore bien obeyr, ils les y contraignent par force. Puis ayans atteint l'age de plaine adolescence, & commençans à se gouverner eux-mêmes, si par intemperance, ou par crainte ils reiettent le conseil & les remedes qu'on leur baille pour leur profit, on vse de violence iusques à les attacher comme esclaves : de maniere que les plus grands biens que nous receuons de nos peres, c'est lors que nous les cognoissons moins, ou que nous les refusons du tout.

CHA. XXV.

Autre vice  
de ceux qui  
par vne vai-  
ne gloire  
souhaitent  
du mal à  
ceux aus-  
quels ils ont  
de l'oblige-  
tion, pour  
paroistre re-  
cognoissans  
en leur ren-  
dant la pa-  
reille.

**A**Ces ingrats qui refusent de receuoir les bienfaits, non pas qu'ils ne les desirerent, mais pour n'en demeurer pas redevables, sont semblables ceux qui au contraire veulent estre trop recognoissans, qui souhaitent que quelque aduersité & quelque malheur aduienne à ceux à qui ils sont obligez, pour auoir argument & occasion de leur faire cognoistre la bonne souuenance du bien-faict, & le desir qu'ils auoient de le rendre. On demande: si telles gens sont bien de souhaiter cela, si leur desir est honneste. Leur ame est semblable à ceux qui transportez d'une rage d'amour indiscret, desirerent que celles qu'ils aiment soient chassés & bannies de leurs pays pour les suyure lors qu'elles s'enfuirent abandonnées de tout secours, ou qui souhaitent qu'elles tombent en paureté, pour leur faire part de leur biens, quand elles en auront necessité, ou quelles soient malades pour les seruir, & ne bouger d'aupres d'elles. Bief ces amis-là souhaitent tous les maux qu'un enemy pourroit desirer. Certainement peu s'en faut que l'issuë de ceste amour folle & de la hayne, ne soit du tout pareille. En ce mesme inconuenient tombent ceux qui desirerent des miseres à leur amis, pour les en retirer apres, & qui ne viennent à faire plaisir que par le chemin d'une iniure: combien que ce seroit plus saintement fait, de cesser du tout, que de chercher occasion de s'aquiter de son deuoir par vne meschanceté. Que seroit-ce si le patron d'un nauire prioit les Dieux de luy enuoyer un soudain orage & vne tempeste cruelle, pour faire par ce peril trouuer plus agreable son art & son sçauoir? Que seroit-ce, si le Gouverneur d'une armee supplioit les Dieux qu'une grande force d'ennemis vint encendre son camp, qu'elle gaignast de prim-saut les trenchées, qu'elle mist par terre les rempârs, qu'elle vinst planter les enseignes ennemies deuant les portes du fort, afin qu'il receust plus d'honneur & de gloire d'auoir secouru son armee en ceste extrême danger, & au point qu'on estimoit son camp du tout desfait & perdu? sous ceux-là conduisent leurs bien-faits par un detestable chemin, qui prient les Dieux cõtrent celuy qu'ils veulent apres secourir, qui souhaitent que leur amy tombe par terre, pour apres le releuer. La nature de tels courages est cruelle & inhumaine. Elle recognoist tout au rebours les biens qu'elle reçoit, faisant des souhaits contre celuy qu'elle ne peut honnestement abandonner.

CHA. XXVI.  
Objection  
& response  
à ceux qui

**M**On souhait (dit-il) ne luy porte aucun dommage: car ie desire le perir & le secours tout ensemble. C'est autant comme si tu disois, que tu fais quelque petite faute, mais que tu peches moins que si ton souhait estoit sans remede. C'est

mal-faißt de plonger vn homme dans l'eau, pour , apres l'en tirer, de ruïner , pour apres rebastir, d'emprisonner , pour eslargir. Ce n'est pas vn bien-faißt que l'intention d'vne iniure. Celuy ne merite point la bonne grace d'vn homme, pour luy oster le mal qu'il luy auoit apporté. L'aime mieux que tu ne me blesses point , que de me guarir. Tu peux bien gagner ma bonne grace de me guarir , si ie suis blessé, mais non point si tu blesses pour me guarir apres. Iamais la cicatrice ne nous resioiuit, qu'il ne nous souuienne de la playe : & si nous sommes bien aises de la voir reprise, nons aimerions mieux toutesfois n'auoir iamais esté blesséz. Si tu desirois cela à vn qui ne t'eust iamais bien-faißt, ton souhait seroit encore inhumain: de cōbien donc est-Il plus cruel, si tu le souhaites à celuy enuers qui tu es redeuable d'vn bien-faißt.

souhaitent mal à autruy afin que par vn autre bié-faißt ils s'acquittent de-celuy qu'ils ont receu.

**L**E souhaite aussi en mesme instant (dit-il) que ie luy puisse donner secours. Premierement pour te surprendre au milieu de ton souhait, tu es desia ingrat, parce que ie n'ay point encore entendu l'aide que tu luy veux doner, mais ie sçay bien ce que tu veux qu'il endure. Tu luy souhaites des ennemis, des effrois, & des maux encore plus grands, afin qu'il ait besoin de secours: cela est encore contre luy. Tu desires qu'il ait besoin de ton aide: ce souhait regarde ton profit, tu ne le veux point secourir, tu le veux payer. Celuy qui se haste tant, a plus d'enuie d'estre quite, que de payer. De maniere que la seule chose qu'on pouuoit trouuer honneste en ton souhait( de ne vouloir rien deuoir) est deuenue vilaine & ingrate: car tu ne souhaites point d'auoir les moyens & la puissance de luy rendre la pareille, mais tu desires le voir en telle necessité, qu'il soit cōtraint de te venir requerir à mains ioindes. Tu te veux redre plus grād que luy: & encore (ce qui est indigne d'vn bō cœur) tu veux que celuy qui a tant merité de toy, se vienne maintenant ietter à tes pieds. O qu'il vaudroit beaucoup mieux se sentir redeuable d'vne bonne & honneste volōté que de payer d'vne si mauuaise monoye. Ta faute ne seroit pas si grāde de nier le bien qu'il t'a fait: car il n'y perdrait que ce qu'il t'auoit donné. Tu voudrais maintenant qu'il fust subiect à toy, avec la perte de tous ses biens. Tu voudrais que changeant d'estat, & de libre deuenant serf, il fust si abbaissé, qu'on le vist moindre que ceux auxquels il auoit autrefois faißt du bien. T'estimeray-ie recognoissant? ie le feray, si tu fais tes souhaits en la presence de ceux à qui tu veux porter profit, Appelles-tu souhait le desir duquel la moitié est propre à vn homme recognoissant, & l'autre moitié à vn vray ennemy? & qui est tel, que si l'on en taisoit la derniere partie, tu ne doubterois pas que ce ne fust le souhait d'vn ennemy mortel: Il y a des ennemis qui ont souhaité de prēdre des villes pour les conseruer, & de vaincre pour pardonner apres aux vaincus: & toutesfois ce sont vœux & souhaits d'ennemis, desquels tout ce qui est de plus doux ne viēt qu'apres la cruauté. Finalement quels penfes-tu que soient tes souhaits, s'il n'y a personne en ce mode qui desire moins qu'ils aduiennent, que celuy mesme pour qui tu les faisois? certainement tu t'acquites mal de ton debuoir enuers celuy contre qui tu desires que les Dieux soiēt courroucez, afin qu'il ait besoin de tō secours. Tu t'en acquites encore plus mal enuers les Dieux: car tu veux qu'ils soient cruels, afin que tu sois humain. Ouy vrayement, les Dieux nuiront à quelqu'vn afin que tu luy portes profit? Si tu luy dresseois dessous main vn accusateur, & qu'apres tu le fisses desister de l'accusation, si tu le faisois mettré en procéz, & qu'apres tu l'en retirasses aucun ne douteroit que ce ne fust le tour d'vn homme meschant. Quelle difference y a-il, si tu entreprends cela, ou par tromperie, ou par vœux & souhaits? si ce n'est qu'en priant

CHA. xxvii. L'americs raisons pour prouuer la responce precedente.

Il vaudroit mieux nier le bien-faißt receu, que le vouloir rendre au preiudice du bien-faiçteur.

les Dieux tu luy cherches des ennemis plus puissans. Il ne faut point que tu dies, Quel tort luy fais-ie ? Ou ton vœu ne sert de rien, ou il est iniurieux. Il est plustost iniurieux, encore qu'il n'ait aucun effect. Si tout ce que tu desires n'adient point, c'est par la bonté des Dieux : mais tout ce que tu souhaites, est plein d'injustice & d'iniure, Cela suffit. Nous t'en devons sçavoir autant de mauuais gré, comme si tu l'auois fait,

CHA. xxvii.  
Autres raisons tendis à mesme fin, pour refuser tels souhaits.

SI mes souhaits auoient lieu (dit-il) ils auroient lieu pour te mettre hors de tout danger. Premièrement tu me souhaites vn peril tout certain, sous vn secours douteux. En outre, prens le cas que le danger & le secours soient certains: toutes-fois celuy qui me porte dommage, vient tousiours le premier. D'auantage tu sçais bien la condition de ton souhait: mais la tempeste me surprend incertain si ie trouueray port & moyen de me sauuer. Quel tourment penses-tu que i'aye souffert de m'estre veu en paureté, encore qu'après i'aye receu ton bien ? & de la crainte que i'ay eu de la tempeste, encore que i'en sois apres deliuré ? & d'auoir souffert vn procez criminel, encor qu'on m'ait absous ? Iamais la fin d'vne crainte ne nous est si agreable, comme vne asseuree & constante felicité nous donne de plaisir & de contentement. Souhaite donc que tu ayes le pouuoir de me rendre le plaisir quand il sera besoin, mais ne souhaite point que i'en aye besoin. Si ce que tu me souhaitois eust esté en ta puissance, tu l'eusses desia fait.

CHAP. xxv.  
Quels souhaits il faut faire en faueur de nostre bien-faiteur.

CE souhait seroit beaucoup plus honneste, Te desire le voir tousiours en sa grandeur, afin qu'il ait le moyen & la puissance de secourir ses amis, & qu'il n'ait iamais faite de biens : que la matiere pour se monstrier secourable & liberal enuers ceux qui en auront necessité, le suyue tousiours, qu'il n'ait iamais faite de moyens de donner beaucoup, & qu'il n'ait iamais occasion de s'en repentir. Te souhaite que sa nature, qui est de soy prompte & encline à douceur, à pitié, & à clemence, soit encor esueillee, & prouoquee par vn grand nombre d'hommes qui recognoistront les bien-faits, lesquels soient tousiours prests de luy rendre la pareille, & que toutesfois il n'en ait pas besoin : Qu'il ne soit fascheux ny difficile à s'appaiser enuers tous, & qu'il n'ait besoin d'appaiser aucun : Que la fortune luy soit de plus en plus si fauorable & si gratieuse, qu'il n'ait besoin qu'aucun luy rende la pareille, que par conscience & bonne volonté. De combien sont plus iustes & plus raisonnables les souhaits qui ne te réuoient point à vn autre, & qui te font sur l'heure mesmes recognoistre le bien-faict que tu reçois ? car qu'est-ce qui nous empesche de pouuoir rendre la pareille à celuy qui iouit d'autant de richesses & de fortune qu'il veut ? combien auons-nous de moyens pour rendre aux plus riches, & aux plus grands, les biens que nous auons receus d'eux ? les conseiller fidellement, conuerser assiduellement, & parler gratieusement avec eux ? leur tenir des propos ioyeux & agreables sans aucune flaterie ? s'ils delibèrent avec nous comme ils se doiuent gouverner, les escouter soigneusement, tenir leur entreprises secretes asseurees, manger familiarement & avec priuauté dans leur maison ? Iamais la fortune n'a esleué vn homme si haut, que lors qu'il semble n'auoir faite d'aucune chose, il n'ait encor plus de besoin d'vn amy.

Par quels offices nous pouons rendre la pareille aux plus grands & plus riches.

CHAP. xx.  
S'uerbes raisons pour

IL faut oster ceste miserable & triste occasion, il faut souhaïter qu'elle soit chassée bien loin de nous. Faut-il pour recognoistre le bien que on nous fait, desirer que les Dieux soient courroucez contre nos amis ? Ne cognois tu pas bien

que tu faux, quand ce ne seroit que par ce que la condition de ceux enuers qui tu es ingrat, est meilleure? Pense vn peu en toy-mesme la misere d'vne prison, les fers, la crasse, & les habillemens deschirez d'vn pauvre criminel: la seruitude, la guerre, la pauvreté: voila toutesfois les belles occasions & le subiect de tes souhaits. Si quelqu'vn a eu affaire avec toy, voila la monnoye de laquelle tu le payes. Pourquoy est-ce que tu ne souhaites plustost, que celuy à qui tu doibs tant de biens, soit riche & soit heureux? Qui t'empesche, (comme i'ay desia dit) que tu ne puisses rendre la pareille aux plus grands & aux plus riches, veu que tu n'as que trop de matiere & de moyen de le faire? ne sçais-tu pas bien qu'on peut payer ce qu'on doit, voire mesmes aux plus riches? Mais à fin que malgré toy ie ne te presse par trop, prens le cas qu'vne grande richesse, qu'vne heureuse fortune s'èble t'en oster tous moyes: toutesfois ie te veux monstrer dequoy sont pauvres les plus grands Princes, & les plus grandes alteses de ce monde, & dequoy ont faute ceux qui possèdent tant de biens. Ils ont faute d'vn homme veritable, lequel, lors qu'ils sont ravis des menteries, que ceux qui sont aupres d'eux leur font croire (lors que par vne coustume qu'ils ont prise de n'ouyr que flateries au lieu de choses vrayes, on les a amenez à tel point, qu'ils n'entendent iamais vne verité) les sçache retirer de la croyance, & du consentement qu'ils donnent à toutes ces faussetez. Ne vois tu pas comme ces Princes perdans toute leur liberté, & se rendans subiects à croire tout ce qu'on leur dit, se jettent à corps perdu en tous les dangers du monde? lors qu'aucun ne les conseille ni desconseille comme il l'entend? lors que tous les courtisans se combattent à qui flattera mieux? & que ceux qui se disent amis, ne songent que par quels moyens ils les pourront plus honnestement tromper? Ils n'ont iamais cogneu leurs forces: & pensans estre aussi puissans, comme ils l'oyent dire a ces flateurs, ils ont excité des guerres sans aucun besoin, qui les ont en fin amenez en danger de perdre leurs empires. Ils ont rompu les tréues & les alliances qui leur estoient vtils & necessaires: ils ont suivi leur cholere, parce que pas vn ne les en destournoit. Ils ont espandu beaucoup de sang, pour verser bien tost apres le leur, quand ils vouloient se venger: sans plustost auoir voulu cognoistre, si l'occasion estoit vraye: & quand ils pensoient qu'il leur seroit autant deshonorable de ployer vn peu, comme d'estre vaincus: quand ils croyent que la grandeur de leur fortune (laquelle est plus dangereuse de choir, lors qu'elle s'est plus esleuee) fust assuree à iamais, sans crainte de changement. Ils ont rompu & destruit de grands Royaumes, la ruine desquels en fin deuoit tomber sur eux-mesmes: & n'ont iamais peu cognoistre qu'estans montez sur vn eschafaut, qui ne reluisoit que de la beauté des richesses vaines, & qui passent aussi tost qu'elles sont venues, ils ne deuoient attendre que malheur, & toute fortune contraire, depuis l'heure qu'ils n'ont peu ouyr aucune verité.

Quels seruiteurs sont nuisibles, voire necessaires aux grands, qui bien souuent se laissent ruiner aux meneries des flateurs.

**L**ors que Xerxes fit declarer la guerre contre toute la Grece, il n'y eut pas vn qui n'allust le courage superbe de ce Roy, qui auoit desia oublié qu'il se fioit à vne fortune pleine d'inconstance & de fragilité. L'vn luy disoit que les Grecs n'oseroient seulement attendre le heraut d'armes qui les viendroit deffier: qu'à la premiere nouvelle de la venue de son armée ils tourneroient le dos. L'autre luy vouloit faire croire que sans doute ses forces estoient si espouventables, que non seulement la Grece seroit vaincue, mais qu'elle en demeureroit acablée à iamais. Où il falloit plustost craindre que les villes ne demeurassent vuides & abandonnées des citoyens: & que s'estans les Grecs desia sauuez & retirez, on ne verroit que deserts

CHAP xxxi.  
Exemple de Xerxes, de la misere des grands ruinez par la seduction des flateurs.

## Des Bien faits,

sans trouuer aucun contre qui l'on peult employer les forces. Cettuy-cy luy disoit que tout l'vniuers n'estoit point assez grand pour le receuoir: que les mers seroient estroites pour les nauires: que le soldat ne trouueroit point de pays assez grãd pour camper: que les plaines ne seroient point assez larges pour ranger la caualerie: que le ciel n'auroit point assez d'espace pour laisser voler les flèches, & les traits qu'on descocheroit en l'air. Mais cependant que tout le monde faisoit ainsi le braue, & que chacun poussoit ce Prince, qui n'estoit desia que trop furieux de l'opinion qu'il auoit conceuë de soy: Demaratus Lacedemonien seul luy osa dire, que ce grand nombre de soldats qui luy plaisoit tant, & que cette grande troupe d'hommes pesante, mal-rangée & sans ordre, deuoit faire peur & donner estonnement à celuy qui la conduisoit: car elle n'auoit point de forces: elle n'auoit qu'une lourde pesanteur. Que les choses trop grandes & desmesurées ne se pouuoient iamais bien conduire: & que ce qui ne se pouuoit bien gouverner, ne pouuoit aussi durer longuement. Du beau premier coup les Laconiens (dit-il) se viendront presenter à toy sur la premiere montagne que tu voudras passer: ils te feront cognoistre quelles gens ils sont: trois cens soldats Grecs arresteront tant de milliers d'hommes. Ils se tiendront plantez fermement aux passages, & defendront brauement les destroits & les choses qu'on leur donnera en garde: ils les fermeront entierement de leurs corps: Toute l'Asie n'aura pas assez de puissance pour les faire reculer. Ces brauades & ces grandes menaces, & les forces impetueuses presque de tout le genre humain, qui faisoit estat de fondre sur eux, seront soutenuës par vn fort petit nombre d'hommes. Et quand bien nature changeant ses loix, t'aura fait passer en Grece, tu te verras arresté en vn petit chemin: tu penseras lors aux pertes que tu dois receuoir apres: mesmement quand tu conteras le dommage que tu auras desia souffert au destroit des Thermopyles. Tu croiras lors qu'on pourra mettre ton armée en fuite, quand on t'aura peu arrester. Je pense bien qu'en quelques lieux ils te feront place, & s'enfuiront deuant toy, comme ils seroient deuant vn torrent de sbordé, duquel la premiere violence passe par tout avec vne grande frayeur: mais ils viendront apres t'allailir, & t'accableront de tes propres forces. Il est certain, comme on t'a dit, que l'armée que tu as apprestée est si grande, que le pays à qui tu veux faire la guerre ne la pourra loger: mais cela meime nous est dommageable. La Grece te vaincra, seulement, parce qu'elle ne te peut receuoir: tu ne pourras te seruir de tes forces entieres. D'auantage le moyen qui nous fait plustost gagner vne bataille, & sauuer vne armée, t'est defendu: car tu ne te pourras trouuer aux premieres rencontres: tu ne pourras secourir ceux qui seront plus chargez: il ne te sera possible de soustenir le quartier de l'armée qui commencera de branler, & de se mettre en route. On te vaincra plustost que tu ne scauras auoir esté vaincu. Au surplus; il ne faut point que tu penses qu'on ne puisse bien soustenir la force de ton camp, parce que sa grandeur est incogneuë à celuy mesme qui la conduit, & qu'il n'en scait pas bonnement le nombre. Il n'y a chose si grande qu'elle soit, qui ne puisse périr, veu que la cause de son malheur & de sa ruine naist de sa propre grandeur, sans se mettre en peine d'en rechercher autre raison. Tout ce que Demaratus auoit discouru, aduint. Lors que Xerxes pensoit remuer & le ciel & la terre, ilors qu'il chãgoit tout ce qui luy pouuoit donner empeschement, trois cens soldats seulement luy commanderent de s'arrester. En fin s'estant estendu & eslargy par toute la Grece, il commença de cognoistre la difference qu'il y auoit entre vne vraye armée, & vn amas infiny de gens confus & ramassez. Ainti Xerxes estant deuenu plus miserable de sa honte, que de sa perte, rendit graces à Demaratus de luy auoir dit la verité: &

Utile conseil de Demaratus Lacedemonien à Xerxes.

Dont les predictions sortent de leurs effes.

Quels dons sont en renom au conseilier &

luy permit de requerir tout ce qu'il voudroit. Il luy demanda qu'il peust faire son entree sur vn chariot de triomphe dans la ville de Sardis, (qui estoit la plus grande cité de l'Asie) portant vne tiare pointuë sur sa teste : chose qui n'estoit permise seulement qu'aux Roys. Certainement Demaratus meritoit qu'on luy presentast cest honneur auant qu'il l'eust demandé. Mais ces gens ne font-ils pas miserables, entre lesquels il n'y eust iamais homme qui dist vne seule verité au Roy, sinon ce luy qui ne l'auoit point dite pour son profit?

**L'**Empereur Auguste bannit sa propre fille, & la confina, parce qu'elle estoit deuenü si eshontee, qu'on ne pourroit assez mesdire de son impudicité. Il descouurit à tout le monde les vilanjes & detestables choses qui se faisoient dans la maison d'un si grand Prince, comme les adulteres s'y rendoient à grandes troupes: comme elle passoit toutes les nuicts à banqueter çà & là par les maisõs de la ville: comme elle auoit bien osé prendre ses plaisirs avec ses paillards, en la place publique, où pendoient les becs des nauires, & où l'on auoit accoustumé de faire les harangues au peuple : voire sur le mesme lieu où son pere auoit autrefois publié la loy contre les adulteres: Et en outre l'assemblee des ieunes hommes qui venoient ordinairement dessous la statuë de Marsyas: apres que l'adultere s'estant réduë courtisane publique, elle faisoit mestier de suivre les bordeaux, afin qu'elle peust mieux à son aise, & avec plus de licence saouler ses deshonestes plaisirs avec vn rusien incogneu. Ce pauvre Prince, qui deuoit plustost taire cela, que de le véger, (parce que le deshonneur de quelques choses tombe souuent sur celuy qui les veut punir) ne pouuant commander à sa iuste douleur, allà descouurir la vilanie de sa fille. Mais quelque tēps apres que la cholere fist place à sa honte, se plaignant qu'il n'eust tenu secret ce qu'il auoit ignoré si longuemēt, & de quoy il ne pouuoit desormais parler qu'avec sa vergõgne: il dit plusieurs fois en s'escriant, ce malheur ne me fust iamais aduenü, si Agrippa ou Mecenas eussent encore vescu. Voy comme il estoit difficile à vn Prince, qui auoit tant de milliers d'hommes sous luy, d'en recouurer deux autres semblables à ceux-là. Auguste a souuent perdu des legions entieres que l'ēnemy auoit passées au fil de l'espee: mais le lendemain il s'en enroolloit autant. Si l'armee de mer estoit deffaite, bien tost apres il en mettoit sus vne plus grande. Il a fait mettre le feu à des edifices publiques, qui ont esté rebastis plus beaux qu'ils n'estoient auparauant. Mais tant qu'il a vescu, il n'a peu trouuer deux autres amis pour tenir la place d'Agrippa & de Mecenas. Penferay-ie qu'il y eust faute de personnes semblables pour mettre en leur lieu? ou croiray-ie que ce fust la faute d'Auguste, qui aimoit mieux qu'on le recherchast, que de rechercher les amis? Il ne faut point que nous croyons qu'Agrippa & Mecenas seuls eussent accoustumé de luy dire la verité: & s'ils eussent vescu, qu'ils n'eussent aussi bien dissimulé que les autres. Mais c'est la façon de faire des Princes, de louer ceux qu'ils ont perdu, pour faire deshonneur aux viuans: & parlans des morts, leur attribuer la vertu d'auoir tousiours dit verité, parce qu'ils sont hors de danger d'ouyr plus aucune chose d'eux.

**M**Ais pour reuenir à mon propos: voy combien il est facile de recognoistre les bien-faits aux plus grands & aux plus riches de ce monde. Dy leur hardiment, non point ce qu'ils veulent ouyr, mais ce qu'ils seront bien aises, tant qu'ils viuront, d'auoir ouy de toy: fay que leurs oreilles, qui sont desia pleines de flaterie, reçoient quelquefois vne verité: donne leur vn conseil profitable. Veux tu sçauoir quel profit tu peux faire à vn grand & riche Seigneur? apres luy

CHA. xxxii.  
Autre exemple à mesme fin en Auguste, qui faue de bon conseil trouua sa maison enuoloppée de grands troubles.

Costume des Princes, faire semblar de regretter leurs Conseillers desfundz.

CH. xxxiii.  
Moyens de recognoistre & redre aux plus grands les hié faits receus d'eux & de seruir & profiter grãdemēt à ceux

qui sont es-  
leuez aux  
plus hauts  
grades en ce  
monde.

à ne croire point trop à sa fortune : fay qu'il cognoisse qu'elle se doit entretenir par les mains de plusieurs personnes loyales & fideles. Feras-tu peu de chose pour luy si tu luy fais perdre vne folle assurance qu'il a, que sa grandeur doye durer tousiours? si tu luy fais croire que les biens que fortune donne, sont pleins d'inconstance. & subiects à changement? qu'ils s'en renont beaucoup plus viste qu'ils ne viennent? qu'on ne se recule point peu à peu, ni de la mesure qu'on s'estoit aduancé? que bien souuent il n'y a point de difference entre la plus grande fortune, & la derniere? Tu ne sçais point combien vne amitié doit estre prisee, si tu ne pen- ses donner beaucoup à celuy auquel tu donnes vn amy: c'est vne chose qui est rare, non seulement dans les Palais des Princes, mais encore dans tout vn siecle: & la- quelle se trouue plus difficilement aux lieux, où lon croit qu'il y en ait abondance. Quoy? pen- ses-tu que ceux, les noms desquels on escrit dans des roolles, que la me- moire & la main des nomenclateurs & controolleurs ne peut bonnement com- prendre, soient amis? ce ne sont point amis, ceux qui viennent à grands troupes heurter aux portes des grands seigneurs: & à qui lon donne les entrees chez les Princes, les rengeant les vns dans vns salle plus prochaine du cabinet, & les autres dans vn autre plus elloignee. C'est vne vieille coustume qu'ont les Roys, & ceux qui contrefont les Roys, de faire enröller vn grand peuple d'amis, & les faire es- crire par nom & surnom: c'est vne chose propre à la superbe & à l'orgueil, d'esti- mer beaucoup l'entree & l'attouchement de la porte de leur palais: & de permet- tre pour vn grand honneur que tu approches le plus pres de leur cabinet; que tu faces le premier pas dans leurs maisons: dans lesquelles il y a plusieurs illuës, pour apres en faire sortir ceux qui seront entrez.

CH. xxxiii.  
Exemple de  
cette vanité  
en Grachus  
& Drusus,  
qui les pre-  
miers sepa-  
rerent leurs  
suiuans par  
troupes &  
rangs.

**G**Rachus, & bien tost apres luy Liuius Drusus, furent les premiers à Rome, qui firent separer & mettre à part leur troupe, receuas les vns en des lieux plus se- crets, mettant les autres avec quelques vns qui estoient plus choisis, & laissant le reste du peuple tous ensemble. Par ainsi ils eurent des amis du premier & du second rang: mais ni les vns, ni les autres ne furent iamais vrais amis. Appelles-tu amy ce- luy que tes gens font ranger par ordre, pour saluer? Pourras-tu trouuer la foy & la loyauté de celuy ouuerte, à qui lon n'ouure point ton huis: mais qui s'escoule & se jette à demy par force dans ta maison, & par vne porte qu'on ouure comme par despit? Celuy pourroit-il tellement lier sa liberté, à qui lon ne permet de dire, qu'à son rang, ce mot, Bon-iour, qu'on a accoustumé de dire cōmunément à toutes per- sonnes, & à ceux mesmes qu'on ne cognoist point? Par ainsi si tu t'approches de quel que ce soit de ces saluëurs, qui font trembler toute la ville de leurs reuerēces: & que tu trouues les cantons assiegez d'vne grande assemblee de peuple, & que les chemins soiēt tous serrez des troupes de ceux qui vont & viennent pour te saluer: ie veux bien que tu sçaches, qu'encore que tu viennes en vn plein d'hommes, tou- tesfois tu le trouueras vuides d'amis. Il faut chercher vn amy dās ta poitrine, & non point à l'entree de ta maison: c'est dans le cœur qu'il le faut loger, c'est là qu'il le faut conseruer: c'est dans la memoire & dans l'ame qu'on le doit retenir. Apprens leur cela, & tu seras recognoissant. Tu as mauuaise opinion de toy, si tu penles ne pouuoir estre profitable qu'aux personnes miserables, & si tu pēses ne pouuoir ser- uir de rien qu'à tes propres affaires. Tout ainsi comme tu te monstres prudent aux choses incertaines, aux contraires, & aux ioyeuses, te conduisant sagement aux dangers, patiemment en la mauuaise fortune, & modestement en ta prosperité: pareillement tu te peux monstrier en toutes choses profitable enuers ton amy, si

Quels sont  
les vrays  
amis, & où  
il les faut  
trouuer.

tu ne l'abandonnes point au temps de son aduersité, ou que tu ne luy en souhaites point. Toutesfois sans ton souhait il pourra suruenir, en tant de grâds changemens de fortune, assez d'occasion & de matiere pour employer souuent ta fidelité enuers luy. Comme celsuy qui desire des richesses à quelqu'un pour en auoir sa bonne part, encore qu'il semble souhaiter pour l'autre, souhaite toutesfois pour soy: aussi celsuy qui desire que son amy soit pauvre & necessiteux, afin que par son secours & par sa fidelité il le puisse tirer hors de ceste misere, (desir propre d'un homme ingrat & mesconnoissant) veut prédre aduantage sur son amy, & ne se soucie point de le voir miserable, afin qu'il se puisse faire estimer reconnoissant, deuenant toutesfois par ce moyen ingrat. Car il ne desire que de s'acquiter, & se descharger d'un fardeau, qui luy semble trop peser sur le dos. Il y a grand' difference, si tu te hastes de rendre la pareille, ou pour payer seulement le bien-faict, ou pour ne deuoir rien du tout. Car celsuy qui veut payer seulement le bien-faict, attendra la commodité de son amy, & desirera que le temps vienne à propos: mais celsuy qui ne cherche qu'à se descharger de sa dette, y voudra paruenir par tous moyens, chose qui procedé d'une tres-mauuaise volonté.

Qui desire voir son amy miserable pour le secourir deuiant ingrat,

**C'**est à faire à un ingrat, de tant se haster: ie ne le puis dire plus ouuertement que repetant encore ce que i'auois dit. Tu ne veux point rendre le bien-faict mais tu t'enfuis de luy. C'est autant comme si tu disois, Quand sera-ce que ie n'auray rien plus à faire avec cest homme-là? Il faut que i'essaye tous les moyens du monde pour ne luy deuoir rien. Si tu desirois de le payer de son argent propre, tu serois bien esloigné du deuoir d'un homme reconnoissant. Ce que tu desires, est encore plus meschant: car tu le detestes, tu le maudis, tu pries que mal aduienne sur sa teste, que tudeuois tenir pour sainte & sacree. Aucun (côme ie pense) ne seroit difficulté de t'appeller cruel & inhumain, si tu luy souhaitois ouuertement & tout haut paureté, prison, faim, & frayeur. Quelle difference y a-il, si tu le souhaites, ou de parole, ou dans ton cœur? Mais quand tu serois deuenu sage, voudrois-tu faire aucun de ces souhaits? Va donc, & pense maintenant si un homme reconnoissant seroit ce qu'un ingrat mesmes ne voudroit pas faire: ie ne dis pas, un ingrat qui seroit paruenu jusques-là, de hayr celsuy qui luy auroit faict plaisir, mais celsuy encores qui voudroit seulement nier son bien-faict.

CHA. xxxv. C'est ingratitude, chercher moyen de s'acquiter d'un plaisir receu, pour n'auoir plus d'obligation à son bien-faicteur.

**Q**ui pourroit croire qu'Ænee eust aucun sentiment de pieté dans son ame, s'il souhaitoit que la ville fust prise, pour auoir l'honneur de sauuer son pere d'entre les mains des ennemis? ou les ieunes hommes Siciliens, si pour seruir d'un exemple de vertu à la posterité, ils auoient souhaité que le mont Gibel iettast à l'impourueu vne abondance de flamme plus grande que de coustume, qui leur donnast occasion de faire cognoistre leur amour & leur pieté, en sauuant leurs peres, & les portant sur leurs espauls par le milieu de cest embrasement? Rome ne seroit redevable d'aucune chose à Scipion, s'il auoit desiré que la guerre de Carthage durast longuement, afin que ce fust luy seul qui eust l'honneur de l'auoir mise à fin. Rome ne deuroit rien aux Deciens, d'auoir sauué leur patrie par leur mort, s'ils auoient auparauant desiré que l'extrême danger, où Rome se vit reduite, leur donnast occasion de voüer courageusement leur vie aux Dieux, pour le bien de tout le peuple Romain. C'est vne grande honte à un medecin, de souhaiter d'estre employé. Plusieurs qui auoient fait croistre & empirer les maladies, afin qu'ils eus-

CHA. xxxvi. Raisons recueillies de plusieurs histoires pour confirmer ce que dessus.

sent plus d'honneur de les guarir, n'ont peu apres en venir à bout, ou s'ils l'ont fait ç'a esté apres auoir miserablement tourmenté les malades.

CHA. xxxvii  
Autre confir-  
mation par  
les responces  
notables de  
Callistratus  
& Rutilius.

**O**N dit que Callistratus ( c'est Hecaton qui en est l'auteur ) s'en allant en exil avec plusieurs autres bannis, que la cité d'Athenes, pleine lors de seditions (vsant outrageusément de sa liberté) auoit chassé dehors, & souhaitant quelqu'un d'entre eux, que les Atheniens se vissent bien tost reduits à telle necessité, qu'ils fussent contraincts de s'appeller les bannis, eut grand horreur de ce souhait. Nostre Rutilius parla encore plus vertueusement & en homme de plus grand cœur. Car comme quelqu'un en le consolant, l'asseuroit qu'on reuiendroit bien tost aux guerres ciuiles, & qu'auant peu de iours les bannis retourneroient dans Rome : Quel desplaisir t'ay-ie fait? quelle occasion t'ay-ie donnée (dit-il) de me souhaitter vn plus mauuais retour que n'a esté ma sortie? l'ayme beaucoup mieux que ma partie rougisse de honte de m'auoir iniustement banny, que si elle pleuroit à l'occasion de mon retour. Ce n'est point vn exil, quand il ne se trouue aucun qui n'ait plus de honte, que le condamné mesmes. Tout ainsi donc que Callistratus & Rutilius ont fait comme bons citoyens, de n'auoir souhaitté de rentrer en leurs maisons & dans leur ville par l'ouerture d'une calamité publique, parce qu'il valoit mieux que deux personnes priuees fussent iniustement punies d'une peine particuliere, que tout vn peuple ruyné d'une guerre ciuile : pareillement celuy n'a pas le cœur & l'affection d'un homme recognoissant, qui souhaite voir en extrême necessité, vne personne qui autresfois luy a fait des biens, afin qu'il le puisse apres rachepter de ceste calamité. Car iagoit que sa pensee soit bonne, toutesfois ses vœux & ses souhaits sont meschâs. C'est vn pauvre secours, & vne bien petite gloire, d'auoir esteint vn feu que tu auois exprellément allumé. Il y a des citez qui ont pury vn meschant & detestable souhait, aussi seuerement qu'un crime.

CH. xxxviii.  
Troisieme  
cōfirmation  
par le fait de  
Demades,  
condamnant  
celuy qui a-  
uoit souhaité  
de profiter  
sur la mar-  
chandise, par  
la mort de  
plusieurs.  
Examen de  
cette senten-  
ce.  
Il ne se fait  
point de  
gain qu'une  
perte ne pre-  
cede.

**D**Emades condamna celuy qui vendroit dans la ville d'Athenes, les choses necessaires aux enterremens des trespassez, apres auoir proué qu'il auoit souhaité de faire grand profit sur sa marchandise: & ce qui ne pouuoit aduenir sans la mort de plusieurs citoyens. Toutesfois on a souuent disputé, s'il y auoit esté condamné iustement: parauanture n'auoit-il pas souhaité de la vendre à plusieurs personnes, mais de l'achepter à bon marché pour la vendre chèrement. Car puisque le trafic de marchandise se fait en acheptant & vèdant, pourquoy tires-tu son souhait à vne seule partie, si le profit consiste en toutes deux, & aussi bien en l'achapt, qu'en la vente? En outre il faudroit aussi cōdamner tous ceux qui font ce trafic, & qui viuent de ce mestier: car il n'y a pas vn d'eux qui ne vueille le semblable, & qui n'en souhaite autant dans son cœur. Il faudroit pareillement condamner la plus grande partie des hommes. Qui est celuy qui face gain, que ce ne soit avec la perte & dōmage d'autrui? Le gendarme desire la guerre, le laboureur se relice quād les denrees se vendent chèrement: les plus éloquents Aduocats du Palais ne demādent que procez. Vne annee contagieuse & mal-saine est profitable aux medecins: la ieunesse prodigue & dissoluë enrichit bien-tost les vendeurs de parfums, & de marchandises delicates. Si la vieillisse du temps, si le feu ne ruinoit les maisons, les charpentiers n'auroient gueres de presse. On a descouuert le souhait de ce seul hōme. mais celuy d'un chacun est semblable. Penses-tu qu'Arruntius, Aterius, & tous ceux que faisoient profession de flatter les vieilles gens, pour auoir vn testament à leur profit, ne fissent les mesmes souhaits que font les maistres des ceremonies sy-

nebres, & ceux qui enseuelissent les morts? Encore ceux-là ne sçauent de qui ils desirent la mort : mais ces autres souhaitent de voir mourir leurs plus familiers amis, pour l'esperance grande qu'ils ont de se ressentir de leur amitié. Ceux qui viuent longuement, ne portent aucune despense à ceux qui sont mestier d'enseuelir les morts, mais celuy qui demeure trop à mourir, appauurit & destruit les autres. Ils desirent donc la mort de leurs amis, non seulement pour iouir du bien qu'ils esperent gagner avec vne vilaine seruitude : mais pour se descharger de la despence, qu'ils font ordinairement à les nourrir de leur bourse. Il ne faut donc point faire doute que tous ceux-là ne souhaitent plus souuent ce qui a esté repris par Demades en vn seul homme, veu que ceux qui leur doiuent porter profit en mourant, leur porte dommage de si longuement viure. Toutesfois les vœux & les souhaits de telle canaille, encor qu'ils soient cognus de tout le monde, demeurent impunis. Et quand tout est dit, que chacun prenne conseil de soy, que chacun descende dans sa conscience, & qu'il se souuienne de ce qu'il a desiré autresfois dans son cœur, il trouuera beaucoup de ses souhaits, qu'il n'oseroit confesser à soy-mesmes, & en trouuera peu qu'il olast faire deuant tesmoins,

Faute de ceux qui desirer la mort ou autre mal à autruy, pour auoir moyen de luy rendre vne pareille.

**M**Ais tout ce qu'on peut reprendre, ne merite pas d'estre condamné, comme est le cruel souhait de l'amy, dont nous parlions nagueres qui ne sçauoit pas vser de sa bonne volonté, & qui tomboit en la faute laquelle il vouloit fuir : car alors qu'il se haltoit trop d'estre estimé recognoissant, il deuenoit ingrat. Qu'iceluy (dit-il) puisse tomber entre mes mains, qu'il puisse auoir besoin de ma faueur, que sans moy, sa vie, son honneur, ses biens ne luy puissent estre assurez : ie desire le voir si miserable, qu'il ait occasion d'estimer pour bien-faict la pareille que ie luy en rendray. Oses-tu bien tenir ces propos deuant les Dieux qui oyent toutes choses? Ie desire qu'il soit en danger d'vne trahison domestique, qu'autre que moy ne la puisse empescher, qu'il soit poursuyui viuement d'vn fort & puissant ennemy, qu'vne populace seditieuse esleuee en armes le cherche pour le massacrer, que le creancier le vienne traouailler d'vn costé, & l'accusateur d'vn autre.

CHA. XXXIX. Lesquelles meritent bien reprehensio, mais non d'estre condamnées.

**V**OY ie te prie, si tes souhaits sont iustes: Tu ne luy eusses iamais desiré aucun de ces malheurs, s'il ne t'eust auparauant fait plaisir. Et pour ne parler point des autres plus grandes fautes que tu fais, en rendant ce qui est le plus mauuais en ce monde, pour ce qui estoit le meilleur, certainement tu faux encores en cecy, que tu ne veux pas attendre le temps & la saison des choses, veu que ceux qui ne la luy uent point faillent autant que ceux qui l'aduancent par trop. Tout ainsi qu'il ne faut point receuoir vn bien-faict en tout temps, pareillemēt on ne le doit pas rendre en toutes saisons. Si tu estois estimé à bon droit ingrat de me le vouloir rendre, lors que ie n'aurois pas enuie de le receuoir, de combien seras-tu estimé plus ingrat si tu me veux contraindre, & me mettre en necessité de le desirer? Atten, ie te prie pourquoy veux-tu que mon bien-faict demeure si peu entre tes mains? Pourquoy es-tu marry d'estre obligé? Pourquoy te haltes-tu tant de sortir de mes papiers, & arrester ton compte avec moy, comme si tu auois affaire avec vn meschant vsurier? Pourquoy desires-tu me voir empesché d'affaires & de malheurs? Pourquoy veux-tu rendre les Dieux courroucez contre moy? De quelle sorte dois-tu contraindre tes debteurs, si tu payes ainsi tes creanciers?

CHAP. XL. Il vaudroit mieux ne s'estre iamais obligé telles personnes qui cherchent à s'acquiter d'vne pareille hors de saison.

CHAP. XLII.  
Instruction  
pour reco-  
gnostre en  
temps & lieu  
les plaisirs  
receus, puis  
que le desir  
de s'acquiter  
trop tost,  
tient de l'in-  
grat.

**A**pprenons donc par toutes choses, (Liberalis) à estre de bon cœur redevables des bien-faits, à bien prendre garde à l'opportunité que nous aurons de les payer, & ne forger point nous-mêmes de nos mains l'occasion pour les rendre. Ayons souvenance de ce desir si chaud qu'on a de s'acquitter si tost, appartient proprement à vn ingrat : comme aussi il donne bien à cognoistre que ce qu'il ne veut pas tenir longuement entre ses mains, luy sert plustost d'un pesant fardeau, que d'un agreable present. O qu'il est beaucoup plus honneste & plus iuste de montrer à tout le monde les bien-faits des amis, les leur offrir, & ne presser point de les prendre, sans faire toutesfois estât d'estre endebté pour cela! parce que le bien-faict est vn commun bien qui joint deux personnes ensemble. Il vaut mieus dire, Il ne tient point à moy que ton bien-faict ne reuienne: ie ne desire autre chose, sinon que tu le recoiues d'un cœur ioyeux. Si la necessité presse l'un ou l'autre de nous deux, si c'est quelque volonté des Dieux que tu sois contraint de reprēdre ton bien-faict, ou moy d'en recevoir encores d'autres de toy, que celuy de nous le face qui a accoustumé d'en donner. Quant à moy, ie suis tout prest de le faire, ie n'ay autre desir: ie suis prest dès ceste heure: tu ne trouueras point en Turnus aucun retardement. Je monstreray la volonté que i'en ay aussi tost que le temps me le permettra. Cependant les Dieux m'en seront tesmoins.

CHA. XLIII.  
Quel moyen  
il faut gar-  
der à faire  
ou recognoi-  
stre vn plai-  
sir.

**L'**Ay souuent (Liberalis) remarqué en toy, & quasi touché au doigt, vn desir qui brulle d'ardeur, vne honte que tu as d'estre estimé paresseux à t'acquiter de ton deuoir. Mais vn cœur bien recognoissant ne se doit point mettre en peine de cela contre l'assurance de sa bonne volonté. La conscience d'une vraye amitié doit mettre ce soucy hors de nous. Il y a autant de faute à reprendre ce que tu ne dois point encores recevoir, comme il y en a de ne donner point ce que tu dois donner. Voicy donc vne loy pour celuy qui aura le premier donné vn bien-faict: Qu'il soit en sa puissance de choisir le temps qu'il le voudra reprendre. Mais ie crains qu'on parle de moy autrement que ie ne voudrois. Cestuy-là fait vne grande faute, qui aime mieus estre recognoissant pour son honneur & pour sa reputation, que pour sa conscience. Tu as deux iuges pour ceste cause, l'un est toy-mêmes, que tu ne peux tromper, & l'autre est ton amy, que tu peux bien deceuoir: Mais si ie ne trouue iamais occasion de le rendre, demureray-ie tousiours en obligation de ceste debte: tu seras debteur, mais ce sera ouuertement, & deuant tout le monde, mais ce sera de bon cœur, mais ce sera avec grand plaisir & contentement, avec lequel tu regarderas ce bien-faict, qui demurera cependant comme vn depost deuers toy. Celuy monstre qu'il se repent d'auoir receu vn plaisir, qui est marry de ne l'auoir encores rendu. Si tu as estimé vne persōne digne, de qui tu deusse recevoir vn bien-faict, pourquoy t'estime-tu maintenant indigne que tu luy sois redevable?

CHA. XLIII.  
Il n'y a  
moins de ge-  
nerosité à  
bien rece-  
voir & re-  
cognoistre  
ou deuoir vn  
bien-faict, qu'à  
le faire.  
&

**C**eux-là se trompent grandement, qui pensent que ce soit chose digne d'un cœur genereux de faire beaucoup de plaisirs, de dōner, & d'emplir le sein d'autrui, & enrichir sa maison : veu que c'est plus souuent la grandeur des richesses & de la fortune qui fait cela, que non pas la grandeur de courage. Ils ne sçauent point qu'il y a quelquesfois plus de difficulté & de sagesse à recevoir des bien-faits, qu'à les verser & prodiguer par tout : car (afin que ie n'oste rien de la gloire de l'un ou de l'autre, parce que quand ces deux actes se font par vn desir de vertu, ils sont également à estimer) il n'y a pas moins de bon cœur à deuoir vn bien-faict, qu'à le donner : & encor y a-il plus de difficulté à l'un qu'à l'autre, parce qu'il y a plus

de peine à bien garder ce que nous auons pris, qu'à le donner. Par ainsi il ne faut point craindre de ne le rendre assez tost, il ne se faut pas haster hors de saison & mal à propos. Car on ne fait pas moindre faute de choisir vn temps qui n'est pas cōuenable, qu'on feroit de ne le rendre point quand l'opportunité se presenteroit. I'ay encore le bien-faict en depost entre mes mains, ie ne dois aucunement craindre qu'il se perde, ny pour luy ny pour moy, il est en toute assurance, il ne le peut perdre qu'en me perdant: encore ne le peut-il pas perdre quand ie me perdrois, car ie ne l'en ay deſia remercié, c'est à dire que ie l'ay rendu. Celuy qui se traueille trop à rendre vn bien-faict, a opinion que l'autre pense trop à le recouurer. Il faut qu'il se tienne prest à faire l'vn ou l'autre. S'il veut reprendre son bien-faict, rendons-le luy, ioyeux de ce qu'il veut recevoir. Mais s'il aime mieux que nous le gardions deuers nous, qu'auons-nous à faire de fouiller & desenterrer son thresor : Pourquoy refusons-nous de le garder deuers nous ? Certainement il merite qu'il luy soit permis de faire l'vn ou l'autre qu'il voudra, ou de le reprendre, ou de le nous laisser. Mettons l'opinion & la reputation que nous voulons qu'on ait de nous, en tel rang, qu'elle n'aille iamais la premiere, mais qu'elle vienne apres.

Qui le rend hors de saison ne fait moindre faute que ce luy qui ne le rend pas en temps & lieu.

*Fin du sixiesme Liure des bien-faicts.*



# LE SEPTIEME

## ET DERNIER LIVRE DES BIEN-FAICTS

DE LVC. ANN. SENEQUE.

### S O M M A I R E.

Il dit vouloir prendre garde non point à ce qu'il doit dire de nouveau, mais seulement s'il a rien oublié à dire. Qu'il vult mieux auoir appris peu de preceptes de sagesse, & les scauoir bien mettre en vsage: que d'en auoir appris beaucoup, & ne s'en pouuoir pas seruir. Nature a mis au descouuert, tout ce qui nous peut faire meilleurs & bien-heureux. Discours de la fausse & de la vraye valupie, & du bien qu'elle nous apporte. L'ambition insatiabli d'Alexandre, de Cyrus & de Cambyfes. Si toutes choses sont au sage, qu'est ce qu'on luy peut donner, & à l'amy aussi, avec lequel toutes choses nous sont communes: aux Republiques, & aux Roys. Le sage doit rejeter les biens & les richesses. Beau discours contre l'auarice. Monstre quelles choses nous sont propres & particulieres, & quelles nous sont communes avec d'autres. Comme il faut payer vne somme d'argent, & s'acquitter d'un bien-faict, & la comparaison & difference entre ces deux choses. Il faut retrancher toutes excuses aux ingrats. S'il n'y a que le sage qui puisse recevoir un bien-faict, on ne le peut aussi rendre qu'au sage. Si on peut donner ou rendre un bien-faict à un tyran cruel & desstable, & comment. Il monstre qu'il nous faut nous mesmes appeller en iustice pour rendre un bien-faict, par l'exemple d'un Pythagoricien. On peut quelquefois reprocher un bien-faict pour le redemander, & comment. Il ne se faut iamais repentir d'auoir donné un bien-faict. Les derniers bien-faicts ne doiuent pas effacer la memoire des premiers. Il ne se faut iamais plaindre d'auoir perdu un bien-faict. Il faut vaincre la malice par vne opiniastre bonté. Il achue ce discours par l'exemple des Dieux, qui commencent de faire du bien à ceux que les ignorent, & les continuent enuers les ingrats: & nous apprend qu'on monstre la grandeur de son courage, non pas en dormant & perdant, mais en perdant & donnant.

CHAP. I.  
L'intention  
de ce dis-  
cours est de  
façonner les  
esprits en  
bonnes  
mœurs ainsi  
qués liures  
precedents.



**C**ourage, mon amy Liberalis:

Desia nous prenons terre: icy de vains discours.

De longs auant-propos, & de fastueux destours

Je ne te retiendray.

Ce liure ne seruira que d'amasser les reliques & les demeurant de mon discours. Car ayant desia despendu toute la matiere que i'auois, ie ne regarde plus ce que ie diray: ie songe seulement, si i'ay laissé quelque chose à dire. Tu pren-

dras toutesfois en bonne part ce qu'on te presentera de surplus, apres qu'il t'en sera demeuré de reste. Si i'eusse voulu faire trouuer mon œuure plus beau, ie le deuois faire croistre peu à peu, & en garder quelque partie pour la fin, qui eust peu encore remettre en appetit ceux qui estoient desia saouls : Mais i'ay presenté des le commencement, tout ce qui estoit plus necessaire, maintenant ie ramasse ce que i'ay oublié. Certainement si tu me demandois ce qu'il m'en semble, ie te respondrois, qu'apres auoir dit tout ce qui appartenoit à l'instruction des mœurs, il ne sert pas beaucoup de poursuyure le reste, qui ne peut porter aucun profit à nostre ame, & qui n'a esté trouué que pour seruir d'exercice à l'esprit. Car Demetrius le Cynique ( qui à mon iugement a esté vn grand homme, & lequel on peut comparer avec les plus renommez ) disoit fort bien, qu'il valoit mieus sçauoir peu de preceptes & d'enseignemens de sagesse pourueu qu'on s'en peust seruir promptement, & les mettre en vsage familier, que d'en auoir appris beaucoup, sans les auoir soudainement en main, & s'en pouuoir ayder. Tout ainsi (dit-il) que celuy est vn braue lucteur, qui sçait non pas toutes les liaisons & entortillemés des iambes, de tous lesquels on ne se peut seruir contre son aduersaires, mais qui s'est exercité & rendu adroit à le bien ioindre & nouër d'vn bon tour ou de deux, avec lesquels il attend l'occasion de le ruer par terre: parce qu'il n'importe rien de sçauoir beaucoup, mais qu'il en scache assez pour demeurer vainqueur : Pareillement il y a plusieurs choses en l'estude de Philosophie qui plaisent grandemēt, mais il y en a peu qui nous facent vaincre. Combien que tu ne sçaches point quelle puissance cause le flux & reflux de la mer Oceane, pourquoy la septiesme annee fait signe & iugement de l'aage des personnes, pourquoy c'est que la largeur des portiques à l'œil de ceux qui les regardent de loin ne retient sa proportion, mais elle va tousiours en estrecissant, & les arcades des colomnes semblent au fonds se ioindre du tout & s'entrebaïser : combien que tu ne sçaches point que c'est qui peut separer la conception de deux iumeaux, & ce qui les joint au temps de la naissance & de l'enfantement, si pour coucher vne seule fois avec sa femme, d'vn seul coup on peut conteuoir deux enfans, ou s'ils sont engendrez d'autant d'embrassmés, pourquoy ceux qui sont nays en mesme heure, ont diuerses destinees, pourquoy ceux de qui les naissances aduiennent presque en mesme temps, ont souuent leurs fortunes toutes contraires: si est-ce que tu ne perdras pas beaucoup en mesprisant ce que tu ne peux, & qui ne te profite aucunement d'apprendre. La verité se tient toute couuerte, & cachee dans des profonds abyssmés. Nous ne pouuons iustement nous plaindre que nature nous soit mauuaise, parce que l'inuention d'aucune chose n'est fascheuse & difficile, sinon de celle qui ne nous apporte aucun fruit, que de l'auoir inuentee. Tout ce qui nous pouuoit rendre meilleurs, tout ce qui nous pouuoit faire plus heureux, nature l'a mis pres de nous, & au descouuert, ou en nostre pouuoir. Si nostre ame a mesprisé le pouuoir de fortune, si elle a mis toute crainte sous les pieds, si elle n'entrepren & n'embrace vne infinité de choses d'vn desir affamé & conuoiteux: & au contraire, si elle est apprise vne fois de demander à soy-mesmes les richesses donc elle a besoin, si elle a despouillé la crainte qu'elle auoit des Dieux & des hommes, si elle sçait qu'il ne faille guere craindre les mortels & n'auoir aucune peur des Dieux, si elle mesprise tout ce qui tourmente & tyrannise nostre vie, lors que nous la voulons rendre plus honorable, si elle est paruenue iusqu'à ce point de cognoistre que la mort ne nous apporte aucune matiere de tourmens & de maux, & que c'est elle qui en donne la fin à plusieurs: si l'homme s'est du tout consacré & dedié à la vertu, s'il pense que le chemin pour aller à

Ce qu'il confirme par le recit des graues discours de Demetrius, qu'il vaut mieus s'estudier à sagesse & vertu, qu'à beaucoup de doctrine.

où elle nous appelle, soit fort beau, si c'est vn animal pour viure en société & en compagnie, s'il est nay pour estre en communauté, s'il estime que tout ce monde ne soit qu'vne seule maison, s'il a ouuert sa poictrine & sa conscience deuant les Dieux, s'il vit tousiours, comme s'il viuoit deuant tout le monde, ayant plus de honte & de crainte de soy-mesme que d'autrui, si s'estant osté hors des tempestes & de l'orage de ce monde, il s'est retiré en lieu ferme & asseuré, s'il a fait tout cela, certainement il est venu à bout de ses estudes, il s'est conformé en la science qui luy est la plus necessaire & profitable: toutes autres choses ne sont que passe-temps qu'on prend à loisir. Car iacoit que nostre ame se soit retiree en lieu d'assurance, elle pourra toutesfois apres se ietter sur quelques honnestes recreations, qui apportent communément plus d'ornement & d'honneur, qu'elles ne font de force ou de fermeté en nos courages,

CHAP. II.  
Instruction à  
discerner le  
vice d'avec  
la vertu.  
Quels fruits  
on recueille  
de l'estude  
de sagesse, &  
quels maux  
apportent  
les appetits  
de la chair &  
les desirs  
ambitieux.

**V**Oyla les preceptes & les instructions que nostre Demetrius commande tousiours tenir à deux mains, à celuy qui veut profiter à l'estude de sa sagesse, & ne les abandonner iamais, mais plustost les coudre sur soy, & les enchaîner en sa poictrine, comme vne partie de son ame: les estudier & ramenteuoir si souuent, que les plus profitables & salutaires enseignemens se presentent d'eux-mesmes deuant les yeux: qu'il ne les ait pas si tost touhaittez, qu'ils ne soient tous prests, principalement la difference & distinction qu'on doit faire entre ce qui est vilain, & ce qui est honneite, qu'il sçaché qu'il n'y a aucun vice qui ne soit vilain, ny aucun bien qui ne soit honneite. Il faut que ceste regle conduise toutes choses sous ceste loy: & qu'il estime les plus miserables & malheureux d'entre les hommes (pour si grandes richesses qui relaisent en eux) ceux qui se sont laissez vaincre à leur ventre, & à leurs desordonnez apetits, & desquels le cœur s'est engourdy de paresse & de nonchalance. Il faut qu'il die cecy en soy-mesme. La volupté est fragile & de peu de duree, elle se fasche de ce qu'on luy met deuant: d'autât plus qu'on s'en est saoulé, c'est lors qu'elle tombe plustost en vn autre desir contraire, duquel il faut en fin par necessité qu'elle nous apporte vne honte & vn repentir: il n'y a rien en elle d'honorable & de vertueux, il n'y a rien en elle qui soit digne du cœur d'vn homme qui veut s'approcher des Dieux. La volupté est vne chose basse & despriee, qui fait seulement seruice aux membres les plus vilains & deshonestes du corps, qui nous conduit tousiours à quelque fin honteuse & miserable. Mais voicy la volupté qui est digne de l'homme, & mesmement de l'homme vertueux, de ne remplir le corps & ne l'engraisser pas, de ne prouoquer point les voluptez, qu'il vaudroit mieux laisser dormir qu'esueille, viure exempt de toute passion d'esprit, mesmement de celle qui esmeut l'ambition de ceux qui ont noisës & débats ensemble: & encore de ceste passion intolerable, laquelle venant de plus haut, nous a fait croire des Dieux tout ce que la renommee & les fables en disoient, & nous a mis en opinion de les mesurer par nos propres vices. Celuy duquel nous tirons icy le pourtrait, iouit de ceste volupté qui sera tousiours entiere, & semblable à soy qui sera hors de toute crainte, de laquelle il ne se faschera iamais. Celuy, dis-ie en ioyra pleinement, qui estant bien appris (par maniere de dire) au droit diuin & humain, se resioit aux choses presentes, & ne s'attend aucunement à celles qui sont à venir. Vn homme ne vit iamais en assurance, qui s'appuye sur des espoirs incertains. Mais celuy qui se contente de son bien-present, vit exempt de ces soucis, & des peines qui ont accoustumé de ronger l'esprit. Il ne desire, & n'espere rien plus, & ne se fie aucunement aux choses douteuses & incertaines.

nes. Ne pense point qu'un tel homme soit content de petites richesses. Tout le bien de ce monde est à luy, non pas de la façon qu'Alexandre possédoit son bien: lequel Exemple en Alexandre le grand. ayant subiugué tout ce qui estoit iusques au bord de la mer rouge, en desiroit encor plus, que ce qu'il y auoit conquis en y venant. Les pays mesmes qu'il auoit vaincus, & mis sous son obeyslance, n'estoient point à luy: veu qu'il auoit enuoyé Onesicritus general de ses galeres pour descouuir l'Ocean, & chercher encore la guerre sur vne mer incogneüe. Ne monstroit-il pas assez sa pauureté, de vouloir porter la guerre par delà les bornes & frontieres que la nature auoit mises en ce monde, & se precipiter par vne conuoitise si auenglee, dans des mers profondes, qui n'auoient encor auparauant esté recherchées d'aucun, & dont l'on ne pouuoit trouuer le bord? Que luy sert-il d'auoir rauy tant de Royaumes & d'Empires, d'en auoir tant donné, d'auoir rendu tant de pays tributaires, veu qu'il a encore faute de tout ce qu'il desire?

**C**E vice n'a pas esté seulement en Alexandre qui suiuoit avec vne heureuse ou trequidance le chemin du Dieu Liber & d'Hercules: mais ç'a esté aussi la faute de tous ceux que fortune a chatouillez en les remplissant de ses biens & de ses faueurs. Commence à Cyrus & à Cambyse, & compte sur tes doigts toute la race de l'Empire des Perles: en pourras-tu trouuer vn seul qui se soit contenté de son Empire, & qui n'ait perdu la vie sur des entreprises qu'il faisoit d'acquérir encore plus de Royaumes nouveaux? Il ne se faut point esmerueiller de cela. Tout ce qui vient entre les mains d'un conuoiteux & d'un affamé, est aussi tost despendu & englouty. On n'auance rien de ietter tousiours dans vn gouffre qu'on ne peut emplir ni saouler. Au seul sage appartiennent toutes choses qui ne luy coustent gueres de garder. Il n'a pas besoin d'enuoyer ses Ambassadeurs delà les mers: il n'a que faire de poser son camp sur le riuage de ses ennemis, ni de mettre garnisons dans les chasteaux de ses frontieres: il n'a que faire d'auoir des regimens d'infanterie, ni des compagnies de gensdarmes. Mais comme les Dieux immortels, sans s'ayder d'aucunes armes pour le gouuernement de leur empire, entretiennent leur grandeur en toute assurance, sans se bouger de ce lieu haut & plein de repos: aussi le sage gouuerne & conduit les affaires de son estat, encore qu'ils s'estendent bien loin, sans se tourmenter, & sans faire aucun bruit. Il se voit le plus riche, le plus puissant, le meilleur de tous: il voit que tout le reste des hommes viennent & marchent apres luy. Tu t'en moqueras, si tu veux: toutesfois c'est vne chose digne d'un braue cœur, apres que tu auras ietté ton entendement sur le Leuant & sur l'Occident, & que ton esprit aura encore trauersé les lieux les plus escartez de ce monde, où les deserts nous empeschent de pouuoir arriuer: apres que tu auras veu vne si grande quantité d'animaux, vne telle abondance de toutes choses que nature a mis en ce monde pour nostre richesse: de pouuoir dire ( langage vrayement propre à Dieu ) Tout cela est à moy: d'où il aduient qu'il n'a rien plus à desirer.

CHAP. III.  
Autres exemples de grâds qui se sont perdus en ne pouuant se contenter de leur condition.  
Le seul Sage est seigneur de toutes choses dont l'acquisition & la conseruation luy est fort facile.

**T**V me diras, C'est ce que ie voulois entendre: ie te tiens maintenant: ie veux voir comme tu eschapperas des fillets, où tu t'es venu ietter toy-mesmes. Dy moy, comment pourroit-on donner rien à vn sage, si toutes choses luy appartiennent? car ce qu'on luy donneroit, seroit desia sien: par ainsi on ne pourroit donner aucun bien à vn sage, d'autant que tout ce qu'on luy donneroit luy appartient desia: & toutesfois vous dites qu'on peut donner à vn sage. Vous scauez bien que ie puis faire mesme demande pour le regard des amis. Vous auez opinion que tou-

CHA. IIII.  
Puis que le sage possede toutes choses, & que d'ailleurs toutes choses sont communes entre amis, on

## Des Bien faits,

tes choses nous sont communes avec eux : ils s'en suit donc qu'aucun ne peut rien donner à son amy : car il luy donneroit vn bien qui est commun entre eux. Il n'y a rien qui empesche qu'une chose n'appartienne au sage, & à celui qui la possède, & à qui elle a esté particulièrement baillée & assignee pour en iouyr. Quand ie dis que toutes choses appartiennent au sage, i'entens neantmoins que chacun retient le droit particulier & la seigneurie qu'il a en son propre bien. Par les loix civiles toutes choses sont aux Roys : toutesfois les heritages dont la generale & souveraine possession appartient aux Roys, sont departis à plusieurs maistres, & chacun d'eux a son particulier propriétaire : & neantmoins nous pouvons donner au Roy vne maison, vne esclave, vne somme d'argent, sans qu'on ait opinion qu'on luy face tels presens de ses biens. Car les Roys ont vne puissance souveraine sur tout, mais la propriété appartient particulièrement à leurs subiets. Nous disons bien, les marches & frontieres des Atheniens, & du peuple qui habite la terre de labour: iagoit que les voisins les ayent departis entr'eux par confins & par bornes particulieres. Ainsi dit-on que tout ce terroir appartient à ceste cité ou à ceste chose publique: toutesfois il est distribué par arpens à des seigneurs, & à des maistres particuliers. Voila pourquoy nous pouvons donner nos terres à la republique, encore qu'on die qu'elles luy appartiennent : parce qu'elles sont de la republique d'une forte, & sont noistres par vn autre droit tout diuers. Qui doute qu'un serf, & tout l'argent qu'il traficque, ne soit à son maistre? cependant il luy peut donner vn bien-faict. Il ne faut point dire qu'un serf n'ait rié, parce qu'il ne le pourroit avoir, si son maistre ne le vouloit. Il ne faut point dire que ce qu'il a volontairement donné, n'est merite d'estre appellé don: pour ce que le maistre l'eust peu avoir par force, encor que le serf ne l'eust voulu donner. Tout ainsi que nous auons prouué que toutes choses appartiennent au sage ( car nous sommes desia d'accord de cela ) pareillement il faut à ceste heure monstrier comme nous auons plus de matiere qu'il ne faut pour donner liberalement à celui auquel nous confessons toutes choses appartenir. Tout ce qui est en la puissance du fils, appartient aussi au pere: mais qui est celui, qui ne sçache bien que le fils peut donner quelque chose au pere? Toutes les richesses de ce monde appartiennent aux Dieux: toutesfois nous auons souuent porté des dons sur leurs autels, & auons plusieurs fois ietté vne piece d'argét dans leurs temples. Diras-tu que ce que i'ay, n'est pas mien, pour autat qu'il est aussi à toy? Vne mesme chose peut estre à toy & à moy. Tu voudras pareillement dire que celui à qui appartiennent les esclaves prostituees, est maquereau: Or toutes choses appartiennent au sage, & les prostituees se doiuent mettre au cõpte de toutes choses: Il s'en suit donc que les prostituees appartiennent aux sages. Celuy est maquereau à qui les prostituees appartiennent : par consequent doncques le sage est maquereau. Par vn argument semblable ils veulent empescher le sage d'achapter: car ils disent, Aucun n'achapte ce qui est sien: or toutes choses sont au sage: le sage donc ne peut rien achapter. Ils le veulent pareillement empescher de rien emprunter: parce qu'aucun ne payeroit interest de ses propres deniers. Ils ont vne infinité de telles sornettes & iazeries, pour se mocquer de ceste opinion, iagoit qu'il n'y ait aucun d'eux qui n'entende bien ce que nous voulons dire.

pourroit inferer, que ni le sage ni l'amy ne peut recevoir bien fait d'aucun, atted qu'ils possederont desia ce qu'ils leur donneroit. Responce à la precedente objection.

En quelle maniere on peut donner au sage.

Resutation d'un autre argument pareil au precedent.

CHAP. V.  
Par exemples familiers, il monstre que quelqu'un

**M**Ais au contraire i'entens que toutes choses appartiennent au sage, avec telle condition, qu'un chacun demeure maistre & seigneur propre de son bien : comme sous le gouvernement d'un bon Prince, lequel possède toutes

choses par droit de regale & de souueraineté, & chacun de ses subjets par seigneurie particuliere. Nous n'oublions pas à prouuer cecy. en temps & lieu : cependant il suffira, pour resoudre nostre question, que ce qui est à moy par vn moyen, & qui est au sage par vn autre, ie le puis donner au sage. Il ne se faut pas esmerueiller, si on peut donner quelque chose à celuy à qui tout appartient. P'ay pris à louïage vne maison de toy : par ce moyen il y a quelque chose du tien ; il y a aussi quelque chose du mien : la maison est tienne, mais l'usage est à moy. Et par cette mesme raison tu n'oses mettre la main sur les fruiçts de ton propre bien, contre le vouloir de ton fermier, iagoit qu'ils croissent en ton fonds : & si par fortune les viures encherissent, s'il suruient vne grande famine,

pour recevoir le sien comme chose de laquelle on luy fait present.

*Tu ietteras tes yeux, ô miserable, en vain,  
Desus le bled d'autruy, & sur vn tas de grain :*

qui sera creu toutesfois en tes champs, qui sera battu dans ton aire, & qu'on portera dans les greniers de ta propre metayrie. Tu n'oserois entrer dedans ce que ie tiens à louïage de toy : ny m'oster l'esclau que tu m'as louïé à iournées. Si j'ay prins de toy vn chariot à louïage, tu estimeras que ie te fais vn grand plaisir, si ie permets que tu sois assis dans ton chariot. Voy donc comme il le peut faire que quelqu'un receuant ce qui est sien, le recoïue, comme si on luy en faisoit present.

**E**N tout ce que ie viens de dire, & l'un & l'autre est maistre d'une mesme chose. Comment cela ? Parce que l'un est maistre de la chose, & l'autre est de l'usage. Nous disons que ces liures sont de Ciceron : Dorus libraire dit aussi qu'ils sont siens : & l'un & l'autre dit verité. Car l'un soustient qu'ils luy appartiennent, comme en estant l'auteur, & l'autre comme les ayant achaptez. Et par ainsi on ne ment point de dire qu'ils soient à tous deux : car ils sont de l'un & de l'autre : mais c'est par diuers moyens. Et par cette mesme raison Tite Liue pourroit recevoir en don, ou achapter de Dorus ses propres liures. Ie puis donner au sage ce qui m'appartient de mon chef, iagoit que tout soit sien : parce qu'ayant le sage acquis dans son ame & dans sa conscience la possession de toutes choses par vne souueraineté Royale : estant toutesfois la propriété & la seigneurie d'icelles espanduë çà & là en la main d'un chacun particulier : il peut recevoir vn present, il en peut estre redevable, il le peut achapter, & prendre à louïage. Toutes choses sont à Cesar : mais son fil que & son particulier domaine n'a que ce qui est de son patrimoine : Toutes choses sont sous la puissance souueraine : mais de son domaine, il n'a que les biens qui sont propres à luy. On peut demander, qu'est-ce qui est sien, & qu'est-ce qui ne l'est pas, sans tomber en crime de leze-Majesté : car ce qu'on oste à autruy, pour adiuiger au Prince, luy appartient par autre moyen. Et par ainsi le sage possède par le contentement de son esprit tous les biens du monde : & par droit de seigneurie particuliere il est maistre de son propre patrimoine.

CHAP. VI.  
Autres exemples pour confirmer ce que dessus.

**B**Ion prouue maintenant, que nous sommes tous sacrileges : & tantost apres il prouue qu'aucun ne l'est. Quand il veut precipiter tout le monde d'un rocher en bas, comme sacrilege, il argumente ainsi : Quiconque a prins & despandu, ou

CHAP. VII.  
Examen & refutation des ineptes argumens de

Bien pour prouuer que chacun est sacrilege, & qu'aucun ne l'est.

conuertý en ses propres vsages ce qui appartenoit aux Dieux, est sacrilege : or toutes choses appartiennent aux Dieux : tout ce doncques qu'un chacun prend, c'est du bien des Dieux, auxquels toutes choses appartiennent : par ainsi quiconque prend quelque chose, il est sacrilege. Et apres quand il commande qu'on saccage & ruine les temples, & qu'on pille le Capitole, sans craindre la vengeance des Dieux, il s'oustitue qu'on ne peut faire aucun sacrilege : car tout ce qui a esté pris d'un lieu qui appartient aux Dieux, est transporté en un autre lieu qui appartient aussi aux Dieux. Mais on peut respondre à cela, qu'il est bien vray que toutes choses sont aux Dieux : mais toutes choses ne leur sont point dédiées & consacrées : & que nous ne croyons point qu'un sacrilege soit commis : sinon des choses qui ont esté par deuotion consacrées aux Dieux. C'est pourquoy nous disons que tout cet vniuers n'est que le temple des Dieux immortels, seul digne de loger leur maiesté & leur magnificence. Toutesfois les choses sacrées sont esloignées & séparées des choses profanes & communes : & ne nous est aucunement permis de faire sous un petit cois de terre, que nous auons appellé Temple, ce que nous pouons faire deuant les yeux du ciel, & sous la veüe de toutes les estoilles. Un sacrilege ne peut faire aucune injure à Dieu : car sa propre diuinité l'a mis hors des coups, & de la puilliance de l'homme sacrilege. Si est-ce qu'il est puny, & son outrage est estimé comme fait à Dieu : car l'opinion que nous & luy auons de Dieu, l'oblige & le rend sujet à la peine. Or tout ainsi qu'on prend pour sacrilege celuy qui detrobe quelque chose sacrée, encore qu'en quelque lieu qu'il puisse porter son larcin, il le porte dans l'enclos de ce monde, la seigneurie duquel appartient à Dieu : pareillement on peut desrober le bien du sage. Car on luy oste, non point ce qui estoit à luy, comme maistre de toutes choses de ce monde : mais on luy oste le bien dont il estoit appellé seigneur, & dont il se seruoit pour ses propres & particuliers vsages. Il recognoistra bien cette generale autorité & possession qu'il a de toutes choses : mais il ne voudroit point estre particulièrement maistre & seigneur de toutes, encore qu'il fait en sa puilliance de les auoir. Il prononça cette braue parole que dit un chef d'armée Romain, quand pour recompenser sa vertu, & le bon gouuernement qu'il auoit fait de la republique, on luy presentoit autant de terroir qu'il en pourroit enuironner en labourant tout un iour : Vous n'aués pas besoin (dit-il) d'un citoyen qui ait necessité de plus de bien, qu'il n'en faut à un citoyen. De combien penles-tu que la vertu de cet homme fust plus grande, en refusant ce bien là, qu'elle ne fut de l'auoir merité ? Plusieurs grands Capitaines ont bien rompu & osté les bornes de leurs voisins, mais pas un ne veut borner son ambition.

Toutes choses appartiennent aux Dieux, mais toutes ne leur sont pas consacrées & que c'est que sacrilege.

Comment on peut oster au sage son bien.

CH. VI. I.  
Comment toutes choses luy appartiennent.

Si doncques nous regardons l'ame du sage, qui a puilliance sur toutes choses, & qui a estendu sa seigneurie sur tout le monde, nous pouons dire que tout luy appartient : mais si on a esgard aux loix communes, il ne baillera que la declaration & denombrement de ses biens. Il y a bien à dire, si lon doit estimer ses biens par la grandeur de son cœur, & par le moyen de sa seule vertu & sagesse, ou par sa possession & denombrement. Il a en horreur d'estre seigneur & maistre propriétaire de tout le bien de ce monde dont tu parles. Je ne veux point parler de Socrates, de Chryppus, de Zenon, & de ces autres grands personnages, qui sont auourd'huy estimez encore plus grands, parce que l'enuie n'empesche point la louange de ceux qui ont vescu aux siecles passez. Il n'y a guere que j'ay parlé de Demetrius, que nature (comme il me semble) a voulu faire naistre en nostre siecle, seulement pour monstre que nous ne l'auons peu corrompre, & qu'il ne nous a peu rendre

Par la vertu & louange de Demetrius il con-

meilleurs. Certainement c'estoit vn homme d'une parfaicte sagesse ( encore qu'il feroit voulu nier ) & d'une ferme & immuable constance, en ce qu'il auoit entrepris & deliberé. Quant à son eloquence ( qui est fort requise aux choses magnanimes & vertueuses ) c'estoit vn langage assez mal orné, & d'un homme qui se soucioit fort peu de farder ses paroles, mais il poursuiuoit son propos comme la vehemence le portoit avec vne grande ardeur de courage. Il ne doute point que la prouidence des Dieux ne luy ait donné ceste belle vie, & ceste si grande force de parler, afin que nostre siecle n'eust point faute d'exemple de bien viure, ou de quelqu'un qui fist honte à nos vices.

ferme encore ce qu'il a dit des moyens de donner & offrir au sage.

**L'**Ose bien assurer, que si quelque Dieu vouloit donner tous nos biens à Demetrius, pour en iouyr à ceste condition, de ne s'en pouuoir deffaire, & de ne les pouuoir apres redonner, qu'il les refuseroit, & qu'il diroit: Je ne me veux pas attacher à ce fascheux fardeau, duquel ie ne me pourrois décharger à moy aise. Je ne veux pas plonger cét homme si net & si franc d'auarice, dans l'ordure & dans le borbier de ces choses. Qu'as-tu affaire de m'apporter ce qui ne sert que de malheur & d'infelicité à tous les peuples de ce monde: & ce que ie ne voudrois receuoir, encor que ce fust pour le redonner incontinent, parce que ie croy qu'il y a plusieurs choses que ie ne pourrois honnestement donner: Je veux voir ce qui esbloüist la veüe des Roys & des peuples. Je veux contempler les choses que vous acquerrez au prix de vostre sang, & de vos propres vies. Montre-moy premierement la despoüille & le butin de la superfluité, & de la folle despense, ou soit que tu la vueilles despoüiller piece à piece, ou que tu vueilles ( ce qui sembleroit estre meilleur ) la mettre toute en vn monceau. Je vois vne grotte vouütee, enrichie de diuerses poinctes de cailloux menus: ie voy des coquilles de plusieurs vilaines loardes bestes, qui ont esté autresfois acheptées à grand prix d'argent, sous lesquelles on a si bien adiancé vne agreable varieté & bigarrure de couleurs, qu'on diroit proprement qu'elle est naturelle. Je vois en ce mesme lieu les tables & le bois qui fut achepté autant que valoit tout le bien d'un Senateur, & qui fut estimé plus precieux de ce que le malheur & l'infelicité de l'arbre l'auoit retors & replié d'une infinité de nœuds. Je voy là mesmes des vases de crystal, lesquels d'autant qu'ils sont plus fragiles & dangereux à casser, d'autant plus se vendent-ils chèrement: parce que le plaisir & la volupté que les ignorans prennent en toutes choses, s'augmente, & se rend plus grande, pour le danger qui les nous deueroient faire hayr. Je voy des vases de Cassidonie, eomme si la superfluité, & la folle despense n'eust pas esté assez prisee, s'ils n'eussent vomy dans de grands vaisseaux de pierre precieuse, le trop de vin que l'un auoit beu à l'enuy, & à la bonne grace de l'autre. Je voy qu'on ne se contente point de porter vne perle seule à l'oreille: on a desia accoustumé les oreilles à porter vn fais, & vne charge pesante: on attache plusieurs perles ensemble, & s'il n'y en a que deux, on y en adiouste encore d'autres. La rage & l'insolence des femmes n'auoit pas assez assubiectis & rendus esclaves mes maris, s'ils ne leur eussent encor permis de laisser pendre à chacune oreille la valeur & le prix de deux, voire de trois riches patrimoines. Je voy des robes de soye (si robes on les doit appeller) où il n'y a rié qui puisse couvrir ni le corps, ni les hontes, & qui sont si claires & si minces que la femme qui en sera vestüe, n'oseroit bonnement iurer qu'elle ne soit nuë. On fait venir ces belles choses des pays incogneus, pour les achepter chèrement de ceux, avec lesquels nous n'auons fait auparauant aucun commerce ni traficq de marchandise,

CHAP. IX. A propos de Demetrius, il montre que le sage méprise les choses terribles & caduques, bien qu'il soit seigneur de toutes.

Describe la superfluité, la folle despense & les desbauches de son temps.

afin que nos Damoiselles ne puissent pas montrer plus de faueur & de beauté secrette à leurs mignons de couche, & à leurs adulteres, quand ils seront enfermez dans leurs cabinets, qu'elles en veulent faire voir par les ruës à tout le peuple.

**A**Varice que fais-tu? combien y a-il maintenant de choses plus cheres que ton or? Tout ce que ie viens de dire est encore plus estimé & plus precieux. Ie ne veux point recognoistre tes richesses, qui sont les larmes d'or & d'argent, apres lesquelles nostre conuouitise & nostre desir s'esbloiuit. Certainement la terre qui auoit engendré & mis dehors tout ce qui nous estoit necessaire & profitable, auoit profondement enseuely ces metaux, & y auoit ietté dessus toute sa pesanteur, comme sur des choses nuisantes & dommageables, & qui n'en pouuoient sortir que pour seruir de malheur & de ruine à toute sorte de gens. Ie voy qu'on a tiré le fer de ces profondes tenebres, d'où l'on auoir pris aussi l'or & l'argent, afin qu'il n'y eust ni faute d'instrumens pour nous entre-tuer, ni faute dequoy payer le prix aux meurtriers. Toutesfois ces metaux ont encor quelque matiere precieuse, qui peut tromper nostre esprit, & nous faire suiure l'erreur & l'aneuglement de nos yeux. Mais ie voy ces obligations, ces cedules, & ces contracts, qui ne sont que simulachres vuides, & que feintes de nostre richesse, ne seruans que de faire ombre à nostre auarice desbordee, & de tromper l'ame de ceux qui se resioüissent trop de la seule opinion des choses vaines. Ie vous prie qu'est-ce que tout cela? qu'est-ce que les liures de raisons? qu'est-ce que l'vsure? ne sont-ce pas des noms feincts & recherchez hors de la nature pour seruir à l'auarice & l'ambition des hommes? Ie me veux plaindre iustement contre la nature mere des choses, de ce qu'elle n'a encore plus profondement caché & l'or & l'argent, de ce qu'elle ne leur a ietté dessus des pesanteurs & des montagnes si grandes, qu'il ne fust possible de les aller fouiller si bas. Mais qu'est-ce que ces papiers, ces liures, & ces comptes d'interest, ce temps que l'on vend, & les sanglantes vsures à douze pour cent? Ce sont maux qui sont engendrez par nostre seule volonté, que nous auons fait naistre par nostre seule ordonnance. Ce sont maux qui n'ont rien que nous puissions voir de nos yeux, ou toucher de nos mains: ce ne sont que songes d'une auarice, qui ne manie rien. O que celuy est miserable, qui se plaist à voir vn grand liure & denombrement de tous ses biens, & faire labourer à ses esclaves couplez à chaisnes de fer par le col, de grands & larges pays, d'auoir infinis troupeaux de bestial, qu'il fait nourrir par les Prouinces & par les Royaumes, d'auoir vne famille & vne quantité d'esclaves plus grande qu'il n'y a de peuple en quelques nations belliqueuses, d'auoir fait bastir des palais & maisons priuees plus larges & plus spatieuses, que beaucoup de grandes villes qu'il y a! Quand il aura regardé tant de choses & tant de lieux, où il a espandu & mis ses richesses, quand il sera deuenu orgueilleux & superbe de tant de bien, s'il vent comparer tout ce qu'il a uec ce qu'il desire & qu'il voudroit auoir encores d'auantage, certainement il est pauvre. Laissez-moy aller, remettez-moy en mes biens, & en mes richesses. Ie scay que le Royaume de la sagesse est infiniment grand, qu'il est plein de toute seureté. Toutes les richesses sont à moy, avec telle condition, qu'elles sont aussi à tout le monde.

CHAP. X.  
Il inuectiue  
à l'opposite  
contre l'auarice & la  
folle conuouitise des  
hommes, en  
ce qu'ils re-  
cherchent des  
choses plus  
precieuses  
que l'or &  
l'argent, que  
nature te-  
noit cachees  
dans ses en-  
trailles, pre-  
uoyant quels  
maux elles  
causeroient  
au monde.

Maux qu'en  
gendre l'auarice.

CHAP. XI.  
Laquelle il  
deseste par  
la considera-  
tion du mes-  
pris que  
Demetrius  
faisoit des  
richesses.

**C**'Est pourquoy quand Cesar voulu donner deux cens talens à Demetrius, il se print à rire, & les refusa, estimant que ceste somme n'estoit pas assez grande, ny assez digne qu'il se peult vanter & se donner gloire de l'auoir refusée. O Dieux & Deesses, que Cesar voulust avec bien peu d'argent honorer, ou corrompre ce cœur vertueux! Il faut tesmoigner tout ce que nous scavons de l'hon-

neur de ce grand personnage. l'ouys vne fois vn braue propos qu'il tenoit, s'esmerueillant de la folie de Caius, qu'il pensoit qu'il deust changer de vie & de façon de faire pour vne chose de si peu de valeur ? S'il auoit deliberé de me tenter, il falloit (dit-il) que pour esbranler ma vertu il y employast tout son Empire.

**L** est donc possible de donner quelque chose au sage, encore que toutes choses appartiennent au sage. Comme aussi il n'y a rien qui nous empesche de donner à nos amis, iacoit que nous disions que nos biens sont communs avec nos amis. Car mes biens ne sont pas communs avec mon amy, de la mesme sorte qu'ils sont communs à celuy avec lequel i'ay fait compagnie: à qui vne moitié en appartient, & l'autre moitié à moy: mais ils le sont comme les enfans sont communs entre le pere & la mere: de sorte que s'il y a deux enfans, chacun n'a point le sien particulierement: c'est chacun d'eux à qui tous les deux appartiennent. Premièrement ie feray entendre à celuy, quel qu'il soit, qui veut faire compagnie avec moy, que ie n'ay rien de commun avec luy: pourquoy cela? car ceste association ne peut estre qu'entre les sages, qui seuls entendent & practiquent l'usage de la vraye amitié: les autres ne sont non plus amis qu'ils ne sont compagnons. D'auantage, les biens sont communs en diuerses sortes. Les sieges du theatre destinez à receuoir les cheualiers, appartenoyent à tous les cheualiers Romains: toutesfois la place que ie prendray sera mienne: si apres ie quitte ceste place, pour y mettre quelqu'un, iacoit que i'aye quitté vne chose commune, si est-ce qu'il semble que ie luy aye donné cela. Il y a des choses qui appartiennent à quelques vns sous certaines conditions. J'ay ma place aux sieges des cheualiers, non point pour la vendre, ny pour la louer, ou pour y habiter tousiours: ce n'est que pour voir les ieux & les spectacles publiques. En outre, ie ne mentiray point, si ie dis que i'aye ma place aux sieges des cheualiers: mais estât arriué au theatre, si desia les sieges des cheualiers sont tous pleins ie retiens encor le droit & l'autorité que i'ay en ce lieu: pour autant qu'il est en ma puissance de m'y asseoir vne autre fois: & si ie ne l'ay point pour ceste heure, c'est parce que mon lieu estoit occupé par ceux, entre lesquels le droit de ces sieges est commun avec moy. Pense maintenât qu'il en est de mesme entre nos amis. Tout ce qui appartient à nostre amy, est commun à nous & à luy: mais il est propre & particulier à celuy qui le tient, & qui l'a entre ses mains: ie n'en puis pas vser malgré luy. Tu te moques de moy (dis-tu) si ce qui appartient à mon amy, est aussi à moy qu'il me soit permis de le vendre. Non, il ne t'est pas permis de le faire: non plus qu'il t'est permis de vendre les sieges qui sont communs à toy, & à tous les autres cheualiers Romains. Ce n'est pas à dire qu'une chose ne soit pas tienne, parce que tu ne la peux vendre: parce que tu n'en peux vser à ton aise, que tu ne la peux changer en pire ou en meilleure façon. Car vne chose est tienne, encor qu'elle soit tienne sous certaines loix & conditions. I'en ay prins: mais tu n'en as pas moins pour cela.

**P**our ne te mener pas plus loin, vn bien-faict ne peut estre plus grand qu'un autre: mais les choses avec lesquelles on donne le bien-faict, peuvent estre plus grandes & plus precieuses. On peut donner plus souuent, selon qu'une bonne affection s'estendra, & qu'une amitié s'abandonnera: côme font deux amoureux l'un à l'autre, auxquels vn plus grand nombre de baisers & d'embrassemens plus serrez; ne fait point croistre l'amour d'auantage: mais le nourrit & l'entretient entre eux. Quant à la question suivante, nous l'auons cy deuant assez debatue, & par ainsi nous la trouuerons maintenant en peu de paroles: car nous pourrons employer icy les arguments dont nous auons vſé aux questions precedentes. Ie demande

CHAP. xii.  
Conclusion  
du discours  
precedent,  
en laquelle  
il preue par  
diuers argu-  
mens, que l'on  
peut donner  
quelque chose  
au sage, &  
biē qu'il soit  
seigneur de  
toutes.

CHAP. xiii.  
Il sēble que  
le commen-  
cemēt de ce  
chap. soit la  
fin d'une dis-  
pute, si vn  
bien faict  
peut estre  
plus grand  
qu'un autre:  
laquelle nō  
est petite par

l'iniure du temps, & de plusieurs autres passages, qui demeurent encore mutilés. Deformais il traicte vne autre question, ou plustost rentre sur les termes d'vne que'il a desia mancey dessus, si l'on est quitte de son deuoir, pour auoir recherché les moyens de rendre la pareille, sans l'auoir peu trouuer.

si on peut dire que celuy qui a fait tout ce qu'il pouuoit, pour rendre la pareille d'vn bien-faict, l'a rendu. Pour scauoir (dit-il) qu'il ne l'a pas encor rendu, il ne faut que voir, qu'il s'est mis en tout son deuoir de le rendre: il appert donc qu'il n'a pas encor fait ce qu'il n'a eu encor moyen de faire, comme celuy n'a point payé l'argent qu'il deuoit à son creancier, qui pour ce faire en a cerché par tout, & n'en a peu trouuer. Il y a des affaires de telle condition, qu'il les faut mener entierement à fin: il y en a d'autres qu'il suffit de s'estre mis en deuoir de faire tout ce qu'il estoit possible pour y paruenir. Si le medecin a fait tout ce qu'il a peu, pour faire recouurer la santé à vn malade, il s'est entierement acquitté de son deuoir. Apres qu'vn criminel a esté condamné, pour cela l'orateur ne perd point l'honneur de son eloquence, s'il a employé tout ce qui estoit de son art pour le sauuer. Le chef d'vne armee, & le capitaine vaincu, est encore loué, s'il n'a rien oublié de la sagesse, de la force, du courage, des loix & des ruses de guerre, dont il deuoit vser. Il s'est mis en son deuoir, il a fait tout ce qu'il a peu pour te rendre la pareille: mais ta grandeur & ta richesse l'ont empesché. Tu n'as iamais senti aucune mauuaise fortune, qui peust essayer la bonne amitié qu'il te portoit. Il ne pouuoit donner à vn homme qui estoit plein de richesses, il ne pouuoit point demeurer au cheuet d'vne persõne saine, & qui n'estoit point malade: il ne pouuoit secourir celuy qui a tousiours esté heureux, & qui n'a eu oncques vn seul mauuais iour en sa vie. Il t'a rendu la pareille, encore que tu n'ayes receu aucun bien-faict de luy. En outre, celuy qui a incessamment pensé à cela qui a tousiours attendu le temps, & guetté l'occasion, qui a prins tant de peine, qui a esté si soigneux à trouuer l'heure de se pouoir acquiter, certainement celuy-là a plus trauaillé & a plus fait, que celuy qui a bien tost peu rendre la pareille.

CHA. XIII. Celuy qui s'est mis en tous deuoirs pour reconnoistre vn bien-faict receu, n'est moins digne de louange, que celuy qui peut effectuer sa volonté.

L'Exemple du debteur est fort dissemblable à cestui-ci: car ce n'est rien fait d'auoir cerché de l'argent par tout, s'il ne paye en effet. Il a tousiours vn facheux creancier sur ses espauls, qui ne laisse passer vn seul iour sans interest. Mais celuy qui t'a fait plaisir, est si gracieux, que quand il te verra en peine & en trauail, courant çà & là pour luy rendre la pareille, il te dira,

*Mets ie te prie hors de ton cœur  
Ceste peine & ceste douleur.*

Ne te soucie plus de cela, ie suis content: tu me fais tort si tu penses que ie desire rien plus de toy: i'estime autant de ta bonne volonté: i'en suis entierement satisfait. Quoy? (dit-il) penserois tu que cestui-là fut quitte & deschargé du bien-faict pour auoir rendu vne telle pareille? si cela est ainsi, il faudroit estimer autant celuy qui ne l'a pas rendu. Au contraire, prends le cas que quelqu'autre ait oublié le bien-faict qu'il a receu, qu'il ne se soit mis en aucun deuoir de le reconnoistre: voudrois tu dire qu'il eust rendu la pareille? Mais cestuy-ci dont nous parlons, s'est lassé iour & nuict: il a quitté tous ses autres affaires pour penser seulement à cestui-ci: il a esté perpetuellement en peine, pour ne perdre point l'occasion de reconnoistre le bien que tu luy auois fait. Voudrois tu donc faire mesme estat de celuy qui ne s'est plus souueni du bien-faict, & ne s'est aucunement souuë de le rendre, cõme tu dois faire de l'autre qui n'a iamais pensé à rien plus? Tu fais iustement de me demander ton bien-faict; si tu cognois que iamais ten'aye eu fait de bonne volonté. Pour faire court, prends le cas que tu fus prisonnier entre les mains des

Preure par diuerses oppositions & comparaisons.

corsaires : & que pour te rachepter, ayant engagé tous mes biés à vn creancier, qui les auoit prins en assurance de l'argent que i'empruntois de luy, ie me fois mis en mer au milieu d'vn fort hyuer: i'ay passé toutes les costes, où les escumeurs brigandoient : i'aye souffert tous les perils qui peuuent encore suruenir sur vne mer paisible: & apres cela ayant trauersé tous les deserts, cerchant ceux que tous les hommes du monde fuyroient, en fin i'aye trouué les pirates, des mains desquels vn autre t'auoit desia retiré: diras-tu maintenant que ie ne t'aye rendu la pareille? Si en faisant ce chemin, i'ay perdu par naufrage l'argent que i'auois amassé pour te sauuer la vie: si ie suis tombé moy-mesme en faisant ce voyage, à la chaisne, & en la seruitude de laquelle ie te voulois retirer ne confesseras-tu pas que ie t'ay rendu la pareille? Les Atheniens appellerent bien Harmodius & Aristogiton tyrannicides, iacoit qu'ils ne tuerent point le tyran: & la main de Lucius Sceuola qu'il perdit sur l'autel des ennemis, est autant estimee, comme si elle n'eust point failly à tuer le Roy Porfenna. La vertu qui a voulu combattre pour quelque beau-faict contre la fortune, iacoit qu'elle n'ait point heureusement acheué son entreprise, n'a point pour cela esté moins honoree. Celuy s'est montré plus vertueux qui a eu le cœur de fuyre les occasions qui fuyoient deuant luy, & qui ayant perdu vne commodité, en a encores recherché vne autre pour rendre la pareille: que n'a fait celuy, qui sans aucune peine & sans suer, a peu sur la premiere occasion qui s'est presentee, rendre le bien qu'on luy auoit fait.

*Tucid. liu. 6*

*Tit. Liue, Plutarque, & autres.*

**L**a (dit-il) employé deux choses pour toy, & la volonté, & le bien-fait : & par ainsi tu luy en es redevable d'autres deux. Tu aurois raison de dire cela contre celuy qui n'auroit eu que la seule volonté oisive, & qui ne se seroit mis en aucun deuoir de le mettre en œuvre. Mais tu ne peux pas parler ainsi de celuy qui a voulu, & qui en outre a essayé tous moyens, qui n'a rien laissé à remuer : car de tant qu'il luy a esté possible, il a fait l'vn & l'autre. D'auantage, il ne faut point compter toutes choses à compte pareil. Quelquefois vne seule en vaut bien deux : & par ainsi vn courage si affectionné, vne volonté si desiruse de rendre la pareille, doit estre prise pour le bien-faict. Et s'il estoit ainsi que la seule volonté sans quelque autre chose, ne fust suffisante pour recognoistre vn plaisir, il n'y auroit aucun qui peust estre recognoissant enuers les Dieux, ausquels nous ne pouuons seulement presenter que nos cœurs. Aussi n'auons-nous (dit-il) rien plus que nous puissions donner aux Dieux, Mais si ie n'ay autre chose pour donner à celuy, à qui ie suis redevable d'vne pareille, que ma bonne volonté: pourquoy ne seray-ie estimé recognoissant enuers les hommes, en leur presentant tout ce que ie puis donner aux Dieux?

CHAP. XV.  
Par la comparaison de nostre recognoissance enuers Dieu, il montre que la seule volonté suffit pour euer le blasme & le nom d'ingrat, si les moyens manquent de l'estimer.

**T**outesfois si tu demande ce qui me semble, si tu veux souscrire à mon aduis, ie te diray qu'il faut que l'vn pense auoir receu la pareille, & que l'autre sçache qu'il ne l'a pas encore rendu: que l'vn face quittance, & que l'autre confesse qu'il est encore debteur: que l'vn die, ie suis payé : & l'autre, ie le doy. En tous les discours que nous faisons, nous deuons mettre le bien public deuant nos yeux. Il faut couper chemin à toutes les excuses que les ingrats pourroient chercher: & faire qu'ils n'ayent aucune excuse pour couvrir le refus qu'ils feroient pour ne s'acquitter point de leur deuoir. I'ay fait tout ce que ie pouuois : fais encore maintenant d'auantage. Penles-tu que nos maieurs fussent si peu sages, qu'ils n'entendissent bien que ce seroit iniustement fait, de ne mettre point de difference entre celuy

CHAP. XVI.  
Deuoir de celuy qui fait, & de celuy qui reçoit plaisir: mais ce dernier doit notamment par tous moyens tesmoigner vne sincere & ardente affection à recognoistre le bien & le plaisir receu.

## Des Bien-faicts,

qui auoit despendu en paillardises & en jeux, l'argent qu'il auoit emprunté : & vñ autre qui auoit perdu, ou par vn feu, ou par la violence des voleurs, ou quelque autre fortune encore plus mal-heureuse, & l'argent qu'il auoit emprunté, & le sien? Toutesfois ils ne voulurent point receuoir ces excuses, ny empescher que le creancier ne fust payé : afin que les hommes sceussent qu'il faut acquiter sa foy. C'est pourquoy il valloit beaucoup mieux rejeter les excuses de quelques-vns, encorès qu'elles fussent iustes, que de permettre qu'vn chacun en forgeast à son aise. Tu as fait tout ce qui t'a esté possible pour rendre la pareille : il se doit contenter de cela; mais tu dois auoir opinion de n'auoir encore rien fait. Car tout ainsi que celuy qui a veu le deuoir où lon s'est mis, & la peine qu'on a longuement & soigneusement prise pour s'acquiter enuers luy, s'il n'en tient aucun compte, est indigne qu'on luy rende la pareille: par mesme raison tu serois ingrat, si tu ne te sentoies plus franchement redevable à celuy qui prend ta bonne volonté en payement, & te quitte par ce moyen ce que tu luy dois. Ne te ferts point de cela : n'en prens point tesmoins. Cherche tousiours les occasions & les moyens de t'acquiter. Rends à l'vn, parce qu'il le redemande: & à l'autre, parce qu'il le quitte: rends à cest ui-cy, parce qu'il est meschant, & à cestuy-là, parce qu'il ne l'est point : & par ainsi il ne faut pas que tu penses que cette question te puisse seruir de rien: sçauoir est, si celuy qui a receu vn bien-faict d'vn homme quand il estoit sage, est tenu de le rendre apres qu'il seroit deuenu fol, & qu'il ne seroit plus homme de bien. Car tu rendrois bien vn deposit que tu aurois pris d'vn, lors qu'il estoit sage, & l'argent qu'vn meschant t'auroit presté : pourquoy donc ne rendras-tu aussi vn bien-faict? Te changes-tu pour ce qu'il s'est changé? Quoy? si tu auois receu quelque chose d'vn homme sain, ne le voudrois-tu pas rendre quand il seroit malade? veu que nous sommes plus redevables à nos amis, lors qu'ils sont foibles, & qu'ils en ont plus de besoin: Cestuy-cy est malade de l'esprit: il luy faut aider, il le faut supporter. La folie est vne maladie de l'ame. Mais pour le faire mieux entendre, il me semble que nous deuous vser de cette distinction.

Qui ne se contente du deuoir qu'o a fait ne merite vne pareille à son bien-faict.

Autre question, S'il faut recognoistre le bien receu d'vn mauuais homme  
Responſe, qu'ouy, mais,

CHA. XVII.  
Par vne distinction. tiree de l'eshole des Stoiciens. ainsi que celle du chapitre suyuant.

**I**L y a deux sortes de bien-faicts: l'vn que le sage seul peut donner à vn autre sage: c'est le vray & le plus certain bien-faict: l'autre qui est vulgaire & de peu d'estime, dont il se fait trafic & vsage entre nous qui sommes ignorans. Il n'y a point de doute que ie ne doie rendre ce dernier bien-faict à celuy de qui ie l'ay receu: soit qu'il soit deuenu meurtrier, ou larron, ou adultere. Les meschancetez & les crimes ont des loix pour les punir: le iuge chastie mieux ces mauuais gens que ne seroit point vn ingrat. Pren garde qu'aucun ne te face deuenir meschant, parce qu'il est meschant. Ietteray donc au meschant le bien qu'il m'a fait: & rendray à l'homme de bien, celuy qu'il m'a donné: à l'homme de bien, parce que ie luy suis redevable: au meschant afin que ie ne luy doie rien plus.

CH. XVIII.  
Par laquelle le sage ne peut rendre le bien fait receu qu'à vn sage attendant que s'il n'estoit plus sage, il ne seroit pas capable de le receuoir.

**I**L y a encorès doute en l'autre sorte de bien-faicts, lesquels si ie ne suis capable de receuoir, que ie ne sois sage, ie ne les dois pareillement rendre qu'à vn sage. Pren le cas que ie vueille rendre à vn qui n'est pas sage: il ne les peut receuoir, il n'est plus capable de cela, il a perdu la science & l'vsage du bien. Que seroit-ce, si tu me commandois de ietter le balon à vn manchot? ce n'est que folie de donner à qui n'a puissance de receuoir. Et afin que ie commence de respondre par le dernier, ie ne luy donneray point ce qu'il pourroit receuoir: mais ie luy rendray le bien qu'il m'a fait, iagoit qu'il ne le puisse prendre. Car ie ne puis obliger sinon celuy

qui a puissance de recevoir, & ne me puis autrement acquittrer qu'en rendant. Ouy, mais il ne sçaura pas iouïr du bien que ie luy rendray : ie m'en rapporte à luy, qu'il y prenne garde s'il veut: ce sera sa faute, non pas la mienne.

**R**endre, n'est autre chose, que d'auoir baillé entre les mains de celuy qui deuoit recevoir. Car si tu deuois du vin à quelqu'un, & qu'il te commandast que tu le vuidasses dans des filets, ou dans vn crible: voudrois-tu dire que tu l'eusse rendu? ou bien luy voudrois-tu rendre vne chose qui se perdrait entre toy & luy, cependant que tu la baillerois? Rendre est bailler ce que tu dois à celuy à qui il appartient, & qui a volonté de le recevoir. Pourueu qu'il ait ce qu'il a receu de moy: ie ne suis tenu de faire autre chose: car ie ne luy en dois pas la garde, ie dois seulement m'acquitter de ma foy. J'aime beaucoup mieux qu'il n'ait rien, que si ie ne luy rendois le bien qu'il m'a fait. Je rendray à mon creancier, encore que ie sçache qu'il enuoyera incontinent à la boucherie ce qu'il receuera de moy: encore qu'il m'ait baillé charge de le payer à vne femme adultere qu'il entretien: encore qu'il doie jeter l'argent dans son sein destaché pour le perdre, ie le dois bailler. Car ie ne suis tenu que de rendre, & n'on point de garder ce que j'auray rendu, ny le defendre. Je dois soigneusement garder le bien que j'ay receu, & non point celuy que j'ay rendu. Cependant qu'il demeurera deuers moy, ie prendray garde qu'il ne se perde point. Au reste quand il deuroit s'escouler d'entre les mains de celuy qui le reçoit, il le faut rendre quand on le redemande. Je le rendray à l'homme de bien, quand il luy sera profitable: & au meschant ie le rendray quand il le demandera. Mais tu ne peux (dit-il) luy rendre le bien-fait tel que tu l'as receu. Car l'ayant prins d'un sage: tu le rends à vn fol. Certainement ie le rends maintenant tel qu'il le peut recevoir: il ne s'est pas empiré par moy, c'est luy qui en est cause. Je rendray ce que j'ay receu: & s'il recouure la sagesse, ie luy rendray du tout tel que ie l'ay receu: cependant qu'il est meschant, ie le rendray tel qu'il le peut recevoir. Mais quoy? s'il n'est seulement meschant: mais s'il est deuenu cruel & forcené, comme furent Apollodorus & Phalaris, luy rendras-tu le bien que tu auois receu de luy? La nature ne souffre point vn si grand changement aduenir en l'ame du sage: car iacoit qu'il puisse tomber d'une extrême bonté en vne extrême meschanceté, il faut toutesfois necessairement qu'il retienne quelque marque de vertu entre ses meschantes mœurs. La vertu ne s'esteint iamais si auant dans les hommes, qu'elle n'ait imprimé quelques marques qu'on ne peut effacer par aucun changement. Les bestes sauages mesmes qui ont esté nourries entre nous, si elles peuuent par fortune regagner les forests, retiennent quelque chose de leur ancienne douceur & priuauté: elles demeurent entre deux, & ne sont pas plus esloignées des bestes douces & domestiques, qu'elles le sont de vrayes feres sauages, qui n'ont iamais senty la main & le traitement de l'homme. Iamais celuy n'est tombé en vne extrême & desesperée meschanceté, qui a pris autresfois plaisir à la vertu, & à la sagesse: il a tant beu de ceste premiere teinture, qu'il est mal-aisé de la pouuoir effacer, & luy faire recevoir vne autre couleur. D'auantage, ie demande, si celuy dont nous parlons est seulement sauage & cruel en son ame: ou s'il prend plaisir de porter vne ruyne & vn mal-heur public à tout le monde. Car tu m'as mis en ieu Apollodorus & Phalaris tyrans, à la nature & aux mœurs desquels si le meschant ressemble dans son ame, pourquoy ne luy rendray-je son bien-fait pour m'en deffaire bien tost, & pour n'auoir rien à de-

CHA. XIX.  
Autre question s'il faut rendre à celuy qui doit mesurer de ce qu'on luy rendra.

Responce qu'ouy.

Sçauoir se s'il faut recognoistre enuers vn cruel & sanguinaire le bien receu de luy parauant qu'il se fust fait recognoistre pour tel.

Responce que non.

Cas auquel  
on est dis-  
penſé de re-  
cognoître  
le plaisir re-  
ceu d.vn  
autre.

saouler de sang humain: mais s'il se refioüist de faire mourir & les vieux & les ieunes: s'il exerce vne insatiable cruauté sur toutes sortes d'ages: s'il ne fait point cela de couroux, mais d'une soif de faire des meurtres: s'il coupe la gorge à l'enfant deuant les yeux du pere: si ne se pouuant contenter de les faire legerement mourir, il les bourelles: il leur tire les membres à la gehenne: s'il ne brulle pas seulement ceux qu'il veut faire mourir, mais s'il les fait rostir à petit feu, s'il ne pense iamais qu'à trouuer nouveaux moyens d'espandre le sang: si son autel est tousiours souillé de nouveaux meurtres & massacres: la faute n'est pas grande de ne luy rendre iamais le bien-faict. Le respect que ie luy portois, le lien qui estoit entre luy & moy, a esté coupé, lors qu'il a rompu par sa cruauté & par sa tyrannie. le droict & les loix de la societé humaine. S'il auoit fait quelque chose pour moy: si i'auois receu quelque bien de luy, & qu'apres il eust prins les armes, & eust fait la guerre contre ma patrie, il auoit perdu les biens qu'il auoit faits. Je serois réputé meschant, si ie le recognoissois, & si ie luy rendois la pareille. Mais s'il ne vient point assaillir ma cité, & que ce soit seulement dans la sienne qu'il exerce ses meurtres & son impieté, & si ne faisant aucun mal à ma nation, il trauaille seulement la sienne: si est-ce que l'impieeté d'une telle ame doit encore rompre le lien, qui nous tenoit attachez: & si cela ne suffit pour le rendre mon ennemy, au moins ay-ie occasion pour le hayr: & le respect du deuoir qu'il me faut porter au bien commun des hommes, merite auoir plus de pouuoir sur moy, que l'obligation que i'ay à vne seule personne.

CHAP. XX.  
Moyen de  
recognoître  
le bien-faict  
receu des  
ennemis du  
genre hu-  
main, sans  
l'interest du  
public, & sans  
donner moy  
à telles gens  
de se renfor-  
cer en leurs  
insolences.

**O**R combien que cela soit ainsi, & qu'il me soit permis de faire contre luy tout: ce que ie pourray, & que dès l'heure qu'il a violé les droicts des Dieux & des hommes, il ait donné occasion de le traicter comme vn ennemy public: toutes-fois ie dois croire que si le bien que ie luy veux faire, ne luy apporte point plus grandes forces pour nuire à tout le monde, ou que sa tyrannie ne s'en rende point plus asseuree pour cela: c'est à dire que ie le puisse faire sans la ruine de la republique, ie luy redray son bien-faict. Je pourray donc sauuer la vie à vn sien enfant, qui seroit encore dans le berceau. Quel dommage apporte ce bien-faict à ceux qu'il met en pieces par sa cruauté? Mais ie me garderay bien de luy fournir de l'argent pour payer les soldats de sa garde. S'il demande des marbres, ou des riches habillemens, il n'y aura point de danger de luy bailler ce qui l'entretiét en ses folles despenses, pourueu que ie ne luy baille ny armes ny soldats. S'il me demandoit pour vn grand bien, des ioueurs de farces, des putains, & autres choses qui puissent adoucir sa cruauté, ie les luy dois volontairement offrir. Au lieu de luy enuoyer des galaires armées, de vaisseaux de guerre, ie luy enuoyeray seulement des gondolles, des galiotes chambrees, & telles semblables choses, ausquelles les Roys prennent leurs passe-temps quand ils veulent folastrer sur mer. Si on auoit du tout perdu l'esperance qu'il puisse deuenir homme de bien, d'une mesme main ie rendray le bien-faict à tout son peuple, & à luy aussi, attendu que le plus grand remede de ces meschantes ames, seroit de ne viure plus. Le mieux qui peut arriuer à celuy qui est hors d'espoir de reuenir à sa sagesse, c'est de mourir. Mais on ne voit guere de ces grandes meschancetez: elles sont rares: on les a estimees comme monstres & signes de quelque grand malheur: on les craint comme des ouuertures & enfoncemens de terres, ou comme de grands feux qui sortent de quelque profonds abysses de la mer: & par ainsi il les faut laisser-là. Parlons seulement de celles que nous detestons sans horreur. Je rendray la pareille à vn meschant

homme, tel que l'en puis assez rencontrer en toutes places, encore que tout le monde le craigne. Il ne faut point que ie m'excuse sur cela, ny que ie face mon profit de sa meschanceté. Je ne me dois point soucier, si retournant à sa maison il est homme de bien, ou meschant. Mais si pour luy rendre ce que ie luy dois, ie m'enquerois si diligemment, ô que ie regarderois bien de plus pres, si ie luy donnois! Il faut qu'à ce propos ie vous face vn conte.

**V**N Philosophe de la secte de Pythagoras, auoit achepté à credit d'vn cordonnier vne paire de gros souliers, cét achapt n'estoit pas grand. Quelques iours apres il reuiet à sa boutique pour le payer, & l'ayant trouuée fermée, il heurta longuement à la porte: en fin vn voisin luy dit, Pourquoy perds-tu ta peine? le cordonnier que tu demandes est mort, son corps est desia emporté & bruslé. Cela peut estre bien fascheux à nous qui perdons nos amis pour iamais: mais tu ne t'en soucies gueres, parée que tu crois qu'il renaitra bien tost. Il disoit cela pour se moquer de ce Pythagorique: & toutesfois nostre Philosophe ne se fascha pas beaucoup d'ouïr ces nouvelles, & print assez de plaisir d'en rapporter ses trois ou quatre deniers à sa maison, les faisant souuēt sauter entre ses mains: & apres s'estant accusé du plaisir qu'il auoit senty de ne payer point, & cognoissant la friandise qu'il auoit commencé de gouter à l'espargne de son argent, il retourna dercheff à la mesme boutique, disant à soy-mesme, Ton cordonnier vit encore, paye-luy ce que tu luy dois: & voyant que le deuant de la boutique estoit vn peu entr'ouuert à l'endroit du verioüil, il ietta ses quatre deniers dedans, se chastiant luy mesme de sa meschante auarice, pour ne s'accoustumer point à retenir le bien d'autruy.

CHAP. xxx.  
Plaisant cõ-  
te, pour mõ-  
frer que  
ce qu'on  
retient du  
bien d au-  
truy, ne tou-  
ne point à  
gain.

**C**herches donc à qui tu puisses rendre ce que tu dois: & si pas-vn ne le te re-  
mande, mets-toy en iustice toy-mesme. Tu n'as que faire de t'enquerir s'il est  
homme de bien ou meschant: recognois ta faute, reprends-toy, & rends le bien  
qu'on t'a fait. Souuienne-toy comment les deuoirs sont diuisez entre nous. On luy  
a defendu de ne s'en souuenir plus, & à toy commandé de n'en perdre iamais la me-  
moire. Toutesfois celuy se trompe qui pense quand nous luy deffendons de ne  
se souuenir iamais plus des plaisirs qu'il a faits, que nous luy vueillons faire perdre  
entierement la souuenance de la plus honnesté chose qu'il scauroit faire en ce mon-  
de. Nous deffendons des choses plus estroitement qu'il ne faut, pour les faire re-  
uenir à la mesure raisonnable. Par ainsi quand nous disons qu'il ne s'en doit pas  
souuenir, c'est à dire, il ne le doit point prescher par tout, il ne s'en doit point vater:  
il ne le doit point reprocher. Car il y en a qui content leurs bien-faits en toutes  
les compagnies qui se sont assemblees aux ruës pour caqueter, ils ne parlent d'au-  
tre chose. Estans encor à ieun, ils ne s'en peuuent taire, quand ils sont yures, ils  
se font scauoir, & à ceux qu'ils ne cognoissent point, & à leurs amis. Or afin que  
cette memoire trop grande ne fust cause de tant de reproches, nous auons com-  
mandé que celuy qui auroit bien fait à son amy, ne s'en souuint iamais: nous  
luy auons commandé vn silence perpetuel, encore qu'il luy fust impossible de faire  
ce que nous luy commandions.

CHAP. xxxi.  
La qualité  
du bien-  
faicteur ne  
doit en cou-  
rager ny  
descourager  
à rendre le  
bien receu.  
En quelle  
sorte le biẽ-  
faicteur doit  
mettre en  
oubly son  
bien-faicte,  
&

**S**i tu ne te fies pas entierement de ceux à qui tu commandes, il leur faut deman-  
der beaucoup plus qu'il n'en est besoin, afin qu'ils fassent ce qui est raisonnable.  
La façon de parler que les Grecs appellent hyperbole, a esté mise seulement en  
vsage, afin que par vn mensonge on paruint à la verité. Et par ainsi quand le

CHA. xxxii.  
Comme le  
doit enten-  
dre le terme  
d'oublier  
son bien-  
faicte.

Pöete disoit,

Æneid. 12.

*Qui la neige en blancheur encor surpasseroient,  
Et les vents à la course aussi devanceroient,*

(ce qui estoit impossible) il parloit ainsi afin qu'on creust qu'ils estoient aussi blancs & aussi legers que nature les pouvoit faire : & l'autre qui dit,

*Elle s'esmeut si peu qu'un rocher, & sa rage  
Est plus forte que l'eau qui sort de son riuage :*

vouloit persuader que celle dont il parloit, se remuoit aussi peu qu'un rocher. Cette façon excessiue de parler, n'espere point qu'on en croye autant qu'elle en ose bien dire : elle assure des choses incroyables pour paruenir à vne facile creance. Quand nous disons qu'il faut que celuy qui a fait vn plaisir, l'oublie du tout, c'est à dire qu'il face semblant de l'auoir oublié : il ne faut point qu'on s'apperçoie qu'il en ait souuenance, ny que sa memoire se refueille. Quand nous disons qu'il ne faut point redemander vn bien fait, nous ne voulons pas oster tous les moyens qu'on a de le redemander : quelquesfois il faut requerrir le meschant, & admonester l'homme de bien. Quoy donc ? ne luy monstreray-ie point l'occasion qu'il a de me rendre la pareille ? s'il ne s'en aduise pas, ne luy delcouriray-ie point mes necessitez : afin qu'il ne soit pas marry de ne les auoir sceuës ou qu'il ne face point semblant de ne les auoir entenduës. Il le faut quelquesfois aduertir, mais que ce soit modestement, sans crier apres luy, sans le mettre en procez.

CHAP. xxiv.  
Il y a souuent  
autar de fautes  
à celuy  
qui fait qu'à  
celuy qui re-  
çoit plaisir,  
& bien plus.  
Ce qu'il  
preuue par  
l'exemple de  
Socrates.

**S**ocrates, tous les amis l'oyans, l'achepterois volontiers (dit-il) vn manteau, si i'auois de l'argent : en disant cela, il ne demandoit rien à pas-vn : mais il donnoit vn aduertissement à tous : de maniere qu'ils se debatoient apres entre-eux qui seroit celuy de qui Socrates en prendroit. Mais pourquoy ne l'eussent-ils fait ? Car combien estoit de peu de valeur ce que Socrates receuoit ? Toutesfois c'estoit beaucoup qu'ils s'en trouuast vn duquel Socrates l'eust voulu prendre. Il ne les pouvoit point chastier plus doucement : l'achepterois (dit-il) vne robe si i'auois de quoy. Quiconque fut pourtant qui s'aduança de donner à Socrates apres ces paroles, ce fut trop tard qu'il le fit : Socrates auoit desia eu faute de robe. Nous defendons de redemander les bien-faits, pour la crainte que nous auons qu'on le face rudement : non point qu'on ne les puisse bien redemander, pourueu que ce soit modestement & avec douceur.

CHAP. xxv.  
Reprocher  
vn bien fait,  
c'est con-  
traindre à  
devenir in-  
grat.

**A**Ristippus ayant quelquefois pris grand plaisir à vne bonne senteur, & à vn excellent parfum : le desire (dit-il) que malheur puisse aduenir à ces mignards effeminez qui ont descrié & donné mauuais bruit à vne si bonne chose. Il en faut icy dire de mesmes : Malheur puisse tomber sur ces meschans & fascheux vsuriers de leurs bien-faits, qui sont causes qu'entre les amis on n'vse plus de ces beaux & honnestes aduertissemens. Toutefois ie me seruiray tellement de ce droit d'amitié que ie ne craindray point de redemander mon Bien-fait à celuy, à qui au besoin i'eusse demandé vn plaisir : & qui pensera encore recevoir vn nouveau plaisir, s'il a moyen de me rendre celuy que ie luy ay fait. Pour quelque grande occasion que j'aye de me plaindre, ie me garderay toutesfois de dire,

*Te te trouuay tout nud, ietté par la tempeste  
Sur le bord de la mer, & d'un recueil honeste,  
Folle, ie te fis part de mon sceptre royal.*

Ce n'est point vne admonition ou vn aduertissement: c'est vne iniure & vn reproche: c'est faire hayr les bien-faits: c'est donner occasion de faire deuenir à bon droit vn homme ingrat, ou de se resioiir de l'estre. Il suffit de rafraichir la memoire d'un bien-faict familierement, & avec la plus douce parole qu'on peut:

*Si j'ay donc merité quelque chose de toy.  
Si tu as rien trouué d'agreable dans moy.*

Et l'autre pourra dire, Comment ne l'auriez vous pas merité? Vous m'avez retiré dans vostre maison, apres que la tempeste m'eut ietté sur le bord de la mer, despourueu de tous moyens.

**M**Ais nous n'auons (dit-elle) rien aduancé: il fait le sourd, il fait semblant de l'auoir oublié: qu'est-ce que ie dois faire? Certainemēt tu entres en vne question fort necessaire: & par laquelle ie veux acheuer, & mettre fin à mon œuvre: en monstrant comme il faut supporter les ingrats: cest avec vne grandeur de courage, & vne façon douce & gratieuse. La mesconnoissance d'un ingrat, pour si inhumain & oublieux qu'il soit enuers toy, ne te doit iamais tant offenser, qu'elle t'empesche de te resioiir, & d'estre bien aise de luy auoir fait plaisir. Il ne faut point que le tort & l'iniure que tu reçois de luy, te face iamais dire, le voudrois ne l'auoir point fait: il faut que tu te resioiisses en la perte de ton bien-faict. L'ingrat se repentira tousiours, s'il void qu'encores iusques icy tu ne t'en repens point. Tu ne t'en dois pas fascher, comme si t'estoit arriué quelque cas tout nouueau: tu deurois plustost t'esmerueller s'il n'estoit point aduenu. L'un craint la peine, l'autre la despense. Cestuy-cy craint le danger, l'autre la honte de confesser en le rendant, qu'il l'auoit auparauant receu de toy. L'un ignore son deuoir: l'autre est paresseux & a des affaires. Ne vois-tu pas comme l'ambition & l'auarice des hommes, a tousiours la bouche ouuerte, & les mains estenduës pour demander encore d'auantage? Ne t'esmerueille dont point si ceux ne rendent pas, qui ne peuvent assez prendre. Qui est celuy d'entre tous ceux-là qui ait la volonté si bonne & si ferme, que tu puisses fier avec toute asseurance tes biens-faits entre les mains. L'un est deuenu fol en sa paillardise: & l'autre s'est du tout adonné à son ventre & à la friandise. L'un est si auaricieux & si subiect au gain, qu'il n'est iamais content: cestuy-cy est trauaillé d'enuie: & l'autre d'une ambition si auenglee, qu'il se ietteroit sur les espees nues: Tu peux encore mettre en ce nombre ceux qui ont l'entendement engourdy: ou qui sont desia surpris de vieillesse: & ceux aussi qui au contraire ont tousiours l'esprit en inquietude & troublemēt perpetuel. Tu y peux adiouster aussi ceux qui ont vne telle presomption d'eux-mesmes, & qui sont deuenus si insolens & insupportables, qu'ils en sont mesprizez de tout le monde. Que diray-ie de l'opiniastreté d'aucuns, qui suiuent tousiours les choses mauuaises & corrompues: & de l'inconstance & legereté de quelques autres, qui remuent tousiours choses nouvelles? Pailons aussi d'une outre-cuidance precipitée, & de la crainte qui ne pourroit iamais donner vn fidele conseil: & de mille autres erreurs & imperfections

CHA. xxvi.  
Derniere  
question,  
Comme il  
faut suppor-  
ter les in-  
grats.

Comme il  
les faut cō-  
parer avec  
les autres  
qui faillent  
en la ciuile  
cōuersion.

où nous sommes profondement plongez : de la seinte hardiesse que monstrent les plus grands couiards: des querelles qui suruiennent entre ceux qui se hantent plus familièrement: & ( ce qui est auourd'huy le mal le plus commun ) de la fiance que nous mettons aux choses les plus incertaines, & du mespris & desdaing des biens dont nous sommes desia possesseurs, pour en poursuyure d'autres, que nous ne pouuons aucunement esperer.

CHA. xxvii  
Parmy tant de vices qui regnent au monde, il ne se faut esbahir si le nombre des ingrats est grand: joint que tel s'en plaint, qui luy-mesmes est coupable d'adit vice.

**V**Eux-tu chercher la foy, qui est la plus paisible chose de ce monde, parmy les passions les plus violentes de l'ame? Si la vraye image de nostre vie se presentoit deuant tes yeux, il te sembleroit que tu verrois le saccagement d'une grand' ville prise d'assaut, dans laquelle sans respecter la honte ny aucune iustice, l'enemy vse de force & de violence au lieu de conseil: comme si on luy auoit permis à cry public d'exercer à son aise toute espee de brigandage. Le feu & le fer n'y font point espargnez: les meurtres & les melchancetez ne se punissent pas. La religion mesme qui a souuent entre les armes des ennemis sauue la vie à ceux qui se mettoient à genoux deuant eux, ne peut auourd'hui retenir les hommes qui se icctent sur le pillage. L'un prend par force le bien d'une maison priuee, l'autre d'une publique: cestuy-cy rauit les choses profanes, & cest autre les sacrees: l'un rompt, l'autre passe par dessus: cestuy-cy ne se pouuant contenter d'un chemin estroit, ruë par terre ce qui l'empesche de passer & faire son profit de ceste ruine. L'un saccage tout sans faire meurtres, l'autre emporte les despoilles sanglantes en ses mains. Il n'y a aucun qui ne pille quelque chose d'autruy. Certainement tu as trop oublié nostre malheur commun, si en ceste auarice affamee des hommes, tu en penfes trouuer vn seul recognoissant parmy tant de volcurs, ny qui rende le bien qu'on luy a fait. Si tu te plains qu'ils soient ingrats, plains-toy aussi qu'il sont prodigues: plains-toy qu'ils sont auares, plains-toy qu'ils sont impudiques: plains-toy que les excez & les vices les ont faits deuenir malades & deffiguez, & tomber auant le temps en vne passe vieillesse. Je confesse bien que l'ingratitude est vn vice fascheux & intolerable, qui rompt la societé des hommes, & qui porte dommage à l'amitié de laquelle nostre foiblesse & nostre imbecilité est soustenuë: mais ce mal est auourd'huy si commun & vulgaire, que celuy-mesmes qui s'en plaint ne le peut fuyr.

CHA. xxviii  
Il ny a personne au monde qui ve puisse valter à bon titre d'estre exempt d'ingratitude.

**P**Ense, ie te prie, en toy mesme, si tu as rendu la pareille à tous ceux à qui tu estois redevable: si iamais quelque plaisir de ceux qu'on t'a fait s'est perdu: si tu as eu tousiours souuenance des bien faits que tu as receus d'autruy: tu trouueras qu'auant que tu fusses deuenu grand, tu auois desia oublié le bien qu'on t'auoit fait en enfance: & que la memoire de ce qu'on t'auoit donné en ta ieunesse, n'a pas duré iusques à ta vieillesse. Nous auons perdu quelques choses, nous en auons reietté d'autres: quelques-vnes se sont d'elles-mesmes esuanouies de deuant nos yeux, & nous auons retiré nostre veuë des autres. Mais pour excuser ta faute, ie dis premierement que nostre memoire est fragile, & ne se peut souuenir longuement d'un si grand nombre d'affaires. Il faut necessairement qu'elle en reiette autant comme elle en reçoit, & que les choses nouuelles enseuelissent le souuenir des anciennes. Voila comment tu estimes peu ta nourrice, parce que la longueur du temps a mis en arriere le bien qu'elle t'auoit fait. Voila pourquoy tu ne portes aucune reuerence à ton precepteur. De là aussi est aduenu que ceux qui briguent en l'assëblee qui se fait pour la creation des Consuls, ou qui poursuyuent les dignitez de prestre, ne

niennent plus de ceux qui les ayderent à estre Questeurs. Peut-estre que si tu recherches bien, tu trouueras dans ton sein ce vice duquel tu te plains tant. Tu fais iniustement, de te courroucer contre vu mal commun, & follement, de te fascher contre le tien. Pour te faire declarer innocent de ce crime, tu n'as remede de le pardonner à autruy : tu le rendras meilleur, en le supportant, & au contraire par reproches, tu le feras plus meschant. Il ne le faut pas rendre du tout eshonté : s'il a encor quelque peu de honte qui luy reste sur le front, permets qu'il la retienne. Il s'est souuent veu. que les reproches & les iniures ouuertes chasseroient la modestie douteuse qu'on vouloit garder. Si l'on a mauuaise opinion de quelqu'un, il ne craindra iamais de se monstretel qu'on pense qu'il soit : la honte se perd quand elle est surprise.

**L'**Ay perdu le plaisir que j'auois fait. Mais dirons-nous que nous ayons perdu les choses que nous auons consacrees? Le bien-faict doit estre mis au rang des choses consacrees : pourueu qu'on l'ait bien employé, encor qu'il soit mal recogneu, s'il ne s'est point monstré tel que nous auons esperé, soyons tels que nous auons esté, soyons dissemblables à luy. Nous cognoissons à ceste heure la perte que nous fismes dès lors que nous luy donnasmes. Vn ingrat n'est point accusé par nous sans nostre grande honte. Car la plainte d'auoir perdu vn bien-faict, est signe qu'il a esté mal donné. Deffendons le plus qu'il nous sera possible enuers nous-mesmes la cause d'un ingrat : & disons, Peut-estre qu'il n'a pas eu encor le pouuoir de le recognoistre : par aduerture qu'il n'a iamais sceu le besoin que j'auois d'estre secouru : peut estre se pourra-il encore acquitter de son deuoir. Vn sage & gratieux creancier quelques fois a recouré la dette qu'il tenoit pour perdue, en attendant son debteur, & luy donnant haleine. Il nous en faut faire de mesmes : nourrissons la foy de ceux qui s'oublient, & s'allanguissent.

CHA. XXIX.  
Obiect ion  
ordinaire,  
que le bien-  
faict à vn in-  
grat est perdu  
à laquelle  
respondant.  
il vaut mieux  
excuser qu'  
accuser l'in-  
grat, attendu  
que la faute  
vient princi-  
palemēt d'a-  
uoir mal col-  
loqué le  
bien-faict.

**L'**Ay perdu le plaisir que j'auois fait. O fol que tu es! tu ne cognois point en quel temps tu as fait ceste perte : si tu l'as perdu, ce fut dès l'heure mesme que tu le donnois : mais tu ne t'en es apperceu qu'à ceste heure. Il a bien seruy à quelques vns, d'auoir sceu patiemment porter les dommages des choses qu'ils pensoient auoir perduës. Il faut manier aussi doucement les vices, & les playes de l'ame, comme celles du corps : souuent la longueur du temps & la patience a mis fin à des fascheux affaires. L'opiniastrise de ceux qui tiroient trop fort, a souuent rompu ce que l'attente pouuoit deui- der. Que sert-il de tant mesdire? que sert-il de tant se plaindre, & mal parler? Qu'as-tu que faire de dire, ie l'en quitte, ie le mets hors d'obligation? s'il estoit ingrat, il ne te deuroit desia rien. Quelle raison as-tu d'ir- riter & d'agrir celuy, à qui tu as fait tant de bien, pour apres d'un amy incertain, le rendre certain ennemy : & luy donner moyen de pouuoir mieux deffendre sa cause avec ta propre honte? & pour faire apres qu'on puillè dire, Il y a quelque chose de mauuais. S'il n'a peu supporter celuy de qui il auoit receu tant de biens, il doit auoir quelque grande occasion de ne le cognoistte point. Aucun ne se plaint iamais d'un grand Seigneur, qu'il ne noircisse quelque peu son honneur, s'il ne le souille du tout. Il n'y a pas

CHAP. xxx.  
Autre faute  
commise par  
ceux qui col-  
loquent mal  
leurs bien-  
faits en ce  
qu'ils ne  
preuoyent  
pas la perte  
qu'ils en  
font.

vn qui se contente de feindre vne legere occasion : car il tasche d'estre creu par la grandeur de sa menterie.

CHA. XXXI.  
Instruction  
pour se com-  
porter en-  
uers les in-  
grats sans les  
aigrir, & par  
extreme ri-  
gueur les  
mettre hors  
d'enuie de  
reuenir à  
leur deuoir.  
Es bien faits  
il faut en sui-  
ure la nature  
de Dieu, qui  
fait du bien à  
ceux mesmes  
qui ne le re-  
cognoissent  
nullement.

**N**E vaudroit-il pas mieux suivre vn autre chemin, par lequel on le retienne en esperance & opinion de nostre amitié, mesmes s'il se recognoist & s'il reuient à son deuoir? Vne douceur continuelle vaincra la mauuaistié des ingrats. Il n'y a aucun qui ait le cœur si dur, & si contraire a ce qu'il doit aimer, qu'il ne soit attiré par force de porter quelque amitié aux gens de bien, auxquels il commence encor'estre redeuable, de ce que sans aucun reproche il ne leur rend point la pareille. Il de faut donc deormais penser à cecy? on n'a pas esté recognoissant enuers moy, mais que feray-je? Ce que font les Dieux, auteurs de toutes choses bonnes : qui commencent de donner les biens à ceux qui ne cognoissent point d'où ils viennent, & perseverent encor d'en donner aux ingrats. L'vn les accuse qu'ils n'ont aucun loin de nons, l'autre qu'ils ont mal departy les biens. Il y a tel qui les chasse du tout hors de son monde, & les laisse là sans clarté, & sans aucun pouuoir de rien faire. Vn autre dit que le soleil, auquel nous deuons d'auoir party le temps entre le traual & le repos, & de ce que sans estre plongez dans des profondes tenebres, nous sommes guarantis de l'obscurité & de la confusion d'une eternelle nuit: de ce que par son cours il tempere les saisons de l'année, qu'il nourrist les corps, qu'il produit les semences, qu'il meine les fruiets à maturité, n'est qu'un grand caillou ardent & embrasé, ou quelque feu engendré par vn rencontre fortuit, & luy baille plustost toutes autres sortes de noms que celuy d'un Dieu. Ce neantmoins les Dieux ressemblans les bons peres, qui se rient & passent leur temps aux iniures que leurs petits enfans leur disent, ne cessent point de bien faire à ceux-mesmes, qui ne petuent croire que les bien-faict viennent de leur main liberale, & continuent tousiours à distribuer d'une mesme façon leurs biens à tous peuples & à toutes sortes de gens n'ayant seulement retenu pour eux, que le pouuoir de bien faire. Ils arrousent les terres à nostre souhait, ils donnent les vents pour esmouuoir la mer, ils nous marquent le temps par le cours des estoilles, ils addoucissent les chaleurs de l'Esté, & les froids de l'Hyuer par des soufflemens gracieux. Ils pardonnent, ils portent doucement & benignement les erreurs & les pechez de nos ames. Mettons peine de leur ressembler : & iagoit que nous ayons perdu les biens que nous auons cy-deuant donnez, ce neantmoins donnons-en encore d'autres : donnons encor à ceux-mesmes, entre les mains desquels nous auons perdu nos premiers bienfaits. Aucun ne s'est gardé de bastir vne maison, de crainte qu'elle se deust vn iour ruiner. Si le feu a brullé le lieu de nostre demeure, nous faisons les fondemens sur la place qui est encor chaude du precedent embrasement: nous bastissons des villes sur les mesmes terres où elles se font bien souuent enfonces: tant nous auôs le courage opiniastre apres les bonnes esperances. Il n'y auroit aujourd'huy aucun beau bastiment, ni aucune belle besogne sur la terre ni sur la mer, si l'on n'eust pris plaisir de releuer les ruines qui estoient desia tombees par terre.

CHA. XXXII.  
L'ingraticu-  
de doit plu-  
tost aigui-

**S**il est ingratt, ce n'est point à moy qu'il a fait tort, il s'en est fait à soy mesmes. En luy donnant, l'ay fait entierement ce que ie voulois faire du bien que ie luy donnois : & pour cela ie ne seray pas plus parcelleux & retenu à

donner, ie n'en donneray que plus volontiers : ie recoureray des armes, ce que i'ay perdu avec luy. Ou plustost ie donneray encor à luy-mesme, & feray comme vn bon laboureur, qui surmonte l'infertilité de sa terre à force de bras & de peine qu'il y employe. Ie n'y pers que mon bien-faict : mais l'ingrat se perd enuers tout le monde. Ce n'est point vn acte fort vertueux de donner, & de perdre : mais c'est vn acte d'vn cœur genereux, apres auoir perdu, de vouloir encore donner.

ser. quel.  
mouffer la  
volonté de  
donner, &  
faut vainere  
par bien-fait  
la peruerfité  
d'vn mau-  
uais naturel,  
à l'exemple  
du bon la-  
boureur.

*Vin du septiesme & dernier Liure des Bienfaits.*



# Notes du mont Royal

[www.notesdumontroyal.com](http://www.notesdumontroyal.com)

Une ou plusieurs pages sont omises  
ici volontairement.

# TABLE DES MATIERES

PRINCIPALES ET CHOSES DE REMARQUE,  
contenuës dans les œuures de Seneque.

DRESSEE EN FORME DE LIEVX COMMUNS PAR  
ordre Alphabetique: a, denote la premiere page, b, la seconde du feuillet.

## A



Age nul exempt de vice, fuillet	203 a
Age lequel a acquis une longue experience, est plus propre pour rendre une ameposee & moderee;	139 a
briculeté de l'Age de l'homme,	443. b
<i>Voyez Vie,</i>	
l'Age & le temps de la vie s'escole sans le sentir,	140 a
les Ages different, mais on est tousiours le mesme,	344. a
Abatos, pierre sur laquelle aucun n'ose monter que les Pontifes, & qui sent le premier accroissement du Nil,	513. a
Abeilles, & leur adresse & industrie en la confession du miel,	166. b
Abstinence des animaux introduite par Pythagoras & Sextus; & pourquoy?	223. b
Abstinence louee,	155 a
Abstinence trop grande irrite les esprits,	380. a
Academiciens tant vieux que nouveaux n'ont laisse aucun successeur,	543 b
Academiciens ont introduit une nouvelle science, laquelle conclud qu'on ne sçait rien,	178 a
Academiciens resitez.	142. a
Accidens qui sont hors de remedes esbranlent les cœurs bien assurez.	184 b
Accidens extraordinaires d'où vient que nous les estimons nouveaux,	526 a
Accusations sous Tybere Cesar frequentes,	24. a
Achaye agitée par tremblement de terre,	525. a: b
Accepte seulement ce qui est necessaire: sentence de Caton,	193 a
Lac Acherusien,	122 a
Achilles auibeur de la mort de Pompee,	365 a
Achilles,	315 a 419

Achilles courtois enuers son ennemy Priam,	315 a
ans d'Achilles & Patrocle,	175 b
Actions de nostre vie sont mesurées par l'object bonnest ou desbonnest,	151. a
Actions du sage differentes de celles des autres hommes,	170. a
dinersté des Actions en quoy consiste,	134. a: b
toutes les Actions des vertus sont pareilles, ibid.	
il vaut mieux ranger les Actions que le langage.	233 b
Action coneede aux Medes contre l'ingratitude,	19. a
l'Admiration excite l'ambition,	196. a
l'Admonestement est une espece d'exhortation,	ibid.
il ne faut par Admonestier indifferemment toutes personnes,	208 b
Admonitions reiterées, & leur profit; ibid. &	144 a: b
Admonition profitable, quelle?	195 a
l'Admonition doit estre bonteuse,	71. b
l'Admonition ne doit auoir lieu entre les bienfaicts,	9. b
l'Adolescent doit suy la solitude,	82. a
l'Adolescent triste est presere a celuy qui est gay & ioyeux,	106. a: b
les vices des Adolescents,	85. a
Adrumantum, ville.	23 a
l'Aduenir est incertain,	439 b
Aduersitez comme sont soubaitables.	137 b
Aduersitez fortifient l'ame, & la rendent plus resoluë contre tous sinistres euenemens,	84. a
Aduertir & conseiller, en quoy different,	495 a
Aduertissement aux gens de ville pour estre guarantis des desbauches publiques,	196 b
Adultere de Clodius avecques la femme de Cesar,	203 a
Adultere reputé pour une espece tres-bonnest de fiançailles,	5. a

*Adultere perpetré sans aucune honte,* 21. b  
*Aeacus, homme tres. iuste,* 550. b  
*Aegialus, tres diligent pere de famille,* 171. b  
*Aeschines, pauvre discipule de Socrates, n'ayant rien pour luy offrir, se dedica luy. mesme à luy* 4. b  
*Aesope, & de son plat iadis fort renommé,* 198. b  
*Acna, aujourdy Montgibel,* 157. a  
*Affections: belle dispute sur ce subiet,* 35. a  
*Affections & passions basses par les Stoiciens temperees par les Peripateticiens,* 35. a  
*Affections & passions, sçauoir si elles se trouvent aux bestes,* 358. a  
*il se faut addonner aux Affections honnestes,* 217. a  
*Afflictions fortifient l'esprit, & le rendent plus resolu contre tous sinistres enenemens.* 84. a  
*Afriens, ou Libs, vent.* 522. a  
*Afrique separee d'Espagne par la mer,* 533. b  
*L'Afrique a bien peu de fontaines, & pourquoy* 501.  
*Agato, grand chicaneur, du temps de l'Empereur Claudius,* 549. a  
*M. Agripa seul heureux entre ceux que les guerres civiles auoient esteuez* 144. b  
*Agrippa gendre d'Atticus,* 93. b  
*Agrippa lout,* 26. b  
*Agrippina mere de Neron, femme de grand esprit empoisonne l'Empereur Claudius son mary,* 545. a  
*Aiax deuenu furieux par cholere,* 376. a  
*Aigle, enseigne militaire,* 45. b  
*L'Aigle & le Corbeau pourquoy sont les auspices des plus importants affaires,* 493. b  
*vn Aigneau immolé pour empescher la gresle,* 516. a  
*L'Air n'est composé d'atomes,* 488. b  
*L'Air est vn corps plein, & non pas vuide,* 489. a  
*son agitation, & ses effets,* 489. b  
*L'Air est meslé parmy la terre & les eaux,* 489. b  
*situation & qualitez diuerses de l'air,* *ibid.*  
*combien l'Air se. t à l'effect des tonnerres, & comment,* 493. a  
*L'Air conuertie en eau sous terre, s'il est cause efficiente des eaux.* 502. a  
*Air maële & femelle selon les Egyptiens,* 502. b  
*Air pourquoy est inconsistant,* 490. a  
*L'Air est froid de soy & obscur,* 489. b  
*L'Air a vne vertu naturelle de se mouuoir,* 529. a  
*a quelque chose de vital en soy,* *ibid.*  
*L'Air n'est iamais immobile,* 518. b  
*L'Air, tant plus pres est de la terre, d'autant est il plus espais,* 516. a. b  
*L'Air est pestifere apres vn tremblement de*

*terre,* 533. a  
*pourquoy l'Air sortant du creux de la terre, est pestilent & mortel,* *ibid.*  
*L'Air ne produit point les cometes,* 541. a  
*ce qui s'en flamme par la corruption de l'Air, ne peut subsister,* *ibid.*  
*L'Air est vne partie du monde,* 488. b  
*dequoy il est composé,* *ibid.*  
*la difference de l'Air & du vent,* 518. a  
*trois parties de l'Air, leur nature, & leur force* Aux chapitres 8. 9. & 10. du 3. liu. des Quest. natur. 488. b. 489. b  
*Albinouanus, homme de fort plaisant discours,* 346. a  
*Alcestis n'a receu aucun de son pays dans sa maison,* 474. a  
*Alcibiades tres. opulent,* 4. b  
*vaincu par Aeschines,* *ibid.*  
*Alemans portoient leurs cheueux gaulloizez,* 349. b  
*Alemand se faisant mourir d'une estrange mort,* 141. a  
*Alexandre n'a refusé le tiltre de citoyen de Corinthe,* 7. b  
*Alexandre se vante n'auoir esté vaincu par aucun en plaisirs & courtoises,* 42. b  
*Alexandre a suuy la trace d'Hercules,* 65. a  
*Alexandre frapé d'un coup de sagette,* 128. a  
*Alexandre tua Clitus son amy en banquetant,* 165. b  
*Alexandre a appris la Geometrie,* 185. b  
*Alexandre commandé par la cholere,* 230. b  
*vaincu par le vin,* 165. b  
*comme il met sur l'Ocean nouvelles carauelles,* 340. a  
*Alexandre en temps de paix au son de la trompette sonnee par Xenophantus mit la main à l'espee,* 340. b  
*comme il fut admonesté de se garder de Philippe son medecin,* 371. b  
*côme il exposa Lyfimachus aux lions.* 382. b  
*comme il traia cruellement Telesphorus Rhodien,* 383. b  
*comme il tua Callisthenes philosophe de grand esprit,* 531. b  
*comme estant blessé il cogneut qu'il estoit homme & non fils de Iupiter,* 128. b  
*Alexandre tua Darius,* 331. b  
*dire notable d'Alexandre,* 120. b  
*estrange vanité d'Alexandre & de Xerxes.* 523. a  
*Alexandrie, region exempte de neiges,* 514. a  
*perfidie Alexandrine,* 441. b  
*Alpes, montaignes d'admirable bauteur, sont fort froides,* 516. b  
*Alpeus, fleuue,* 506. b

# Table des Matieres.

celebré par les poëtes,	517. b
Amateur de vertu ne devient iamais meschant,	
70 a	
Ambition,	94. a 146. a
Ambition inconstante,	ibid.
Ambition, mere d'ingratitude,	13. b
Ambition demande un eschafant,	196. a
Ambition foite,	138 b
Ambition excitée par admiration	195 b
Ambition ne permet que l'homme s'arreste en quelque mesure d'honneur,	13. b
Ambracius, gouffre de mer,	510. b
Ame des plantes & arbrisseaux,	125. a
L'ame ne meurt point,	222. b
immortalité de l'ame prouée,	236. b
L'ame & l'esprit extolle les choses petites, illustre les choses sordides, & auilist les choses grandes,	7 a
L'ame est un Dieu logé dans le corps humain, c'est le Roy de l'homme,	233. a
rend l'homme noble,	111. q
la beauté dicelle,	134. a
son origine,	186. a
ses affections,	133. a
L'ame n'est point souillée par la vilanie du corps, mais par la beauté d'icelle le corps est embelly,	233. b
L'ame doit abhorrer les querelles & discordes,	21 a
L'ame doit estre plus riche que le corps. En la preface du premier livre des Quests natur.	476 a
Ame immortelle,	124. a
Ame se perfectionne par la cognoissance du bien & du mal,	175 a
L'ame se rend stupide, & son action est emouffée & reboubee par le trop manger & boire.	233 b
L'ame prend sa force de la contemplation de nature,	534. a
L'ame emprunte sa grandeur de la vertu,	133. b
L'ame ne peut estre reduite en seruage,	22 b
L'ame porte la semence des choses honestes en soy,	193. a
L'ame trouue entre la pauvreté matiere d'estre liberale,	4. b
Ame genereuse est de sa nature enflammée à espousser l'honesteté,	108. a 115. a
est douée d'une douceur,	401. b
se dedie à Dieu,	221 b
marque d'une bonne Ame,	225 a
L'ame auuaise conuertit tout en mal,	204 b
Amistie fidelle recree l'homme,	421 b
Amistie ne doit estre appuyee sur l'utilité,	81. b
Amistie se trouue entre Dieu & les gens de	

bien,	351. b
Amistie a beaucoup de force,	70 b
Amistie du temps,	80 b
Amistie vraie entre les sages,	68 a
Amistie rend les choses communes,	68. v
Amistie & inimitie prennent naissance en la volunté,	53. b
des Amis desurcils la memoire est douce.	230 a
on se doit plus fascher de la mort de son Amy que de celle de son fils,	209. b
il y a plus de plaisir de faire un Amy que d'en auoir,	80. a
qui est le vray Amy,	75.
Amy ne doit estre esprouvé en un banquet,	a
92 a	
Amy doit estre possédé du cœur,	122. a
Aime si tu veux estre aimé,	80. a
Amour de soy mesmes,	13. b
d'Amour sol & d'une baine mesme fin,	57. b
Amour trop grand nous engendre des craintes & solitude.	86. a
Amphibatre,	189. b
Amplification de l'Empire Romain par Scipion,	26. a
Anacharsis inuenteur de la roue d'un potier,	183. a
Anaxagoras dit que le feu peut estre distillé de l'air,	490 a
fait le feu cause du tremblement de terre,	518 a
dit que la terre mesme est cause de son mouuement,	518 a
Anaximander rapport tout à l'air & au vent	491. a
Anaximandrus,	ibid.
Anaximenes,	ibid.
Angleterre,	450. 0
Auguilles naissent en lieux latebreux,	504 b
un Animal n'est point plus sauuant que l'autre,	344 b
Animaux surpassant en quelque chose l'homme,	14. 15. b
cognoissance que les Animaux ont de leur naturel,	343 b
d'où elle procede,	343 b 344. a
comment ils cognoissent ce qui leur est nuisible,	344 a
Anneus Serenus sort regretté par Senèque,	130. b
Annales de Tamusius peu louées,	191. a
Annibal vainqueur vaincu par les vices.	118. a
Sp. Annius ennemy de clarté,	346. a
apres cinquante ans la loy ne contraint le soldat, apres soixante elle ne sise le senateur	444 b
Antigonus,	11. b
Antipater le Philosophe,	186. b 174. b 186 b
Antipodes,	153. b

# Table des Matieres.

Antoine Triumvir perdu par le vin & l'amour.	
166. a: fut ingrât à sa patrie,	47. a
le Nil demonstra comme l'Empire d'Antoine & Cleopatre defailloit,	514. a
Apatie des Stoyques, & autres Philosophes que c'est.	80. b
Apennin,	103. b
Appetit contraire à la raison,	94. a
Appicus gourmand,	002. a
fuit sa vie par poison,	407. a
Apocelocytose, discours plein de moquerie sur la mort de l'Empereur Claudius,	545. a
Appollodorus,	70. a 305. a
Apollonius Myndien,	536. b
disciple des Chaldees, tient qu'il y a beaucoup de comettes errantes,	539. b
Apollonius Pyela,	511. a
Apopibegme de Caton,	340. a
de Crispus Passienus,	7. a
de Demetrius,	186. a
d'un Empereur Romain,	68. a
du Roy Philippe,	31. a
Apopibegme notable de Crates,	81. b. 82. a
de Mecenas,	30. a
Apopibegme & comparaison notable touchant l'ingratitude,	161. a
Apopibegme enseignant plusieurs à changer d'esprit que d'air,	99. b
Apopibegme touchant la vie paisible,	138. b
Apothicaïres & parfumeurs pourquoy bannis de Lacedemone,	517. b
Appion Grammaïrien,	128. a
Appius aveugle,	354. b
Apprehension de pauvereté ne doit desourner l'homme de l'estude & l'amour de sagesse.	97. b
Apprehension vaine ou vraye, comment se peut cognoistre,	84. b
Apprendre,	222. a 387.
Apprendre faut tant qu'on vüie,	151. b 152. b
Alemaigne,	127. b 450. a
Araignée fait vne tissure laquelle nul homme ne peut imiter,	344. b
Aratus,	484. b
Araxes, fleuve, ne peut souffrir qu'on luy dresse vn pont.	530. a
Arc en ciel,	480. a
Arcadio, ville,	502. b
Arceslaus, pour secourir vn sien amy pauvre & bonteux, mit sous le coussin du lit d'iceluy vne bourse pleine d'argent,	9. b
Archelaus,	43. a
exacte obseruateur de l'antiquité,	528. b
dit que le vent est cause du tremblement de terre,	ibid.
Archidemus,	343. a

Ardea, ville,	185. b
pays d'Ardea,	219. b
Arenes vastes entre l'Egypte & l'Ethiopie.	
234. a	
l'Arene accabla vn exercite,	493. a
Areopages, iuges tres religieux,	420. b
Areibuse, fontaine,	507. a 527. b
Arcus, philosophe,	456. b
Argent,	68. a 422. a
ne fait pas vn homme riche,	340. a
Voyez Richesses,	
Aristarchus,	127. a
Aristide le iuste,	36. a
ou cracha à sa face, comme on le meuoit au supplice,	472. a
Aristippus,	71. b
Aristo Cibus,	101. 179. a
Ariston,	101. 191. a 191. b
Ariston & Gryllus,	26. a
Aristogiton meurtrier des tyrans.	69. b
Aristote,	132. b 361. b
dit que la cholere est l'esperon de la vertu,	
361. b 378. b	
s'ensuit à fin de n'estre condamné par les Atheniens,	415. a
Aritmetique apprend d'accommoder les doigts à l'auoice,	175. b
Arruntius,	232. a
Arruntius & Aterius ont fait profession de recevoir testaments,	62. b
Art à autre que l'artisan,	16. a
Art n'est pas ce qui vient à quelque effect casuallement,	101. a
Arts seruent,	169. b
Arts en quatre manieres,	175. a
Arts inuentez par les Philosophes,	180. b
Asclepiades,	197. a
Asclepiodorus,	492. b 493. a
Asie,	525. a
Asie agitée d'un tremblement de terre,	ibid.
Asiaticus Valerius,	434. a
Asinius Gallus,	121. b
Astrologie,	176. a 493. b
Atabulus, vent insecte la Pouille,	522. a
Atalanta, isle,	532. a
Athenes,	460. a
Atbenodorus,	419. b
Atomes,	39. b
Attalus,	80. a 130. b 146. a 496. b
precepteur de Seneca,	223. a
aime l'austerité,	224. b
amistie avec la discipline des Hetrusques la subtilité des Grecs.	496. b
Attalus Roy d'Asie,	432. b
Attilius brutal, & sa dissolution,	345. b

# Table des Matieres.

	125 a
<i>Attius, poëte.</i>	14 a
<i>Auarice,</i>	184 a
<i>description d'Agüé les proprietés ez posses-</i>	
<i>siuice a di</i>	145. a 179 b
<i>sions, si iamaís assouüe,</i>	191. b
<i>Auarice</i>	222. b
<i>ne jonne enuers aucun,</i>	
<i>l'Arice &amp; l'ambition causes de grands maux,</i>	
<i>67 b</i>	
<i>Auarice du temps est honnesté,</i>	436.
<i>Auerlin, montagne:</i>	441 b
<i>Auguste,</i>	7 a 26. a 396. a 438. b 450. a
<i>451 455.</i>	
<i>Auguste a fait &amp; dit plusieurs choses dignes de</i>	
<i>memoire,</i>	384 b
<i>Auguste doux. contre Cinna qui a ioit conspire</i>	
<i>sa mort,</i>	394, a
<i>a delinüé Centulus d'un labour vain,</i>	13. b
<i>a relegué sa fille, &amp; pourquoy?</i>	60. a
<i>Aulus Cremutius Cordus,</i>	453. b
<i>Auspice,</i>	493 b

B

<b>B</b> <i>Aba,</i>	88. a 546 b
<i>Babillins excellent en toutes sortes de sciën-</i>	
<i>ces,</i>	475 a
<i>Babylone, ville:</i>	470 a
<i>Bacchus,</i>	6 a 30 a 427 a
<i>Baia, ville:</i>	118 a
<i>Bain de Scipion,</i>	170 a
<i>Bain des libertins,</i>	ibid.
<i>Bain ancien &amp; tenebreux,</i>	169 b
<i>Bain,</i>	405 b 422 b
<i>Bains eschauffez sans feu,</i>	505 b
<i>Barbehaut, poisson delicieux,</i>	153 b
<i>les diuerses couleurs qu'il prend en mourant,</i>	
<i>304. a</i>	
<i>Barbehaut pesant quatre liures &amp; demie presen-</i>	
<i>té à l'Empereur Tybere, qui le fit vendre; &amp;</i>	
<i>fut achepté deux cens escus par Publius</i>	
<i>Oclanius,</i>	200 a
<i>B. Bassus,</i>	383 a
<i>Bassus Aufidius,</i>	101. b
<i>Batillus,</i>	543 b
<i>Belienus Bassus,</i>	383 a
<i>Bellerophon,</i>	434 b
<i>Bellone,</i>	395 a
<i>Benacus, fleuue:</i>	29 b
<i>Berosé interpreta Belus,</i>	509 a
<i>Bibliothèque: ornement necessaire d'une mai-</i>	
<i>son,</i>	422. a
<i>Bibliothèque d' Alexandrie bruslée,</i>	ibid.
<i>Bien, qu'est-ce?</i>	339. a 339 b
<i>Bien qui est donné peut estre osté,</i>	80 a
<i>Bien qui n'est marié avec l'honesteté, ne peut</i>	

<i>estre dout du nom de bien,</i>	143 b 339 a
<i>Bien &amp; mal ne s'assemblent en une mesme per-</i>	
<i>sonne,</i>	338 a
<i>Bien des mortels est mortel; le vray bien ne</i>	
<i>meurt point,</i>	338 a
<i>Bien public,</i>	69 a
<i>Bien souverain,</i>	80 a 103 a 146 a
<i>Bien souverain, qu'est-ce?</i>	404 b
<i>Biens de trois sortes,</i>	45 b
<i>Biens vrays quels ils sont?</i>	147 b 148 a
<i>ne se partagent,</i>	146 a
<i>Biens presens ne sont solides,</i>	18 b
<i>Bien-faict que c'est?</i>	4 a
<i>en quoy consiste,</i>	ibid.
<i>demeure,</i>	3 b
<i>est chose incorporelle,</i>	ibid.
<i>auue, encore que la chose qu'on donne vienne</i>	
<i>à perir,</i>	ibid.
<i>n'est iamaís perdu,</i>	2 b
<i>à qui bien colloqué,</i>	7 a
<i>est donné trop tard par celuy qui attend qu'on</i>	
<i>le prie,</i>	8 a
<i>superbement fait est odieux,</i>	9 b
<i>gracieusement receu paye la premiere pen-</i>	
<i>sion,</i>	13 b
<i>receu plaist,</i>	ibid.
<i>est chose louable.</i>	45 a
<i>comment se doit faire,</i>	7 b
<i>comment se doit recevoir,</i>	12 a
<i>dépend de la volonté de celuy qui le fait,</i>	56 a
<i>est un lien,</i>	62 b
<i>ne doit estre regretté,</i>	40 a
<i>n'est assubjéty à aucune loy,</i>	52 b
<i>n'est point deus s'il n'est fait volontairement,</i>	
<i>48 a</i>	
<i>pour gain ou profit est usure ou exactlon,</i>	32 b
<i>il n'y a Bien-faict si grand que la malice ne puisse</i>	
<i>blasmer,</i>	14. a
<i>l'action du Bien-faict &amp; ce qui est donné par</i>	
<i>l'action est appellé bien-faict,</i>	16 a
<i>Bien-faicts de deux manieres,</i>	69 a
<i>à qui se doiuent donner,</i>	2 b
<i>comment doiuent estre faicts,</i>	2 b
<i>s'ils se doiuent tous recevoir,</i>	12. a
<i>ne sont pareils,</i>	19 a
<i>comparez au balon,</i>	11. b
<i>Bien-faicts de Dieu infiniment plus grands que</i>	
<i>des hommes,</i>	29 b
<i>Bien-faicts des parens enuers leurs enfans,</i>	
<i>58 b</i>	
<i>Bion,</i>	66. a 421. a 425. b
<i>Bocchus Roy,</i>	441 b
<i>en Bæotie y a deux fleuues qui colorent les trou-</i>	
<i>peaux,</i>	505. b
<i>Bonté,</i>	33. a 339. a 339. b

## Table des Matieres.

<i>Bm, qui est?</i>	105. b
<i>Bon &amp; honneste comment different,</i>	339. a b
<i>Borcas,</i>	521. b
<i>Bras &amp; iambes lauez par les anciens,</i>	170. b
<i>Brebis estouffees durant un tremblement de terre,</i>	524. b
<i>Brocards de Natta Pinarius,</i>	346. a
<i>de Scavrus contre Ariston Philisophe,</i>	107. a
<i>de C. Cesar contre Asiaticus Valerius,</i>	434. b
<i>contre un Philisophe Pistagoricien,</i>	71. b
<i>Brutus &amp; sa mort bonteuse,</i>	163. a 459. a
<i>Brutus a escrit un liure de la vertu,</i>	200. a
<i>Burrus preuoit de Neron,</i>	400. a

### C.

<b>C</b> <i>Aecilius,</i>	210. a
<i>Cacilius vsurier,</i>	338. b
<i>Cecinna homme eloquent,</i>	497. b
<i>Celius orateur,</i>	380. a
<i>Caius Cassius durant sa vie ne beut que de l'eau,</i>	165. a
<i>Caius Cesar donna la vie à Pompée Pennus.</i>	
10. a	
<i>C. Cesar assiege la ville de Corfinium,</i>	23. b
<i>Caius Getulicus,</i>	511. b
<i>Caius Gracchus,</i>	459. a. b
<i>Caius Marius,</i>	46. b 229. b
<i>Clemence de Cesar,</i>	24. a
<i>Cesar,</i>	23. b 37. b 47. a 50. a 60. a 67. b
76. b 383. a 384. b	
<i>Cesar pouste de gloire,</i>	196. a
<i>Cesar brusta un paquet de lettres enuoyees à Pompée,</i>	372. a
<i>Cesar passa par l'Angleterre,</i>	459. a
<i>Cesar porta patiemment la mort de sa fille,</i>	
<i>ibi d.</i>	
<i>Cesar ayant perdu sa sœur ne pleure point.</i>	
451. b	
<i>Cesar Caligula,</i>	383. 384. a 386. b 425. a
<i>Caligula appelle Iupiter au combat,</i>	363. a
<i>Calpurnes,</i>	537. a
<i>Callistratus,</i>	61. b
<i>Callistus,</i>	114. a
<i>Calpurnius Sabinus,</i>	97. a 99. b
<i>Calvus contre Varinius,</i>	193. a
<i>Cambyses,</i>	493. a
<i>Cambyses furieux,</i>	169. a
<i>Cambyses adonné au vin,</i>	581. b
<i>Camillus ennoyé en exil,</i>	47. a
<i>Candauié,</i>	103. b
<i>Cantius Iulius, &amp; sa mort.</i>	425. a
<i>Cannes,</i>	365. b

<i>Capitole,</i>	458. b
<i>Carie,</i>	504. b
<i>Carthage,</i>	445. b
<i>Cassander assiegea les François</i>	265. b
<i>Catilina,</i>	502. b
<i>Catilina ingrat,</i>	47. a
<i>Catilina ennemy de Ciceron,</i>	46. b
<i>Caton defendeur de la liberte,</i>	37. b
<i>Caton.</i>	47. a 118. b 141. b 162. a 172. a 193. a
219. a 340. a 426. a 426. b	
<i>Caton note d'yrongnerie,</i>	426. b
<i>Caton chassé à coups de poing &amp; de crachats depuis la place aux harangues, iusques à l'arc Fabian,</i>	428. b
<i>Caucaze,</i>	514. a
<i>Celeste nature est toujours en mouuement,</i>	468. a
<i>Censure de quelques actions de Caton d'Vili- que.</i>	86. b
<i>Centaures,</i>	125. b
<i>Champagne, ou terre de Labour,</i>	419. a
<i>sa fertilité &amp; ses delices ont perdu Hannibal,</i>	118. a
<i>Chameleon change de couleur,</i>	482. a
<i>Charge doit estre aux forces,</i>	94. a
<i>Chamander composa un liure des cometes,</i>	
537. a	
<i>Charondas legislateur,</i>	180. b
<i>Charybdis, 103 b 112 a 460. a: sa nature &amp; description,</i>	157. a
<i>Chastrez du temps d'Antonius prenoient tribut de Rome,</i>	47. a
<i>Chelidon mignon de Cleopatra,</i>	173. a
<i>Chieux longs &amp; nourris anciennement.</i>	349. b
b 440. b 486. a	
<i>Chimere,</i>	229. a.
<i>Cholere, sa definition,</i>	395. a. b
<i>Voy les trois liures de la Cholere.</i>	
<i>Cholere souuent exercee tourne en cruauté,</i>	
365. b	
<i>Cholere grande est une sureur,</i>	92. a
<i>Cholere est un vice que nous admettons de nostre propre volonte,</i>	364. b
<i>Cholere n'est decente en un Roy</i>	392. a 392. b
<i>Chose honneste a en soy prix,</i>	58. b
<i>Choses celestes,</i>	176. a
<i>Contemplation des choses celestes surpasse l'opulence des riches,</i>	476. b
<i>Chrysippus,</i>	3. a 3. b 11. b 23. a 81. a 230. a
<i>Ciceron enuoyé en exil.</i>	47. a
<i>Ciceron,</i>	228. a 388. b 423. b 437. b
<i>ses Epistres ont immortalisé Atticus,</i>	93. b
<i>son langage post &amp; doux,</i>	109. a
<i>se mocquoit plaisamment au grand nombre des Poëtes Lyriques,</i>	116. a

depeint au vis l'horrible meschanceit de Clodius,	203. b
comparé avec A. Pollio. & a composé des livres de la republique,	224. a
quelle est la composition de son parler,	232. a
subiect ordinaire de ses Epistres,	338. b
descouvre la coniuuration de Catilina,	462. a
malheurs qui ont precedé sa mort,	426.
sa mort,	426. a
Ciel,	476. a
commun à Dieu & aux hommes.	460. a
Cierges souloient preceder aux funerailles,	
231. b 423. b	
Cimber Tillius,	386. b
Cimbriens,	46. b 196. a 360. b
Cinna,	37. a
Cité est un estat fort bon, lors qu'elle est gouvernee par un Roy,	13. a
Claranus,	133. b
Claudius Empereur à quel iour & heure mourut,	545. b 546. a b
il fut empoisonné avec d.s champignons poudrez de coloquinte,	545. a
ses derniers propos,	547. a b
Claudius Quadrigarius,	23. a 441. a
Cleantes, 46. a 54. a 78. a 111. b 191. a 222. b	
Clemence est la vertu plus seante à l'homme,	391. a 392. a
Clemence necessaire aux Princes,	392. a
les rend semblables aux dieux,	392. b
Clemence desinie en plusieurs façons	400. b
Clemence ornement des Empires,	395. a
Cleophanes ville, où ceux qui denoient observer les signes de la tempeste, si par leur negligence les vignes eussent esté baillées, estoient punis,	525. b 526. a
Cleopatra,	166. a
Clidemus,	492. b
Clodius,	365. a
Clodius corrupteur des Iuges,	203. b
Clodia,	459. a
Clotbo,	546. a b
Cn. Lentulus,	14. a
Cn Pompeius,	47. a 195. b 462. a
Cn Piso,	362. a
Colonies des Romains,	468. b
Colomnes,	235. b
Combat des crocodilles & dauphins sur le fleuve du Nil,	514. a
Combats sacrez,	41. b 42. a
Combattre avec son pair douteux, avec son superieur dangereux, avec son inferieur laid,	375. a
Cometes,	536. a b 538. b 541. b
Cometes diuerset en diuers lieux,	539. b

Compagnie pour apprendre sert beaucoup,	78. a
Concorde agrandit les choses petites : la discord de les abaisse & perd facilement,	194. b
Condition autre des biens, autre des commoditez,	174. b
Condition miserable de ceux qui apprennent toujours d'autrui,	105.
Canon a colligé les ectipses du soleil.	536. b
Conscience bonne, quelle?	34. b 101. b
204. 209. a	
Conscience,	16. a 34. b 62. b 111. a 204. a
Conscience le soir examinee, se rend plus saine,	388. a
Conscience mauuaise fuit la lumiere,	346. a
Conscience bourreau domestique des meschans,	204. a
Conseil.	107. b 155. a
Conseil utile, grand benefice,	60. a
Consolation,	191. b 209. a
Constance es tourmens.	205. a b
Constitution & complexion des hommes diuerses,	344. a
choses Contraires ne peuvent subsister en mesme subiect,	15. a
Contumelie n'est estimee digne de vengeance par les loix: & est vne iniure laquelle n'est grieue,	377. a
Contumelies plus grieues aux Princes que les iniures,	394. b
Conuersion,	79. a 426. a
Corbule, & son brocard,	433. b
C. Cordus, & sa mort,	463. a
Corfinium.	23. b
Corinthiens offrirent à Alexandre l'hommeur de leur bourgeoisie,	6. a b
Coriolanus ingrat,	46. b
Cornelie fille de Scipion eut douze enfans, veit mourir dix de ses enfans,	459. a 472. b
Corps de l'homme,	79. b 236. a 370. b
Corps, les vns composez, les autres continus,	214. a
Correction quelle doit estre,	78. a
Correction odieuse au meschant,	388. a
Corus,	522. a
Corycus, montaigne,	502. a
Cossus, yuongne discret & aduise,	165. a
Cosure,	467. b
Couleur rouge excite le taureau,	486. a
Couleurs diuerset en l'arc en ciel.	480. b 481. b
Couronne manale,	26. a
Couronne meteore,	478. a
Consumme plus forte que toute loy,	49. a
Crainte,	127. b 526. a
Crainte redonde sur son autheur,	367. b

<i>Crainte de la mort d'où prend sa source,</i>	155. b
<i>Crassus,</i>	340. b 437. b
<i>Craus auditeur de Stilpon,</i>	81. b
<i>Creancier,</i>	48. a 52. a 68. b 94. a 449. a
<i>Crementius Cordus, &amp; de sa mort,</i>	463. a
<i>Crispus Passienus,</i>	7. a 511. a
<i>Cræsus captif,</i>	114. a
<i>Croire à tous ou à nul est vice,</i>	75. b
<i>Cruauté: sa definition &amp; ses especes esclaircies par exemple</i>	32. a 78. b 362. a 371. b 382. a 384. a 393. b 401. a 425. a b.
<i>Cruauté compaigne de l'yvresse,</i>	165. a b 166. a
<i>Chrystal d'où se fait,</i>	506. b
<i>Cumes, ville,</i>	121. b
<i>Cupidité doit estre refrenée,</i>	18. a 77. b 93. b 128. a b
<i>Curius Dentatus fort severe en sa vie, ses apophibegmes, mena premier en triomphe des elephants,</i>	342. b 420. b 458. a 441. a
<i>Cuzigliano, isle,</i>	506. a
<i>Cyclades,</i>	508. a
<i>Cinius philosophe,</i>	11. b
<i>Cypre gaste par un tremblement de terre.</i>	185. a
<i>l'Empire de Cypre ruiné par Antigonus.</i>	27. b
<i>Cyrenaiques opinans de la dinison de la philosophie,</i>	179. a

## D

<b>D</b> <i>Anube, ou Danoie. fleuve,</i>	437. b 501. a 512. b 527. a
<i>sa roideur &amp; violent cours,</i>	507. b
<i>Darius, 114. a. cruel,</i>	382. b
<i>Darius occis par Alexandre,</i>	531. b
<i>Debiteur,</i>	43. b 56. a 92. a
<i>c'est le propre d'un mauvais Debiteur de dire mal de son creancier,</i>	457. a
<i>Decembre decaie aux ieux Saturnaux,</i>	90. a
<i>Decius fit un solennel de monu pour le salut de son pays,</i>	36. a 137. b
<i>Deluge uniuersel descript fort amplement,</i>	507. a 508. b 599. a
<i>Demades condamna un marchand pour un mauvais souhait.</i>	61. b
<i>Demaratus hono:é par Xerxes pour luy auoir dit la verité,</i>	59. b
<i>Demetrius &amp; Antiochus fils de Demetrius Roy de Syrie,</i>	559. b
<i>Demetrius, affranchy de Cn. Pompeius, riche,</i>	422. a
<i>Demetrius Cynicus, 64. a 186. a 554. b 409. a 511. a</i>	
<i>Demetrius Polyorctes,</i>	81. b 429. b

<i>Demetrius loué,</i>	92. b 129. b 138. b
<i>Democbares Partefiaſtes,</i>	384. b
<i>Democrite,</i>	158. a 183. a 516. a 518. b 530. b 536. b
<i>rioit toujours en public,</i>	367. a 425. b
<i>estimé furieux,</i>	158. a
<i>a trouué la maniere de faire des arcades &amp; vouues,</i>	383. a
<i>a mesprise l'argent,</i>	412. b
<i>ietta ses richesses en la mer,</i>	355. b
<i>Destin,</i>	221. a b 354. b 355. a 446. b
<i>Destin est un ordre des causes, ne se peut changer par foudre,</i>	91. b 494. b
<i>Destinées inexorables,</i>	446. a
<i>Dialectique,</i>	113. a 216. a 162. b
<i>Didymus Grammairien, escriuit quatre mille liures,</i>	177. b
<i>Dieu.</i>	29. a b 30. a 36. b 110. b 132. a b 133. a 148. a 200. a b
<i>Dieu: a donné à vn chacun de nous un pedagogue,</i>	226. b
<i>Dieu doué de diuers noms,</i>	29. b 30. a b
<i>Dieu par la vertu de sa parole porte tout.</i>	103. b
<i>Dieu est prez de nous, voire dedans nous,</i>	109. b
<i>Dieu le plus grand &amp; le plus puissant de toutes autres choses,</i>	125. b
<i>Dieu est fort amy des bons,</i>	146. b 311. a
<i>Dieu modere tout,</i>	126. b 132. a b 133. b 406. a 522. a
<i>Dieu cae. ce les bons,</i>	313. b
<i>nous a donné infinis biens,</i>	30. b
<i>estuec les uns &amp; abaisse les autres,</i>	500. a
<i>Dieu nous a fait ses compaignons &amp; membres,</i>	188. b 215. b
<i>sa bonté a causé qu'il a fait le monde.</i>	132. b
<i>il n'y a personne qui soit digne de Dieu, que ce luy qui a mesprise les richesses,</i>	91. a
<i>Dieu void tout.</i>	194. a
<i>Dieu estre aubeur de tous biens, comment se preunt,</i>	29. a
<i>sa prouidence enuers les hommes,</i>	227. a
<i>Dieu recognen par les nations les plus sauuages,</i>	236. a
<i>seruir à Dieu est liberte,</i>	408. a
<i>ſuy Dieu,</i>	101. b
<i>personne n'a cogneu Dieu,</i>	105. b
<i>les Dieux sont tesmoins de toutes choses,</i>	215. b
<i>conferent benefices aux ingrats,</i>	35. b
<i>ne se repêcent de leurs premiers conseils,</i>	56. b
<i>le premier culte est de croire qu'il y a des Dieux,</i>	200. a b
<i>Diſtateur, maistre du peuple,</i>	224. a
<i>Diodoro Epicurien se tua de sa main propre,</i>	409. a

<b>Diogenes.</b>	42. a b 114. a
<b>Diogenes, exemple de patience.</b>	388. b
<b>n'auoit qu'un seruiteur.</b>	422. a
<b>Diogenes Apolloniates.</b>	491 a 514. b
<b>Dionysius le Grand doit estre preferé à plusieurs Roys.</b>	395. a
<b>Dionysius le tyran de Syracuse.</b>	460. a
<b>Diuination moquee.</b>	493. b
<b>Domitius gardé par son esclau.</b>	23. b
<b>Donation &amp; presens sont differens.</b>	51.
<b>Donation est difficile.</b>	410. b
<b>Dorus, libraire.</b>	66. a
<b>Douleur.</b>	84. b 134. b 209. b 425. a 449. b 456. a b
<b>Douleur comme doit estre supportee.</b>	421. a
<b>Douleur legere, si l'opinion n'y a rien adiouste.</b>	156. a
<b>Douleur grande n'est pas douleur.</b>	102. a
<b>Douleur tolerable ou courte.</b>	155. b
<b>Droit des nations, veütre ce qu'on a achetté s. a</b>	
<b>Drusilla veütre monter au ciel apres son deceds.</b>	546. a
<b>Drusus planta les enseignes des Romains en Alemagne.</b>	455. a
<b>Dueil.</b>	116. a 463. b
<b>Dueil doit estre porté par les femmes dix mois.</b>	130. b 473. a
<b>vn Dueil la coustume estoit de tondre les enfans.</b>	43. a
<b>Duillius le premier vainquit en bataille navale.</b>	441. a

E

<b>E Arinus enfant admirable</b>	164. a
<b>Eau, element. Par tout le 3. liure des Questions naturelles.</b>	499. a
<b>l'eau &amp; le feu dominét sur les choses terriennes.</b>	509. a
<b>Eau viue.</b>	501. b
<b>sa cause briefuement descrite.</b>	49. a
<b>Eclipse de soleil.</b>	484. a
<b>Eclipses se voyent fort bien par le moyen d'un miroir.</b>	231. b
<b>Edifices magnifiques.</b>	231. b
<b>Education, &amp; son fruit.</b>	96. b 457. b
<b>Egnatius coniuira contre Auguste.</b>	394. a 437. b
<b>Egypte.</b>	437. b 406. b 512. b
<b>ne trembla iamais.</b>	476. b 533. b
<b>Egyptiens ont fait quatre elements.</b>	503. a
<b>adonnez à l'Astronomie.</b>	536. b
<b>Elements quatre en nombre. 370. b renouuent les uns dans les autres avec le temps.</b>	502. a
<b>Elephans menez en triomphe par Curias Dentatus.</b>	441. a
<b>Elephans ont peur oyans le grongiement du</b>	

<b>pourceau,</b>	467. b
<b>Eleusis.</b>	536. b
<b>Ellius maquereau fort riche.</b>	354. b
<b>Embrasement veu en l'air.</b>	485. a
<b>Emee quel'enuers son pere.</b>	27. b 61. a
<b>Enfans exposez aux murcees pour estre mangez.</b>	389. a
<b>Enfans bien peignez &amp; qui se parfument ne promettent rien de constant.</b>	233. b
<b>Enfans comme deuoient estre enseigner.</b>	107. b
<b>108. a 193. a</b>	
<b>Enfant veu à Rome de grande stature, meurt aussi tost.</b>	463. b
<b>Enfers, &amp; de leurs peines &amp; supplices fabuleux.</b>	97. a b 461. a
<b>l'Ennemi le plus dangereux à l'homme, c'est l'homme.</b>	216. a
<b>pardonner aux Ennemis,</b>	389. b 393. a
<b>Ennius.</b>	224. b
<b>beaucoup de ses mots sont hors d'usage.</b>	124. a
<b>Enseignemens.</b>	108. b 197. a b 455. b
<b>Enuit rauit le repos de l'homme.</b>	14. a
<b>Ephesios, isle de Licie.</b>	157. b
<b>Ephesus, ville fort celebre.</b>	215. b
<b>Ephor, historien suspect &amp; de peu de foy</b>	339. b
<b>Epicure. 104. b 204. a sa sobriete.</b>	90. b
<b>ses Epistres à Idomeneus, qui l'ont rendu illustre.</b>	93. b
<b>ses conseils &amp; preceptes notables.</b>	94. b
<b>se rioit des peines d'enfer.</b>	97. b
<b>fait deux sortes de bien, dont est composé le souuerain bien.</b>	136. b
<b>sa secte blasmee sans raison.</b>	407. a
<b>Epicure fait Dieu sans armes.</b>	31. b
<b>fait profi s'ü des choses saintes &amp; tristes.</b>	407.
<b>fut long temps incogneu.</b>	158. a
<b>nie que le sage soit cõtient de foy mesme.</b>	79. b
<b>Epicuriens disent que la vertu est chambierte de la volupte.</b>	28. b
<b>Epigenes, &amp; son opinion touchant les cometes</b>	356. b 337. a b
<b>Erafinus steuue, &amp; son cours diuers.</b>	506. b
<b>Eraxo cheualier Romain fut tué par le peuple à coups de trenche plumes pour auoir tué son fils à coups de souit.</b>	396. a
<b>Erreur publique tient lieu de droit.</b>	347. a
<b>Esclau est vn perpetuel mercenaire.</b>	22. a
<b>Esclaves saüans la vie à leur maistres.</b>	23. b
<b>Eschyle, &amp; son erreur touchant le Nil.</b>	514. a
<b>Esopo. 448. as son plat renommé.</b>	158. b
<b>Espris.</b>	191. a 218. b 222. a 421. a 426. a 452. b 463. b
<b>l'Espris ne peut auoir une couleur, &amp; l'ame une autre.</b>	231. a
<b>Espris meschans &amp; vicieux comme se doiuent</b>	

corriger,	359 a
Esprits diuers,	116. a 222 a
comme il les faut considerer,	104. b
comment il les faut recreer,	426 a
Esprits contraincts ne rendent iamais ce qu'on espere d'eux,	421. a
Essence,	125. a
Estoilles ne tombent,	478 a
diuers Estudes des homes, 4; 6: a 446. b 468. a	
Estuue de Scipion,	170. b
Etesles, vents sont enfler le Nil,	514. b
pourquoy ne soufflent qu'en este, & du- rant quelques iours seulement,	520 a
Ethiopia, ses grands deserts secs & sans fon- taines,	506 b
Ethiopia n'a point de neiges,	514 a
Etna, montagne iettant feux, appelée mainte- nant <i>Monte S. Angelo</i> ,	147. a
vomit par fois des sablons bruslans,	493. a
Euander assiste le Royaume des Arcades au bord du Tybre,	468 b
Eudoxe fut le premier qui porta d'Egypte en Grece la cognoissance du mouuement des planetes,	536. b
Euphrate, fleuue, 437. b sort peit au sortir de sa source, 25. a: garde les Parthes de passer,	476. b
Euphrosyne l'une des Graces,	3. b
Euripide poete parlant des auaricieux,	234 b
Euronotus, vent.	522. a
Eurus, vent sortant de l'Orient d'hyuer, <i>ibid.</i>	
Eurynome mere des Graces,	3. b
Exemples de plusieurs grands qui sont tom- bez d'une haute dignité.	424. a
un seul Exemple de luxure ou auarice a fait beaucoup de mal,	78. b
Exemple d'un cœur braue & genereux.	13. a
Exemples ont plus d'efficace que les preceptes, 77. b	
Exemples de gens determinez à mourir: Voyez <i>Mort</i> .	
Exercices du corps quels sont louables, & quels non,	87. b

## F.

<b>F</b> abian Philosophe mené deuant le Senat, pour estre ouy à tesmoin rougit de bonie, 82. b	
son eloquence & grand scauoir.	109. a
acclamatiōs du peuple en ses disputes.	119. b
son langage affecté,	125. a
comparé à Ciceron en eloquence.	252. a
son dire touchant l'estude des choses frivo- les & vaines.	447. b
Fabius Allōbroge.	87. a
Fabius Persen, 13. son impudicité & vilenie,	

37. a. parvient à la dignité sacerdotale pour l'ancienne noblesse de sa maison.	37. a
Fabius & son dire notable,	174. a
Fabius temporisant remis sus la Rep.	36. a
Pabricius, sa pauuete. 252. a. labouroit sa ter- re luy mesme. 352. b. aduertit Pyrrhus des embuches & trahisons de son medecin.	341. b
reietta les richesses. 205. b & l'or de Pyrr- hus.	341. b
Faits doiuent respondre à la parole.	411. b
Faire n'est ambittieuse.	340. b
Faim enduree par beaucoup de soldats.	89. b
Faveur du peuple s'acquiert par mauuais arti- fices.	100. b 193. a 196. b
Fausseté se couure souuent au masque de vé- rité.	371. b
Fcintise retourne bien tost à sa nature.	392. a
Felicité gist en la vertu,	408. b
en l'honneste & sagesse, 147. a 339. a 355. b	
incertitude & misere de l'humaine Felicité	234
Felicité saluee.	159. a
Felicité trop grande donne tous les iours nou- ueaux tourmens.	105. b
Fèmes, & leur luxe. 198. a Voyez <i>Impudicité</i> .	
Femmes forctoses des bonheurs & dignitez, 472. a	
Femmes siettes à la goutte,	198. a
Festes pourquoy instituees,	90 426. b
Festes Saturnales,	90. a
Festin & banquet public à la mort des grands seigneurs.	146. a
Feu engendre des animaux.	519. a
Fin se fait en deux façons,	477. a 491. b
Fidus Annus.	511. a
Fidus Cornelius pleure en plein Senat, estant appellé austruche pelee,	433. b
Figures de feu,	477. b
Fils corrompu par la douceur du pere, 27. a 370. b scauoir si le fils peut faire un plus grand bien à son pere qu'il n'a receu de luy,	24. b
Fin doit estre considerée en tout, 142. a 436. b	
Flatterie,	433 347. a 371. b
Flatterie nourrit la cholere,	371. a
ne faut prester l'oreille aux Flatteurs,	130. a
Fleuue & lac sont differens,	301. a 519. a
Fleuues diuers produisent diuers effects,	506. b
Fluteurs & Pbrigiens tombans surieux ausors de leurs flutes.	223. a
Fol est ce luy qui pense en ses sapes,	371. b
Rols & leurs miseres,	442. b
aucune chose ne leur appartient,	105. b
differēce entre les Fals, ignorans & sages, 359. a	
Fitzgens qui ont des vertus admirables.	505. b
Fortune,	23. a 185. a 375. a 461. b 467. a
ses effects.	204. b

# Table des Matieres.

ce que Fortune a fait rien, ne peut estre estimé,	79 b
Fortune darde ses traits en vain contre les mœurs,	106 a b 147. b
grâce Fortune est une grande seruitude,	447. b
Fortune n'este sinon ce qu'elle a donne,	429. b
Fortune nous peut rauir ce qui est fluxe & caduque.	4 b
Foudres & esclairs differens,	477 b 485 a 491. a b
que c'est que Foudre,	491. a
effets de la Foudre,	491. b 496. b
Foudre cause de grands embrasemens,	491. a
a en soy une force pestifere.	497. a
art des Foudres se diuise en trois,	494 a 495. a 496. a b 497. a
Foy honoree est reputee entre les plus grands biens des hommes,	45 a 277 a
Frugalité de Scipion,	170. b
Frugalité des anciens,	181 a 407 a 486 b
Frugalité, vray entretien de santé,	340. b
Funeraillles.	345. a 385 a 456. b 460. a
Furnis & sa louable recognoissance a l'endroit d'Auguste.	14. a
Futur incertain,	18. b 204. b 439. b 457 a 463 a

G

<b>G</b> ing vient souvent de la perte d'autrui.	61 b
Galatie a un fleuue infectat les troupeaux	506
Gallion frere de Senecue,	216 b
sa louange,	511. b
Gaulois assiegez par Cassander,	502. b
Gausseurs, & leur coustume,	101. a
Genius & lunon donnez à chacun,	226. b
231 b	
Geometrie s'oublie aisément pour sa grande subtilité	18 b
Geometrie apprise par Alexandre.	185 b
Glac & gelees sont choses distinguees,	515 b
Gladiateur prend conseil sur le lieu du combat,	94 a. prend à deshonneur si on le fait comba-
tre contre un moindre,	352. a.
Gloire accompagne ceux qui la suyent,	41 b
Gloire, ombre de vertu,	158. a
Gorgonius,	171. b
contre la Gourmandise,	180. a 227. a
Gourmandise, Voyez Apicius,	
Gracchus & Drusus premiers de Rome qui separent leurs suyuans par troupes & rangs,	60 b
trois Graces.	2 b
à quel dessein elles dansent,	3. a
pourquoy elles rient,	3. a

Grammairiens, & leur office	175. a
leur vanité.	175. b 177 b
Grece,	441. a 488 a
Grecinus Iulius occis par Cesar,	13. a
Grecs,	42 b
Grecs vindrent en la Gaule, & les Gaulois en Grece,	468. a
Greste comme se fait, 155. a vaine superstition pour destourner la greste,	516. a
Greste en quoy differe de la neige,	515. a
Grylle renomme par les liures de Platon,	26. a
Guerre ciuile,	10. a b 352. b
miserables effets d'icelle,	366 b
Gyarus, isle où on releguoit les bannis.	467. b
Gytlippus allant à Syracuse luy sembla veoir une estoille sur une lance,	478. a
Gyndes, fleuue contre lequel se courroucane Cyrus. si departir son canal en CLXXX. fosses,	384. a

H

<b>H</b> abit quel doit estre,	77. a
Hannibal,	365. b
Hannibal passa les Alpes,	499. b
Haphe,	124. a
Harmodius tyrannicide,	69. a
Harpagus Roy selon & inhumain,	381. a
Harpaste aueugle,	117. a
Haterius orateur renomme.	109. a
Hecaton: son dire notable touchant les biens-faits. 12. b touchant les Graces,	3. a
recepte d'Hecaton pour se faire aimer.	80. b
Hecube en seruage,	175. b
Helice & Buris, villes submergees de la mer,	537. a 419. b
Heracitus philosophe, surnommé Scotinus pour l'obscurité de son langage,	83. b
Heracitus ploroit lors qu'il sortoit de sa maison,	367. a 415. b
Her. cuie saint citoyen de Corinthe,	6 b
Hercule b. nsté vis,	426. a
Herennius M. acer,	434. b
Hermachus disciple d'Epicure.	78. 104. b 119
Hesode a donné le nom aux Graces,	3. a
Hesode sçauoir-men s'il est plus ancien que Homere,	175. b
Heureux n'est qui ne le pense estre,	81. b
Hiero Roy des Syracusains,	232. b
Hieronimus,	362. b
Hippias tyran,	371. b
Histoires remarquables; de Rufus Senateur. 24 de personnes destinees aux Spectacles à Rome, 141. de la mort volontaire de Drusus Libo. 140. b; de Cremulius Cordus, 463. a de Sp. Anius Lanternier,	346. a

# Table des Matieres.

de Tyrannius vieillard fort age & officier de Cesar.	444. a.
Histoire facetieuse de Calvisius Sabinus riche homme, & Saelius Quadratus escornifleur & bouffon.	99. b
Homere poete.	3. a. 175. b
n'auoit qu'un seruiteur.	471. b
Homme excellente creature.	33. b 56 b 57 a
133. b plus precieux que toutes les bestes sauvages du monde.	221. a. l'ennemy le plus dangereux à l'homme c'est l'homme.
	216. a
L'Homme vit plus sagement quand il n'a perdu l'honneur.	398. b
L'Homme le plus intractable & indocile des animaux.	396 : 397. a
Honnesteté de soy desirable.	28. b. 33. b
Honnesteté a en soy beaucoup de force pour attirer les hommes.	34 a 408: a
L'Honnesteté est volontaire & sans contrainte.	134 b
Honneur du Consul & Preteur.	131 b
Honneurs annuels.	3: 8: b
Honte en un enfant, bon signe.	82. b
exemples de ce en plusieurs grands personnages.	ibid.
Huains Cocles.	341: b
Hosse ingrat.	31: a
Hoslius infame, & de son impudicité	485. b
autant s'ehauisse apres les hommes qu'apres les femmes.	ibid.
les mi-oirs qu'il fit faire à cest effect.	ibid
Huytle de laquelle les luicteurs se seruoient.	440
Huystr'es bones se peschent aulac Lucrin.	159 b
Hydre a plusieurs testes.	229. b

## I

<b>I</b> Apax, vent de la Calabre, liure 5 des Questions naturelles, chap. 17.	522: a
Ida, montagne, ou est nee la mere des Dieux.	434 b
Idee, qu'est ce.	124 b 125: a
Idomenee sauié par Epicure.	94 b
immortalité par les Epistres d' Epicure.	ibid.
Jeunesse propre au travail, & maniable aux exercices	224. a. belles instructions & aduerbissimens.
	34: b 105. a
Jeux mediocres relaschent l'esprit.	370. b
Jeux & Spectacles.	13: b 14: a 389 b
Jeux de gladiateurs	78 b Blasmez pour leur cruauté ibid. Voyez Spectacles.
Ignorance de la verité cause de beaucoup de mal au monde.	139. a
Ignorans reconnoissent trop tard leurs erreurs.	162: a
Image, chose morte.	166: b

Impudicité des personnes comment se destoure	119 b des femmes. 198. a. de de amer-
	cus Scaramus. 37: b
Industrie des abeilles.	344. b
Infamie n'est pas si grande quand il y a plusieurs condamnés.	398: b
Ingrats quelz	13: b 33. b. son mauvais naturel. 161. b
Ingrats de plusieurs sortes.	17. b
Ingrat se plaint des ingrats.	ibid.
Ingratitude frequente.	1. a. 2. b
quelle est sa cause.	161. b
Ingratitude dissout la concorde des humains.	33. a
Ingratitude humaine enuers Dieu.	57: a
Ingratitude a plusieurs especes,	17: b 15: b
sa misere & saleté.	161: b
Inimitié de grands.	360: b
Iniure. Voyez tout le liure, Que le sage ne peut sentir aucune iniure.	427: b
Iniure.	5 a 372 b
il n'y a point d'iniure que celle qui est faicte par deliberation & conseil.	372: b
faut mespriser les Iniures.	380: b
Iniure contraire aux biens-faicte.	32: b 374 b
Iniure differente de contumelie.	429. a
mespriser les Iniures est un grand courage.	374 b
Innocence est un fort rempart.	398: a: b
Inondation & deluge vniuersel qui doit arriuer selon les Stoiques.	508. b 509. a
Inquisitions & recherches inutiles & vaines.	175 b
Instruction pour la ieunesse.	27 b 105 b
Instruction contre la superstition.	200. b
Instruction touchant la nourriture des enfans.	371 a
Intemperance; imprecation de Senecque contre icelle.	382. b
Inuettive contre l'auarice, prodigalité & dissolution.	179. b
un iour d'un homme sçauant, vaut plus que tout l'age d'un ignorant.	157 a
un lion seul cachera le genre humain.	509. b
incertitude des iours de l'homme.	439. a
Ioye des sois & des meschans quelle est.	128. b
Ioye des sages.	145. a
Iphicrates. & sa responce à celuy qui luy reprochoit que sa mere estoit Barbare & Thracienne.	434 b
Isocrates tira Epurum des plaidoyers pour le rendre historien.	421 a
Ister, fleuve.	354. a 514 a
Itaque pays d'Ethyops.	135. a
Inge & arbitre enquoy differens.	19. a

# Table des Matieres.

<i>Ingruiba Roy mené en triomphe,</i>	424. a
<i>Iuin, mois auquel on cueilloit les febues,</i>	171. b
<i>Iunon &amp; un Genie donne à chaque homme par les Stoiciens,</i>	226. b
<i>Iupiter 3. b ses diuers noms,</i>	30. a
<i>Iupiter appellé au combat par l'Empereur Caligula,</i>	363. a
<i>Iupiter Capitolin,</i>	470. b
<i>Ixion 88. a attaché à une rouë,</i>	97. a

## K

<b>K</b> <i>Alendrier, ou liure de raisons,</i>	202. a
<i>au Kalendrier personne n'escriit les biens-faits.</i>	2. b

## L

<b>L</b> <i>aberius, Poëte,</i>	367. b
<i>Labeur nourrit les esprits generaux,</i>	88. b
103. a	
<i>Labeur &amp; trauail enuoyez aux gens de bien pour les exercer &amp; rendre meilleurs,</i>	353. b
<i>Lace demonien ieune meurt, volontairement pour sortir de seruitude,</i>	154. b
<i>Lacedemoniens prohibent que les leurs combattent à la luitte.</i>	42. a
<i>essayent le bon naturel de leurs enfans à coups de verges,</i>	236. b
<i>Ladas, bon coureur,</i>	167. b
<i>Ladon, fleuue, &amp; sa naissance par un tremblement de terre,</i>	332. b
<i>Laelius sage,</i>	131. b
<i>son esprit doux &amp; facile,</i>	83. a
<i>Langage n'a point de reigle certaine,</i>	231. a
<i>Langage corrompu demonstre la corruption des mœurs,</i>	103. b 232. a b
<i>Larcin,</i>	16. b 78. b 199. a
<i>Lecture de plusieurs autheurs tesmoigne un esprit inconsistant &amp; vagabond,</i>	75. a
<i>Lecture de plusieurs liures ne fait que distraire l'esprit.</i>	75. a 112. a
<i>Lecture nourrit l'esprit,</i>	112. a 166. a
<i>Lentulus homme facieux cracha à la face de Caton,</i>	388. b
<i>Leonidas Capitaine Romain,</i>	163. b
<i>Lepidus conspira contre l'Empereur Auguste.</i>	394. a
<i>Liberalité pourquoy ainsi appellée.</i>	14. b 411. a
<i>doit estre discrete,</i>	410. b
<i>plusieurs sont Liberaux par bonte.</i>	8. a
<i>Liberté iuste donnee entre amis,</i>	411. a
<i>Liberté vraye,</i>	178. a 150. b 158. b
<i>Libonotus vent,</i>	522. a
<i>Licinius homme riche,</i>	340. b
<i>Lieu du milieu est le plus honorable,</i>	431. b
<i>changement de Lieu est vne agitation de l'e-</i>	

<i>sprit affligé.</i>	75. a
<i>Ligures,</i>	469. a
<i>le Lion garde son maistre de l'iniure des autres bestes.</i>	12. b
<i>Linia femme d'Auguste perdit son fils Drusus en fleur d'aage,</i>	454. a
<i>son sage conseil sur le fait de la coniuuration de Cinna contre Auguste son mary,</i>	393. b
<i>Liuius Drusus homme aspre &amp; violent, desire en fin le repos,</i>	212. a
<i>Liuius autheur tres-elegant, &amp; qui auoit l'esprit grand plus que bon,</i>	363. a
<i>Liure escrit de trop menue lettre souuent reietté de nous,</i>	372. b
<i>pluralité de Liures distrait.</i>	75. a 112. a
<i>Voyez Lecture, accable plusost qu'elle n'instruit,</i>	422. b
<i>Liure de Lucilius loué par Senèque.</i>	113. a
<i>Liures en nombre de quarante mille bruslez en Alexandrie,</i>	422. b
<i>Louange que c'est.</i>	215. a
<i>différence entre Louange &amp; louagement. ibid.</i>	
<i>Louange autant notable que rare en un beau ieune homme.</i>	463. b
<i>Louange du frere de Polybe.</i>	446. b
<i>Louanges manifestent l'homme, à la façon qu'il les reçoit,</i>	119. b
<i>en quel sens les Stoiques prennent ce mot de Louange,</i>	114. b
<i>Louer en un homme ce qui n'est pas en luy, est sot,</i>	110. a
<i>Loy de nature,</i>	76. b
<i>Loy diuine,</i>	152. b
<i>Loy nulle au siecle d'or,</i>	188. b
<i>Loix de douze Tables descendent de charmer les fruiçts,</i>	516. a
<i>quelques Loix ne prohibent ny ne commandent.</i>	22. b
<i>Lucilius auditeur de Serapion,</i>	108. b
<i>son voyage en sicile.</i>	157. b
<i>Lucius Bibulus: sa mauuaise fortune en la mort de ses enfans.</i>	458. b
<i>Lucius Cinna grand amy d'Auguste apres sa coniuuration,</i>	394. a
<i>Lucius Pyso yurongne discret &amp; auisé,</i>	165. a
<i>Lucius Sylla cruel enuers Marius.</i>	385. a
<i>Lucius Syllanus genere de Claudius, &amp; sa mort</i>	549. a
<i>Lucr vient aux vns quelquesfois de l'incommodité des autres,</i>	62. b
<i>Lucrece.</i>	459. a
<i>Lucrin lac renommé, d'où se pescchent les buistres.</i>	156. b
<i>Lucullus,</i>	450. b

# Table des Matieres.

Lune d'où prend sa lumiere, 460. a 542. b  
 Luxe des anciens en plusieurs choses, 181. b  
 517. a  
 le Luxeruyne en bresce que la vertu a basti,  
 148. b  
 Lycie regio a des fontaines medecinales. 506. b  
 Lycurgus Legislatcur, & sa grãde sagesse, 180.  
 Lycus fleuve, & son cours sous terrain, 506. b  
 Lynceste fleuve, 505. a  
 Lynx a les yeux aygus, 36. a  
 Lyon ville de France, arse & brusleee entiere-  
 ment, 184. a  
 Lysimachus exposé à sa mercy d'un Lyon, 382. b  
 399. a sa cruauté enuers Telephorus Kho-  
 dien son amy, 382. b

## M

**M**acedoine. 437. b beaucoup de villes y  
 ont esté englouties par tremblement de  
 terre, 185. a  
 fleuve de Macedoine qui colore le bestail.  
 506. a  
 langage Macedonien entre les Indes & les Per-  
 ses. 468. a  
 Macedoniens, 42. a  
 Magnanimité, 401. a  
 Mal que c'est? 169. a  
 Mal n'est grand s'il n'est extrême, 77. a  
 Mal proueu est plus leger. 153. a  
 Mal, 33 a 84. a 148 b 169. a 405. a  
 enseignemens pour ne craindre les Maux.  
 149. b  
 le plus grand Mal de l'homme, c'est qu'il ait  
 soy mesme pour ennemy, 226. a  
 l'homme est seul auteur de son Mal, 227. a  
 Maux pourquoy de Dieu permis, 354. a  
 Maladies de tant de sortes, d'où sourdent.  
 198. b  
 Maladies & les passions de l'ame comme disse-  
 rël, 150 a b 380 b causes des maladies. 198. a  
 Malice, 31. a 160. a  
 Mamerus Scaurus Consul, sa vilanie & im-  
 pudicité, 37. b  
 Manes esclau de Diogenes, fugitif, 412. a  
 Marbres d'Alexandrie, 170. b  
 Marcellus amy de Senèque, & homme plai-  
 sant, 100. b  
 Marcellus fut exilé à Mitylene, 383. a  
 Marcus Agrippa honoré d'une couronne naua-  
 le. 26. a  
 grãd amy & fauori d'Auguste l'Empereur 60  
 son dire notable, 194. b  
 Marcus Allius acquit de ses debtes par Tibe-  
 re, & comment, 9. a

M. Antonius, son dueil en la mort de son frere.  
 404. a: les propos qu'il tint auant que se tuer.  
 51. b se perdit par l'yrongnerie, 166. a  
 M. Brutus, 469. a  
 si une grande faute de tuer iule Cesar, 13. a  
 a composé un liure intitulé du deuoir, 200. a  
 M. Caton, son dire notable, 43. b  
 son bien valoit un million d'or, 410. a  
 M. Curius Dictateur, & sapauvreté, 470. b  
 M. Heluius, ibid.  
 M. Marius cruellement traité par Sylla. 383. a  
 ses grands travaux, 443. a  
 Marseille, 396. a  
 Marius Statuë à Rome, 66. a  
 Marullus, 209. a  
 Mathematique, 177. a  
 Matiere bonne est souuent sans artisan. 114. b  
 Meandre fleuve, l'exercice & le plaisir de tous  
 les Poetes, 217. b  
 Mecenas son dire. 39. a regretté d'Auguste a-  
 pres sa mort, 60 a rapophbegme notable de  
 luy p 1 b son vilain & desbonneste desir 231.  
 ses dissoluës façons. 231. a b sa mollesse.  
 352. b  
 Medecin, comment se doit comporter à l'en-  
 droit de son malade fascheux & outrageux.  
 55. b 432 b peruers soubait & meschanc  
 dessein de certains Medecins. 61. a: annee  
 contagieuse, & mal saine leur est profita-  
 ble. 61. b  
 ne peuuent prescrire par lettre l'heure du re-  
 pas & du bain, 94. a  
 comparaison du Medecin du corps à celui de  
 l'ame, 150. a  
 Medecins anciens bien differens des modernes  
 en la cure des maladies, 198. a  
 Medecin visite le malade, non comme amy, mais  
 comme Empereur commandant, 55. a b  
 Medecin ne prescrit pas mesmes remedes à  
 tous, 361. a  
 Medecin fort subtil à percer l'apostume d'une  
 fille du Roy, 388. b  
 Medecine: sa pratique ancienne comparee  
 avec la moderne, 197. b 216. a 361. a  
 Medecine baillee auant le temps est tres-dan-  
 gereuse, 466. b  
 Mediens, 432. a  
 Megalepolis, 512. b  
 Megariens, secte de Philosophes, 178. b  
 Melas, fleuve de Beotie qui colore le bestail,  
 505. b  
 Memoire des biens-faits caduque, 18. a  
 Memphis, 474. b  
 Menander, 512. a  
 Meneuius Agrippa qui reconcilia le Senat

# Table des Matieres.

avec le peuple Romain, fut enseveli d'argens  
 amassé de porte en porte, 471. b  
 mensonge se descouvre aisément, 158. b  
 Mer a diuers noms, 509. b 514. a  
 iette au riuage tout ce qu'elle a de salle, 106. b  
 mercure, 3. a  
 Dieu compris sous ce nom, & pourquoy, 30. b  
 mere, quelle doit estre enuers ses enfans, 472. a  
 Merueille sept, 445. b  
 Messala Corvinus homme disert, 117. b  
 Messala & Narcissus ennemis du public, 111. b  
 Messana depuis appelé Messala, nom donné à  
 Valerius Corvinus, & pourquoy, 441. ab  
 Meschanceté nulle impunie, 204. a  
 Meschancetez de toutes sortes naissent dans un  
 cœur ingrat. 5. a  
 Meschanceté peut estre cachée, mais non as-  
 seuree, 204. a  
 Meschancetez horribles de Clodius. 203. b  
 Meschans ont leurs loix pour les punir, 69. b  
 83. a: leur conscience leur est vn perpetuel  
 bourreau. 204. a  
 Metaux excellens, & plus riches ont leur mine  
 profondement cachée, 95. b  
 Metellus endure constamment son exil, 96. a  
 son triomphe magnifique pour auoir vaincu  
 les Carthaginois, 441. b  
 devient auéugle, 354. b  
 Metellus fils de Marcia, 464. a  
 Metempsychose des Pythagoriens, ou trespas  
 d'ame de corps à autre, 223. a  
 Metrodorus disciple d'Epicurus, 78. a son opi-  
 nion refusee, 110. b: natif de l'isle de Zio,  
 530. b  
 Metronax Philopophe, 151. a 190. a  
 Miel en Indie se trouue aux fucilles des can-  
 nes, 166. b  
 Millet, ville, & ses colonies, 468. a  
 Mindyrides Sybaritain, son effeminee & ridi-  
 cule delicatesse, 372. a  
 Ministère, office & bien-faict ne sont pas le  
 mesme, 22. a  
 Miroirs sont utiles à ceux qui sont choleres,  
 376. a  
 diuers aspects des miroirs, 481. b  
 leur vray & droict usage, 486. a  
 Miroirs comment trouuez, 192. b  
 des images qui se representent dans les mi-  
 roirs, 481. a b  
 Miroirs d'Hostius, dont il se seruoit en ses a-  
 bominables impudicitez, 485. a  
 Misere de l'homme, diuerse, 88. a 104. a  
 226. 227. a 424. a  
 Misericorde, que c'est? 801. b  
 Mitridates Roy d'Armenie prisonnier. 424. a

Modestie & frugalité des anciens; 486. b  
 bonnes Mœurs sont agreables, 114. b  
 Monde, 132. a: eternel, subiect neantmoins aux  
 changemens, 126. a: sa matiere & ses parties,  
 488. b  
 Monde, temple des Dieux, 66. b  
 Montagne merueilleuse en Lycie, 157. b  
 Mont-gibel, gouffre merueilleux, 137. b  
 MONTANUS Iulius Poëte sauary de Tibere,  
 345. b  
 Moqueurs en fin reçoient leurs salaires, 434. a  
 Mort, 95. a 96. b 98. b 106. b 133. a 186. a  
 190. b 423. b 471. a 498. b 504. b 534. 535. a  
 Mort genereuse d'un Lacedemonien, 154. b  
 de Scipion beau-pere de Pompee. 96. b  
 de Caion, ibid.  
 Mort certaine par tout animal, 344. a  
 Mor: commune à tous ceux qui naissent 209. b  
 miserable estat de ceux qui craignent la mort,  
 528. b  
 Mort doit estre mesprisée, 76. a 83. b 96. b  
 106. b 163. a b 423. b  
 Mort n'est meditée par les hommes, 213. a  
 Mort n'est qu'une intermission de vie, 106. b  
 Mort du fils iustement lamentee par le pere, lors  
 qu'elle luy est annoncee. 449. a  
 Mort du Barbebaud & du Surmulet remarqua-  
 ble entre les animaux, 504. a  
 Morts ne sont plus rien, 461. a  
 Mourir bien, qu'est-ce? 140. b  
 Mourir on doit, & on ne le veut, 154. a. exem-  
 ple notable d'un homme determine à mourir,  
 141. a  
 Mouton marin, 384. a  
 Mucius Scenola mit au feu sa main qui auoit  
 failly à tuer le Roy Porcenna, 69. a 96. a  
 137. a 205. b 352. a  
 Mulet ou Surmulet poisson, 504. a  
 Murena conspira la mort d'Auguste, 324. a  
 Murenes nourries de sang humain, 397. b  
 Musique, 172. a  
 Myrmillo gladiateur se plaignoit que les combats  
 à outrance se faisoient trop rarement, 353. a: b

## N

**N**Appe presentée aux lions & aux ours, les  
 incite à cholere, 386. b  
 Naples: belle description de la grotte de Na-  
 ples, 123. b  
 Naples vexée par tremblement de terre, 524. b  
 Narcissus affranchy de Claudius, 550. a  
 Natta Pinarius: son subtil brocard, 346. a  
 Nature, 76. b 163. a 195. a 221. b 340. a: b  
 ne donne point la vertu: 184. a

fournit à l'homme ce qui luy est necessaire,	181. b
quatre Natures,	349 a
Nature doit estre suiuite,	77. a 88. b
encline à misericorde.	58 b
veut que les choses pires soient subiectes aux meilleures.	180. b
n'est sans Dieu, & Dieu sans elle, mais tous deux sont un.	30 b
se contente de peu.	76. b 340 a
souhaite peu, & l'opinion prou,	88 b
nous a donné un esprit curieux,	414. a
Nature d'un chacun doit estre considérée, à quoy elle est propre,	421 a
Nauigation s'aide des vents,	522 a
par la Nauigation vient le vomissement	120. a
L'art de Nauiguer comment trouué,	182. b
Nauires d'Alexandrie, gentille description de leur flotte,	153 a
Nausiphanes a dit n'y auoir rien de certain,	378. a
Nautonniers, comment cognoissent les signes de la tempeste,	478 a
Necessité,	84. a 158 a 181. b
c'est un grand mal de viure en Necessité,	84. a
Neige que c'est,	515 a
comment elle se fait,	526. b
Neige comment se conserue pour rafraïchir & mettre dans le vin,	517. a
Neige pourquoy est molle, & comment elle se fait,	519. b
Neige en quoy differe de la gresse,	515. a
pourquoy il Neige & ne gresse pas en Hyuer.	515. b
Neiges ne tombent point en Alexandrie,	516. a
Neptune,	146. a
nommé ENNOSIGAIOS. & pourquoy.	532. a
Neron elegant en ses vers,	482. a
Neron aagé de deux ans, lors que Senecque luy escriuit de la Clemence,	392. b
Neron Cesar enuoya deux Centurions pour trouuer la source du Nil,	527. b
Nestor a vescu long temps.	154. b
les ans de Nestor,	546. b
Nicopolis, cité ruinée souuentefois par trem- blemens de terre,	533. a
Nil abondant en esté,	513. a b
Nil en esté apporte force eau,	527. a
quelle est sa source & son cours,	512. b
comment il inonde tout le pays,	513. b
cataractes du Nil,	ibid.
Noble, quel	24. b 111. b
nul n'est plus Noble que l'autre, sinon le ver- tueux,	24. b
Noblesse vraye ne vient de race, ains de l'ame	

111. b	
Noblesse ancienne a esleu aux dignitez des hommes mal estimez & inutiles.	37. a
Noblesse vraye,	111. b 185. b
Nomentum, maison champestre de Senecque.	226. a
Nuceriane Colonie,	487. b
Nuée,	519. a
sa definition,	493. a
pourquoy heurte les montagnes sans ton- nerre,	492. b
Nuée se resoult en vent,	120. a
Numance ville forie, & sa prise,	430. a
les assiegez se tuent, & desfont eux-mesmes par leurs propres mains.	134. b

<b>O</b> bliger qui peut?	56. a
ie ne puis Obliger que celuy qui a puis- sance de recevoir,	69. b
quelle Obligation nous auons à nos medecins & precepteurs,	54. b
Occasion doit estre espiée,	94. a
Ocean,	64. a
clost le monde comme un cercle,	460. b
Oclauie sœur d'Auguste ayant perdu son fils Marcellus, vesquit tout le reste de sa vie en dueil,	454. b
Oebazus vieil gentil homme cruellement trai- té par Darius.	382. b
a eu trois enfans tuez par Darius.	ibid.
Oenopides Chius, & ses raisons pour monstrier l'accroissement du Nil en hyuer,	514. b
Oisiveté,	139. a
Voyez l'Epistre 19. d'un bout à l'autre. Voyez Repos & Solitude.	
Oisiveté sans lettres, est vne mort, & la se- pulture d'un homme uif,	162. a
Oisiveté blasmée,	157. a
Oisiveté rend mojs les vertueux,	162. a
351. b	
Olympe, montagne desmembree du mont Ossa par un tremblement de terre,	532. b
Olines, industrie des laboureurs à les cuisiner,	170. b
Onesicritus General des galeres d'Alexandre le Grand,	65. a
Opinion met tout en suspens,	155. b
155. a. b.	
toutes choses despendent de l'Opinion,	156. a
Opinion rend nos douleurs plus griesues qu'el- les ne sont,	158. b
Opinion des Hetrusques quant aux estance- mens des foudres,	498. b

# Table des Matieres.

Opinions des Stoïques, touchant les affections de l'ame, 285. a  
 touchant le demi-rond de l'arc en ciel, 483. a b  
 touchant le deluge universel, & fin au monde, 308 b, 309. a.  
 Ordre des choses quel, 477. a  
 Orpheus, 177. b  
 Ostia, ville sur laquelle l'ardeur du ciel parut si grande toute une nuit, que les regimens de Tiberius Cesar accoururent au secours, 485. a  
 Ours & lions sont esmeus à cholere s'il apperçoivent une nappe, 386. b  
 Outrage, 433. b  
 difference entre Outrage & iniure, 429. a

## P

Pacuvius par usage s'acquit la Syrie, 82. a  
 Padoue, ville basse par Arsenor, 468. b  
 Pads fleuve maintenant dit le Po, 55. b  
 Panetius, 104. b  
 Paphus, ville souuentefois ruinee par tremblement de terre, 235. b  
 Paradoxes, 13. b. 4. a. 46. a. 127. a. 355. a. 356. a. 401. a. 435. a. 469. a. 477. a. 336. b  
 Paradoxes touchant l'essence de Dieu, 477. a  
 Paradoxe qu'il vaut mieux se tuer que trainer une vie miserable, 134. b  
 Parens nous sans raius lors que nous commençons à les cognoistre & aimer, 42. b  
 mis au rang des biens, 134. b  
 Parelles quand ils se font : leurs presages & qualitez, 484. a  
 leur definition, ibid.  
 des Parelles doubles: comme ils se font, ibid.  
 leurs presages, 484. b  
 Parianus Artemidorus, 436. a  
 Parmenides philosophe, 178. a  
 Parricide comment puny par les Romains, 398. a. 396. a  
 Parsimonie, Voyez Frugalité,  
 Parthenope comment au iourd'huy appellee, 133. a  
 Parthes experts & ardeus à tirer de l'arc, 106. b  
 appareil des Romains pour les guerroyer du temps de Cesar, 432. a  
 Parthes ont un Roy, lequel il n'est permis d'aller sans presens, 399. b  
 Parthes portent les cheueux espars, 349. b  
 par les Parthes on vient à la cognoissance du monde, 222. a  
 Pastiche l'une des Graces, 32. a  
 Pastor cheualier Romain dissimule sagement

le dueil de la mort de son filz occis par C. Cesar, 374. b  
 Patroclus singulier de Calon, 433. a  
 Partie doit estre aimée, 133. b. 469. a  
 Paul Preteur, accuse d'auoir touché ses parties banteuser avec l'image de l'Empereur qu'il portoit en un anneau, 24. a  
 Paulina femme de Seneca, 216. b  
 Paulus A Emilius environ le teps de son triomphe vit mourir deux de ses enfans, 458. b  
 Pausanias, 38. a  
 Pauvre ne peut estre qui se peut contenter de peu, 184. b  
 Pauvre quel doit estre estimé, 75. b  
 Pauvres ont beaucoup d'auantages par dessus les riches, 421. b  
 Pauvrete est propre à qui veut philosopher, 98. a  
 moyens de supporter la Pauvrete, 90. a. 347. a  
 Exemple de Pauvrete heureuse & louable, 486. b  
 Pauvrete n'est pas tant subiection aux iniures de la Fortune, 482. b  
 Pauvrete consacree au Capitole, 202. b  
 necessaire à qui se veut addonner à la philosophie, 82. a  
 fait souhaiter la mort, 309. a  
 est ioyeuse, 471. a  
 maudite, moquee & mesprisee, 254. a  
 Pauvrete ioyeuse est chose honnestee, 75. b  
 Peché, quelle peine, 264. a  
 nubage n'en a esté exempt, 203. a  
 frequence du Peché oste la honte, 21. a  
 fait une coustume, 73. b. 398. b  
 cupidité de Pecher, 350. b  
 Peccade avec quelle medecrite doit estre conioincte, 422. a  
 Peda Albinouanus, & son plaisant conte de Sp. Anius, 346. a  
 Penelope, 175. b  
 Peneus, fleuve, quand il commença decouler, 332. b  
 le Pere complaisit autrement aux enfans que la mere, 351. a  
 le Pere doit estre nourry par son filz, 398. a  
 Peripateticiens ont adiaust à la philosophie une quatriesme partie, qui est la cuisine, 179. a  
 n'ont pas les affections, mais les moderent, 167. b  
 Perses, 421. b  
 Perses Roy mené en triomphe par Paulus Aemylius, 458. b  
 Petreus & Iuba tuez par la main l'un de l'autre, 351. a  
 Peuple cause souuent du vice, 78. b

# Table des Matieres.

**Peuple assant ne se flechist par aucune priere,** 443. b  
**Phalaris tyran cruel,** 70. a 365. b 401. a  
*exerça un genre de supplice appellé le Tau-  
 reau,* 234. b  
**Pharos autrefois separee de la terre,** 532. b  
**Phassis, riniere,** 470. a 514. a  
**Phedon,** 194. a  
**Pheniciens habitent l'Espagne,** 468. a  
**Phoenix oiseau ne peut naistre dans cinq cens  
 ans qu'une fois,** 110. b  
**Phidias statuaire,** 16 a 80. b 170. a  
**Philes, isle de difficile acces, & sa description,**  
 513. a  
**Philetos, traistrs larrons d'Egypte,** 118. b  
**Phillippe Roy de Macedoine chaste asprement  
 un soldat pour son ingratitude,** 39. a  
**Philosius metayer de Senque,** 83. b  
**Philosophe vraye, qui?** 439. b  
**Philosophe peut estre riche.** 411. a  
**Philosophe, & le sage en quoy sont differens,  
 ibid.**  
**le bon Philosophe s'arreste aux mœurs, & nan  
 aux discours,** 338. a  
**vanité des Philosophes,** 191. b  
**Philosophes sont affectionnez aux princes, &  
 ne mesprisent les Magistrats,** 146. a  
**Philosophes ne font ce qu'ils disent,** 101. a  
 409. ab  
**Philosophes doivent estre modestes en paroles,**  
 108. b  
**Philosophie,** 88 a 109. a 119 a 175. b  
 216. b 476. a  
**Philosophie morale diuisee en trois parties,**  
 179. a  
**Philosophie qu'est ce qu'elle enseigne?** 88. b  
 120. b  
*son nom est boy & reistté,* 78. a  
**Philosophie quel profit apporte,** 101. b  
**Philosophie nous fait iouyr d'une vraye liberte,**  
 79. b  
**description de la vraye Philosophie,** 88. b  
*son usage,* ibid.  
*ne est empeschée par la pauvreté.* 89. a  
**celuy qui s'est adonné à la Philosophie, com-  
 ment se doit porter aux Saturnales, & au-  
 tours de recreation,** 69. a  
**Philosophie doit rechercher la pauvreté.** 92. a  
*guarist les maladies de l'ame,* 120. a  
*demande la solitude & repos,* 145. b  
*est un affeuré rempart contre les troubles de  
 l'espris,* 162. a  
*en quoy differe d'avec les autres arts.* 197. a  
*nom de Philosophie,* 77. a  
**Phrygien trompette,** 256. a

**Dindare sient que Delos n'estoit subiette au  
 tremblement,** 532. b  
**Pisistratus tyran cruel,** 70. a 365. b 401. a  
**plaintes iniustes enuers Dieu,** 15. a  
**Plaisir,** Voyez Bien-fait, 77. a  
**Blancus artisan,** 511. a  
**Platon,** 38. a 55. b 111. b 124. b 359. a  
 382. a 427. a  
**Platon, d'où est-il nommé tel,** 126. b  
**les Deuins luy firent un sacrifice apres sa  
 mort, comme à un Dieu, & pourquoy,  
 ibid.**  
**platon donne six significations au mot Grec  
 τὸ οὐ.** 125. a  
**a diuise toutes choses qui sont, en six façons,**  
 125. b  
*ses Idees,* ibid.  
*son opinion touchant les choses visibles &  
 sensibles,* 126. a  
**a vestu quatre vingts & un an entiers,** 126. b  
*sa sobrieté & bon regime,* ibid.  
*auoit trois seruiteurs,* 471. b  
**Pleurs sont les commencemens sous lesquels  
 nous naissons,** 447. a  
**Pleurer & faire un dueil demesuré merite plu-  
 tost reprehension que consolation,** 109. a  
 Voyez les liures de la Consolation à Polybius,  
 Marcia, Heluia.  
**Pleurer un enfant d'incertaine esperance ne  
 sont que larmes perdues,** 209. a  
**Phye nulle si grande qu'elle perae la terre ou-  
 tre dix pieds en profondeur,** 501. a  
**Ppetes, quelle fin ont-ils?** 3. b  
**Poetes disent beaucoup de choses appartenans  
 aux Philosophes,** 175. a  
**Poetes nourrissent leurs erreurs par leurs fa-  
 bles.** 422. b  
**Poetes sont les dieux auteurs de tout vice,**  
 ibid.  
**Roisson delicieux & de grand ptx, Voyez Bar-  
 bebaut,**  
**Pollio Asinius rebute la bontate & vilaine re-  
 queste de M'amerçus Scaurus,** 37. b  
**Pollio Asinius Orateur ne faisoir rien apres les  
 quatre heures du soir,** 426. b  
*son eloquence comparée à celle de Cicéron,*  
 212. a  
**Pollux & Castor, quels feux sont,** 478. a  
*paraissent souuent au milieu d'une grande  
 tempeste, & se viennent poser sur les voiles  
 d'une façon d'une estoile,* ibid.  
**Polybius,** 436. b  
**Polybus fait grand personnage par la bontate  
 d'Epicurus,** 78. a  
**Pompee rougissoit de face à chaque rencontre**

au assemblee de personnes,	82. b
abbat de la seigneurie de Rome avec Cesar,	86 b
Pompeiens, lieu de plaisance,	140. a. b
Pompee, ville en la campagne de Rome abysmee par extraordinaire tremblement,	524. b
troupeau de six cens brebis estouffé pres de Pompee durant un tremblement,	533. a
Pomponius esoruaïn,	86. b
Posidonius: ses sentences notables,	257. a
180. b 230. b 343. a	
Posidonius fait quatre sortes d'arts,	176 b
Poudre de pustuol., ou Porzoli, si touche l'eau, devient pierre,	505. a
Pourpre Tyrien, & sa vraie beauté,	482. b
Preceptes comme se doiuent donner, & suyuant,	192. a
Preceptes de grandes choses & necessaires doiuent estre finis & certains,	192. a
Preceptes des Medecins, comment nous obligent.	55. a
Precepteurs, & leurs biens-faits,	18. b
Precepteurs, quels doiuent estre donnez aux enfans.	132. a 372. b
Presages de l'arc en Ciel,	182. b
Presages des foudres,	523. b Voyez Foudre,
Presages des Parelies,	484. a. b
Presages des feux tombans du Ciel,	484. b
Presens,	11. b 35. b 45. b 439. a
Presens doiuent estre tellement reglez, qu'on n'en souffre par apres necessite,	11. a
Prester, vent volage,	520. b
Preteur Urbain prononce trois mots,	419. b
Prexaspes, & sa miserable fortune,	381. a
Priamus,	375. a
Priapus nom de guet donné souuent par l'Emp. C. Cesar à son Mareschal d'armee Cberca, & pourquoy,	434. a
par Priere ce que lon obtient est tres-cher,	8. a
Prince doit estre tel enuers ses subiects, qu'il veut que les Dieux soient enuers luy,	393. a
Prince debonnaire vñ en toute assurance,	395. b
pourquoy dit le pere de la patrie,	396. a
Prince doit estre tardif à punir,	393. a
Prix de chaque chose selon le temps,	55. a
Procrustes cruel, qui prenoit plaisir à tuer les passans sans esperance de profit aucun,	401. b
contre la Prodigalité,	179. b
inmenation de Prodigalité,	517. a
ceux qui profitent & soieyces sont de trois sortes.	150. a. b
Promesses ne doiuent estre differées.	8. b
Proscription Triumvirale,	2. b

Protagoras dit qu'on peut dispenser de toutes choses pro & contra.	178. a
Prouerbes. 1. Chercher querelle à un homme las.	380. b
2. Qu'il y a autant d'ennemis qu'il y a d'esclaves.	213. b
3. l'Escrimeur à outrance prend conseil au milieu du camp clos.	94. a
4. Il se faut garder de trois choses, de la haine, de l'enuie & du mespris,	86. b
Providence, grand bien de la condition humaine,	126. b 351. a
Providence diuine en la creation & disposition des vents.	522. b
Prouocation des Roys au peuple,	224. a
Prudence suffit à la vie heurieuse,	167. & suyu.
Prudence singuliere d'Auguste,	346. a
Prystanes, magistrat,	421. a
Pseudomonon,	112. b
psychrolutes ceux qui se lauent d'eau froide,	164. b
Ptolemeus Roy d'Afrique pris. & amené dans les prisons de C. Cesar Empereur de Rome,	424. a
Publius Clodius ennemy de Ciceron,	437. b
Publius Minus: ses beaux vers touchant le mespris des biens de fortune,	79. b
Publius Octavius achete deux cens esclaves un Barbebant,	200. a
Publius Vinitius: son langage & sa foy de parler,	1091. a
Pudeur que demontre un visage rougissant, fait conceuoir de belles esperances d'un ieune homme,	82. b
Puluillus pontife dissimule sagement la mort de son fils,	458. b
Pylades basseleur fort renommé,	343. b
Pyrenée montagne separant la France d'Espagne.	476. b
Pyrrhoniens,	178. a: 583. b
Pyrrhus maistre de certains exercices,	369. b
Pythagoras, 71. a: 543. b. dit que l'ame de ceux qui entrent dans un temple, & regardent les images des Dieux de fort pres, se change & fait tout autre,	194. a
Pythagoras s'abstint des animaux,	223. a
disciple de Pythagoras plaisamment moqué,	71. a
disciples de Pythagoras gardent silence cinq ans,	119. b
Pythius cruellement traité par Xerxes,	382. b
Pythocles,	93. b
instruction que luy donne Epicure pour l'enrichir,	ibid.

Q

Questeurs, 362. b 443. a  
 Questions inuites reprocuees, 175. b  
 Voyez subtilité,  
 Q. Catulus sur le tombeau duquel M. Marius fut tâté, 383. a  
 Q. Sextius, 131. a 223. a 376. a  
 refuse la dignité de Senateur que Iule Cesar luy offroit, 205. b

R

Rabirius Poète rapporte en ses vers les derniers propos de M. Antoine, lors qu'il se tua, 51. b  
 Raison, arbitre des biens & maux, 135. b  
 Raison commune aux Dieux & aux hommes, 188. a  
 Raison parfaite est le bien de l'homme, 151. b  
 la Raison & la société renforcent l'homme, 33. b  
 Rameau ou baston, pourquoy apparoit rompu dans l'eau, 481. a  
 Rebilius homme infame Consul, 13. b  
 comparé à Fabius. Persicus homme de mesme effete, 13. b  
 Reconnoissance des biens faits, ou Gratitude de 21. b 33. b 47. b 159. b 160. 161. a  
 Reconnoissance de deux sortes, 34. a  
 Reconnoissant qui est? 160. a  
 moyen de l'estre, 161. b  
 Reconnoistre un bien fait n'appartient qu'au sage, 160. a  
 Recreation vile à ceux qui estudent, 87. b  
 Regulus prins par les Carthaginois, 42. a  
 sa constance és tourmens, 205. b  
 Regulus percé de cloux, 426. a  
 Relation aucune ne se fait au Senat apres les quatre heures de soir, 426. b  
 Religions estrangeres chassées du regne de Tibore Empereur, 223. b  
 Remedes contre la cholere, 377. a 378. b 380. a  
 Remedes contre les peurs & apprehensions humaines, 147. b  
 Remedes contre les troubles & passions de l'esprit, 419. b  
 Remedes contre la fainctantise, 123. a  
 Remedes contre la crainte des choses espouuantes, 84. a  
 Repos oisif rend la vie odieuse, 157. a  
 Republique considerée selon deux qualités, 413. a 414. a  
 Republique quand doit estre administrée par

de la sage, 210. b  
 Rhein fleuve, son origine & son cours, 501. a  
 527. a: est fort petit au sortir de sa source, a 5. a  
 Rhein, fleuve, ne s'enfle pas en esté, 504. a  
 Rhetorique, & sa diuision, 179. b  
 en la Chersonese de Rhodes, 7. a une fontaine qui par intervalle de temps deuiant trouble, 507. a  
 Rhosne fleuve, sa roideur au milieu mesme de son cours, 507. b  
 ne s'enfle point en temps d'esté, 514. a  
 Rhodiot tenu dans une cage par le commandement de Lyfimachus, 140. b son dire effeminé & lasche, ibid.  
 Riche aucun ne naist, 93. a  
 Riche est celuy qui n'a besoin de richesses, 87. a  
 Richesses, 76. b 89. a 99. b 159. a  
 212. b 310.  
 Richesses, 76. b pleines de soing, 422. a. de dangers, 86. a: & d'ennuis, 159. a: leur usage & le fruit, comment peut estre agreable, 87. a: lon vit en perpetuelle crainte pour elles 87. a. ne rabattent rien des miseres de l'homme, 90. a: si elle se peuent appeler biens, 411. a 172. a: celles qui viennent de pauureté durent longuement, 222. b seruent à l'homme vertueux, & comment? 410. a b: sont trompeuses, par la confession mesme de ceux qui les ont possedees, 227. b  
 Richesses vrayes, 227. b  
 Richesses grandes, une pauureté qui s'accorde avec la loy de la nature, 76. b  
 Richesses ne se doiuent mettre entre les biens, 172. a  
 mespris des Richesses est signe d'un grand courage, 92. b  
 Riotte doit estre fuyte, 320. b 431. b 434. a b  
 Robbe, pourquoy on ne change les iours de festes, 90. a  
 Rome, 170. b 185. b 214. a  
 Romulus mourut apres une eclipse de soleil, 224. a 469. b  
 Roy peut tout vendiquer comme sen par droit d'œil, 65. b  
 Roy des Perses en Syrie couppa le nez à tout le peuple, 1383. b  
 Roys donnent beaucoup en guerre, 99. a  
 Royakme est de ne vouloir regner quand on pour, 503. a  
 Royaume sous le secte d'or estoit en la main des sages, 4180. b  
 Rufillus, son luxe noté & opposé à Corgonius, 171. b

Rufus Senateur, le danger où il fut pour un mauvais subait, 24. a  
 Rutilia suiui son fils Costa en exil, 473. a  
 Rutilius banni en Asie. 426. a 47. a : sa response notable à celuy qui l'asseuroit de son retour à Rome à cause des guerres ciuiles, 61. b  
 supporte constamment la sentence de son exil 96. a 137. b  
 soy innocente, 158. a  
 205. b

## S

**S** Abbats, iours auxquels Senegue ne veut qu'on allume des lampes pour l'honneur des Dieux, parce qu'ils n'ont besoin de lumiere, 200. a b  
 Sabian viuage, 524. b  
 Sacrilege puni, comme faisant iniure à Dieu, 69. b 200. a b  
 Sacrilege ne peut faire iniure à Dieu, 66. 200. a  
 Sage ne peut recevoir iniure, 428. b ses priuileges, 429. b  
 quel est celuy qui se peut dire Sage, 128. a b  
 Sage comment peut-on estre, 104. b 151. a b  
 s'il est bon d'estre Sage, 236. b  
 Sage est il content de soy mesme, 80. a & suyuans,  
 Sage tardif à parler, 108. b pourtrait du Sage Sioyque, 81. a  
 Sage n'est iamais sans plaisir, 228. b  
 Sage & vertueux se contente de peu, & est preferable aux plus industrieux, 181. b  
 quelles sont ses inuentions & recherches, 183. a : les Sages auoient anciennement l'administration & le gouuernement des Estats & donnoient des loix aux peuples, 180. b  
 peuuent par leur conference & discours mutuels beaucoup profiter les uns aux autres, 225. a : profitent non seulement aux autres, mais aussi à eux mesmes, 225. a : Sage de la communication que les Sages ont ensemble, 226. a  
 Sage s'il se doit conduire par le conseil d'un autre Sage, 225. a  
 quand & comment il doit entreprendre le manieiment de la Republique 413. b  
 est seigneur de toutes choses, 65. a  
 difference entre estre Sage & sageffe, 236. b  
 227. b 342. b  
 comparé au Pilote bien aduisé, 86. a  
 Sage est la pedagogue des humains, 179. a  
 Sage ne fait rien outre son gré, 121. a  
 Sage ne prouoque iamais l'ire des grands, 86. a  
 Sage ne s'esteue ny deprime, ains demeure tousiours en mesme estat, 467. a  
 diuers effects de la Sageffe, 182. b  
 Sageffe n'est subiecte aux accidēs fortuits, 180. b

quel est son dessein, ibid. c'est le but & sailaire de la Philosopbie, 178. b  
 Sageffe que c'est, 142. b 92. b  
 Salles des Cefars pleines d'images, 450. b  
 Salluste historien aime l'obscure briefueit, 232. a  
 Salut prend commencement de la cognoissance du peché, 100. a  
 Sammites Ambassadeurs enuoyez pour corrompre par argent M. anius Curius Dictateur, 470. b  
 Sang doit estre tiré pour alleger la douleur de la teste, 141. a  
 Sang s'il a force de s'ouuerner les nuées comme se persuadoient les Chalazophilaces, 515. b  
 Sapience que c'est, 92. b 100. b 101. b 178. b  
 Sapience est ce que les Grecs appellent sophie, 178. b  
 Sapience seule est liberte, 107. a  
 Sapience euite le danger du changement, 156. b  
 Sapience maistrresse de l'ame, 182. b  
 Sapience qu'est-ce qu'elle enseigne, ibid.  
 Sapience n'est fortuite, ibid.  
 effects de Sapience, ibid.  
 Sapience est un bien, 337. b  
 est inseparable d'avec celuy qui la possede, 237. a  
 Sapience est un art de vie, 100. b  
 Satellius Quadratus escorniffeur & bouffon, 99. b  
 Satrius Secundus vassal de Seianus, obtint la confiscation des biens de Cremutius Cordus, 463. a  
 Saturnales festes celebrees au mois de Decembre, 90. a  
 Saturne & Mars estoilles, & leurs influences ineuitables, 176. a  
 quelle Science vtile & necessaire, 64. a  
 Science inuile, 441. a  
 Scipion A Emilian : sa constance & grandeur de courage, 450. b  
 Scipion A Emilian baillé par son pere Paulus en adoption, 458. b  
 Scipion Afriquain : sa metairie & ses baings, 170. b  
 Scipion Afriquain tellement pauvre que la dot de ses filles fut prise du tresor du peuple, 472. b  
 Scipion l'Afriquain, sapiere enuers son frere 450. b  
 la geneueuse parole qu'il prononça en mourant, 96. b  
 gloire des Scipions fatale à l'Afrique, ibid.  
 Scorpions machines, 491. a  
 Scribonia tante de Drusus Libo, 140. b  
 Scylla, lieu daugereux en la mer, 103. b 157. a  
 sa description, 186. b

Scyron, vent qui infecte Athenes, 522. a  
 Scythes veñus de panes de Renards & de rais, 181. b  
 Scythes nourrissent leurs cheueux, 349. b  
 Secrets, comment se doiuent communiquer à vn amy, 75. b  
 Seian, sa meschanceté & violence enuers Crematius Cordus, 463. a  
 Seian ayant esté esleué par le peuple en de grands honneurs, fut mis par luy en pieces. 424. a  
 haine de Seian, comme aussi son amitié dangereuse, 121. b  
 Semence cause de toutes choses, 25. a  
 Semence diuine espandue aux corps humains, 148. b  
 Semence nous est donnée de toutes choses, 30. a  
 Senateur apres l'an 60. n'est tenu d'entrer au palais pour vaquer aux affaires publiques, 444. a  
 Senateurs decolez à la lumiere, 383. a  
 Senèque a escrit des volumes de la philosophie morale, 226. a  
 Senèque en sa ieunesse escriuit du tremblement de terre, 526. b  
 sa ieunesse tomba en la principauté de Tybere, 223. b  
 sa temperance, & quel profit il fit en l'escuela d'Attalus, 223. b  
 son equipage & suite allant aux chāps, 171. b  
 Senèque confesse que nostre ame est vn animal, mais nie que ses actions soient animaux, 229. a  
 senèque s'abstint de l'usage des chairs d'animaux, 223. b  
 intégrité de senèque, 196. b  
 Senecio Cornelius gentilhomme Romain, 212. b  
 meurt d'esquinancie, ibid.  
 Sentence sage & iuste d'Auguste Cesar, 389. a  
 Sepulture doit estre mesprisée par vn homme sage, 185. b 425. a  
 Serapion philosophe: sa façon de parler, 108. b  
 Serf comme doit estre traité par son maistre, 113: 114. a  
 Serf comme doit estre commandé, 397. a  
 en quoy est differencé avec la personne libre, 398. b  
 Serfs iettez aux Murenes pour estre deuorez, 397. a  
 Serpbe isle sauuage, 467. b  
 Seruilius Vatia choisit vne metairie pour passer sa vieillesse, 122. a  
 lac de Seruilius, lieu où l'on despoilloit & tuoit ceux que Sylla auoit proscriptz, 352. b  
 Seruitude Perſenne, 10. b  
 Seruitude n'est vilaine, si non celle laquelle est

volontaire, 114. b  
 exemple de Roys & grands seigneurs tombez en seruitude, 214. a: b  
 Senerité par continuation perd son autorité, 398. b  
 Senerité ou asseurance est le bien du sage, 430. b  
 Sextime philosophe, 227. b: 146. b  
 entroit en conte avec soy-mesme tous les soirs de ce qu'il auoit dit ou fait le iour, 388. a  
 Sextus Papinius soieité pour plaisir par Cesar, 383. a  
 Sextus Pompeius: sa constance es aduersitez, 450. b  
 Sicile, 437. b: isle separée de l'Italie par vn petit destroit de mer, 460. a: iadis continente à la terre, ibid.  
 Siciliens adoleſcens sauuerent leurs peres de l'embrasement du Montgibel, les portans sur leurs espaules, 27. b  
 Similitudes. 64. a 86. a: 118. b: 132. b: 142. a: 145. b: 151. b: 172. b: 161. a: 232. b: 353. b: 361. 395. a: 399. a: 419. a: 439. b: 482. a: 493. a: 450. b  
 Sinius, pirate fort cruel, souettoit ceux qu'il prenoit & les iettoit au feu, 401. a  
 Sisyphus, 97. a  
 Sobrieté: saloiance, 46. b  
 peut allonger la vieillesse comme à Platon, 126. b. conferue la santé, 87. a  
 quelle Societé doit estre fuyee, 11. a  
 fructs de la Societé humaine, 33. a  
 Socrates. 26. a. 96. a: 142. b: 216. b: 218. b: 361. a: 366. a: 420. b: 380. b: 426. a: 434. b  
 Socrates precepteur d'Achines, 4. b  
 Socrates disputa en la prison sans vouloir sortir. 96. a  
 Socrates demeura trente iours en prison attendant la mort, 149. b  
 surmonta le venin, 205. b  
 tousiours ioyeux, 182. b  
 iuſques à la mort disputa de la mort, 353. a  
 soiesement la cholere, 380. b  
 soleil luit aussi bien pour les meschans que pour les gens de bien, 35. b  
 comment l'eclipse du soleil se cognoist, 484. a  
 solitude à qui est vile, & à qui nuisible? 81. 82. a  
 diuers effects de la Solitude, 122. a. 426. b  
 solitude nous persuade tous maux, 98. b  
 Solon establi par ses loix vne egalité dans la ville d'Athenes, 180. b  
 sommeil profond oste les songes, 120. b  
 sommeil necessaire pour delasser. 426. b  
 Sophistes gens pernicieux à la societé humaine, 224. b  
 Sophismes inutiles à la vie humaine, 228. a

Solion Philosophe,	223. a 57. b 437. b
Souhait. 57. b d'Auguste Empereur,	437. b
de Cicero,	437. b
d'un Athenien condamné pour un souhait	
par Demades,	61. b
de Lucius Drusus,	438. a
de Mecenas,	213. a
Souhait mauvais puni comme crime,	61. b
Voyez Vœux,	
beaucoup de Soulfre sous terre,	521. a
Souvenir & scauoir sont differens,	105. a
Speſtacles & ieuX publics se faisoient soir &	
matin à Rome,	78. b
Speusippus philosophe: son opinion touchant le	
souuerain bien,	168. b
Spirius Annius, sa dissolution & vie desieglee,	
faisant du iour la nuit,	346. a
Statilia vesquit 99. ans,	154. b
Stilpon Philosophe: sa responce genercuse au	
Roy Demetrius Polyocertes. 81. b 429. b	
Crates fut son auditeur,	82. a
Stipulation oblige l'achapteur & vendeur. 21. a	
Stoiciens,	132. a 401. a 413. b
Stoiciens, combien differens des autres philo-	
sophes,	428. a
Stoiciens graues & sententieux en leurs dis-	
cours.	104. b
Stoicienne institution, 13. a Voyez Paradoxe.	
Stoicienne eloquence & son langage,	84. b
Stoicienne doctrine touchant les ingrats, 36. a	
Straton inquisiteur de la nature,	528. b
Styx, fleuue veneneux en Arcadie,	505. b
Subsolanus vent,	522. a
Subtilité ennemie de verité,	178. a
Superbe vituperée,	10. b 42. b 61. a
Superstition payenne condamnée mesme par	
Senſque,	200. a
instruction contre la Superstition,	200. b
Supplice nocturne inouy,	383. a
Sylla ingrat 46. a rougissoit furieusement, 82. b	
fit couper la gorge en un coup à sept mille	
citoyens Romains. 395. a: fut le premier qui	
donna des lions detachez dans le Cirque, qui	
parauant estoient complex,	164. b print
les armes bien à propos, & les posa bien à	
propos,	458. a
Sylla fort heureux,	ibid.
Sylla cruel,	375. a 383. a 395. a
Syracuse ville,	460. a
Syrie subiecte aux tremblemens de terre. 185. a	
rauagée par l'Empereur Auguste,	437. b
Syrtis, gouffre dangereux,	464. a
Syrtique nation se loge l'Esté en lieux souster-	
rains, à cause de la chaleur,	182. b

## T

T	
Tableau du tric & trac de ce monde,	374. a
Talibius nonce des Dieux,	550. a
Talus inuenteur de la scie,	181. a
Tamufius a composé des Annales peu bonnes: et	
comparees par Senſque à la longue vie d'au-	
cuns,	191. a
Tarentum ville plaisante, dont l'air & le ciel	
est fort doux,	419. a
Tarquin Roy des Romains,	13. a
Taupe, pourquoy sans yeux,	503. a
Taureau esneu par la couleur rouge,	386. b
Tauromenitan riuage,	117. a
Teleſphorus Rhodien, traité cruellement par	
Lysimachus; & tenu dans vne cage comme	
vne beste, apres luy auoir fait couper le nez	
& les oreilles,	382. b
Temperance, mere de la santé. 104. a Voyez	
Sobriété,	
Temperance de Senſque,	223. a
Temple dedié par Auguste Cesar au vent	
Circius,	522. a
Temps irreparable,	223. b
Temps circonſcrit & determiné à un cbacun	
pour croistre & pour mourir,	141. a
Temps coule vissement,	116. a 459. b
Temps consiste en trois parties,	349. a
Tentyrites, comme se rendent maistres des cro-	
codilles,	513. b
Terre, element, partie du monde,	488. a
Testament,	31. a 34. a b
Thales Philosophe: son opinion touchant les	
vents Etesiens, 514. a: touchant les trem-	
blemens de terre,	527. a
Thalia troisieme des Graces,	3. b
Thaſſo, isle dont lon tire le porphyre,	170. b
Theatre Neapolitain,	151. a
Themison & sa secte,	197. a
Theodore & Acbillas auteurs de la mort de	
Cn. Pompee,	365. a
Theodore philosophe constant contre les mena-	
ces d'un tyran,	425. a
Theoph. ses preceptes touchant l'amitié, 75. b	
Theophraste, & sa sentence touchant les eaux,	
502. a	
Thera isle mise en lumiere par tremblement de	
terre,	531. a
Thermopyles destroit fort renommé,	59. b
Tombeau des Lacedemoniens,	163. b
Theutons perdus & defaits sur les Alpes par	
Marius,	360. b
Thia, isle nouvellement apparue du temps de	
Senſque,	531. a

Thoroſca iſle naiſſante par tremblemens de terre, *ibid.*  
 Thrace region, 42. b  
 Thucydide, 532. a  
 Tullius Cimber adonné au vin, ſteut neantmoins bien taire la coniuuration faite ſur la mort de Ceſar, 165 a 386.  
 Timagenes ennemi de l'heur de Rome, 185. b  
 eſtant diſgracié bruſté les liures qu'il auoit compoſé des geſtes de Ceſar, 384. b  
 Titus Arius ſurprend ſon fils en parricide & quelle punition il en fit, 396. a  
 Titus Manlius, ſa pieté grande enuers ſon pere qui l'auoit banni de ſa maiſon, 27. b  
 Tiouoli, lieu fort agreable pour la douceur de l'air, 31. b  
 Tonnerre, 492. b  
 Tonnerre, ſes eſpeces & merueilleux effets *ibid.*  
 pourquoy les nuées heurtent les montagnes ſans Tonnerre, *ibid.*  
 comment l'air eſt propre à former les Tonnerres, 493. a  
 Tonnerre, ſa deſinition, & comment il ſe fait, 497. b  
 deux ſortes de Tonnerre, 492. b  
 Tranquillité, qu'eſt-ce, 418. a  
 que faut faire pour l'auoir, *ibid.* & 112. a  
 Trafic d'eau & de glace, 517. b  
 Traſymene, lac, 365. b  
 Tremblemens de terre ne viennent pas de l'ire de Dieu, mais des cauſes naturelles, 526. a  
 des Tremblemens de terre par ſecouſſe, 531. b  
 Tremblement eſt cauſé par le vent, & comment, *ibid.*  
 villes abſimees par Tremblement de terre, 532. a  
 opinions diuerſes des Philoſophes touchant la cauſe des Tremblemens, 527. a 530. 531. 532. a.  
 Tremblement de terre, d'où vient, 526. b  
 combien de ſortes de Tremblement de terre, 531.  
 Triſteſſe compagne de la cholere, 365. b  
 Tubero pauvre, & ſe contente de peu, 202. b  
 205. b 342. b  
 Tullius Marcellius ſe laiſſa mourir de faim, 153. b  
 Tuſculo metairie recommandee pour la douceur de l'air, 31. b  
 Tybere Ceſar, & ſa ſentence notable, 9. a  
 Tybere fils de Livia, 200. a: porta la mort de ſon fils ſort conſtamment, 455. b 459. a  
 Tyberius Gracchus, 459. b  
 Tygris fleuve, & ſon cours ſouſterrain, 217.  
 Tyrus eſt Roy, 395. a: en quoy differenc l'un de l'autre, *ibid.*

pouuoir des Tyrans court & briof, 395. a  
 unuy portraict des Tyrans, 395. b  
 le grand danger qu'ils courent, 395. a  
 maxime des Tyrans, *ibid.*  
 Tyr ville ruinee par tremblement de terre, 525.  
 Tyriens habitent l'Afrique, 468. a

V Agellius poëte: quelques ſiens vers alleguer, 526. a  
 de la Vague & ſa deſinition, 518. b  
 Valerius Aſiaticus Conſul, 492. a  
 Valerius Coruinus Meſſala, 441. a  
 Valerians, & leur famille, 441. b  
 Valgius & ſon opinion reſutee touchant le Montgibel, qu'il appelle unique, 117. b  
 Vanité du monde depeinte au viſ, 85. b  
 476. b  
 Vanité des richesses accompegne de conuoitiſe & diſſolution, 234. a  
 Vanité des philoſophes, 129. b  
 Vanité des hommes qui remettent au lendemain les affaires, 113. a  
 Varron le plus ſçauant des Romains, 469. a  
 Varus cheualier Romain grand gauſſeur, & qui donnoit des picquans biocarés, 346. a  
 Vatinius meſchant garnemens, 193. a 428. a  
 plaiſant gauſſeur, 434. a: comment il euitoit les biocarés de ſes ennemis, *ibid.*  
 Vedius Pollio engraiſſoit les Lamproyes du ſang humain, 386. a 397. a  
 Velleius, 511. a  
 Venin a ſerui quelquefois de remede, 12. b  
 celui qui le donne fait mal, encor qu'il ne nuise, 420. b  
 Vente, qu'eſt-ce, 44. b  
 conſtrict de Vente eſt du droit des gens, 5. a  
 Ventes que ſont les Magiſtrats de la Juſtice, 5. a  
 Vent qu'eſt-ce, 518. a  
 difference de l'air, 519. a  
 Vents, quand, & d'où ils prouiennent, *ibid.*  
 combien de ſortes de Vents, 521. b  
 des Vents qui ſortent des cauernes & lieux caueux, 521. a  
 Vents de deux eſpeces ſelon Varron, 521. b  
 autant de Vents que l'air a de parties, 521. a  
 Vents, à quelle fin creés de Dieu, & diſpoſez en diuers endroits de l'uniuers, 522. b  
 Vents creés à bonne fin ſont conuertis à mauuais uſage par les hommes, 523. b  
 vents s'engendrent d'une nuée rompue & creuee, 510. b

# Table des Matieres.

*Vents Etefiens, à quelle heure se leuent,* 510. a  
*pourquoy ne soufflent qu'en esté,* *ibid.*  
*Vents dits Ecepiques comment se font,* *ibid.*  
*Vent de tourbillon comment s'engendre.*  
 519 b  
*Vent ne vient pas toujours du costé du soleil.*  
 520 a  
*Vent de tourbillon, quels endroits il bat principalement,* 519 b  
*Vents de quelle façon se font,* 519. a  
*prognostique de Vent selon Democrite.* 518 b  
*différence entre Vent & esprit,* 519 a  
*Ventre n'a point d'oreilles,* 443. b  
*Venus a pour compagnes les Graces.* 3 a  
*Vérité, qu'est-ce?* 45 b  
*exploration de la Vérité difficile,* 38 a  
*Vérité se tient souuente & cachée dans des profonds abysses,* 64 a  
*Vérité se monstre à tous,* 105. a  
*Vérité de quelque costé qu'on la tourne est tous jours vne,* 158. b  
*son parler simple,* 119 a  
*Vérité condamne souuent un criminel,* 361 a  
*Verre, vaisseau:* 516.  
*Vertu.* 28. b 174 a 182. b 186. a 229 a 407. a 408. a 420 b 510 a  
*Vertu ses principaux offices & effets,* 182. b  
*diuisee en deux parties,* 194. b  
*seule donne vn plaisir perpetuel & certain.*  
 99 b  
*consiste au milieu,* 11 b  
*à tous ouuerte,* 22. a 33 b  
*en soy parfaite,* 15 b  
*porte son prix en soy-mesme,* 161. a  
*ne cherche le gain,* 28. b  
*possedee à la volupté par les Epicuriens, mais à tort,* 28 b  
*agréable mesme aux meschans,* 33 a  
*se fait voir à tous,* 33 b  
*d'integrité assuree & ioyeuse parmy mesmes les fausses opinions & propos qu'on a d'elle.* 34 b  
*ne s'esteint iamais en l'homme, ains y laisse quelque impression,* 70. b  
*souuent esprouuée s'acquiert beaucoup de force,* 84. a  
*belle de soy-mesme, n'accroit ny ne décroist pour la beauté ou laidour du corps,*  
 133. 134. a  
*effet de la Vertu monstré par vne belle comparaison,* 135. a  
*Vertu exerce sa puissance sur des choses perdables,* *ibid.*  
*aime plus ceux qui sont affliges,* *ibid.*  
*suffisante pour rendre la vie heureuse,* 186. a

188. a  
*estuee l'homme par dessus tout ce qui est du monde.* 172 b  
*difficile à trouuer, & a besoin de guide,*  
 510. a.  
*maistresse de l'ame.* *ibid.*  
*moyen de l'honorer,* 233. a  
*la Vertu qu'une extrême necessité fait naistre dans nous est tres-aspre & violente,* 395 b  
*Vertu ne s'acquiert qu'avec travail,* 151 a  
*Vertus sont à desirer d'elles-mesmes, non pour aucun espoir de profit,* 35 a  
*Vertus sont pareilles,* 135. b  
*Vertueux ne meurt iamais trop tost,* 157 a  
*se contente de peu, & est profitable aux plus industrieux.* 181. b  
*bonne resolution du Vertueux contre la mort,*  
 190. a  
*différence entre la vie heureuse des dieux, & celles des hommes Vertueux,* 189. a  
*qualitez de l'ame vertueuse,* 233. b  
*resolution d'un homme vertueux,* 230. b  
*Vestales Vierges departent leur vie en diuers seruices,* 413. b  
*Vice,* 77. b 112. b 369. a 417. a 421 b 442. b  
*Vice à son deffenseur,* 235 b  
*Vices abondent és lieux publics,* 366. a  
*Vices ne sont en vn seul lieu:* 5. a  
*tous Vices sont en tous, mais non pas tous remarquez en vn seul homme,* 35 ab  
*Vices toujours mauuais desplaisent,* 43. b  
*Vices viennent sous apparence de vertu.* 117. a  
*Vices comment se discernent a'avec la vertu*  
 64. b  
*Vices nuisent par l'atouchement,* 421. b  
*dompter les Vices est grande victoire,* 500. a  
*personne ne confesse les vices,* 120. a  
*Vices & playes de l'ame se doiuent manier aussi doucement que les playes du corps,* 73. a  
*Vices sont rompus & dissipés par le travail,*  
 123. a  
*Vices cachés sont los plus dangereux.* *ibid.*  
*Vice a regné en tous les siècles,* 103 a  
*Vices approchez de la vertu luy donnent lustre,* 341 b  
*les Vices abrégent nostre vie,* 436. b  
*Vices se laissent vaincre à la vertu.* 41. b  
*Vices flestrissent les forces de l'esprit,* 228. b  
*Vice commun aux ieunes gens dissoius,* 145 b  
*Vie briefue.* 47. b 104. a. 113. a 116. a 299 b 436. a 439 b.  
*Vie heureuse qu'est-ce, & le moyen d'y paruenir* 186. a elle n'est imparfaite si elle est bonne,  
 153. b 155. a 168. b

Table des Matieres.

<i>Vie ne se fait heureuse par la longueur,</i>	47. b
<i>Vie n'est que crainte,</i>	102. b: qu'un supplice,
448. b: qu'un chemin à la mort,	449. a
<i>Vie pleine de diuers accidens,</i>	459. a
<i>trois sortes de Vie,</i>	415. a
<i>Vieillardis oisifs ne sont que trainex leur vie,</i>	190. a
<i>Vieillesse, maladie incurable,</i>	224. a
<i>elle a ses plaisirs &amp; douceurs,</i>	83. b
<i>la faut conseruer,</i>	217. a
<i>Vin allume le courroux,</i>	370. b
<i>Vin congelé par la fouare, rend fol celui qui le boit,</i>	497. a
<i>Vin deffendu aux enfans de Platon,</i>	370. b
<i>Vinant selon nature n'est iamais pauvre,</i>	88. b
<i>Viuere est-il bon?</i>	26. a
<i>Viuere selon nature difficile,</i>	110. b
<i>bien Viuere se peut trouner en tout lieu,</i>	100. a
<i>Viuere en necessité mal,</i>	84. a
<i>Vlysses n'a pas esté si asseuré &amp; certain patron de sagesse que Caton,</i>	418. a
<i>Vniuers se diuise en trois,</i>	487. b
<i>Volesus Proconsul d'Asie, &amp; son acte cruel,</i>	365. b
<i>Vœux, quels se doiuent faire?</i>	58. b 137. b
<i>Voyez Souhaits.</i>	
<i>Vœux superflus &amp; iniurieux,</i>	58. a
<i>Vœux publics au commencement du regne de Neron,</i>	392. a
<i>Vœux publics sont seurs,</i>	ibid.
<i>Vœux, les vns occultes, les autres manifestes.</i>	137. b
<i>Voix, qu'est-ce?</i>	489. a
<i>Voix viuere profite plus que la lecture des liures,</i>	78. a 105. a
<i>Volonté qui se change facilement tesmoigne un esprit inconstant.</i>	88. a b
<i>Volupté,</i>	64. b 83. b 217. b 235. a 348. a
<i>nulle Volupté certaine,</i>	18. b
<i>Volupté brisue &amp; fragile,</i>	64. b
<i>Voluptez, ou passées ou futures, sont nuisibles:</i>	99. b
<i>Volupté du sage &amp; du fol contraire,</i>	407. a
<i>Volupté de deux sortes,</i>	64. b 156. b
<i>Volupté ordinairement conioincte avec meschanceté,</i>	406. b
<i>loüange de Volupté tres-dangereuse, &amp; pourquoy?</i>	407. a
<i>Voluptez naturelles comment sont differentes des vicieuses,</i>	407. b

<i>Volupté se peut unir avec la vertu, &amp; comment:</i>	ibid.
<i>Vray &amp; vray semblable sont differens, &amp; comment,</i>	339. a
<i>Vsuriers de bien-faits.</i>	71. b
<i>Vieille de nature rendu nuisible par l'abus des hommes,</i>	523. b
<i>rien de Vuide au monde,</i>	503. b
<i>Vulcan à qui Iupiter rompit la cuisse,</i>	548. b
<i>Vulturnus vent.</i>	522. a

X

<i>Xanthipe femme de Socrates luy-versa un pot à pissier sur la teste,</i>	434. b
<i>Xenocrates, son opinion touchant le souverain bien,</i>	168. b
<i>Xenophantus chantant, esmeut Alexandre en telle sorte qu'il mit la main aux armes,</i>	165. a
<i>Xerxes denonça la guerre à la Grece. 59. a: vtile conseil que Demaratus Lacedemonien luy donna, 59. b: son acte cruel &amp; inhumain enuers Pythius,</i>	382. b
<i>Xerxes, pourquoy pleura.</i>	443. a

Y

<i>Yvoire, où croist</i>	173. b
<i>Yuresse plaisante,</i>	345. b
<i>Yurongnerie,</i>	5. a 164. a
<i>Yurongnerie ordinairement accompagnée de cruauté,</i>	166. a
<i>Yurongnerie folie volontaire.</i>	165. b
<i>Yurongnerie reprochée à Caton,</i>	427. a
<i>Yurongne peut bien aucunes fois celer un secret.</i>	165. a
<i>différence entre Yurongne &amp; yure,</i>	164. b
<i>exemple d'Yurongnes discrets &amp; aduisez,</i>	165. a

Z

<i>Zaleucus, &amp; ses loix, sont infiniment louées,</i>	180. b
<i>Zeno fait bien à un indigne, pour l'auoir promis,</i>	31. b
<i>natif de la ville d'Elea,</i>	178. a
<i>perd tous ses biens par un naufrage.</i>	425. a
<i>Zeno ambheur de la secte Stoïcienne,</i>	471. b
<i>Zephyre, vent:</i>	521. a
<i>Zodiaque, &amp; ses planettes.</i>	538. a

FIN DE LA TABLE DES MATIERES.

TABLE DES SOMMAIRES  
DE CXXIII. EPISTRES DE SENEQUE  
ESCRITES A LVCILIVS.

EPISTRE I.



Seneca en ceste Epistre enseigne comme il faut arrester & employer bien le temps qui se perd par trois diverses facons. Qu'un homme n'est point pauvre par si peu qu'il ait de bien.

suillet 74. b

II.

Des personnes qui ne peuvent s'arrester longuement en un lieu, & qui pensent que le frequent changement de lieux puisse oster les tristesses & facheuries de l'esprit.

75. a

III.

Il reprend Lucilius familièrement de ce qu'il auoit usé de ce mot Amy, comme fait le vulgaire : & monstre que celui seul est vraiment & proprement amy, auquel nous pouuons commander tous nos affaires & secrets, comme à nous mesme.

75. b

IV.

Il admoneste Lucilius de poursuiure l'estude de la Philosophie, & de s'accoustumer au mespris de la mort, & se mocque des choses qui sont superflues à la vie de l'homme.

76. a

V.

Mauuaise coustume de quelques vns, qui pour monstre & faire croire qu'ils estoient du tout adonnez à la Philosophie portioient les cheveux longs, ne peignoient iamais leur barbe, auoient les sourcils renfroignez, estoient desireux de se faire remarquer sur tous les autres hommes, par vne sale & rude facon de viure, comme sont bien encor quelques vns de nostre temps.

77. a

VI.

Il se resouyt avec Lucilius, de ce qu'il cognoist que sous les iours il fait quelque profit & aduancement à la vertu, & apres il enseigne que la hantise & familiere conuersation des

bons, porte plus de profit que tous les preceptes & enseignemens des Philosophes. 77. b  
V II.

Il apprend qu'il faut fuir les assemblées, les Spectacles des ieux publics, comme aussi la compagnie & familiarité des particuliers, excepté de ceux qui nous peuvent rendre meilleurs, ou qui peuuent eux mesmes se rendre tels en nous hantant.

78. a

V III.

Monstre qu'il ne faut s'adonner à l'oisucté & saineantise: Mais conseille de choisir un repos honneste, pendant lequel le Sage pourra mettre par escrit les preceptes de la Philosophie, Reiette la vie de ceux qui s'adonnent aux affaires du Palais, & aux plaidoiries & autres choses legeres qui ne peuuent rendre la vie de l'homme bien-heureuse.

79. a

I X.

Il monstre que l'homme sage, encor qu'il soit content de soy mesme, a besoin d'un amy. Et en fin pour un petit present qu'il a accoustumé de faire au fond de ses lettres, il y met vne sentence d'Epicure.

80. a

X.

Que la solitude est utile à ceux qui profitent en la vertu, & qu'elle est pernicieuse aux fols, comme sont aussi toutes autres choses. En fin il adiouste un fors bel enseignement de ce qu'il faut demander à Dieu.

81. b

X I.

Il veut monstre qu'il a bonne esperance de quelque amy de Lucilius, lequel toutes fois à son aduë, encor apres qu'il sera paruenü à la perfection de sagesse, ne perdra iamais ceste grande honte & pudeur qu'il a, & que cela luy est commun avec plusieurs autres grands personnages. Il adiouste à la fin un precepte d'Epicure tres-profitable à ceux qui se veulent retirer de toute vilenie. C'est qu'ils se doiuent proposer de uant les yeux quelque grand et vertueux person-

rage, sur lesquels ils ietteront tousiours leur  
pensée, & s'imagineront qu'il soit present à  
toutes leurs actions. D'où il aduendra qu'ils ne  
feront rien encore qu'ils soient seuls qu'ils ne  
voulissent faire en leur presence. Il y a un ex-  
emple pareil en l'Épistre xxv. 82. b

XII.

Il raconte de fort bonne grace, comme estant  
venu à sa maison des champs, si y trouua plu-  
sieurs testimoignages & preuues de sa vieillesse.  
En outre il dit qu'un chacun de nous doit estre  
à toute heure appresté & disposé à la mort.

83. a

XIII.

Il propose plusieurs remedes utiles & neces-  
saires, contre la crainte des choses qui sont es-  
pouuantes, plus par opinion que par effect,  
& lesquelles peuuent aduenir, & n'aduenir  
point. 84. a

XIIII.

Qu'il s'est retiré de la compagnie des hom-  
mes, & de tous affaires, & mesmement des  
siens propres: qu'il employe tout son temps à  
l'estude, & qu'il ne pense qu'au bien de la poste-  
rite par des enseignemens & admonitions salu-  
taires, q's'il met par escrit. 85. b

XV.

Si le sage doit estre content de soy mesme, ou  
s'il doit auoir un ami duquel il se puisse fier &  
prendre conseil. 87. a

XVI.

Qu'il ne faut pas ieindre legerement nostre  
esprit dans les precepies de la Philosophie, mais  
il l'en faut sauler & abreuer du tout. Apres il  
dissout l'argument par lequel quelques uns  
vouloient soustenir, soit que toutes choses sus-  
sent gouuernées par le destin, comme les Stoy-  
ciens croyent, ou qu'elles a diuissent sans raison  
& par aduanure, comme les Epicuriens en-  
seignent que la Philosophie est inutile. En der-  
nier lieu, il expose une tres-belle sentence d'E-  
picure, quelle mesure & quelle borne il faut  
donner à nos cupiditez. 88 a

XVII.

Qu'il n'y a rien pourquoy on doie differer  
le temps de philosopher, pour crainte de la pau-  
nreté: laquelle tant s'en faut qu'elle puisse por-  
ter aucune incommodité, qu'au contraire elle est  
commode à ceux qui veulent vraiment & d'un  
bon courage philosopher. 89 a

XVIII.

Comment le Philosophe se doit porter du-  
rant les festes Saturnales. Qu'il faut choisir  
quelques iours pour faire essay comment nous  
pourrions souffrir le pauurete. Met en fin

quel voisinage il y a entre la cholere & la fu-  
reux. 91. a

XIX.

Il veut persuader à Lucilius, qu'il ne se retire  
pas a la solitude ni a cachettes, mais que reiet-  
tant tous ennuis, & des tiltres d'honneur pleins  
de vanité, il suive le repos d'esprit. 92. a

XX.

Qu'il faut philosopher par les effectz & par  
la bonne vie: & que celuy qui voudra surre a  
bon escient la philosophie, doit recercher la pau-  
urete. 92. a

XXI.

Ceux ne doiuent pas craindre de n'estre point  
cognus des hommes, qui ayans laissé les beaux  
tiltres d'honneurs, se sont iettez entre les bras  
de la philosophie. Car une belle renommee &  
une gloire qui durera à la posterité, ne se peut  
mieux acquerir que par les escrits, & par la fa-  
miliarité des hommes sçauans. 93. a

XXII.

Par quel moyen se doit desuelopper & desfa-  
ire celuy qui se voyant chargé du maniemet de  
beaucoup de grands affaires, pense de s'adon-  
ner à la Philosophie. 94. a

XXIII.

Que le sage seul ressent une vraye & ferme  
ioye. & que plusieurs hommes achueuent plustost  
de viure qu'ils n'ont commencé. 95. a

XXIIII.

Que c'est folie de se tourmenter de l'attente  
d'une chose qu'on ne sçait si elle doit aduenir.  
Remedes tres-certains contre les euacmens  
dont les hommes ont accoustumé de s'espouuen-  
ter. 96. a

XXV.

Que tous esprits ne se corrigent par un mes-  
me remede, ains se faut accommoder à leurs  
ages & humeurs. Qu'il faut s'accoustumer à se  
contenter de peu. Que l'on doit faire toutes  
choses comme si l'on estoit à la presence de quel-  
que homme vertueux & grave. 98. a

XXVI.

Qu'il n'est pas seulement vieil, ains qu'il est  
en decrepitude, & qu'il a encor l'esprit vif &  
gaillard, exempt de toute crainte de mort. 98 b

XXVII.

Que qui ne sçait corriger soy mesme, est in-  
capable de reprendre autrui: Plaisante bisioire  
de certain Caluissus. Sabinus. Quelles sont les  
vrayes richesses. 99. a

XXVIII.

Que ceux ne sentent aucun soulagement qui  
changeans de pays portent leurs vices avec eux.

XXIX.

Qu'il est difficile que *Marcellinus* homme civil & de bel esprit, puisse recevoir correction. Toutefois qu'il n'en a point perdu l'esperance, & qu'il essayera toutes choses pour y parvenir Il adiouste à la fin le dire d' *Epicure*, que l'homme qui s'est adonné à la philosophie, ne doit point desirer de plaire au peuple. 100. b

XXX.

Il escrit, qu'encore que *Basius Aufidius* soit cassé du corps, toutesfois avec une ame ferme & constante, il n'est aucunement tourmenté de la crainte de la mort qui s'approche. 101. b

XXXI.

Que la seule vertu est nostre bien. Qu'il faut fermer les oreilles aux flatteries du peuple. 103. a

XXXII.

Il loue ceux qui viennent retirer au repos d'esprit sans qu'on sçache ce qu'ils font Que nous rendons nostre vie plus courte par nostre inconstance. Il blasme le desir que les peres ont d'enrichir leurs enfans. Et que celui vit en liberté, qui vit encore apres qu'il a acheté de viure. 104. a

XXXIII.

Il loue *Epicure*, & l'estime homme plein de courage. Il parle aussi des discours des Stoiciens qui sont graues & sententieux, & qu'il ne se fait pas tant arrester sur les inuentions des anciens, qu'on ne doye essayer de faire de nouveaux chemins à la vertu. 104. b

XXXIII.

Il se resioyt d'ouyr dire ce que *Lucilius* fait, & ce qu'il escrit: & soustient que celui est parfaitement bon, qui ne peut par aucune force, ni par aucune necessité deuenir meschant. 105. b

XXXV.

La difference qu'il y a entre aimer & estre amy: & que pour estre constant il faut auoir aujourd'huy la mesme volonté qu'on auoit hier. 105. b

XXXVI.

Quelque ieune homme à la persuasion de *Lucilus* s'estoit retiré à l'estude de la Philosophie, dequoy plusieurs le reprenoient, comme tousiours les choses bonnes desplaisent au plus grand nombre des hommes. Il aduertit *Lucilius* d'apprendre ce ieune homme de mespriser ces folles reprebensions, & de perseuerer au dessein qu'il a fait. Il enseigne aussi à ne craindre point la mort. 106. a

XXXVII.

La folie est subiette à beaucoup de passions.

cruelles & seruiles, & la sagesse les chaste bien loin. Si tu veux rendre toutes choses subiettes à toy, il te faut assubiettir à la raison. 107. b  
XXXVII.

Que ceux ne sentent aucun soulagement qui changeans de pays, portent leurs vices avec eux. 107. b

XXXIX.

Vn parler ordinaire est plus profitable, & sert plus que les abregez & commentaires bien reliez qu'on portoit sur soy. La grandeur du courage, est de mespriser les choses grandes, & suivre les mediocres. 107. b

XL.

Il reprend la façon de parler de *Serapion Sophiste*, qui versoit un torrent de mots pressez & poussez par force. Que la parole d'un Philosophe doit estre moderee & retenue comme s'auie. 108. b

XLI.

L'argument & le subiet de ceste Epistre est tout diuin. Il monstre que Dieu est pres de nous, avec nous, & dedans nous. Qu'il y a vn esprit sacré logé dans nostre ame, qui prend garde au mal & au bien que nous faisons. Que les biens & la richesse n'est pas ce qu'on doit louer l'homme, mais l'ame & la perfection de la raison. 109. b

XLII.

Qu'il ne faut point facilement croire que quelqu'un soit homme de bien: Il y en a plusieurs à qui la volonté & le courage ne desaut point pour estre meschans, mais seulement la puissance & les moyens. 110. a

XLIII.

On s'enquiert des actions des grands. Vne bonne conscience ne craint point le bruit & la renommee du peuple. 111. a

XLIV.

De l'origine de la vraye noblesse, & qu'elle s'acquiert par la vertu & par la Philosophie. 111. b

XLV.

Il n'est pas besoin de beaucoup de liures, mais des bons: & qu'en nos estudes nous ne deuons pas rechercher les choses subilles, ains seulement les utiles & profitables. 112. a

XLVI.

Il loue vn liure composé par *Lucilius* qu'il luy auoit enuoyé. 113. a

XLVII.

Il reprend la superbe & la cruauté de quelques vns enuers leur esclaves & seruiteurs, & loue *Lucilius* de ce qu'il vit familièrement avec les siens. 113. b

**XLVIII.**

De la loy d'amitié, & que le bien & le mal doit estre communiqué entre amis. Il se moque apres des soppisteries & des argumens cornus que quelques Philosophes faisoient au lieu d'enseigner la vertu. 115. a

**XLIX.**

Il parle de la viffesse du temps. Se-moque des Poetes & des Dialecticiens : & qu'il faut employer l'estude aux choses qui peuuent apprendre nostre ame à la vertu. 116. a

**L.**

La saine que plusieurs font de croire que les vices qui naissent de nous, prouiennent des choses : que les choses encor tendres se corrigent facilement, & celles qui sont enuieillies, le peuuent estre avec la peine & l'adiligence. 117. a

**LI.**

Il faut suyr les lieux dans lesquels il y a danger que nos ames deuiennent effeminées & laches : & qu'il est bon de s'adonner au travail & à la peine pour ne tomber au vice. 117. b

**LII.**

Il y a trois sortes d'hommes qui suiuent & s'approchent de la Philosophie & de la sagesse. Qu'il faut imiter, non pas ceux qui s'estudient à bien & viffement parler, mais ceux qui par leur bonne vie nous enseignent à bien viure. 118. b

**LIII.**

Des dangers & incommoditez qu'il y a de se mettre sur la mer : des maladies de l'ame, & de la guerison que la seule Philosophie leur peut conner. 120. a

**LIV.**

De la maladie à laquelle Senecque estoit plus sujet : des meditations & belles pensées qui luy venoient dans l'ame pendant l'accor de son mal : de sa resolution à la mort. 121. a

**LV.**

Que l'exercice profite beaucoup à la santé du corps. Du repos d'esprit que font ceux qui se sont retirez aux champs. Et description de la maison de Vatia. 121. b

**LVI.**

Il décrit le bruit qui se fait aux bains & aux esluues, & que ceux qui sont trop delicats qui ne peuuent estudier qu'avec un grand silence, & que souvent les choses exterieures ne nous troublent pas plus que nostre ame mesme, laquelle ne peut sentir un paisièl repos, qu'elle ne soit bien composée & deschargée des vices. 122. b

**LVII.**

Sur l'accasion d'un voyage qu'il fit en mauvais temps allant à Naples, il dit que l'ame souffre quelques passions que les plus sages &

vertueux ne peuuent exiter, prouenans de la nature de nostre mortalité. 123. a

**LVIII.**

Premierement il montre la pauvreté de la langue Latine : apres comme ceux font fofte-ment qui veulent restreindre ceste langue pauvre d'elle-mesme, au lieu de l'amplifier Il parle de quelques mots familiers à Platon, comme de celui qu'il appelle ENS, de l'essence, de genre, de l'espece, de l'idée, pour lesquels il faut inuenir des mots nouueaux : & que des disputes qu'on fait seulement pour esuaier l'entendement, on en peut tirer du profit pour instituer nos mœurs & nostre bonne vie. 124. b

**LIX.**

Ayant parlé de la volupté qu'il auoit prise à lire une lettre de Lucilius, il prend comme par occasion, la difference qu'il y a entre la ioye & la volupté, par l'opinion des Stoïques. Il escrit le plaisir & contentement qu'il a pris de ceste lettre, qu'elle est la vie du sage, du iugement saine, que chacun doit faire de soy, & de ne croire point les flatteurs. 127. a

**LX.**

Il deteste le vau de nos parens qui nous souhaitent des richesses : & la gourmandise qui entre en despenfe par ambition, & nous fait desirer & chercher les biens de la terre & de la mer. 128. b

**LXI.**

Que tout le temps deuant la vieillesse on doit penser à bien viure ; & en la vieillesse on doit penser à bien mourir. 129. a

**LXII.**

Que les affaires ne l'empeschent point à l'estude des sciences liberales. Que le mespris des richesses est le vray chemin aux richesses. 129. b

**LXIII.**

Il console Lucilius de la mort de Flaccus son amy, & montre que la plus grande partie des hommes par des larmes feintes, veulent seulement faire monstre de leur douleur, laquelle ils suyuent avec ambition. 129. b

**LXIV.**

Il loue grandement un liure de Q. Sextius pere, la leçon duquel eschauffoit à la vertu, l'ame de ceux qui le lisoient, & n'estoit à pas un l'esperance de pouuoir atteindre à sa perfection. Il dit qu'il admire les inuentions de la sagesse, & les inuenteurs, & pense qu'on y peut à l'aduenir encor beaucoup adiouster. 131. a

**LXV.**

Qu'à l'opinion des Stoïciens il n'y a que trois causes de toutes choses en ce monde, & par l'opinion d'Aristote & de Platon, il y en a d'auantage. Il conseille aussi par un docte discours,

apres qu'on aura acquis la tranquillité de l'ame de s'adonner à la cognoissance de l'univers.

131. b

LXVI.

Il monstre par l'exemple de Claranus qui estoit desia vieil, & avoit le corps petit & contrefait, que pour le rendre beau & agreable, sa seule vertu suffisoit, laquelle ne peut estre rendue plus honorable par la beauté du corps, ny par sa deformité estre estimee plus laide. Il discourt apres de quelques propos tenus entre eux, mesmement qu'encor qu'il y ait trois distinctions de biens, ils sont toutes fois tous esgaux.

133 b

LXVII.

Après avoir en peu de paroles discouru de la foiblesse & imbecilité de sa vieillesse, il explique cette question: Si tous biens sont desirables. En fin il conclud, que ceux qui ne semblent point estre tels, sont toutes fois tels.

137. a

LXVIII.

C'est chose salutaire de quitter les affaires pour se retirer au repos de l'ame: mais cela se doit faire en sorte que le monde ne s'en apperçoive point. Il enseigne aussi ce qu'on doit faire apres qu'on sera en ceste solitude: & que la vieillesse par les experiences qu'elle a fait, est un temps plus propre à la sagesse.

138. b

LXIX.

Il defend le changement des lieux: dit qu'il faut arrester la suite du corps pour resenir l'ame en repos. Apprend comme il faut surmonter les vices: & non seulement recevoir la mort, mais l'appeller s'il en est besoin.

139. b

LXX.

Le temps de la vie s'escole sans le sentir. Que c'est folie de se plaindre de la brieveté de la vie. Qu'il faut attendre la mort sans aucune crainte, & si l'occasion le requiert, la prier. Qu'il peut advenir plusieurs choses pour lesquelles le sage peut se donner la mort.

140.

LXXI.

Il faut quand on veut prendre conseil de ce qu'on doit fuir ou desirer, avoir esgard à un bien souverain, & à l'intention & deliberation du cours de toute la vie entiere. Il persuade apres que cela seulement est bon, qui est bonneste, & que la vertu rend toutes choses heureuses: Qu'une mort bonneste est autant à desirer qu'une bonneste vie, comme il le prouve par exemples.

142. a

LXXII.

On ne doit jamais, quelques affaires qu'on ait, discontinuer l'estude de la Philosophie, ny se remettre à l'advenir. Que d'est qu'avoir l'ame saine. Qu'il faut donner congé aux affai-

res & negocies.

144. a

LXXIII.

Il defend les Philosophes qu'on accusoit d'avoïr les malheurs à mespris. Et loe le Prince qui nourrit ses citoyens en paix, en repos & en liberté, & qui leur donne moyen de pouvoïr suyvre la Philosophie.

145. b

LXXIV.

Celuy qui mesure le bien par l'honneur est riche dans son ame. Il estime misérables ceux qui s'attristent pour les biens de fortune & pour la crainte de la mort. Comparaison de l'homme sage & vertueux, avec la grandeur de Dieu.

147. a

LXXV.

Quel doit estre le parler de l'homme sage: que son langage se doit accorder avec la vie. Comparaison du mal de decin du corps avec celui de l'ame.

Beaux enseignemens pour ne craindre les maux & suyvre la vertu.

149. b

LXXVI.

Qu'en sa vieillesse il va oïr les leçons d'un Philosophe, & en ce faisant il enseigne qu'il faut toujours apprendre. Qu'il n'y a qu'un seul bien, sçavoir est, ce qui est bonneste.

151. a

LXXVII.

Il descriit la flotte des navires d'Alexandrie, & la mort de Trillius Marcellinus, à l'exemple duquel il monstre qu'il ne la faut point craindre.

153. b

LXXVIII.

Il parle d'une longue maladie & de fluxions de rheumes qu'il avoit soufferte. Et les remedes que la visite de ses amis, & le conseil des Medecins luy donnerent, lesquels il apprend à Lucilius pour guarir d'un pareil mal qu'il avoit.

155. a

LXXIX.

Il prie Lucilius de luy escrire ce qu'il a cogneu de Scylla, de Charybde, & du mont Aetna. Quelle sera nostre ame quand elle sera montée au Ciel, & quelle peut estre telle icy bas, si elle se descharge des vices.

157. a

LXXX.

Il reprend ceux qui s'adonnent si fort aux exercices du corps, qu'ils oublient ceux de l'esprit. Que l'homme de soy-mesme peut rendre son ame meilleure, & acquiescer sa liberté.

158. b

LXXXI.

Ceste Epistre contient un abrégé presque de tout le Traicté des biens-faits, & monstre que les ingrats ne nous doivent point faire perdre la volonté de donner des biens-faits: & comme il faut estre recognoissant.

159. b

LXXXII.

Il blasme la vie molle & delicate, tous l'estude des lettres. Le reste de ceste Epistre est plein

lxxxiii.

Il parle de sa vieillesse, & des exercices qu'il fait, & des viandes dont il use pour entretenir sa santé. Puis apres de l'yrongerie, & qu'on ne doit fier ses secrets à un homme subiet au vin.

164. a

lxxxiv.

Que ceux qui s'adonnent, à l'estude, doivent lire, & apres escrire: par la comparaison des mousches à miel qui vont amasser le suc des fleurs, & apres le rangent en rayons.

166. a

lxxxv.

Il assemble plusieurs raisons, par lesquelles les Stoiciens prouuoient que la seule vertu suffisoit à bien & heureusement viure. Et refuse les opinions de ceux qui soustenoient le contraire.

167. b

lxxxvi.

Louange de Scipion l'Africain, & de sa temperance: & mesmement en ses bains. Blasme l'excès de despence, & dissolution des hommes de son temps. Et quelques beaux & profitables discours des vergers & des arbres fruitiers.

170. b

lxxxvii.

Il décrit de la frugalité qu'il tint en un petit voyage qu'il fist. Et sur ceste occasion il reprend les folles & delicates despenses des Romains par les exemples qu'il allegue. Il dispute si les richesses se peuuent appeler bien.

172. a

lxxxviii.

Des sciences liberales, comment & combien de temps on les doit suivre. Des études vains & inutiles, & des exercices que plusieurs font, qui ne leur profitent rien. Que toutes nos études doivent seruir à la vertu, & que c'est la vrays science & l'estude liberale.

175. a

lxxxix.

Definition de la sagesse: diuision de la Philosophie selon l'opinion de plusieurs. Il se iette apres sur le blasme de l'auarice, & de la gourmandise des Romains.

178. a

xc.

C'est la Philosophie qui nous apprend à bien viure. Que c'est elle qui nous fait trouuer la verité des choses diuines & humaines. Si l'inuention des mestiers & des arts, mechaniques procede de la Philosophie.

180. a

Il parle de la tristesse, que sent Liboralis son amy du bruslement de la ville de Lyon, que le feu consuma entierement dans une seule nuist. Tous les ouvrages des mortels sont condamnez

xcii.

Les biens extérieurs ne s'acquierent que par le corps. Que le corps n'est entretenu que pour honorer l'ame, qui est le principal dans l'homme. Que l'ame n'est soustenuë que d'elle mesmes. Que les calamitez & incommoditez du corps, n'offensent point la vertu de l'ame.

186. a

xciii.

Il reprend ceux qui se plaignent de la mort de leurs amis. Et soustient que la vie de celui qui s'est rendu vertueux & sage, est parfaite, & assez longue.

190. a

xciv.

Il dispute si les decrets & arrests des Philosophes sont plus profitables que les enseignemens & instructions particulieres: dit que les decrets generaux sont ceux qui parlent de la fin des choses, de la sagesse, de l'estat du sage en general. Mais les instructions & enseignemens sont ceux qui appartiennent à chacune partie de la vie: & quand nous enseignons comment se doit porter le mary enuers sa femme, & le fils enuers le pere, & le Citoyen enuers sa Cité. Monstre que la gloire & l'ambition a fait entreprendre tout ce que les plus grands des Romains ont fait.

191. a

xcv.

Ceste Epistre n'est qu'une dependance & continuation des propos de la precedente. Et pour resoudre ceste question, il dit, qu'il y a autant de difference entre les decrets & les preceptes, comme il y en a entre les quatre elemens & les membres des corps qui en sont composez. Il entre apres en un beau discours contre la gorge & la gourmandise, de laquelle toutes les maladies procedent. Ce qu'il discourt par les preceptes de la medecine, & par une infinité de belles demonsttrations.

196. b

xcvi.

Qu'il n'y a rien de miserable en l'homme, sinon que quand il pense qu'il y ait quelques choses miserables en ce monde. Que les maux qui nous aduiennent, ce sont arrests donnez au ciel, & qu'il faut consentir à la volonte de Dieu.

202. b

xcvii.

Que plusieurs vices qui semblent estre nais de nostre temps, auoient esté aux siècles passez. Que les hommes imitent plustost les vices que les vertus. Que les mesthans ne sont iamais assouuez en leur ans.

203. a

xcviii.

La fortune porte avec soy la nature, & la condition du bien & mal. Une bonne ame

Et constante corrige les maux de fortune. Vne ame qui est en peine de l'aduenir, est miserable auant sa misere. Exemples de plusieurs qui ont vaincu les maux les plus terribles. 204. b.

X C I X.

Comme il faut chastier ceux qui meinent trop grand dueil de la mort de leurs enfans & de leurs amis. Il blasme ceux qui veulent faire monstre d'une grande douleur, & qui cherchent quelque volupte entre les larmes. 209. a.

C.

Il souffient contre l'opinion de Lucilius, que le langage de Fabianus Papirius est fort bon. Et monstre quel doit estre celuy d'un philosophe. 211. a.

C I.

De la mort subite & inopinée de Senecio par vne squinancie. Que les richesses croissent plus facilement qu'elles ne cōmencent. Qu'il ne se faut rien promettre de l'aduenir. 212. b.

C I I.

De l'immortalité des ames, & de la creance qu'il en auoit. Que la louange & la splendeur, qui suit nostre nom apres la mort est bien. Qu'apres les tenebres de la vie, nous iouyrans d'une lumiere diuine. 214. a.

C I I I.

Que l'ennemy le plus dangereux & le plus traistre à l'homme c'est l'homme. Que la Philosophie peut seruir de remede à ces maux. 216. a.

C I I I I.

D'un voyage qu'il fit hors la ville pour recouurer sa sante. Qu'il ne faut point passer la mer, ny changer des villes pour fuir les vices. Il ne faut point aller en autre lieu, mais estre autre qu'on n'estoit point. Il conseille de viure avec Caton, Lelius, & Tubero, Romains, & avec Socrate & Zenon Grecs. 216. b.

C V.

Comme il faut suy l'esperance, l'enuie, la haine la crainte, & le mespris. Peu parler avec les autres, & beaucoup avecques soy. Le plaisir qu'on prend à parler, fait en fin desconuoir les secrets. 219. b.

C V I.

Siles biens de l'ame & les vices, sont corps Ce qui commande au corps est corps. Qu'on employe trop de subtilité en choses superflues. Il y a de l'intemperance au sçauoir, comme en toutes autres choses. 220. a.

C V I I.

Qu'il ne se faut point offencer des pertes & incommoditez qui nous aduenient. Il faut commander à nostre ame de les supporter. Na-

ture tempere toutes choses par des changes. ens. Qu'il se faut soubs-mettre à la volonité de Dieu. 220. b.

C V I I I.

Ceux qui vont à l'eschole de la Philosophie, apprennent tousiours quelque chose. Quelques uns vont à l'eschole comme au theatre pour passer le temps. Il auoit appris sous Attalus criant contre les vices. à ne manger d'aucuns animaux. Et que Tybere auoit chassé la Religion estrangere. Qu'il faut employer le temps present, & ne remettre rien à l'aduenir. 222. b.

C I X.

Vn homme sage peut seruir à vn autre sage, & à soy-mesmes. Il preuue cela par raisons, & par demonstrations. Et qu'on voit plus clairement aux affaires d'autruy qu'à ses siens. 225. a.

C X.

Les Stoyciens ont soustenu qu'un chacun de nous auoit un Dieu pour l'edagogue. Qu'un commencement de calamité, a esté quelquefois cause d'une grande felicité.

La cognoissance des choses humaines & diuines nous fait voir clairement. Dieu s'est approché de nous, & a caché profondement dans terre, ce qui nous pouuoit nuire.

Vn sage & beau discours contre les richesses. 226. a.

C X I.

Contre les Sophismes & cauillations d'aucuns Philosophes, lesquelles ont ce vice qu'elles plaisent sous l'apparence de subtilité. Et qu'il ne faut qu'apprendre à mespriser la vie, & apres à la bien gouverner. 228. a.

C X I I.

D'un amy de Lucilius que Senecque pensoit estre trop endurcy aux vices, pour se pouuoir former à la vertu. Qu'il haysoit maintenant les folles despences & les superfluites, mais qu'il commenceroit bien tost à les reprendre. 228. b.

C X I I I.

Senecque dispute si la iustice, la magnanimité, prudence, & les autres vertus, voire mesmes les accidens à icelles, sont animaux. Se moque des Stoyciens qui soustenoient ces resueries par les raisons qu'il consulte. Et qu'il vaut mieux qu'on nous enseigne que la iustice, & les autres vertus sont choses sacrees. 228. b.

C X I I I I.

Que bien souuent la façon corrompue de parler, prouient de la corruption des mœurs. Il se moque puis apres du langage de Macanas, qui estoit aussi effeminé & lasche, que sa sa-

# Table des sommaires des Epistres.

çon de vivre. Des diverses façons de parler que plusieurs personnes suivent, qui prennent plaisir à faillir. Vn beau discours contre les voluptez & les vices, & principalement contre la gourmandise & folle despense. 213. a

CXXV.

Que le parler est comme un visage de l'ame. S'il est sardé & affecté, l'ame est aussi molle & basse. L'ame d'un homme de bien est toute belle & sainte comme sa parole. Il se courrouce apres contre les folles despences, & contre la superfluité & l'avarice. 233. b

CXXVI.

S'il vaut mieux auoir des passions moderees, que de n'en auoir point du tout. Il les faut entièrement reiecter s'il est possible. 235. a

CXXVII.

Si l'opinion des Stoiciens, qui disent que la sagesse est bonne, mais qu'il n'est pas bon d'estre sage & veritable. Il reioitte apres toutes les questions qui se font là dessus. Et desire qu'on luy enseigne ce qu'il doit euitter, & ce qu'il desire. 236. a

CXXVIII.

Il reprend l'ambition de ceux qui poursuioient les honneurs & dignitez dedans Rome. Il met apres la definition du bien, & comme on le peut cognoistre. 338. b

CXXIX.

Comme on peut deuenir bien tost riche. Qu'il faut emprunter de soy-mesmes. Le sage ne cherche que les richesses naturelles, lesquelles ne craignent ny le feu, ny la guerre, ny les larçons. 339. b

CXXX.

Comment, & par quel moyen la cognoissance du bien, & de ce qui est honeste, nous est aduenue. La difference qu'il y a de l'un à l'autre. Beaux exemples de ce qui est honeste. 341. a

CXXI.

Que tout ce qui est moral, n'appartient point aux bonnes mœurs, & la raison qu'il en rend. Que toutes les bestes ont sentiment de leur constitution & complexion naturelle. La constitution c'est la force principale de l'ame, qui a aucunement pouuoir sur le corps. Tout ce que dessus est confirmé par belles raisons & exemples. 334. a

CXXII.

Contre ceux qui font du iour la nuit, & de la nuit le iour, comme chauue-souris. Qui font toutes choses contre l'ordre de la nature, & rien de ce que le commun du peuple fait. Doqueries subtiles contre ceux qui vivent de ceste façon, & contre leurs vices. 344. a

CXXIII.

Il n'y a rien de facheux, ny la fainmesme, si on la supporte patiemment & legèrement. Qu'il ne faut point vouloir ce qu'on ne peut auoir. Qu'on se peut passer de beaucoup de choses superflues. 346. b

CXXIV.

Il dispute si le bien se cognoist, ou par l'intelligence, ou par le sentiment: si c'est par le sentiment, ceux qui suyuient la volupté, ou suyuient les douleurs n'en pourroient pas estre repris. Que c'est la raison qui iuge cela. Ce discours est fort beau & merite d'estre leu par les plus sçauans. 348. a

Ces Epistres sont pleines de tant de diuersité de choses, & de belles sentences, qu'il est mal-aisé de comprendre l'argument d'une chacune par vn brief sommaire.

FIN DE LA TABLE DES SOMMAIRES  
DES EPISTRES.